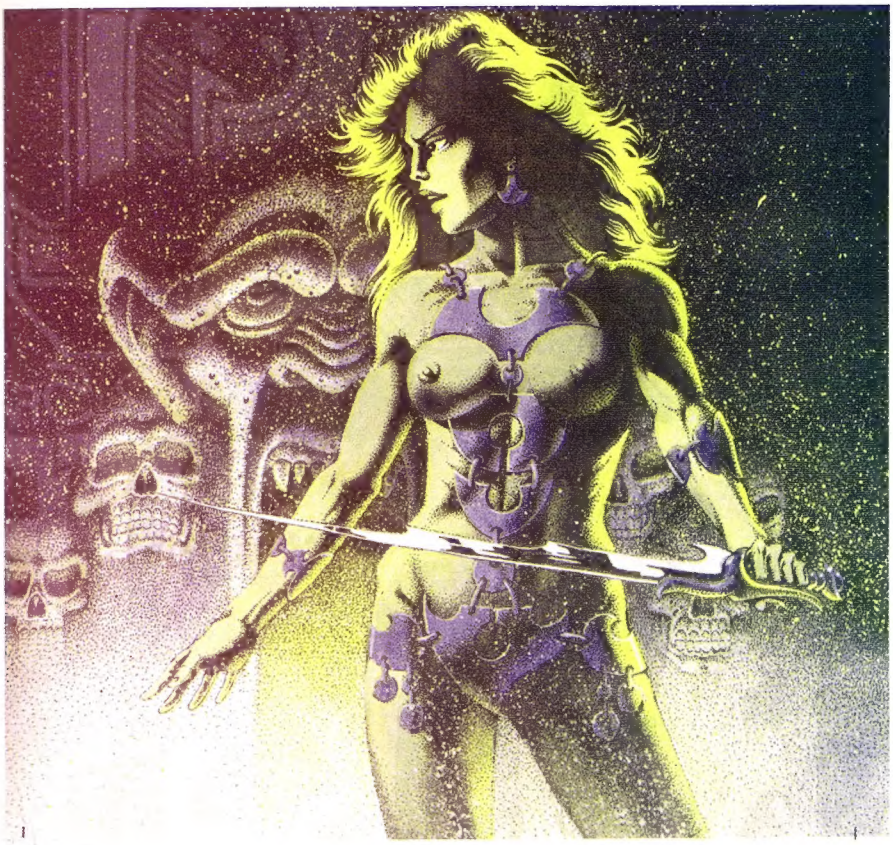
ACTUEL

MAI-74 .MENSUEL- nova press N°42. 5Frs.

SUR L'AUTOROUTE DES FREAKS

Rédaction :
Jean-François Bizot
Michel-Antoine Burnier
Juan-Luis Dia
Yves Frémion
Jean-Pierre Lentin
Léon Mercadet
Patrick Rambaud
Jean-François Reuterre
Jean-Paul Ribes
Secrétariat de rédaction :
Claudine Maugendre
Maquette :
Claudine Maugendre
Christine Moran
Jean Rouzaud
Couverture :
Francis Masse
Administration :
Jocy
Publicité :
Patrick Zerbib
Secrétariat :
Musta Miri
Calendrier :
Patrick Labes
Didier Sandman
Composition :
« Au Manuscrit »
Photogravure, montage offset :
Eurographic
Rototechnic-offset
Tirage :
Rototechnic-offset
Edicis
Diffusio
N.M.P.F



Dessin de Philippe Caza
illustrant **Jirel de Joiry** de Catherine L. Moore.

Voilà qui me lavera, enfin je l'espère, du reproche de pruderie que m'a fait un lecteur d'Actuel. **Je ne garantis pas absolument que le costume imaginé par Caza pour Jirel corresponde aux descriptions de l'auteur, mais elle est tellement mieux comme ça !**
Cette jeune personne est une amazone rousse éprise de voyages occultes et qui trouve son véritable accomplissement dans le fracas des armes et l'éclaboussement du sang. Jirel vit en France, au Moyen Age, ce qui ne l'empêche pas de rencontrer Northwest Smith, l'inoubliable héros de Shambleau, **dans une faille du temps et de l'espace, où la magie du passé a précipité l'un et la science de l'avenir l'autre.**
Ce même mois, j'ai réuni une anthologie de textes parus entre 1934 et 1937 dans une des principales revues américaines de science-fiction. Ce volume s'intitule Les meilleurs récits de Astounding Stories. **Les lecteurs qui ont apprécié** L'homme dissocié **de Nat Schachner trouveront des récits de la même veine d'auteurs tels que Catherine L. Moore, Jack Williamson ou John W. Campbelle pour les plus connus. Mais ils y découvriront surtout d'excellents textes d'écrivains dont ils n'avaient jamais entendu parler tels que Raymond Z. Gallun, Wallace West, etc. Ils s'apercevront alors que la science-fiction d'avant-guerre aux Etats-Unis ne s'est pas limitée aux traditionnels space-opera ou aux invasions de Martiens. Une science-fiction adulte, traitant des problèmes qui nous intéressent aujourd'hui existait déjà et vaut la peine d'être découverte. Cette anthologie sera suivie d'au-moins deux autres, l'une consacrée à** Amazing Stories **(1926-32) et l'autre à Weird Tales.**

Jacques Sadoul

P.S. Ce même mois J'ai Lu - Documents publie Nous n'avons qu'une Terre **de Barbara Ward et René Dubos, livre écrit à partir du rapport destiné aux délégués de la première conférence mondiale consacrée à l'environnement tenue à Stockholm.**

SCIENCE - FICTION : DE 3,30 A 5,80 FRANCS

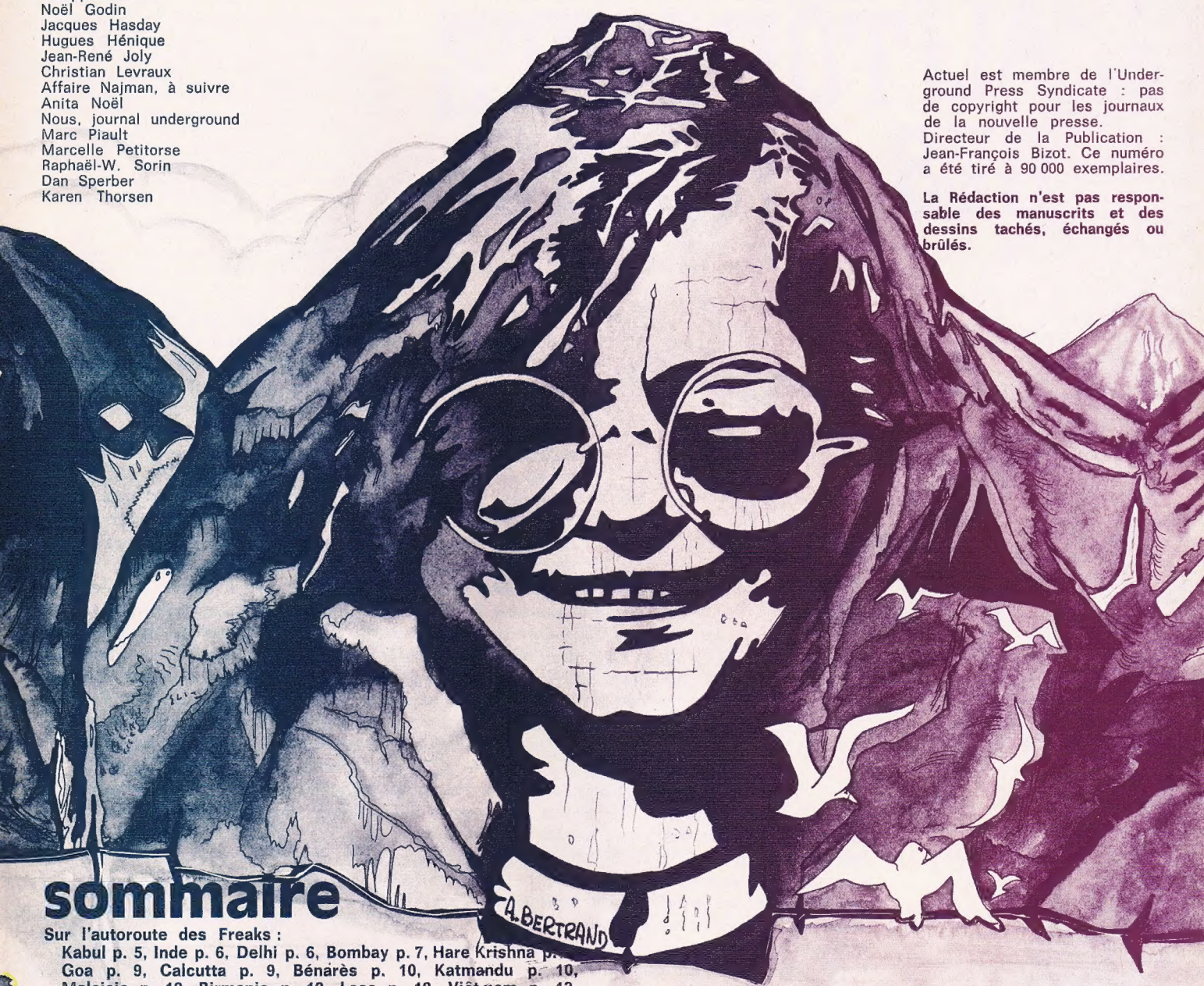
Publicité

Ont participé à ce numéro :
Bertrand
Jacques Brosse
Léo Dingo
Serge Do Kamo
Pierre Espagne
Philippe Garnier
Noël Godin
Jacques Hasday
Hugues Hénique
Jean-René Joly
Christian Levraux
Affaire Najman, à suivre
Anita Noël
Nous, journal underground
Marc Piault
Marcelle Petitorse
Raphaël-W. Sorin
Dan Sperber
Karen Thorsen

ACTUEL 42
mai 1974
2, impasse Lebouis
75014 Paris
Tél. : FON. 47-20

Actuel est membre de l'Underground Press Syndicate : pas de copyright pour les journaux de la nouvelle presse.
Directeur de la Publication : Jean-François Bizot. Ce numéro a été tiré à 90 000 exemplaires.

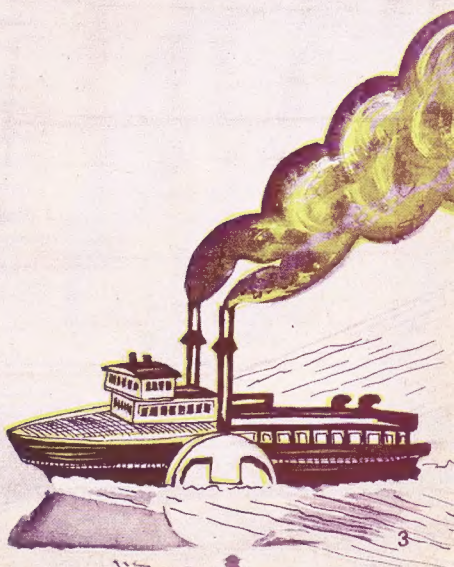
La Rédaction n'est pas responsable des manuscrits et des dessins tachés, échangés ou brûlés.



sommaire

Sur l'autoroute des Freaks :
Kabul p. 5, Inde p. 6, Delhi p. 6, Bombay p. 7, Hare Krishna p. [illegible], Goa p. 9, Calcutta p. 9, Bénarès p. 10, Katmandu p. 10, Malaisie p. 12, Birmanie p. 12, Laos p. 12, Viêt-nam p. 13, Sumatra p. 14, Bali p. 14, Corée p. 16.

Amazonie 18
Pierre Clastres 19
Laissez-les vivre 22
Sahel 23
Afrique 24
Serge Moscovici 26
Underguide U.S.A. 28
Charters 30
Bédé 31
Gong 33
Petits papiers 34
Hyma la Hyène 41
Calendrier 42
Mosik 47
Petites annonces 52
BD Corben 66
Les lecteurs parlent aux lecteurs 71
BD Freak Brothers 73
Gynéco 74
Jacques Brosse 80
Hong-Kong : Shaw Business 82



SUR L'AUTOROUTE DES FREAKS

L'aventure sauvage se fait très rare. Il faut se donner beaucoup de mal pour rencontrer la tronche d'un vieux brigand patchou moustachu. L'Amazonie rétrécit comme un blue jean trop lavé, taillée en pièces par les routes, ses habitants décimés par les colons. Bornéo et la Nouvelle-Guinée, ces vieux bastions de l'aventure, s'effilent sous les coups de boutoir des sociétés pétrolières. Il reste juste quelques endroits violents, ces forêts sombres qui bruissent et inquiètent, ces déserts insolents, derniers refuges d'hommes fiers qui déambulent libres de tout passeport. Endroits de vie, endroits de mort, petits morceaux de Sahara et du Tibesti, désert d'Ogaden en Ethiopie, détroit de Malacca, où il arrive encore que des pirates montent à l'abordage — un ethnologue français en est mort le mois dernier — Nord du Brésil, aux confins du Venezuela et de la Colombie, hautes vallées du Sikkim ou du Népal. On s'empresse de les quadriller, le monde a faim d'or noir et de minerais. On les nettoie par la famine. Les nomades du Sahel ont trop aimé le Rezzou, voici le temps d'une historique vengeance. Tant pis pour l'équilibre du globe : la forêt amazonienne est peut-être le dernier grand réservoir d'oxygène du monde avec le quart des arbres du globe. On l'entaille de quatre grandes routes enrobées de quatre-vingts kilomètres « d'agrovilles ».

Depuis dix ans, les freaks sont partis à l'aventure. Certains sont tombés dans le Sahara, certains ont perdu la tête en Afghanistan, victimes d'illusions de défonce ou de bandits. Ceux-là sont l'exception. La plupart ont tracé, parallèlement au grand circuit touristique, l'autoroute de la survie en pays sous-développé. Les critiquer ? S'éclater au soleil n'est pas une tare. Il est juste dommage que ce chemin soit devenu pour beaucoup une sorte de couloir utérin où le seul but est de tenir le plus longtemps possible avec le moins de blé possible, bercé par des cassettes des Stones. « Actuel » a envoyé ses joyeux reporters dans les grandes métropoles de la route, jusqu'au bout de l'Orient. Ils en ont ramené les dernières effluves qui bourrent les seize premières pages du journal. Nous n'avons pas tout couvert, certaines informations déjà publiées dans les numéros 21, 32, 38 n'ont pas trop vieilli. Nous essayons ensuite, de cerner les dernières zones du globe où la route du pétrole et des plantations n'a pas encore crevé l'abcès de la liberté.

ACTUEL

Afganistan

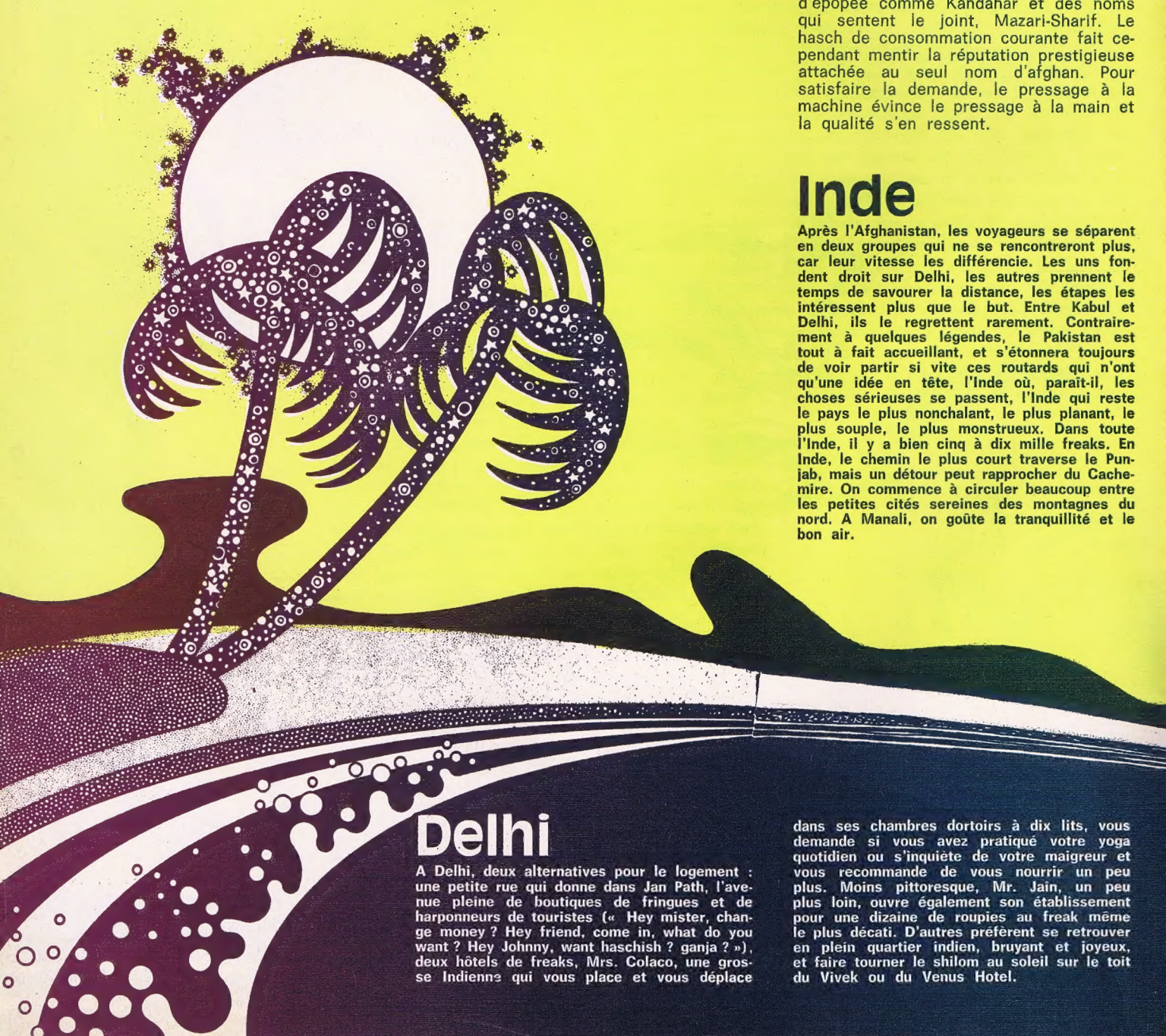
« Crois-moi, la route, c'est dur », conclut le freak avec un regard lourd, puis il continue à siroter son thé. Le soleil commence à taper, il faut gagner une autre partie de la pelouse : on s'adosse sur le flanc ombragé des voitures, le freak commence un joint. Tout le monde regarde les arbres en fleurs, des roses et des blancs, un peu maigrichons peut-être, mais quand même, des arbres en fleurs, le printemps à Kabul, la douceur de vivre. « La prochaine fois, je viendrai en avion, certainement pas en voiture. » Sa compagne, la figure rougie par le soleil, se débat dans les affres de l'inconfort. Assise ou allongée toute la journée pour pacifier une jambe infectée, elle en attrape des crampes aux fesses.

Une petite blonde en pantalon et tee-shirt s'approche avec un sourire timide. « Excusez-moi de vous déranger, vous ne sauriez pas où je pourrais trouver de l'acide ? » On lui conseille de traîner au Sigis Restaurant.

Il est plus de midi. Quelqu'un sort un reste de pâtisseries de la veille. On refait du thé. Le linge lavé pend à des fils. Face à la pelouse, des fenêtres du « Friends Hotel, cars and camping » (il y en a bien une dizaine de ce genre à Kabul, deux ou trois francs la chambre, un peu moins si on couche dans sa voiture), flottent des bouffées de guitare. Douglas, un Californien aux yeux bleus qui a découvert la neige en Iran, bronzé par le soleil de Goa, fume deux joints et empoigne sa guitare Yamaha. Il en a pour l'après-midi. Sa compagne, une Australienne au teint olivâtre qui ressemble à Joan Baez, s'enroule dans une couverture et s'endort. Il joue un peu de « country » américain, puis égrène ses chansons, de celles qu'on aime toujours bien retrouver, Dylan surtout, qui mieux que lui peut chanter au routard sa vie quotidienne ? « Like a rolling stone », qu'est-ce que ça fait d'être sans maison, une pierre qui roule, et aussi « Mister Tambourine Man », « Je n'ai pas sommeil et

je ne vais nulle part ». Dans le bagage de civilisation que le routard charrie sur son dos, la musique pèse le plus lourd. Sur la pelouse, un magnétophone joue de la musique afghane. La cassette ne tient pas dix minutes. Un Anglais rassemble son énergie, se lève et change de bande. « Ça me tape sur les nerfs. » La nouvelle cassette démarre sur « Rock'n roll music » par les Beatles, cet hymne sans complexe à l'ethnocentrisme pop.
Au Sigis Restaurant, tout le monde mange dehors, et l'intérieur moelleux couvert de tapis et de coussins reste désert. Un couple de freaks complètement écroulés dans un coin ne se distinguent des coussins qu'après une observation minutieuse de la pièce. « Hey, punk, where do you go with that hair on your head ? », sussurent les **Mothers of Invention.** Au menu, salades de légumes, soupe aux légumes, riz aux légumes. La cassette entame une sélection judicieuse tirée des albums du **Velvet Underground.** Le thé est gratuit, on s'asseoit sur des nattes au soleil pour le boire, on reste une heure ou deux. Les Stones, Hendrix et Dr. John rythment l'écoulement du temps. Un groupe d'Anglais échangent des avis sur les meilleurs endroits et les meilleurs prix pour une paire de bottes sur mesure. Des Allemands se racontent leurs souvenirs de voyage. « Au Népal, je suis parti à pied sans guide, j'ai bien cru que je ne m'en sortirais jamais. » Dans le couloir, une fille parcourt les annonces : vends sac de couchage, cherche un lift pour l'Europe, achèterais pneus et batterie, laissez vos coordonnées sur l'annonce, contactez-moi au Sigis, j'y suis tous les jours de sept à neuf.
De retour au Friends, on demande des nouvelles aux Suisses en bus Volkswagen. L'un d'eux a perdu son sac et fait une déclaration de vol à la police, pour son assurance. Le fonctionnaire lui demande un droit, qu'il paie sans demander de reçu. Le lendemain, il se retrouve en prison pour « corruption de fonctionnaire ». Ce genre de mésaventure arrive souvent dans le nouvel Afghanistan républicain, et les freaks regrettent l'époque heureuse de la monarchie, corrompue et bonnasse.

L'hiver dernier, soixante chevelus faisaient connaissance avec la prison de Kabul, pour prolongation de séjour au-delà de leur visa, possession de hashish ou faux travelers chèques, pincés à l'aéroport ou dans leur chambre d'hôtel — les hôtels de freaks subissent périodiquement descentes et perquisitions. Quelques grammes de shit valent quarante jours à l'ombre et deux mois de formalités. Le régime de la prison peut prendre des allures bénignes, pourvu qu'on ait de l'argent, car tout s'y paie : la bouffe, les couvertures, et le hasch, dont les gardiens proposent en permanence de réconfortantes quantités.
Malgré la prolifération des uniformes gris ou bruns, l'Afghanistan n'est pas devenu un purgatoire vite traversé comme l'Iran. L'air y est léger, les nuits sont fraîches, de Kabul on peut fixer dans toutes les directions des pics neigeux. A la sortie de Kabul, dès les premiers kilomètres, le grand silence des montagnes empoigne le routard et lui ferait presque oublier son horreur des transports en commun. Plus loin, il y a les villes médiévales, les caravanes à dos de chameau, des noms d'épopée comme Kandahar et des noms qui sentent le joint, Mazari-Sharif. Le hasch de consommation courante fait cependant mentir la réputation prestigieuse attachée au seul nom d'afghan. Pour satisfaire la demande, le pressage à la machine évince le pressage à la main et la qualité s'en ressent.



Inde

Après l'Afghanistan, les voyageurs se séparent en deux groupes qui ne se rencontreront plus, car leur vitesse les différencie. Les uns fondent droit sur Delhi, les autres prennent le temps de savourer la distance, les étapes les intéressent plus que le but. Entre Kabul et Delhi, ils le regrettent rarement. Contrairement à quelques légendes, le Pakistan est tout à fait accueillant, et s'étonnera toujours de voir partir si vite ces routards qui n'ont qu'une idée en tête, l'Inde où, paraît-il, les choses sérieuses se passent, l'Inde qui reste le pays le plus nonchalant, le plus planant, le plus souple, le plus monstrueux. Dans toute l'Inde, il y a bien cinq à dix mille freaks. En Inde, le chemin le plus court traverse le Punjab, mais un détour peut rapprocher du Cachemire. On commence à circuler beaucoup entre les petites cités sereines des montagnes du nord. A Manali, on goûte la tranquillité et le bon air.

Delhi

A Delhi, deux alternatives pour le logement : une petite rue qui donne dans Jan Path, l'avenue pleine de boutiques de fringues et de harponneurs de touristes (« Hey mister, change money ? Hey friend, come in, what do you want ? Hey Johnny, want haschish ? ganja ? »), deux hôtels de freaks, Mrs. Colaco, une grosse Indienne qui vous place et vous déplace dans ses chambres dortoirs à dix lits, vous demande si vous avez pratiqué votre yoga quotidien ou s'inquiète de votre maigreur et vous recommande de vous nourrir un peu plus. Moins pittoresque, Mr. Jain, un peu plus loin, ouvre également son établissement pour une dizaine de roupies au freak même le plus décati. D'autres préfèrent se retrouver en plein quartier indien, bruyant et joyeux, et faire tourner le shilom au soleil sur le toit du Vivek ou du Venus Hotel.

Disséminé le long des routes indiennes, le routard baladeur est discret, on le rencontre peu. L'autre espèce, le routard migrateur et grégaire, saute aux yeux pourvu qu'on traverse ses lieux de prédilection. Son cycle annuel le promène entre villégiatures, Goa en automne et en hiver, Katmandou en été. Entre les deux il voyage vite et se repose de ses efforts dans deux villes, Delhi et Bombay, sécurisé par la foule de ses semblables. Le goût du voyage motive bien peu ses déplacement : il fait la route pour les mois de farniente au soleil et la défonce. Son grand but : vivre le plus longtemps possible sur ses trois mille francs d'économies. Cela peut durer jusqu'à cinq ans quand on appartient à la famille du morbacus habilus.

Bombay

Bombay a sa place Saint-Michel, haut-lieu de la frime touristique, à trois pas du Le Taj Mahal Intercontinental, air conditionné sur dix-huit étages. Le Stiffles Hotel occupe trois étages d'un vieil immeuble, et le Rex remplit les deux autres. Les freaks s'en répandent et coulent fréquemment sur le trottoir. Un gratteur de guitare assis sur la balustrade égrène un blues au bottleneck. Accroupis devant le vendeur de bijoux, quelques freaks se concentrent et font peser des pierres. Les écroulés au dernier stade de la stupeur en écrasent sur le trottoir, la tête sur le bras, désormais indiscernables des Indiens qui, par centaines, passent leur vie dans la station horizontale, éternellement enjambés par les passants. Sur des marches, quelques immobiles dont les yeux ouverts signalent l'état éveillé, sinon la pleine lucidité. Le reste fait la queue chez Diptis, quatre tables en formica que le patron aux larges épaules éponge d'un geste las, de onzes heures du matin à minuit, pour des armées de freaks et quelques Indiens en sandwich. Il débite un fleuve de lassis et de milk shakes bariolés des fruits que ses machines pulvérisent en ronronnant : grands verres mousseux d'un blanc éblouissant ou chamarrés, grenat, orange flambant du lassi à la mangue, violet sanguin du milkshake aux raisins, symphonie en blanc et marron du chocolat en poudre qui se dissout dans le curd, coulées d'ice cream qui fond dans le lassi aux ananas.

Devant Diptis, par petits groupes, on fait les comptes avec son dealer, on promet de rendre bientôt l'argent qu'on a emprunté il y a trois mois. « Ne m'accuse pas, mec », lance un grand dealer basané, l'air pirate, à un freak à la mine terreuse, « accuse les drogues et l'alcool : ce sont eux les responsables ! ».

« Qu'est-ce que tu fais cet après-midi ? » — « Rien de spécial. » — « Tu m'accompagnes au bazar ? Il faut que je fasse réparer ma bague. » Flaner dans les bazars et aller voir **A man called horse** au cinéma, telles sont les deux excursions qui attirent les freaks hors de leur périmètre habituel. Il faut y ajouter quand même les longues heures passées au « C.I.D. office » (Foreign registration and passport branch), un étage où les piles de dossiers jaunis atteignent le plafond en chancelant sur leur base, où le dossier marqué « today » sur le bureau du gros fonctionnaire fatigué n'a pas l'air moins antique que les vieux sédiments qui lui font face. Au C.I.D. Office on fait renouveler son visa, une procédure longue et pointilleuse où s'épanouit l'amour insensé que les Indiens vouent à la complexité bureaucratique. En général, pas d'obstacle, à moins que le freak négligent ne se présente deux mois après l'expiration du visa, ce qui arrive souvent. Il ne risque pas la prison, comme en Afghanistan, mais vexe à coup sûr le fonctionnaire, qui peut dès lors déployer tout l'éventail des tracasseries administratives, faire attendre des jours, parsemer le tout de leçons de morale, bref prendre une éclatante revanche sur cet Occidental vraiment trop niais.

Quand on ne s'éponge pas sous les ventilateurs du C.I.D. Office, on fait antichambre à l'Income Tax Office — tout étranger qui passe plus de trois mois en Inde doit être en règle avec le fisc. La possession d'une voiture suscite une nouvelle éclosion de formalités.

Si la molle routine des routards de Bombay ne vous contente pas, vous prendrez vite en grippe cette ville énorme et surchauffée, ses cohues compactes de cinq heures du soir, ses essaims de taxis croassant du klaxon, ses marchands de laideurs, babioles et merdouilles en plastique, ses tentaculaires relents d'urine et ses infirmes grimaçants. A Bombay la cour des miracles déteint aussi sur les freaks. Entre les écroulés, les éclopés, les squelettiques et les flippés, il reste bien peu de monde en état de marche.

Hare Krishna Land

Un jour, vous en avez assez, vous prenez le train pour Santa-Cruz, à une demi-heure du centre de Bombay, puis un bus pour quelques minutes, et vous trouvez enfin la paix sur une plage, Juhu Beach, cinq kilomètres de sable plat arpentés par les jeunes couples en vacances, les gros touristes allemands, les enfants pleurnichards que l'on a perché sur un dromadaire. Quelques freaks y vivent parfois dans des baraques en palmes tressées. Pas de milk shakes à Juhu Beach, mais on peut essayer le jus de canne à sucre, regarder la canne se broyer dans les rouages en fonte noirâtre et admirer le jus vert et moussant, servi avec de la glace.

Soudain, une silhouette familière : le crâne rasé, la mèche au sommet du crâne, la robe jaune : pas de doute, Hare Krishna vient à votre rencontre. A deux minutes de la mer, on tombe sur « Hare Krishna Land », des échafaudages bleus et jaunes, un toit de tôle rose, des ventilateurs, des néons, des chapelets d'ampoules de couleurs, une sono et quelques rangées de chaises pliantes. Autour de l'autel — images pieuses, guirlandes et encens — un podium au carrelage marbré attend les « devotees » pour la plupart des Américains. Ils s'y prosternent front contre sol et reprennent en chœur les mantras en agitant les petites cymbales. Le maître de chant, un peu grassouillet, marque le rythme sur un gros tambour et lance des admonestations sur un ton pincé : il faut bien l'avouer, les fidèles chantent faux et perdent le rythme. Qu'importe : seule compte la dévotion, et les dévots ne ménagent pas leurs efforts. Debout, ils dansent, un pas à gauche et un pas à droite, un peu guindés mais contents. Les plus heureux font des sauts à pieds joints sur place et lancent les bras en l'air, les lunettes tressautent sur les nez mûris par les coups de soleil. Une voiture se gare à côté de l'estrade, des cris d'allégresse accueillent l'arrivée digne et sévère du Swami Bhakti Vedanta, un vieillard en pleine forme quoique un peu fripé. Il s'asseoit dans le grand trône rose qu'un disciple vient d'épousseter respectueusement. La cinquantaine de disciples prosternés marmonne quelques prières, et les chants reprennent. Le Swami est au micro, la voix est sèche mais ferme. Ding, dong, encore une danse et quelques bonds, puis tout le monde se tait. Le Swami commence son exposé quotidien sur le Bhagavad-Gita, avec une intensité de tribun, et tonne contre la société moderne. « Krishna dit : la société se divise en quatre classes, les brahmines — le cerveau, l'élite intellectuelle — les kshatriyas, guerriers, les vaicyas, laboureurs, et les çudras, esclaves. Dans le monde moderne il n'y a plus ni brahmanes, ni kshatriyas, ni vaicyas. Il n'y a que des çudras et des moins que çudras. Au lieu d'en faire des brahmines, on apprend aux hommes les plus doués à fabriquer des machines, une fausse route de l'esprit. » A ses pieds, le Uher d'un dévôt enregistre le sermon, en anglais truffé de vigoureux termes sanscrits. L'exposé fini, on chante encore, et le Swami dépose dans votre main tendue des morceaux de nourriture saine et spirituelle, morceaux de légumes et de bananes, grains de raisin, semoule sucrée, pendant qu'un disciple promène une flamme qu'on effleure de la paume. « Nous suivons le Swami depuis des mois. Nous avons parcouru le Nord, nous nous sommes arrêtés à Mathura, la ville natale de Krishna, et à Vrindabad, la ville où il a enseigné. » Au passage, le disciple crache sur cette désolante région de Bombay. « Il y a très peu de spiritualité ici, il n'y a que des marchands. D'ailleurs, on ne voit pas de vaches, seulement des chiens. A Vrindabad, la spiritualité était très forte, et il y avait plein de vaches. On se rend vite compte que les vaches sont des animaux bien supérieurs aux chiens : on dirait des chats ou des enfants, elles gambadent, elles sont spontanées, tandis que les chiens passent leur temps à renifler. ».

Goa

La dernière étape du voyage emprunte généralement le bateau, vingt-quatre heures de Bombay à Panaji (Panjim), capitale de la région de Goa. Là, des bus conduisent le routard à la plage de son choix, Calangute, Baga ou Anjuna au nord, où se tiennent les foules freaky et les grandes fêtes, ou Colva et les villages moins fréquentés du sud.

« Je passe de plus en plus de temps à Goa » rêve un freak dans un anglais que l'accent français rend monotone et pour ainsi dire mécanique. « La première année, je n'y suis resté que deux mois. La seconde, j'y ai passé cinq mois. Cette fois, je viens de faire sept mois. »

La vie est douce à Goa, on peut y vivre en cache-sexe, oisif et heureux. Vous y louez une maison, face à la mer, pour une quinzaine de francs par semaine. Vous mangez au restaurant, pour des sommes fort modestes, de savoureux plats indiens, une cuisine qu'on apprend vite à ne pas sous-estimer, surtout quand le fruit de mer, le poisson et la crevette grillée prennent le relais des éternels « mutton » et « chicken ». Ou bien vous faites vous-mêmes vos courses au marché — vous prenez votre temps, vous y traînez toute une matinée, en vous asseyant parfois pour enfourner une glace à la mangue. Poissons, coques, et émouvantes langoustes s'y trouvent à la portée des bourses occidentales même défavorisées. Certes, peu de freaks savent cuisiner, mais tous participent tôt ou tard à quelque festin où officie une Américaine particulièrement douée ou un Australien plus fûté qu'on ne l'aurait cru. Vous pouvez choisir de passer la journée isolé dans votre baraque et sur votre coin de plage, ou bien vous frotter avec d'autres humains dans les stations balnéaires, miniatures détrempées du Touquet ou du Lavandou, hôtels où s'écaillent le vert savon et le rose casino, bancs de ciment rayés de bleu ciel. Dans les « taverns » et les « cold drinks », quelques bancs sous des tonnelles de palmes, coulent le milk shake, le soda, le jus de fruit et les alcools.

Vincent, un Canadien français qui a travaillé trois mois à **Mainmise** avant de mettre les voiles pour l'orient européen et asiatique, dort au Tourists Dormitory — trois francs la nuit, et une douche. Il se réveille avec un gros shilom de cachemire. « L'autre nuit, on a tellement fumé que mon shilom a fondu, et le safi est resté pris dans la pâte. Depuis, j'essaie de le faire parvenir au même point pour décoller le safi, mais impossible d'y arriver ! » Découragé, il pose l'objet, un vaste fourneau, l'embouchure plus large qu'une pièce de cinq francs, tout incrusté de perles et d'éclats de miroirs. « Ce soir, je rentrerai tard : je vais prendre un trip. » Il part s'écluser son premier gin de la journée avant son petit déjeuner. On se méfie particulièrement des Français. Les Anglo-Saxons peuvent plus facilement repartir chez eux, travailler quelques mois, économiser et retourner en Inde. Les Français essaient plutôt de vivre de combines sur place : dealers, trafiquants de passeports, de cassettes volées et de travellers chèques falsifiés. « J'en ai connu deux, ils venaient de Marseille avec leurs airs de maquereaux, canne à pommeau d'argent et ceinture incrustée. Ils trafiquaient les passeports. Ils ont fini par ce faire piquer, deux ans de taule, la liberté sous caution à quatre-vingt mille roupies (plus de quatre briques). Eh bien, ils ont réussi à se procurer le fric et à prendre le large. »

« Fucking french arabs ! » L'arnaqueur français a souvent le teint basané et l'enfance marseillaise.

Un Allemand au visage méphitique entre rouler un joint et parle de révolution. « Plus le temps passe et plus j'y crois. A Berlin, je faisais du cabaret politique, on était très fort. Karl Marx l'avait prédit, ça pètera d'abord en Angleterre. Mais moi je suis trop intoxiqué au haschish pour retourner en Allemagne... »

Bill monte le volume pour les Rolling Stones, et s'émerveille de la justesse de leurs mots. « Où pourrai-je regarder comme il y a un siècle le vol des grands aigles dans le ciel ? » — « C'est vrai, et ça ne prend pas un siècle, plutôt dix ans. Quand j'étais gosse au Canada j'en voyais souvent. Maintenant il n'y en a plus. Tiens, écoute cette chanson-là. Jagger sait vraiment ce que c'est que d'être « down ». Pendant un an je n'ai pas cessé d'être « high ». La vie était magnifique. Et puis, d'un seul coup, je me suis retrouvé « down », tout a commencé à déconner. Alors, l'opium, la morphine. »

Par la fenêtre, un Indien un peu trop gras tend un « tola » de hasch noir. « Want to buy some haschish ? » — « Oui, si c'est du bon cachemire. » L'Allemand renifle le morceau puis le tend à Bill. L'Indien commence à faire l'article, on l'interrompt. « Je ne t'ai rien demandé, je demande son avis à mon ami Bill. » L'Indien s'énerve, entre dans la taverne. « Qu'est-ce que c'est que ces histoires ? Si tu veux acheter tu achètes, si tu ne veux pas tu le dis. » Il repart en maugréant avec son hasch. « Ce qui est insupportable, avec les Indiens, c'est leur arrogance. Il n'y a pas moyen de les remettre à leur place », commente l'Allemand. Les habitants de Goa sont pourtant d'un naturel débonnaire et se départissent rarement d'un fond solidement jovial. Les hommes y portent volontiers le lungi (que de nombreux peuples nomment sarong) aux couleurs fraîches, et toute la réserve barbante de l'Indienne drapée dans son sari croule sous la poussée abdominale de la paysanne rebondie. Reste le fantôme grimaçant et niais de l'occupation portugaise, qui n'a pris fin que depuis une dizaine d'années : comme d'énormes crottes bizarrement ouvragées et blanchies par des vents désertiques, les églises immaculées renvoient violemment le soleil dans les yeux. A trois heures, le portier du Tourists Dormitory de Calangute fait sa sieste. Quand un Français vient à passer, il murmure rêveusement : « Ah ! Vous connaissez Lourdes, la ville sacrée, celle qui guérit les malades ! » Un grand sourire de Fernandel bistre, et l'homme prend un ton lyrique pour évoquer l'histoire de la petite Bernadette Soubirous, la forme lumineuse et blanche dans la grotte. Les yeux au ciel, le portier vous récite les premiers mots de l'apparition : « Zé dzoui limmacoulé concepcion... ».

Le soir, on s'entasse dans les restaurants. Un groupe d'Anglais discute gravement de l'irrécupérable société occidentale devant leurs assiettes de riz aux légumes et aux crevettes grillées. L'un d'eux confectionne amoureusement un gros joint pour commencer la soirée. « En Occident, on ne peut faire autrement que de planifier son temps, on vit toujours dans l'avenir jamais dans le moment présent. Ici, je ne sais même pas quel jour de la semaine on en est. Enfin, si, aujourd'hui je sais qu'on est samedi parce que demain il y a le cinéma à Panjim. » On reste deux heures au restaurant, jusqu'à la fermeture, puis on part en quête des troquets encore ouverts. Le dernier carré se retrouve sur le sable, autour d'une taverne en paille qui sert sodas, milk shakes et salades de fruits. Un Américain complètement absorbé frappe sur les deux peaux d'un tambour allongé, rythmes approximatifs mais les vibrations chatouillent les tympans.

Un Anglais fait le compte de ses activités et déclare avec un sourire en coin : « Aujourd'hui j'ai porté mon fric et mes papiers à la banque, ça a suffi à remplir ma journée. Ma tâche pour demain consiste à trouver une maison — ma petite amie est partie, pour l'instant je suis dans la baraque d'un groupe de compatriotes. Ah, mais non ! Demain, il y a le cinéma. La maison sera pour après-demain. »

Les fêtes les plus folles ont lieu à Anjuna, une plage au nord de Calangute. Quelques routards entreprenants y ont installé une grosse sono face à la mer, le rock hurle, le cachemire et l'afghan rougeoient dans le shilom, l'alcool berce les rêveries et l'acide pétille dans les cerveaux, les drogues rares font leur apparition, mandrax ou cocaïne, qu'on sort pour les grandes occasions. Mais l'ambiance retombe. Les parties se font rares. Un par un, les freaks font leur paquets. Le printemps est en bonne voie dans nos contrées, mais à Goa, les grandes chaleurs arrivent, elles s'amplifient jusqu'à la poisseuse et étouffante mousson. Un matin, on reprend le bateau à Panaji, on se retrouve le matin suivant dans le grouillement et la poussière de Bombay. Les plus riches, sans le dire, repartent en avion.

Calcutta

Calcutta n'est plus qu'un relief de capitale qui a survécu ruinée à la chute de l'Empire des Indes. Les grands bâtiments du vice-roi se lézardent, les réfugiés Bengalis les envahissent, avec cette dignité que confère l'avilissement que l'on assume — bien autrement nobles que les gratte-papiers coloniaux en proie à la chaleur et aux mouches. Sur les trottoirs, cent bivouacs et deux cents feux de camp. Une autre ville, molle, mobile et glissante qui recouvre l'ancienne et ses pierres de taille fripées. Entre les deux : la chaleur.

J'aime Calcutta sans honte. Les mendiants, quand ils ont faim, s'accrochent à vous avec le sourire. C'est un Paris de l'an 2000, éboulé à demi, où l'on ne sait plus si les badauds regardent les rats — ou l'inverse.

Vers Sudder Street, dans la nuit noirâtre et poisseuse d'urine et de caca, des hommes en blanc se lavent dans le caniveau au milieu des pelures et des carcasses impossibles. Quelques freaks déambulent, au spectacle. Sudder Street, Greenwich Village, les Halles. Quatre ou

cinq « lodges », 10 F. La chambre à deux lits, 4 F. Le lit dans le dortoir des hippies scouts embrumés par le joint.
« Hello, mister ! I am your friend... listen to me, try my gran... You want gran ? I Can make shilom, I have hash, nepalese, caschmiri, pakistani, grass, opium... acid... Listen to me only, I sell good grass... » Interminable ritournelle. Son herbe est la meilleure, et lui, au moins, il ne va pas vous dénoncer à la police, il vous tend un shilom bourré. Six francs la tola, 11 grammes et demi. Après, tu peux aller t'asseoir avec les scouts, dans l'antre graisseuse des hôtels freaks, d'une ville à l'autre. D'une matrice à l'autre. De quoi s'enfuir.

Ce soir-là, pourtant, à Thiagaradja Hall, dans le sud de la ville, doit se donner un concert de carnatic, la sacrée musique de l'Inde du Sud. Tous les murs l'annoncent. Les ventilateurs brassent un air épais au-dessus de mille Indiens. Il n'y a pas un freak. Sur scène, une grande vedette de cinéma, Jesudas, venu de son Kérala communiste et chrétien chante les ragas du midi. Surprise, le public répond, intervient, chante. Clac, clac, clac, clac, clac, arrêt, clac, clac, clac, etc. Je viens de comprendre sur quel rythme se danse le carnatic. Quelques intéressantes cascades d'arpèges font rire la salle aux éclats. Très liquide.

En sortant, la musique d'un orchestre du temple, shenaï et tambura, appelle au service. On s'arrête, l'oreille tintante, comme si les tours de Notre-Dame dégoulinaient d'orgue.
Pour trouver le temple de Kali il suffit de suivre les files de saddhous qui convergent vers Kaligath. C'est Lisieux, mais en Inde cela m'étonne sans m'opprimer. Le temple est posé comme une boule au milieu des marchands. Des cinq portes, un tourbillon de fidèles grouille et se tortille.On dirait des vers interminables qui surgissent d'une pomme. Des fakirs et des charlatans s'exhibent, un astrologue somnole contre une balancelle qui grince au-dessus d'un feu crépitant continuellement entretenu par une manière de valet. Comme on n'y comprend rien, on contourne. L'entrée du temple est une bouche d'aspirateur Moulinex qui suce de la confiture de pèlerins : j'y coule comme un fer sur un rouleau de miel. La foule me déporte de droite à gauche, se glisse au-dedans et vient se briser sur le coin du sanctuaire. Un homme aux yeux vides est pendu à la corde d'une cloche et se balance avec le sourire de l'extase. Des femmes se prosternent vivement. Je n'irai pas plus loin : pour pénétrer dans le sanctuaire, il faut être hindou.
Ici, un prêtre larbin me happe et me mène à son chef, un joli brahmine aux dents blanches, vingt-cinq ans, une allure d'officier stendhalien avec un rien de sénateur romain. « Je suis le chef », me dit-il. Puis il me montre une cinquantaine de prêtres accroupis, dont certains presque centenaires, éclairés aux chandelles et chacun entouré de fidèles. « Ils doivent tous m'obéir », me dit le chef avec un charmant sourire.
Les mendiants ? On les écarte du bâton, comme les prétoriens dégageaient la voie devant la litière de Pétrone. Les femmes ? Accroupies, elles marmonnent. Le prêtre-chef me fait visiter : « Voici l'arbre des pierres qui bougent et qui tintent quand le vent souffle ; voici les ex-voto, petits cailloux accrochés par les femmes avec leurs cheveux : cela prévient la stérilité. Voici les deux étaux où soixante chèvres viennent le matin poser leurs cous et s'offrir au couteau de l'égorgeur. Deux cent quarante litres de sang coulent sur les carreaux du temple et les pèlerins s'en barbouillent le visage.
— Peut-on voir les prêtres officier ?
— Non.
— Mais je suis hindou. Blanc, mais hindou...
Le prêtre, pas très convaincu, me répond : « Nous aidons les pauvres, nous faisons la soupe au riz pour les cinq cents mendiants. » Pour me dire cette vérité, le brahmine prend le ton cauteleux et bonhomme du curé qui s'adresse à une dame patronesse de Roubaix. Il poursuit : « Le riz a bien augmenté, par ces temps.
— Ah bon...
— Et nous avons besoin de votre contribution à vous, blanc et hindou.
Il prend un regard de préfet de collège jésuite. Je sors une roupie. Il émet un ricanement d'autant plus éprouvant qu'il est silencieux : « Allons, il faut bien dix roupies pour un sac de riz.
— En voici deux...
— On donne ce que l'on peut, dit-il avec un sourire brillant comme un jet de napalm. Un signe rapide au prêtre larbin, un claquement de doigts et l'autre se précipite sur mes deux roupies. Un brahmine encaisse mais ne touche jamais l'argent.

Bénarès

Madras n'est qu'une minable bourgade et New Dehli un Washington raté que sa ville musulmane ne parvient pas à racheter. Bénarès et Kanchipuram par contre, villes sacrées du nord et du sud, ont des habitants au regard bleu. La nuit de Kanchipuram est boueuse et profonde. Bénarès, c'est la ville de Civa et de l'arnaque, mille temples et mille marchands de tapis, et les cloches qui se disputent l'influence. Il faut se perdre dans sa casbah, y croiser trois touristes effarés qui veulent sortir et sont prêts à payer. La rue des potiers, la rue des argentiers, des montagnes de shilum en terre cuite, des vaches larges comme les ruelles qui vous écrasent d'une bourrade contre le mur bariolé d'un temple minuscule. Il faut s'arrêter à chaque détour pour avaler du cod, ce yaourt foudroyant. Et le Gange tout au bout, plein comme une truie, qui roule à la mousson en noyant des dizaines de dômes et de poteaux. Bénarès est beau l'été quand la mousson écarte les touristes. Tu dérives sur le Gange. Trois Indiens freluquets pagaient entre les îles flottantes d'un vert cru. Ils savent changer de courant, la rivière tourbillonne le long des quais, bouillonne, se calme, frappe, submerge. Tu empruntes la tangente des courants qui montent, tu planes sur ces lignes, tu mesures l'effort des rameurs qui te semble inutile : la barque n'avance pas. Plus tard, ils rament vers le large et la côte se rapproche. Tu tourbillonnes à ton tour et refuses de comprendre. Alors, tu connais un peu le Gange, la chevelure de Civa. Les palais des Maharadjas alignent des façades vénitiennes. Un tigre bariolé de couleurs vives te surprend, qui semble bondir d'une balustrade. Puis la fumée te dérange, à la fois légère, diffuse et âcre. Au milieu d'un large ghât une vingtaine de corps brûlent, sur des feux nourris par les intouchables.
Le feu lèche les tissus noirs et bleus, un genou pointe, la peau a craqué sur la jambe qui a pris une allure de brochette à moitié rôtie. L'endroit, une fois de plus, n'est pas aussi violent qu'on l'attendait. Ce Forum n'est qu'un tas de ruines, les ghâts de Bénarès ne fument pas comme les hauts-fourneaux de Thionville. Ce qui étonne, c'est le prosaïsme de ces crémations, les amis du mort qui papotent en souriant.
L'odeur du santal se mélange à la chaleur au bord de l'écœurement. Des bandes de chiens se poursuivent en hurlant, les crocs dehors. Un vieil homme, au bord du fleuve, tord d'un simple coup de poignet un linge grand comme une nappe et lourd de l'eau du Gange. Le linge est sec.
A Bénarès, les freaks aperçus sont plus aventureux qu'ailleurs — sans parler bien entendu de tous ceux qui touchent le sitar chez un maître ou méditent avec des yogis, sur les terrasses en surplomb, l'œil sur l'autre rive, à quatre kilomètres de là.
Kancheepuram, c'est Bénarès sans le Gange et sans touristes mais avec autant de dieux.

Katmandu

Les hautes vallées de l'esprit clair. Quand les freaks montent des vallées humides de l'Inde et des tropiques, l'air tonique les surprend : l'esprit va plus vite, on est tout étonné de sa vivacité. Les hautes vallées des basses latitudes partagent l'ampleur de grandes étendues ocres que d'immenses montagnes fracassées n'arrivent pas à enserrer. Ce ne sont pas ces petites vallées étriquées des Alpes où tu n'aperçois que le contrefort des sommets. « Pas de surprise, disait à Taos, Baba Ram Dass, le copain de Leary devenu gourou. Le Nouveau-Mexique est à l'exact opposé géographique du Tibet », Baba Ram Dass vivait à l'époque à la Lama Foundation près de Taos, Nouveau-Mexique, le Tibet des Etats-Unis. Perchée au milieu des sapins, face au grand bras des Rocheuses, quatre dômes en bois, quelques baraques très vitrées. On fend des bûches, on s'active en silence quand on ne médite pas, les freaks aiment bien le Nouveau-Mexique et ses jours nerveux. Le Cachemire ou le Népal, c'est un peu la même chose. Avec l'Hymalaya et le sous-développement en prime.
Srinagar, au Cachemere, ses deux lacs et le Jellum — la rivière, couverte de house-boats. Le lac Nagin est le mieux, ancien asile du britannique surchauffé des plaines de mousson. Il est bon de profiter des grandes stations balnéaires désaffectées, vite avant que ne viennent les homards en jumbo-jet. Les house-boats ont servi aux coloniaux, au repos des militaires anglais ou américains du Pacifique, c'est la Suisse avant la guerre. On est bichonné, nourri, choyé, lavé pour 10 à 15 F par jour. Sur le lac, des Shikaras, gondoles de rêve pour flotter au milieu des lotus qui surgissent de l'eau calme. La poste passe en shikara, les vendeurs de fruits et d'innombrables marchandeurs, « Mister Marvelous » qui vend des fleurs de films en ektachrome et le fameux dealer en gondole qui hurle « LSDeee, Acid, grasse Haaacheeeche... »
Srinagar, ville de commerce, royaume des tapis, un manteau de lynx pour 350 F. Srinagar offre des charmes marchands, mais la ville n'est qu'un gros marché orné d'une belle mosquée. Les vallées écartées du Cachemere sont d'accès interdit, on approche de la Chine et les militaires sont là en force, on devient vite un espion. Dommage, il paraît que les monastères bouddhistes de la vallée de Ladakh sont assez étonnants mais il faut s'y prendre six mois à l'avance et traîner

longuement à l'ambassade de l'Inde comme lorsque l'on veut aller dans les hautes vallées du Bhutan, du Sikkim ou de l'Assam. Pour rencontrer la tradition bouddhique ou tantrique il ne reste en Inde qu'une vallée qui ne soit pas interdite dans l'Himachal Pradesh, après Simla, Kangra, Kulu ou Dalhousie, où les moines bouddhistes prient au milieu des pruniers. Par là déjà on peut faire du trekking — marcher — ou essayer le jeep stop pour aller vers le pays Lahoul ou la vallée de Pangi.

Le Népal surpasse tout cela. Katmandu se hérisse de grands hôtels, ils ne sont pas encore gênants. Le Buddanath, par exemple, grand stupa couronné des yeux de Bouddha, et d'un toit en or, ne voit jamais passer que trois cars de touristes pas jour et tous en moins de cinq minutes. Il te reste bien du temps. Tu peux même t'arranger pour vivre dans ce village, rempli d'émigrés tibétains qui trimbalent leur air digne. L'atmosphère y est claire, le bleu du ciel turquoise, comme les bijoux népalais. Les routes sont presque vides, pas de pollution sonore, on entende le coq du matin sans frigidaire à la base. Les bruits de la ville sont des claquements humains. On peut se balader pas mal à vélo pour 2 F par jour. Patan et ses six temples, une belle ville, la capitale du bronze, ou Bhadgaon qui a le plus beau musée de peintures tantriques : trois mandalas énormes pour s'égarer, les histoires classiques de l'hindouisme en miniature, de grandes peintures sacrées du corps de l'homme. Il y a toujours autant de freaks ou prétendus tels à Katmandu. Le gouvernement népalais se fait tirer l'oreille pour accorder des visas dépassant deux semaines, et le haschich n'est plus vendu publiquement depuis septembre. Mais on fume encore un peu partout sans trop de problèmes : on n'efface pas d'un paraphe royal une tradition millénaire. Trois gros dealers arrosent la police à l'aéroport et les petits vendeurs fourguent une herbe excellente un peu à la sauvette. Asian Lodge, Himalaya Lodge et autres gourbis sont pleins et, à 4 ou 5 F la nuit, 200 routards y séjournent. Ils ne sont pas très nombreux, ici encore, à courir les endroits sacrés qui flambent partout à l'entour. Pashupatinath le grand temple hindou, le calme flottant opposé à la frénésie du temple de Kali à Calcutta. Au bord d'un maigre fleuve, de magnifiques toits dorés, des quais nobles et élevés, une architecture sobrement balancée, y passer de longues heures à regarder le cortège des saddhous qui viennent en pèlerinage, secs, noirs et altiers, le regard droit dans leurs robes oranges. Les couleurs, les dix rouges des épices et des fards et l'ocre des briques et de la terre. L'empire du ton sur ton.

On retrouve plutôt nos amis à **Alices** ou **Chez Joe.** Petits restaurants de défoncés qui mangent du cod, un grand bol pour 1 F, ou des Ihassis, un lait caillé tibétain qui roule sur la langue et picote le palais — Joé's et ses discussions de freaks :

« Tu as un violon ?

— Je ne joue pas très bien...

— Qu'est-ce que ça veut dire jouer bien ? Le son qui sort, c'est toi, c'est beau en tant que tel... » De la bouillie de Watts, du porridge de Leary, l'aventure rue de la Huchette. Alice's est le restau des freaks, sucreries et tartes à l'américaine, on discute et on rit comme à Frisco et je me tire, j'aime encore mieux le restaurant traditionnel, un bon poulet tandoor, épicé et rôti à la mongole.

Autour de Katmandu, dans les villages sur les crêtes, beaux comme les villes médiévales de la Toscane, Gubbio, Urbino les campements du Hoggar ou les villages de la Kabylie. On dit qu'on fait du trekking, la marche dans les montagnes et on obtient le permis de se balader hors de Katmandu, là où il n'y a plus d'asphalte, dans les vallées perdues. Il faut du temps, ou se faire poser en avion, les lignes intérieures népalaises ne sont pas très chères, 100 F le vol, on peut toujours revenir en bus ou descendre sur Darjeeling ou Bénarès. De toute façon Srinagar et Katmandu sont des sanatorias pour routards décalcifiés et on y boit du bon lait.

Birmanie

A Rangoon les rues sont vides sans l'être, ça grouille mais sans grand but. Raquel Welch et Walt Disney sur les affiches de cinéma, le marché qui ferme à 10 heures, la pagode Schewe Dagon qui brille au loin, un grand beau navet en or se reflétant dans la nuit. Rangoon by night. La foule défile vite, disciplinée, restant à droite. Quelques petits groupes regardent, accroupis sur leurs hanches autour des petites lampes à pétrole. D'autres somnolent, étalés à trois ou quatre dans des vieilles voitures de l'occupation anglaise qu'on n'a pas dû pouvoir fermer à clef. Des cyclos passent et repassent, à la recherche du client. Un régime socialiste un peu décomposé et inefficace. « Il y a dix ans on était bien ici. On travaillait comme il nous plaisait, on avait de l'argent, il y avait des choses à acheter dans les magasins. » La fille marchait vite, regardant droit devant elle, faisant semblant de ne pas nous parler. On lui avait demandé le chemin au marché, elle nous le montrait. « Je travaillais pour un importateur de montres suisses. Mais la compagnie n'existe plus, et on travaille tous pour l'Etat maintenant. Moi, je fais la réception d'un hôtel — je m'ennuie. Je peux à peine nourrir ma famille avec ce qu'ils me paient, mais je n'ai pas le droit de chercher un autre travail. On n'a pas le droit de quitter le pays non plus. C'est sensé être du socialisme — mais moi, je dis que c'est fasciste. » Un jeune garçon approche et elle se tait. Elle risque la prison avec ce qu'elle dit. « Cigarettes, Johnny Walker, change money, you have ? » Le garçon parle bas et traîne derrière nous. Le marché noir, ça marche, ici. Les étrangers, eux aussi, risquent la prison s'ils veulent multiplier leur argent par cinq.

Après le Laos, la Birmanie, c'est le retour au Far West. Des wagons, des chevaux, des zébus aux grandes cornes, des grandes plaines et de la poussière, surtout de la poussière. La fameuse route vers Mandalay, des trains en bois aux fenêtres ouvertes, encore de la poussière et de fortes chances d'arriver avec quelques heures de retard. Il n'y a pas longtemps, des bandits avaient attaqué le train avec des fusils pour rançonner les voyageurs. Dans l'est vers la Chine on se bat aussi — des insurgés, des montagnards, des brigands (anciens soldats du Kuomintang chinois, devenus trafiquants d'opium et d'armes) se sont mis ensemble contre les forces du gouvernement. Les étrangers n'ont pas le droit d'aller dans certaines régions, et on doit s'enregistrer en arrivant dans une ville. Mais on peut aller jusqu'à Mandalay, ancienne capitale impériale devenue ville-frontière, où les moines bouddhistes errent près des temples, lisent les lignes de la main pour quelques francs (argent birmanais). « Ville de prêtres, pickpockets, parias et prostituées », a écrit George Orwell dans Burmese Days. Ça a changé un peu depuis, mais pas trop. On peut dormir par terre dans les pagodes au-dessus

du lac Inlé, dans les montagnes au sud-est de Mandalay, là où les pêcheurs rament avec leurs pieds. Et descendre la rivière Irrawaddy, deux jours entre Mandalay et Pagan, la vallée des dix mille pagodes.
La Birmanie ouvre ses portes, mais comme toutes les choses fermées depuis longtemps, ça rouille et ça grince un peu. C'est sûr, les sept jours de visa ne sont pas assez, mais on ne peut pas trop se plaindre — il y a un an et demi, les ambassades n'accordaient que 24 heures.

Malaisie

Les prix sont à moitié suisses, la propreté est complètement suisse, la notion d'ordre moral et la productivité itou. Sans aller jusqu'à l'extrême rigueur de Singapour où l'on ne rentre qu'avec une coupe de cheveux ras le bol, la Malaisie fait partie de ces pays qui protègent leur belle jeunesse des dangers de la route. Pour entrer dans la fédération, il faut montrer des dollars, exhiber une belle prestance ou avoir un solide baratin. Penang, l'ancienne île du capitaine Light. Ce découvreur tirait des pièces d'or au canon dans la jungle pour que les Malais la défrichent. Il a réussi, Penang a l'air d'un jardin botanique.
Loin, loin, sur les routes, on m'avait dit qu'à côté de Georgetown, la capitale de Penang, on pouvait trouver son pied à Batu Ferringhi. « Une plage déserte, tu verras, on marche jusqu'à la jungle, on peut la traverser jusqu'à Telsk Bahan, où l'on pêche la langouste... »
On arrive à Penang par ferry-boat ou par avion. Les taxis sont assez chers (5 à 10 F), le bus raisonnable. On va de Georgetown à Batu Ferringhi, quinze kilomètres qui ressemblent à la route de Fréjus à Sainte-Maxime. Batu Ferrighi, arrêt de bus, trois cafés chinois où une cinquantaine de personnages à la dégaine freaky stagnent en attendant le soir. Dès que tu descend du bus, avec ton sac et ton air de voyageur abruti, la nuée des mômes entremetteurs : « Ma chambre, c'est la meilleure, mister. » A part un bungalow près de la poissonnerie où tu es bercé par le bruit des machines et l'odeur des harengs, les chambres s'apparentent plutôt à ces infects gourbis où tu ne t'effondres bien qu'atrocement défoncé. 2 ou 3 francs la nuit, l'eau courante dans la cour, mais des parois de tôle ondulée, pas de matelas ou de vieux sacs de farine, aucune fenêtre, la plupart des logis sont glauques au possible. La plage n'a rien de désert, on ne peut pas se mettre à poil. Pas de très bonne dope, sinon l'opium, 2 F pour trois petites pipes, ce qui apparemment occupe à mi-temps une partie des estivants. Dommage, Penang n'est pas sans charme : au sud de l'île, du côté de Gertak Sanggul, on trouve des petites plages désertes, très calmes, où glisse simplement de temps en temps au large la tête chapeautée d'un pêcheur qui râcle les hauts-fonds pour ramasser des crabes. Dans toutes ces localités excentriques, on peut trouver à se loger chez l'habitant pour 2 F par jour et bouffer pour 3 ou 4 F.
Penang, de toute façon, s'enorgueillit de devenir bientôt le Monte-Carlo du Sud-Est asiatique. Il ne manque que les casinos. Hyatt Hotel, Intercontinental, Hôtel Merlin à restaurant rotatif au quinzième étage, les vertus de son climat — assez tempéré — attirent les businessmen et les voyages de noces de Bangkok ou de Hong-Kong.
Une seule partie de la Malaisie échappe encore aux immenses plantations d'hévéas : l'Est et le centre Nord. Du côté de Mersing et vers le Nord, le long du chemin de fer qui met deux jours pour relier Singapour à Bangkok. Sur ces plages, dans la jungle, on ne rencontre encore guère de touristes et rien n'y attire les freaks, on s'y trouve donc plutôt libre. On peut même se faire déposer sur une île déserte ou à peu près, et y couler quelques jours pour s'essayer à la survie au large de Mersing — le bateau coûte 30 F. La plus belle jungle se trouve au Nord, vers la frontière thaïlandaise, dans ces zones louches où musulmans et communistes, ensemble ou non, continuent à s'insurger contre les pouvoirs de Bangkok ou de Kuala Lumpur.

Laos

Bob, papa Hemingway en barbe blanche, « fly-boy » américain, est en Indochine depuis vingt-cinq ans. Il trône dans le bar de son vieil hôtel à Vientiane, racontant d'une voix grave et vibrante des histoires jusqu'à l'aube. Les guerres d'Indochine, du Viêt-nam, du Cambodge, du Laos, il les a toutes connues. Il a été longtemps pilote pour Air America, la ligne scélérate de la C.I.A. où l'on ne demande ni ce qu'on transporte ni le nom du destinataire.
Le Laos n'a que 23 kilomètres de routes pavées et plus de la moitié de la population vit en village de réfugiés, jamais très loin des grandes villes. Le gouvernement contrôle la plupart de la population, le Pathet Lao la majorité du territoire. Ils s'entendent mieux maintenant, depuis le cessez-le-feu du mois dernier. Leurs bâtiments officiels sont face à Vientiane, mais on meurt encore dans la montagne. « Les gens du Pathet Lao n'aiment pas qu'on pénètre dans leur territoire, ils tirent si on traverse la frontière, explique Bob, mais ils sont souvent gentils avec les femmes, et ils savent que les hippies leur font de la bonne propagande. »
Les freaks qui viennent au Laos ne partent pas facilement non plus. C'est la Mecque gastronomique après ces kilomètres interminables de riz au curry et vermicelles frites. En arrivant, on se gave de tournedos, de camembert et d'excellents Côtes du Rhône. Des croissants chauds et le premier bon café de l'Asie au petit déjeuner. Omelettes au fromage, pâtisseries et glaces pour l'après-midi. Sans oublier les plats laotiens, souvent assaisonnés avec de la marihuana. Au marché, on te vend ton herbe en bouquets de fleurs, ou déjà roulée, parfois opiacée, 10 F les dix bons joints. L'ancienne présence colonialiste se fait encore sentir et même les Chinois au marché savent marchander en français. Un vieux bijoutier t'explique qu'il est Rosicrucien, que son fils étudie à Paris. Les Laotiens ont même leur propre arc de triomphe, fait avec du ciment américain qui devait servir à construire une nouvelle piste d'atterrissage.
Vientiane, c'est bien, mais c'est à Luang Prabang que les choses se passent. Un des rares dépotoirs de freaks en Asie qui n'est pas encore trop pourri. Ville impériale — le roi y habite encore — légèrement endormie, perchée sur une colline à la fourche de deux rivières, elle abrite les plus beaux temples d'Asie. Beaucoup de choses à faire : le marché, les cascades, les villages de tisseurs, les tribus dans la montagne... les crémations et les fêtes funèbres qui peuvent durer quatre jours. Il y a toujours quelques soldats qui meurent, parfois on jette une grenade dans un cinéma, mais cela doit être plus calme maintenant, depuis le cessez-le-feu On peut aussi descendre des rapides en pneus gonflables, remonter le Mékong en pirogue jusqu'aux caves de Pakou, marcher six heures ou plus à la recherche des tribus qui cultivent l'opium — elles te logent pour rien, ou presque, si jamais tu décides de rester.

Cours camarade freak

Voilà on se retrouve à bouffer autour d'un Nasigoren (riz frit) chez le « chinois », une dizaine, une fille ex-journaliste retour d'Australie, une autre en carafe ici depuis deux mois et cinq Français (ses) en route pour les îles extrêmes d'Indonésie en vue d'y vivre en communauté dans un village, vivant de pêche, de culture et d'illusions. Les copains très intéressés de pouvoir poser des questions à une fille du cru parlant très bien français démarrent sur des tas de trucs : le bouddhisme, le retour à la nature, la pollution... Là étonnement, effroi, voilà la copine qui se met à parler un tout autre langage : exploitation ouvrière, colonialisme, impérialisme... Stupeur et surprise des doux rêveurs. De plus je leur apprenai qu'en ce moment même 250 détenus politiques faisaient la grève de la faim dans les prisons malaises depuis le 19 décembre 1973, à la suite de la mort de l'un d'entre eux faute de soins médicaux, cela faisait donc déjà 40 jours. Que le 15 janvier des avions CL41 de fabrication canadienne et 2 000 soldats avec chiens policiers avaient participé à une opération antiguerilla dans le district de Roub, à 80 km de Kuala Lumpur. Que les étudiants malais avaient fraîchement accueilli Tanaka le premier ministre du Japon dont le passage avait fait ensuite 15 morts en Indonésie, pays où j'ai eu l'occasion d'aller en 1966 quand environ 600 000 communistes et résidents chinois ont été massacrés. Et tout cela alors que nos routard se prélassent sur les plages en se passant le chilum. A leur question de savoir comment ils étaient considérés ici, la camarade malaise répondit que, d'abord pour les pêcheurs et les commerçants, qui leur paraissaient si sympathiques, ils étaient des clients, tout bêtement, que pour la population, on les prenait pour des touristes comme ceux des grands hôtels mais pas assez riches pour se les payers et pas assez riches pour passer leurs vacances dans leur pays et venant profiter du faible niveau de vie pour séjourner là. Quant à leur allure, on les prenait pour des farfelus, des fous que la jeunesse contestataire les méprisait étant donné qu'elle combattait juste-

Et puis, la nuit, les fumeries d'opium battent le rappel.
Dans de petits snacks en bois délabré, tu t'allonges sur des nattes en paille à soixante-dix centimètres du sol. Des oreillers en bois, une lampe, un bol pour cracher. Le rite est silencieux. Deux doigts habiles malaxent la boule noirâtre d'opium ramollie et presque fondue par la chaleur de la flamme. Six fois, on remplit la pipe en tenant le bol d'où coule l'opium, juste au-dessus de la flamme, on tire par petites bouffées saccadées, on ne sent même pas passer la fumée. Pour un franc on peut s'offrir une deuxième boule, on se laisse fondre sur place. Le Chinois écroulé dans le coin travaille la journée et vient fumer sa paye le soir. C'est comme ça depuis des années. En face de moi, un Américain fume avec son amie laotienne. Ancien volontaire du Peace Corps, il a passé cinq mois à Vientiane comme maître nageur dans une piscine, et maintenant il enseigne l'anglais. Il nous affirme qu'il faut plus de six mois de fumette tous les soirs avant de se faire accrocher. Pourtant, selon certains, trois à quatre semaines suffisent. Le Laos piège les fumeurs comme cet Américain qui me racontait son histoire : « Je suis parti pour Bali une fois avec l'intention d'aller en Australie. Mais finalement j'ai fait demi-tour. Ça fait cinq ans que je suis en Asie. J'sais pas, je vais peut-être rentrer aux Etats-Unis cet été. »

ment contre la féodalité, les formes archaïques de la société, le pouvoir des religions, le pouvoir de l'opium sur les vieux Chinois si vénérés par nos routards et pourtant fieffés réactionnaires. Il faut dire qu'ici le gouvernement exonère d'impôts pour cinq ans tout industriel étranger qui s'installe une usine dans l'île. Alors on voit fleurir des usines ultra modernes en construction légère qui plient bagages cinq ans après pour recommencer la combine en Indonésie par exemple.
Pour ceux qui ont vraiment la bougeote et la fibre exotique alors n'allez pas vous rôtir sur les plages idylliques, mais enfoncez-vous dans la jungle, la savane, les montagnes, vous y rencontrerez des frères qui combattent, l'arme à la main.
Peut-être pouvez-vous leur servir à quelque chose, rien n'est moins sûr, mais ce sera toujours mieux que de méditer sous les cocotiers entourés de touristes suants et pétant dans la soie, des dealers, des loulous en quête d'une belle blanche, des commerçants réacs, des prostituées en herbe.
Routards, hippies, beatnicks, marginaux, réveillez-vous. Serge Do Kamo. *Militant communiste libertaire mais ni curé ni Zorro.*

Vietnam

Un paysage lunaire, des cratères et des tombeaux par milliers, tachant le pays comme avec son propre sang. Trente ans de guerre en tout, deux générations de Vietnamiens qui n'ont connu que la peur, la destruction, les arbres dénudés, les terres brûlées, les ruines, les murs écroulés sur lesquels se lisent encore les derniers graffitis de cette guerre cruelle. Comme les écureuils après un long hiver, le peuple sort de ses trous, reprend vie, essaie de remettre les villes debout. On enlève les fils barbelés, on sème à nouveau les champs, les réfugiés rentrent dans leurs villages. Voilà douze ans que la petite communauté de Thach Hàn est un point fort du Viêt-cong. L'église a sauté, il y a eu des morts, les villageois sont partis. En mars, malgré tout, 76 familles sont revenues reconstruire le village rasé. On essaie de détourner les soldats dans les « Forces Populaires » de reconstruction, on cherche des emplois. Le tourisme est déjà un important espoir économique. On publie des brochures sur les montagnes et les cascades de Dalat, les plages et les îles de Nha Trang, la citadelle et les tombeaux impériaux de Hué, le Passage des Nuages vers Danang et même la Route des Horreurs vers Quang Tri. Malgré l'absence de taxis, d'hôtels, ce peuple a encore le courage de trouver où loger les étrangers. Le couvre-feu existe encore, les trains poussent devant eux deux wagons vides en cas de minage, les Viêt-cong peuvent vous arrêter n'importe où.
« Je suis triste depuis des années. J'ai 28 ans et je n'ai connu que la guerre. J'ai vu mourir mon peuple par milliers, j'ai vu des femmes enceintes le ventre ouvert et sanglant. Je ne pourrai jamais me marier. » Ming traîne un peu sa jambe droite quand il fait le tour de la citadelle de Hué ; blessé pendant la grande bataille du Têt Man Than en 68, il travaille comme guide d'Etat.
« La cité impériale est tout pour moi. On dit qu'à Hué on est plus royalistes que le roi, mais ce n'est pas qu'on souhaite le retour des empereurs ; ces palais, ces tombeaux sont notre histoire, notre art. Pour la première fois depuis 30 ans on la nettoie, on l'arrange, on la rend au peuple. » Avant 1945, personne, hormis la famille royale et quelques mandarins, ne pouvait y pénétrer. Depuis, la guerre l'a laissée en ruines, sous une couche de bananiers sauvages, de serpents, de fils barbelés, d'obus encore explosifs. L'école des beaux-arts, l'école de musique, des musées y sont ouverts. « On avait tellement peur que Hué soit cédé aux communistes, qu'on ne touchait pas aux ruines. Aujourd'hui, on veut croire à la paix. Pendant la bataille du Têt, il mourait 80 personnes par semaine, cette année 4 ou 5 seulement. Si la paix n'est pas durable, mon peuple mourra complètement. Mais à Hué on préfère mourir que voir notre citadelle détruite. »

Un romantique, ce général Thi. Connu pour ses nerfs d'acier, sa discipline stricte, sa ceinture noire à trois « dans » de judo et karaté, il déclame Lamartine et vogue la nuit sur la rivière des Parfums. Il a trois étoiles et une licence française de philosophie de l'Université de Saigon. A l'école on lui faisait réciter « Nos ancêtres les Gaulois ». Commandant du M.P. One, première région militaire, il surveille la « paix » à la frontière. Hué (4 700 morts civils en 68), Quang Tri (5 000 morts, 300 000 réfugiés), des douzaines de villages et bases militaires sont sous sa garde. Tous les jours des inspections en hélicoptère, des « incidents », des morts et la décision à prendre de répondre aux Viêt-cong ou non. Quand il fait beau, il atterrit près du tombeau sacré de l'empereur Minh-Mang, pour déjeuner près d'un petit lac et écrire un peu de poésie...

Kim a 24 ans, elle ramène de l'argent à sa mère depuis l'arrivée des premiers GI's. Assise dans une petite échoppe à Saigon, elle se fait faire les ongles et raconte sa vie. « J'ai un enfant, son père est Américain. Il m'aimait beaucoup, m'achetait beaucoup de choses. Il m'envoie un peu d'argent tous les mois, mais il est marié, il ne peut plus me revoir. Je veux aller aux U.S.A. mais on n'a pas de visa à moins d'être mariée avec un étranger. Je cherche quelqu'un pour me faire une lettre, disant qu'il veut m'épouser et qu'il m'attend en Amérique. Mais il faut un tas de papiers et ça n'est pas sûr. » Kim parle un anglais boiteux, presque vulgaire, des mots « hip » des Noirs Américains se glissent dans la conversation, on reconnaît au passage chaque type qu'elle a pu rencontrer. Elle n'a plus de boulot. Avant, dans les grands hôtels, on pouvait prendre un « Saigon Tea » : on offrait un pot à la fille et on la gardait pour la nuit. On voyait les filles draguer à moto. Maintenant le gouvernement a engagé une campagne contre la prostitution. Des flics en civil draguent les filles, leur collent une amende de 600 F ou plus, puis les obligent souvent à baiser quand même. Les plus zélés embarquent même les filles de bonne famille sorties dîner avec un ami étranger. Kim attend, comme les autres, une occasion de partir. Ses ongles séchés, elle sourit et retourne à la rue.

Sumatra

Sumatra a la forme d'une mangue rabougrie. C'est la dernière île peut-être où, dans la jungle, le meurtre ne coûte que 65 000 roupies, l'équivalent d'un mois de salaire d'un facteur débutant en France, un an à Sumatra. Sumatra où l'on a tout de même condamné un homme qui avait tué sept femmes pour prendre à chacune la partie de son anatomie qui l'enchantait : essayant de construire l'Eve future il gardait les yeux de l'une, les mains de la deuxième, les jambes de la troisième, le train arrière de la quatrième, le buste de la cinquième, la tête et les bras de la sixième et le scalp de la septième.

Medan, porte de Sumatra, est un ramassis de petits immeubles en béton. Le commerce se limite aux biens d'équipement. C'est la ville frontière : au Nord le pétrole en plein boom, au Sud les plantations, à l'Est la jungle.

A Medan on ne rigole pas. Pas de saluts, pas de sourires et la télé. On n'a pas envie d'y moisir. On prend le bus vers les collines, vers les montagnes du centre : « Enfin la jungle ! » se dit-on, les phacochères qui foncent avec la grimace fauve, le cri du tigre sous l'ébénier, la panthère dans l'acajou, comme cela va être bon ! Erreur. Rien. Panneaux Goodyear tous les cinq kilomètres. Les hévéas saignent ici pour Firestone. Les petits villages sont propres, avec leurs églises et leurs poteaux télégraphiques. Contrarié, on regarde la carte : au Nord, au Sud-Est, quelques rares taches sans route. Sumatra n'est jamais sauvage sur plus de 70 km.

Au milieu des montagnes, après l'escalade des rizières, on arrive au lac Toba : une belle définition du plan horizontal pour élève en mathématiques. Au beau milieu du lac, l'île de Samosir, cent quarante kilomètres de pourtour, l'un des hauts lieux de la « route ». On y va par bateau, une fois par jour. Sur l'embarcadère de Prapat, au bord du lac, convergent les voyageurs négligés, petits bourgeois maquillés en routards. Un seul traîne une dégaine qui rappelle l'âge d'or des beatnicks. Pas de bagages, pas de chaussures, il a dû vendre sa montre il y a deux ans, le cheveu pend de longue date. C'est Fifty Roops. Il vit avec cinquante roupies par jour depuis cinq ans. En 1966, il vendait **It**, le premier journal underground anglais, dans les rues de Londres. Depuis 1968, il oscille entre l'Indonésie et l'Inde. Autrefois, il a connu Ibiza, Formentera, le Maroc, Goa, Katmandu, Penang avant la ruée. Fifty Roops n'est pas un aventurier, mais un simple freak. Il donne des leçons d'anglais, deale un peu d'herbe... « Tu sais, j'ai des amis en Turquie qui tirent 99 ans de taule pour quelques kilos de hasch. Alors les grandes entreprises... »

Fifty Roops ne joue pas à ces jeux dangereux. Il attend sur l'embarcadère de Prapat et rabat les freaks vers les maisons batak de Tomok : « Tu peux y dormir pour cinquante roupies par jour... Fifty roops, man, fifty only... »

Tomok, petite merveille : une église en tôle qui surplombe les rizières et deux rangées de bataks houses qui ressemblent à des drakkars en cale sèche. Deux trous pour chier surplombent une gorge où ruisselle l'eau qui descend des montagnes. Pas d'électricité. Des marcassins fouille-merde qui attendent la nuit comme des vautours en te regardant chier comme un examinateur du baccalauréat. Grande leçon d'humilité.

Tomok, pas de route, une seule jeep sur toute l'île. L'aventure du silence. Quand tu tousses, tout le village sursaute. Le grand orgasme est mal vu car il réveille les quinze bébés du village qu'il faut ensuite bercer une heure.

Tomok a son restaurant freaky, hamburger et smorsgabord de 18 h 30 à 19 h 30. Soyez ponctuels. L'hôte parle correctement l'anglais et voudrait bien pouvoir s'abonner à **Cinémonde** pour en savoir plus long sur la vie privée d'Ali Mc Graw. C'est là que l'on peut entendre, entre 19 h et 19 h 30 des conversations civilisées du genre de celle-ci :

« Un œuf à la coque, c'est soixante-quinze roupies.

— Tiens... Moins cher qu'à Medan.

— Mais plus cher qu'à Pedang.

— Et le bus jusqu'à Palembang, c'est combien ?

— Mille, mais tu dois pouvoir négocier.

— Vous voulez de l'herbe ?

— Combien ?

— Oui, combien ?

— O combien ! »

Un peu las, Fifty Roops va partir en Malaisie, un vieux centre de triage des freaks qui arrivent d'Inde ou de Thaïlande et descendent vers le Sud-Est asiatique.

Bali après Ibiza

Kuta Beach, il y a quelques années. Dix kilomètres de plage qui débouchent sur des temples rouges enserrés dans des rivières. Tu ne rencontres que des vaches et des pêcheurs énigmatiques. On te vend des champignons magiques, tu cours nu quand la mer descend, le soir, et t'envoie ton reflet sur fond de nuages roses.

Kuta Beach, cette année, tu n'en reviens pas. Un maître nageur s'est installé, on ne montre ses seins qu'au loin, après deux kilomètres de marche. Les Balinais en costard viennent le dimanche pour en voir, car maintenant les Balinaises portent le soutien-gorge. On hisse un drapeau quand la mer est trop rude pour les homards de Rhénanie qui tombent de l'un des dix avions quotidiens. Sur la plage, cinq palaces en construction clignent de l'œil avec les temples comme des putes vêtues de plastique blanc.

Un ou deux restaurants, comme le Poppy's, t'arrosent des Stones ou d'Hendrix, les Balinais ne dansent plus pour leur pied dans les palmeraies mais pour les touristes dans des salles où l'on paye 6 F pour un spectacle avili. Ibiza, les Iles grecques, Bali aussi a ses artistes et ses promoteurs affairistes qui fument de nombreux joints. L'architecte et le cuisinier américain d'un des nouveaux hôtels en savent un bout sur les champignons.

— Soixante à soixante-dix si tu débutes.

— Cent si tu veux faire éclater ta conscience.

— A cent trente, tu salues la mort.

Il en sait quelque chose, l'architecte du Hyatt Hotel, il a flippé au bord d'une des piscines qu'il construit et s'est cru de retour à Hollywood. Une angoisse qui finit par passer quand on possède un hôtel érigé en trois mois pour presque rien et où le bourgeois paiera 300 F la nuit. La middle class « high » n'a plus à se déguiser, et les champignons ne l'empêchent plus de bâtir ses hôtels « cosmiques ».

N'empêche, Bali reste un endroit très riche en maléfices, même s'ils sont provisoires. Dans la montagne, les temples s'étagent à flanc de cratère. Au pied, vers Klungkung, les plages noires tombées du volcan n'attirent pas encore le Blanc. Penelokan, Kintamani, les villes qui culminent à mille mètres face aux 3 000 m du mont Agung, où l'on vit à 3 F par jour. De l'autre côté du lac, les morts sèchent sur la lave, la terre ici se charge des crémations. C'est au centre et au Nord, du côté de Tampaksiring qu'on entend encore les vraies musiques lors des fêtes des temples qui ont lieu, toutes les semaines, sinon tous les jours, ou plusieurs fois par jour, selon un calendrier bien connu. Ces festivals, trips étonnants. Les danseuses ne friment pas ici, le public balinais veille et sait rire. Les combats de coqs, les loteries, ces jeux d'osselets auxquels on ne comprend rien, ces échoppes où l'on mange des gâteaux secs, et tous les charlatans qui vendent de la peau de serpent pour les rhumatismes, des plantes, du ginseng pour les vieux sexes, des capotes anglaises pour

les jeunes. Leur incantation magique creuse des cercles béats.
A Kuta Beach, on compte 200 freaks. Normal, la mer reste chaude la nuit, on mange bien à cent mètres, un porc rôti pour dix à 70 F, ou des gado gado, légumes à la cacahuète pour 1 F, selon les bourses et les jours. Les langoustes pour 5 F. On se loge bien pour 2 F par tête. Il n'y a pas encore l'électricité partout, on peut vivre chez les pêcheurs et manger du requin rôti. Et puis on peut surfer, sous champignons, le grand éclatement.
Les champignons, la psilocybine, ce n'est pas comme l'acide, ces grandes poussées, ces ébranlements psychologiques, le temps des interrogations sur la vie et tout et tout. Les champignons montent vite, sans prévenir mais sans heurts et tout d'un coup l'on se retrouve dépouillé de son enveloppe, interminable et indéterminé. Quatre heures, une légère fatigue pour le lendemain mais pas l'épuisement de l'acide, l'estomac chargé toutefois. On peut les prendre en omelette, mais il vaut mieux les laver et en faire au shaker un jus cru, auquel on ajoute de la mangue pour le goût.
Les Balinais — et les flics —, en tolèrent l'usage mais n'en consomment guère, en tout cas pas de mémoire d'homme, car à cet égard les sculptures des temples, grimaçantes et bienveillantes, ne cachent pas leur origine, Bali est la porte de la Mélanésie qui court jusqu'au Pérou Inca et au Mexique Aztèque. Il n'y a qu'une chose qu'ils n'aiment pas, qu'on ne respecte pas leurs temples, comme ce groupe de freaks, qui refusaient l'année dernière de mettre l'écharpe rituelle autour de la taille avant d'entrer dans un sanctuaire en braillant : « Tout est permis, All is free. » Cette fois-là, les Balinais n'ont plus souri. On a expulsé à tour de bras, on grimace avant d'allonger les visas, on vérifie les permis de conduire de ceux qui louent des motos.
Avec ses fêtes et ses orchestres, Bali condense plus de plaisirs au kilomètre carré que les autres îles tropicales. Ceylan offre un charme plus désuet, mais c'est plus cher, il est difficile de se loger ailleurs que dans les resthouses socialistes du gouvernement. Mais il est agréable de séjourner sur le Nord-Est de Ceylan, vers Trincomalee, d'aller sur le rocher du port écouter l'orchestre merveilleux et rauque du seul temple hindou qui admette les Blancs à ses rites. Ceylan a ses cérémonies étonnantes, Kataragama et ses fakirs qui viennent chaque année se pendre à des crochets pour la mi-juillet. Le temple de Mont Kataragama ou le Swami vous offre du thé si vous avez eu la trempe de gravir les 2 000 marches. Java n'est pas terrible, le temple bouddhiste de Bouroboudour est aussi décevant qu'un monument culturel. Jogjakarta est une ville assez drôle, démodée, une plongée dans un American Graffiti à l'asiatique. Mais l'aventure tire vers l'Est, Lombok, un Bali délaissé qu'on atteint en une demi-journée de bateau depuis Bali. Et plus loin, Timor, Ceram, les portes du Pacifique, îles éloignées des grands circuits, tout comme les Célèbes ou la superbe Bornéo. Mais Bornéo ou la Nouvelle-Guinée se hérissent de derricks et les pétroliers pourrissent les hommes à la sarbacane qui chassent maintenant le fond du sous-sol pour la Shell ou les compagnies japonaises. Il y a mille îles dans l'archipel indonésien, alors...

La Corée

En Corée, l'hiver, on dort par terre sous un grand édredon, et on ouvre toujours la fenêtre. Comme ça si le plancher chauffé à la tourbe laisse fuir un peu de gaz carbonique, on est sûr de ne pas s'asphyxier. Au printemps on se promène parmi les fleurs des palais, on se prépare pour les manifs — et peut-être la prison — avec les autres jeunes du pays. En été des vieux bacs sans sièges parcourent les îles rocheuses tout le long de la côte sud, de Pusan jusqu'à Yosu et Mokpo, ville où les poissons sèchent au soleil sur des échafaudages plus hauts que les maisons. On s'arrête pour explorer des plages et dormir dans les villages de pêcheurs — à Chung Ju, Namhae et l'île lointaine de Cheju-do mais attention au curfew, le couvre-feu qui dure depuis 20 ans. Il faut être rentré chez soi avant 11 heures du soir... Appliqué strictement à Séoul et à Pusan — tu ne trouves plus un taxi à partir de 10 h 30 — il est plus libéral à la campagne. Mais dans la région côtière — et la Corée est une presqu'île — les patrouilles qui surveillent les plages ont la gachette facile.

En automne on escalade les montagnes partout dans le pays, du haut des falaises on voit des lacs, des cascades, des feuilles de toutes les couleurs, cela a l'air d'une brochure touristique. Oui, mais une brochure qui dit vrai. La beauté du Japon en moins cher, en plus primitif. Encore un peu étonné par des touristes, on ne t'arnaque pas trop et on t'invite même souvent à boire un verre de Makeli, cet alcool de riz couleur de lait, ou à croquer le Kimchi, choux mariné délicieusement piquant. Pour 15 à 20 F par jour on peut facilement se loger, se nourrir, se balader, à condition de fuir les hôtels american style et de se réfugier dans les Yokwan où la nourriture est toujours comprise avec le logement. Mais fais gaffe, il y a quand même beaucoup d'agents de la CIA coréenne en civil, et ils te mettent hors du pays pour très peu. Sans parler de la CIA américaine.

Ce sont sans doute les jeunes du Peace Corps américain (ils enseignent de l'anglais pour 500 F par mois) qui sont les mieux renseignés sur ce qui se passe en Corée. Ils forment une sorte de réseau « underground » dans toutes les écoles du pays, ils peuvent te dire ce que la radio et la télé ont censuré. A Séoul, on les trouve souvent les week-ends dans le Yo Kwan Cuam Hwa, parlant très tard dans la nuit des derniers mouvements d'étudiants. Personne en Corée n'a oublié que le régime dictatorial de Syngman Rhee fut renversé par les étudiants. On dit maintenant que Park, qui récupéra le pouvoir et s'y maintient au prix d'une sanglante répression, ne va pas faire long feu. Mais la lutte n'est pas facile. Quelques étudiants viennent d'être condamnés à 7 ans de prison, juste pour avoir fait circuler une pétition contre le gouvernement. Plusieurs centaines de prisonniers politiques pourrissent en prison ; mais les manifestations se développent ; la Corée n'est pas si calme qu'on le dit.

mini-infos

KABUL
Les hôtels pas chers ne manquent pas : Green, Friends, Saber ou Ansari, deux à trois francs la nuit sur des lits de cordes et un drap à peu près clair, pas toujours de l'eau à toutes les heures. La classe au-dessus : le Mustapha, six à huit francs, pour freaks qui tiennent à leurs douches. Allez voir le Sigis Restaurant, bien sûr, mais faites aussi un tour au Colombus, un vieux musicien afghan, entre deux quintes de toux, y joue sur un instrument qui ressemble au sarod indien une musique aux accents arabes.
Les transports se font par car, une journée d'une ville à l'autre pour quelques francs.
La bouffe n'est pas très variée, mais sympathitque : riz mouillés de bouillon de légumes et morceaux de viande (palaw). Essayez le **qabuli** : flash, quand vous sentez craquer sous la dent l'écorce d'orange et le raisin grillés.
L'Afghanistan est le bon endroit pour acheter tous articles en peau et cuir, manteaux, bottes, sacs et ccintures. Achetez n'importe où sauf à Kabul, où la densité de touristes fait monter les prix. Si vous allez en Inde, renseignez-vous sur les derniers taux et achetez vos roupies indiennes au marché noir en Afghanistan, les taux y sont bien supérieurs au marché indien. On fait souvent de meilleures affaires avec des dollars qu'avec des francs, sauf période particulièrement molle pour le dollar.

DELHI
Mrs. Colaco et Mr. Jain, deux hôtels dans Jan Path Lane, pas très loin de Connaught Place. Dans le quartier du bazar, près de la gare de New Delhi, le Venus Hotel et le Vivek Hotel, et, non loin de là, le Metropolis Restaurant, excellent et pas cher. La Mecque pour les lassis, milk shakes et salades de fruits : Mohan Singh, sur Connaught Circus, à côté du cinéma Rivoli.
La piscine de l'hôtel Ashoka, un superbe palace, est ouverte au public moyennant quelques roupies, et l'allure pas trop épouvantable. On peut se bronzer sur la pelouse.
Encore un restaurant, un peu plus cher, mais la vraie classe : le Kwality. Commandez le chicken tandoori.

GOA
Allez à l'hôtel si vous ne restez que quelques jours. Sinon, vous vous trouverez une chambre ou une baraque sans difficulté, il suffit de demander. Une seule parade possible contre le vol : déposez votre argent et vos papiers dans un coffre à la banque, il vous en coûtera dix roupies intelligemment employées.
Le voyage en bateau de Bombay à Goa vaut quinze francs (embarquement quotidien vers neuf heures du matin). En avion, deux vols par jour, cent francs le billet, moitié moins avec une carte internationale d'étudiant.

BENARES
Un restaurant chinois près du **resthouse**, le rendez-vous des freaks, sinon l'hôtel Shiva pour huit francs.

CALCUTTA
Hôtels chers sinon sur Sudder Street, bonnes affaires à New Market.

KATMANDOU
Lodges à trois francs. A noter : les Népalais ne marchandent pas leurs prix, ou très peu, un tiers.

THAILANDE
On n'en parle pas ailleurs dans ce numéro parce que : DUR.

BANGKOK
Arnaque, Turkish Bath, pollution. Un hôtel à 1 dollar la nuit, le Thai Son Greet, à côté de la gare. Des gamines de quinze ans, intéressées, viennent y traquer les freaks.

CHIANGMAY
Summit Hotel, 20 F par chambre avec salle de bains.
Les « Rest Houses » sont moins chers.
Thai et Chinese Gourmet Delights : très bons restaurants en plein air près du canal.
Thai-German Dairy bar.
Voiture avec free millage — 50 F la journée — motos sont moins chères.

BATEAUX A PRENDRE
Les navettes sur les grands klongs peuvent t'amener très loin (une heure ou plus) pour 2 F aller-retour, départ du quai près du temple du Tade Buddah.
Une navette de Ayntthya à Bang-Pa-lu, si vous avez le temps, jusqu'à Bangkok.
La navette de Fang (au bord de Chiang-Mai) à Chiang-Rai belle descente, des rapides, la route vers le Laos (j'oublie les noms des rivières).

LAOS

VIENTIANE
Vieng Vilag Hotel, 5-10 F par chambre, peut-être moins cher si on échange des histoires avec le patron, Bob.

NUMEROS

Cela va encore mieux en le disant : ce numéro n'est pas exhaustif. Les archives d'Actuel regorgent de renseignements sur :
Le Pérou et les Andes : n° 38.
Une expérience du peyotl mexicain et du Yucatan : n° 32.
L'Amazonie et l'Amérique Latine, les U.S.A., l'Afrique Noire, la route des Indes (Turquie, Iran) : n° 21, encyclopédique et, à la relecture, pas trop démodé, il faut bien le dire.
Ceylan : n° 36.
Tous en vente au journal, franco de port, 4 F, sauf n° 21, 3 F.

Villa House Happy Home, bungalow dortoir des freaks, 5 F par lit, la bouffe pas cher.
Le Chalet Suisse, pâtisseries et cafés suprêmes.
Club des Officiers Français, la meilleure bouffe de la ville et pas cher.

LUANG PRABANG
Restaurant Pakhane Outhanhane, repas délicieux et chambres à dix francs. Juste au-dessus de la plage, vue sur le Nam Kahn et le Mékong.
Hôtel 109, sur le Mékong, pas cher.
Restaurant Mélodie, la bonne bouffe et les seules milkshakes à l'ananas-banane dans la ville.

BIRMANIE

RANGOON
President Hotel, 30 F par chambre, près de la gare.
Ymca, pour garçons et filles, 10 F par chambre, 5 F pour un lit au dortoir (gare aux moustiques !).

MANDALAY
Tun Hla Hotel, 25 F par chambre, piscine.
Aussi : Dortoir de l'Eglise Baptiste, 5 F et 10 000 moustiques.
PAGAN : UBA Guest House, 20 F par chambre.
Plusieurs « rest houses » pas chers mais attention aux pancartes sur les w.-c. « careful bee » n'est pas du mauvais anglais, les abeilles font leurs nids dedans et ne piquent que des étrangers !
Louez un Jeep à plusieurs, pour voir les 10 000 pagodes — ou une charette à bœuf, s'il y a le temps.

LAC INLE
Dormez par terre dans pagodes, c'est gratuit. Très beau, très calme, pas trop de moustiques.

VIETNAM

SAIGON
My-Loan Hotel, près d'Ain Vietnam domestic Office, pas loin du grand marché et l'avenue Le Loi manger à Cho-lon, la ville chinoise, ou dans le grand marché.

HUE-ADDA
(Agence de Développement du Danang Area) pour tous renseignements et aide touristique des guides et peut-être une chambre gratuite quelque part !

COREE
N'importe lequel Yo-in-suk pour 6-8 F la chambre, ou un Yo-Kuan (un plus propre) pour 8-15 F la chambre, dans toutes les villes.
Demande « pulgori » n'importe où. On t'amènera dans un restaurant bon et pas cher.
Ne rate pas les bains publics.

BUREAUCRATIE
Et puis n'oubliez pas visas, vaccins, attention aux amibes, au paludisme, etc. Mais là, si vous ne vous démerdez pas tout seuls, vous ne partirez jamais, jamais.

LES FETES ET LES SAISONS

A Ceylan : les affligés masos de Kataragama se pendent à des crocs de boucher durant la seconde semaine de juillet. Soixante-douze éléphants caparaçonnés et deux mille danseurs-tambourineurs défilent à Kandy du 27 juillet au 12 août.
En Inde : ça éclate de partout, par pitié, retenez quatre dates :
Festival de Teej, dans le Radjhastan, le 21 juillet ;
La fête à Onam, dans le Kerala, du 29 août au 1er septembre ;
Festival d'Arnama, au Cachemire, le 3 août ;
Et le Janmastani de Bombay, Matura et Agra, le 11 août.
En Birmanie : les plus grandes transes s'emparent de Rangoon, à l'occasion du Water-Festival, aux alentours du 15 avril. Donc, ça sera pour l'année prochaine.
La mousson dure en principe de mai à octobre. Au lycée, on nous a raconté des tas de trucs comme quoi ces pluies sont très importantes pour les cultures. C'est vrai, mais elles ne gênent pas trop le voyageur. En Inde (à part peut-être le Kerala, l'Assam et les contreforts de l'Hymalaya), et à Ceylan, l'averse cingle une heure ou deux, puis le ciel s'ébroue. A Bali, de toute façon, il fait toujours beau, trente degrés d'un bout de l'année à l'autre.

LE MONDE COLONIAL ILLUSTRÉ

11bis, Rue Keppler
PARIS (16e)

TÉLÉPHONE :
PASSY - 11.30

Administrateur-Fondateur : Marquis de SAINT-LÉGIER

MAI 1926
4e ANNÉE — N° 33

Rédacteur en Chef : Stanislas REIZLER

CAMEROUN — Un gorille tué dans la région de Yaoundé.

Des gorilles, dont la taille dépasse souvent 2 mètres, sont assez nombreux dans la forêt du Cameroun, de la mer à la Sangha. Ces grands singes sont excessivement farouches. On les entend souvent mais on ne peut en voir qu'exceptionnellement, tant ils possèdent l'art de se dissimuler et de se déplacer rapidement parmi les mille obstacles de la forêt. Ils exercent de gros ravages dans les plantations vivrières des indigènes, principalement dans les bananeraies. Ces animaux disposent d'une force redoutable. Quand un danger les menace, ils se dressent sur leurs tarses et se frappent la poitrine de leurs poings. Ils n'attaquent l'homme que si ce dernier les provoque ; les indigènes prennent les gorilles au piège, en aménageant de profondes fosses dissimulées sous un tapis de verdure dans les endroits fréquentés par ces animaux. Etant donné l'extrême sauvagerie des gorilles, le plus grand soin doit être apporté à la préparation de ces fosses : la terre de déblai notamment doit être enlevée minutieusement sans que la verdure avoisinante soit souillée.

On remarquera sur notre photographie les callosités que présente la face externe des mains du gorille. Ces callosités proviennent de la façon de marcher de ces animaux, qui se déplacent le corps incliné en avant et reposant en partie sur la face externe des mains.

LES DERNIERS SAUVAGES

Ils ne sont plus qu'une poignée, en route vers l'extermination. Ils apportent le témoignage d'une existence différente. Les derniers sauvages courent les grands espaces, Amazonie, Afrique, Océanie, politique, sexe, plusieurs articles.

Le méchoui avait un curieux goût le 2 octobre dernier dans le territoire de Rondonia, à l'ouest du Mato-Grosso. Les indiens makurape dévoraient deux colons blancs, fraîchement tués, qui avaient piétiné leur territoire. Et je n'invente rien. L'Amérique du Sud a encore quelques terres esseulées où des tribus s'ébrouent gaillardement.

Pour le moment, c'est encore le Far-West en 1880. Custer et Buffalo-Bill ont pris les choses en mains et Cochise compte ses derniers braves. Peu de régions inexplorées et l'espace reste aux aventuriers. Mais là, les villages n'ont ni saloons, ni sheriffs : ce sont des missions. La sauvage Amazonie vue de près, c'est le bon père, le plus souvent américain, avec son école et, parfois, un centre de soins. Autour de la mission, les Indiens « convertis », en vêtements sales, symbole de leur attraction pour l'autre monde. Les Indiens les plus opportunistes vivent un peu en retrait. Leur lien d'allégeance à la mission est plus souple. Ils le resserrent parfois pour des vêtements et de la nourriture. Et si deux missions, catholique et protestante, sont en concurrence, ils peuvent faire un peu monter les enchères. Les missionnaires les mieux implantés dans le bassin viennent de l'institut linguistique de Vérano. Leur apostolat est simple : ils s'installent auprès d'une tribu, en apprennent la langue, rédigent une version phonétique écrite, en enseignent la lecture aux indigènes et entreprennent ensuite de traduire la bible dans cet idiome !

A l'écart des missions vivent les autres Indiens. Ceux que les missionnaires ne voient jamais. 180 000 Indiens « libres » subsistent en Amazonie. 20 000 peut-être, n'ont jamais vu d'Occidentaux. Il faut posséder l'une des autorisations chichement délivrées à Caracas pour franchir les postes militaires. Dans le Piémont andin, également là où la forêt et la montagne se conjuguent, la nature a été préservée. Les Indiens ne s'y sont d'ailleurs installés que récemment, en fuyant devant la conquête de l'Ouest par les Blancs.

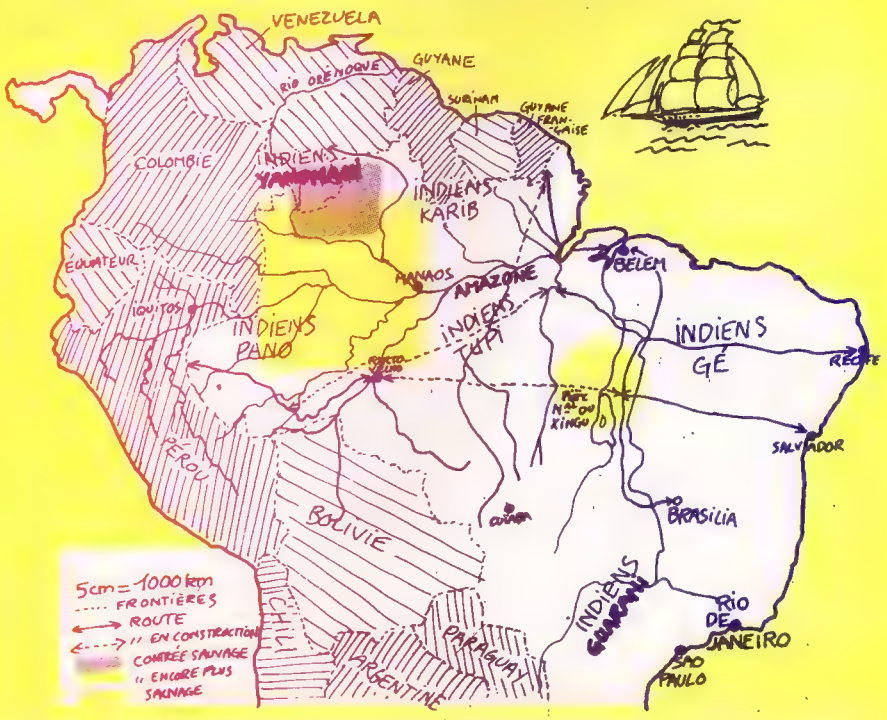
L'approche des Indiens les plus sauvages est toujours décevante : on peut dégoter quelques couteaux de fabrication japonaise ou de solides haches américaines parmi les tribus les plus reculées. L'ethnologue Jacques Meunier raconte que lorsqu'il avait approché une tribu de Yanoamas qui voyaient pour la première fois un homme blanc, il avait pu constater que les Indiens possédaient déjà deux noms, « caractéri » et « lizoteri », pour désigner ces hommes au teint pâle venus de Caracas ou du pays de l'ethnologue français Lizot.

De solides traditions et croyances subsistent bien sûr dans le bassin amazonien. Les Guayakis ne se touchent toujours jamais et continuent à précéder leurs moments d'intimité d'une variante du « je - te - tiens - tu - me - tiens - par - la - barbichette ». Ici, il s'agit de chatouilles mutuelles ; le premier Indien qui rit a perdu. Lorsque deux tribus se rencontrent elles précèdent leur dialogue d'une vigoureuse séance de chatouillage mutuel, de la couille à l'oreille.

Quelques traits sont communs à l'ensemble des Indiens : une prohibition stricte de l'inceste, l'utilisation du feu et la consommation du manioc. Le M.L.F. a encore fort à faire : la femme est avant tout une reproductrice ; dans la plupart des langues manger et faire l'amour se dit avec le même mot. Les Tobas du Chaco affirment même qu'avant la création de la femme, les hommes se masturbaient dans les calebasses et que des enfants en sortaient. Maintenant que les femmes accouchent à la place des calebasses, les maris, dans la plupart des ethnies, simulent les douleurs de l'enfantement. Cette pratique, la « couvade », permet de détourner l'attention des esprits malins qui s'aviseraient de frapper le nouveau-né.

On peut toujours découvrir quelques derniers carrés de verdure, îlots oubliés pour le moment dans le déferlement occidental et où de rares Indiens se terrent. Les choses sont simples : la route transamazonienne court au sud du fleuve ; les coins non souillés sont à l'écart de la voie, pour l'essentiel au nord et un peu autour du Rio Juruà. Dans les régions peu desservies où l'avion et la route n'ont pas encore fait tomber la barrière du temps. Mais les points de la forêt que l'on ne peut pas gagner en moins de trois mois se font rares. Les aérodromes mouchettent la carte de l'Amazonie et le front routier progresse. La première liaison terrestre, Belém-Brasilia, n'était qu'un mauvais coup de rabot sur le bord du bassin. Maintenant c'est plus sérieux : les deux équipes qui ouvraient la route transamazonienne ont opéré leur jonction. Elles ont laissé de quoi enthousiasmer Jacques Borel, le roi des restoroutes : une piste non-stop de João Pessoa à Cruzeiro do Sul. 5 400 kilomètres ; autant que de Lisbonne à Moscou. Une chaussée en terre battue de 7 mètres de large et 35 mètres de dégagement sur chaque bord. Les autorités ont promis le goudron dès qu'on atteindrait 600 véhicules par jour. Cinq autres routes permettront de « civiliser » définitivement la forêt. La carte Michelin n'est pas loin. Le touriste non plus.

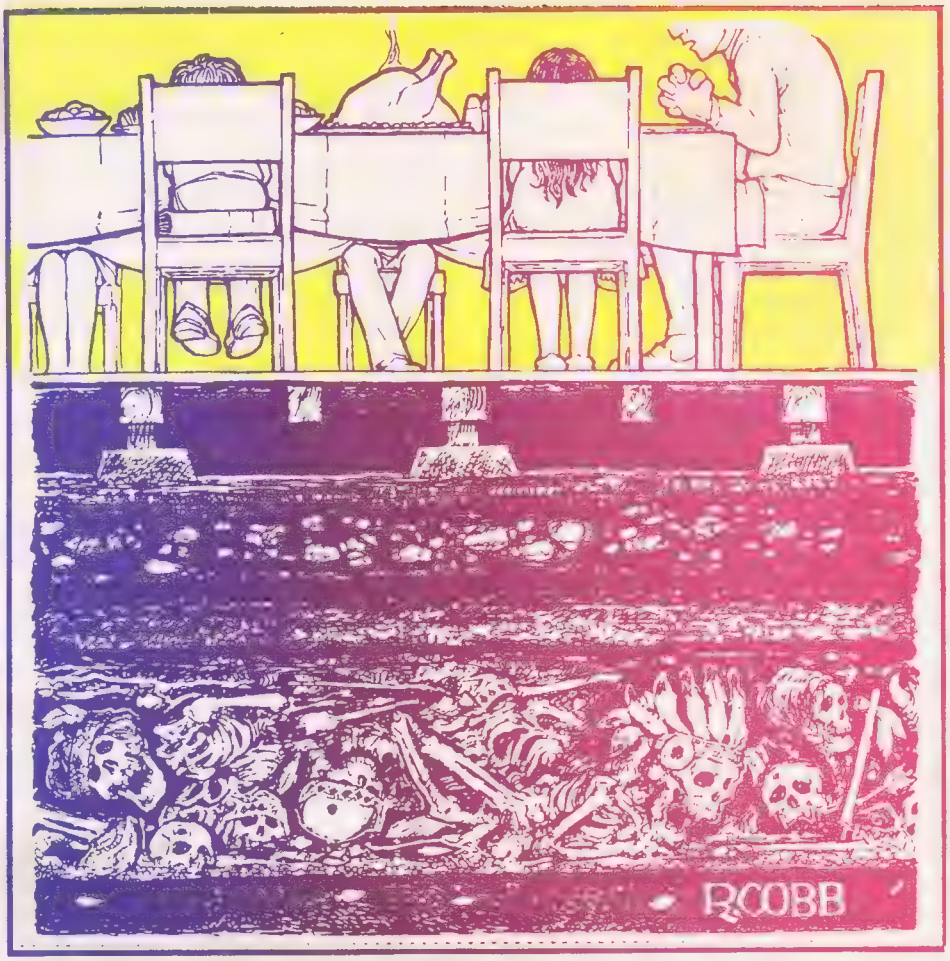
Pour l'heure, la forêt est encore « sauvage » et « impénétrable », telle que la décrivent les manuels de géographie du secondaire. Une confusion végétale qui rassemble le quart des arbres du monde. Un camaieu verdâtre où l'œil ne peut se fixer. 8 000 espèces d'arbre et un éclatement de combinaisons de la quasi-savane à la forêt à trois étages qui s'élève à 50 mètres. Touffue au bord de l'eau, plus épineuse à l'intérieur. Mais partout, les sentiers que l'on trace se mesurent en nombre de coups de machette. Mieux vaut se tenir sur les seules routes existantes : les rivières. L'Amazonie draine 1 100 affluents et on peut toujours trouver un peu d'eau pour traîner sa pirogue. Le 2 septembre dernier, les autorités brésiliennes ont annoncé la découverte d'un cours d'eau ignoré jusqu'alors par les cartographes : un affluent du Tapana qui se jette dans la Solimoes, qui se déverse lui-même dans l'Amazone. Le filet



d'eau oublié fait 400 kilomètres de long et 25 mètres de large !
Prendre la route en Amazonie, c'est louer un homme avec une pirogue. Il y a le transport aérien, bien sûr. Mais l'avion-taxi est hors de prix. Sur les lignes régulières, les vols mensuels supprimés deux fois de suite, pour cause de mauvais temps, ne sont pas rares, et, là aussi, il faut payer cher. Restent les vols spéciaux de « coopération populaire » organisés par les armées péruvienne et brésilienne. Les heureux voyageurs peuvent les emprunter gratuitement en s'asseyant entre les indigènes et la volaille. Mais les listes d'attente sont longues et le piston est rare. Alors c'est la pirogue, au ras de l'eau et au fil des arbres. Sans problèmes, pour peu que l'on ne soit pas pressé d'arriver.
L'Amazonie au jour le jour n'est pas franchement « hostile ». Latitude oblige, les organismes occidentaux risquent fort de s'enrichir d'amibes et de champignons. Il y a aussi une demi-heure de moustiquaire à subir matin et soir tout en avalant des pilules de chloroquine contre le paludisme. Mais c'est presque tout : les animaux de la taille supérieure sont nettement moins à craindre. On salue de loin anacondas et boas constrictors ; les jaguars se rencontrent surtout dans les forêts de carton bouilli du cinéma hollywoodien — certains chasseurs n'en voient pas un tous les dix ans — et les piranhas sont très remarquables en grillades. Le problème le plus sérieux, c'est la raie fluviale qui porte un dard piquant à la queue. Le malheureux pataugeur qui la caresse avec les orteils bénéficie de six à sept heures de douleur et d'une infection qui devient catastrophique si l'on est isolé.
On doit évidemment ignorer la « Wong Tours » d'Iquito, l' « Amazon's Tours » de Manaus ou l'agence Nelly Gutierrez de Lima qui proposent du sauvage aseptisé et sur mesure. Mais quelques endroits rebattus de touristes touchent au surréalisme et ne sont pas à dédaigner. L'Amazonie a connu un bref boom du caoutchouc au début du siècle. Il en subsiste des paillettes qui brillent étrangement dans la grande forêt : Manaus possède un opéra de 1 400 places en marbre blanc veiné de rouge où nul baryton ne cherche plus son contre-ut, Iquitos a encore deux maisons construites par Gustave Eiffel, et des conduites intérieures Hotskitch des années 30 achèvent de pourrir à Cachuela Esperanza.
La région ne connaît pas les droits de douane : tout le bassin amazonien est zone franche. La contrebande avec le reste du pays explose et le Japon écoule une bimbeloterie douteuse. En attendant le prochain boom, celui du pétrole ou du tourisme, l'activité se contracte sur les villes, mauvais bourgs semblables aux agglomérations africaines que rejoignent les voitures de la croisière noire de M. Citroën. Les baraquements y enserrent le plus souvent un grouillement de Créoles miséreux, de marchands suspects, de prostituées vérolées, de fermiers en goguette et de trafiquants bambochards : l'avant-garde de la civilisation blanche.

Jean-François Reuterre.

(*) Le gentil rédacteur d' « Actuel » n'a malheureusement pas trempé ses pagaies dans le Rio Amazone. Il a en revanche écouté Jacques Meunier, auteur, avec Anne-Marie Savarin, d'un **Chant du Silbaco** en « Edition Spéciale »



Clastres : menez-moi à votre chef

Pierre Clastres est un ethnologue intelligent, auteur de la grande Chronique des indiens Guayaqui. **Au Collège de France, il s'est frotté à la pensée fertile de Claude Lévi-Strauss.**
A la rentrée prochaine, grâce au bouquin qu'il est en train de fignoler, vous méditerez sur ce fait instructif :
l'absence de pouvoir politique dans les sociétés dites sauvages.

Tu as vécu parmi les tribus indiennes d'Amérique du Sud, les Guayakis au Paraguay, dans le Chaco, et les Guaranis — anciens élèves des Jésuites au XVIe siècle. Tu t'es intéressé au problème du pouvoir politique dans les sociétés primitives...
Oui... L'ethnologie s'occupe des sociétés sans Etat. Et je me suis précisément demandé ce que cela signifiait : pourquoi n'y a-t-il pas d'Etat, cette forme d'organisation à laquelle nos sociétés occidentales n'ont pas su échapper depuis leur plus lointaine histoire ?
Il y a pourtant des chefs ?
Bien sûr, mais ils n'ont pas d'**autorité.** Le chef de tribu parle, informe, il a un prestige — parce qu'il connaît bien la forêt, qu'il est généreux, qu'il a réussi un coup de main contre une tribu voisine —, mais ce **prestige** ne lui donne aucun **pouvoir.** Et si, pour une quelconque raison il perd ce prestige, il disparaît aussitôt en tant que chef.
N'est-ce pas pareil dans nos sociétés ?
Pas du tout. En Occident, le pouvoir vient d'abord, le prestige ensuite — si même il vient. Pinochet n'a aucun prestige. Le pouvoir naît de la force, et le prestige lui est parfois donné de surcroît. Dans la société primitive, on ne connaît ni conquête, ni héritage du pouvoir, simplement un consensus. Ce sont des sociétés du codage, comme dirait Deleuze : le flux du pouvoir ne peut pas sortir il est codé. Le pouvoir se rabat alors sur la société tout entière, dont il ne se distingue pas. Personne ne décide vraiment ou, ce qui revient au même, les décisions sont collectives.
Cela tient aussi à la taille de ces sociétés.
Il est évident que de tels systèmes ne peuvent fonctionner que dans des unités réduites : chez les Yanomanis, de cinquante à deux cent cinquante personnes, un peu plus chez les Guaranis, de cinq cents à mille. Au-delà, le système politique risque de prendre figure. C'est d'ailleurs ce qui s'est passé avec les Guaranis au moment de la colonisation : les villages ont grossi — jusqu'à quinze cents habitants —, ils se sont parfois fédérés, et des « roitelets » ont commencé à apparaître. Il y avait un début d'esclavage — ce qu'ignore la société primitive qui mange éventuellement ses prisonniers, mais ne les fait pas travailler avant.
Comment l'Etat se met-il en place ?
C'est un mystère, et le sujet de ma recherche. Il y a forcément relation entre croissance démographique, concentration et apparition du pouvoir. La guerre aussi : les chefferies sont souvent des chefferies militaires. Mais le processus n'a rien d'inéluctable. Chez les Guaranis, des pro-

phètes ont ainsi surgi comme un antidote des « roitelets » : déjà une lutte inconsciente contre le pouvoir embryonnaire. Les sociétés primitives ne sont pas seulement des sociétés sans Etat, mais des sociétés du refus de l'Etat. Les prophètes prêchaient le renoncement, la migration vers une terre promise ; on les a suivis, et beaucoup de roitelets se sont retrouvés tout seuls.

Les prophètes n'opposaient-ils pas un contre-pouvoir religieux au pouvoir militaire naissant ?

Peut-être. De toute façon, le mouvement a été interrompu par la colonisation, les massacres, l'esclavage ou le paternalisme des Jésuites.

Et la propriété, le commerce, etc. ?

Le commerce ne vient que bien plus tard, après l'Etat. Quant à la propriété, elle n'existe pas vraiment au sens où nous l'entendons. Le chef accumule des biens, il est vrai, mais seulement pour les redistribuer : « Ta coiffure de plumes est jolie, donne-la-moi ! » Et s'il veut conserver le consensus qui fonde son prestige, il donne. De la même façon, le chef assume tous les frais de représentation : à lui d'organiser les fêtes, d'inviter les voisins, de leur offrir à manger et à boire. Cela suppose en effet plus de bananes, de manioc, de maïs, mais cela n'engendre pas la propriété, bien au contraire. Tout au plus, la polygénie : puisque le chef doit cultiver des jardins plus étendus, il lui faut une plus grande famille et donc plusieurs femmes. Mais ça n'est pas un paradoxe de dire que le chef d'une société primitive travaille plus que les autres, et qu'il est le plus pauvre de sa tribu. Et s'il centralise l'information, il ne peut pas en profiter : il n'y a pas de secret.

Tu parlais des femmes, elles sont exploitées, semble-t-il ?

La famille, au contraire de l'Etat, est éternelle. Dans les sociétés primitives, il est indéniable que les femmes en font plus que les hommes. Mais on ne peut pas parler d'exploitation : ce ne sont pas des sociétés du travail. Pas plus qu'on ne peut trouver là un début d'antagonisme social. Engels dit que l'histoire mondiale commence par la défaite historique des femmes, et que de là viendraient ensuite toutes les divisions de classes et toutes les exploitations. C'est sympathique, mais c'est faux.

Revenons au problème de l'origine de l'Etat. Le pouvoir ne prendrait pas racine dans l'économie et l'apparition de classes sociales, les riches exploitant et dominant les pauvres ?

C'est le schéma marxiste, et je n'y crois pas. Pour le marxisme, l'inégalité première est économique, d'où les classes sociales, puis enfin l'Etat qui se constitue pour entériner cette division, la chapeauter et la stabiliser. Dans cette conception, l'Etat est un **instrument** de la classe dominante. Je pense au contraire que l'inégalité première est politique : elle s'établit d'abord entre celui qui commande et celui qui obéit. Ce pouvoir donne progressivement naissance à l'Etat, et l'Etat à son tour engendre la division de la société en classes. Les classes sociales dérivent de l'aliénation politique, et non l'inverse.

Ton argumentation prend en effet toute sa force quand on pense à l'Union Soviétique : en 1917, l'ancienne classe dirigeante est détruite, les bolchéviks installent un nouvel Etat, dit prolétarien. Et c'est en effet cet Etat qui donne naissance à une nouvelle classe, disons bureaucratique : la dictature entraîne ensuite l'inégalité économique.

Mais dans le cas des sociétés primitives, je ne vois pas ce qui empêcherait l'apparition d'une inégalité économique avant tout Etat ?

Parce qu'une division entre riches et pauvres n'a aucun sens dans le monde primitif : c'est impensable, et même cocasse. On nous a expliqué que ces sociétés connaissaient la rareté, une économie de subsistance — ce qui est archi-faux. Il s'agit au contraire des premières sociétés d'abondance. Les sauvages cultivent sans problème leurs jardins, et se déplacent quand la terre est épuisée, voilà tout. La division de la société ne passe pas par l'économie parce que ça ne servirait à rien. Sans compter que la société elle-même ne laisserait jamais un type ou un groupe devenir plus riche que les autres. Le mieux nanti devra donner ses biens, comme le chef. Dans ces conditions, il ne peut pas y avoir un processus d'accumulation. C'est si vrai que les ethnologues marxistes, les malheureux, cherchent partout des classes embryonnaires sans pouvoir les trouver, et qu'ils finissent dans certain cas par prétendre, à mon avis à tort, que ce sont les plus âgés qui exploitent les plus jeunes.

Dans un texte à paraître, j'essaie donc de montrer comment l'Etat ne peut pas naître dans une société primitive. L'interprétation économique est absurde. Quant à l'ambition politique, elle est aussitôt barrée si jamais elle se manifeste. On a vu des leaders tenter d'user de leur prestige pour conquérir un pouvoir. Aussitôt la tribu laisse tomber ce chef pris de vertige : très exactement, elle lui tourne le dos. S'il parle, on rigole ; s'il insiste vraiment, il risque même la mort. Cela arrive parfois avec des leaders guerriers...

Comment cela ?

Le leader guerrier tire son prestige de ses compétences techniques et de ses victoires. Il est un simple instrument au service de la société : le meilleur organisateur, le meilleur tireur. Mais il n'existe que par et dans le combat.

Il aura donc tendance à vouloir la guerre pour se maintenir dans son statut. Tant que ce désir de guerre correspond à celui du groupe, pas de problème : le groupe admet le leader et se reconnaît en lui. Mais que celui-ci veuille imposer sa volonté belliqueuse à un groupe qui aspire à la paix et il est dépouillé de toute autorité. Nous sommes dans une société qui refuse par essence le commandement : les gens ne marchent pas, le leader guerrier perd son ascendant, et peut-être la vie s'il persiste à vouloir convaincre son peuple.

D'où vient le désir de guerre ?

La guerre représente un phénomène fonctionnel pour le monde primitif. Elle apparaît comme le principal moyen de maintenir la division la plus extrême entre les diverses sociétés, d'empêcher les rassemblements qui finiraient par susciter une organisation pré-étatique. A partir du moment où un groupe connaît une croissance démographique normale, il finit par dépasser l'optimum à l'intérieur duquel les relations entre les gens restent possibles, paisibles. Le groupe se sépare alors par scission, et la guerre est là pour empêcher toute nouvelle réunion.

Combien de guerriers dans une bataille ?

Très peu, quinze ou vingt en général, qui vont attaquer le village adverse. Un de mes amis a vu une énorme coalition, deux ou trois villages qui faisaient alliance pour attaquer une tribu dont ils avaient été les victimes : cela représentait six cents personnes, femmes et enfants compris — et c'était le plus gros rassemblement d'Indiens qui lui ait jamais été donné de rencontrer.

Comment est-ce que cela se passe ?

Le chef emmène les guerriers dans la forêt, deux ou trois jours de marche et de ruses. Arrivés à proximité du village qu'ils veulent attaquer, les Indiens s'arrêtent et attendent l'aube. Là, ils décochent d'un seul coup toutes leurs flèches sur la maison collective. Puis ils foutent le camp à toute allure.

Ils ne pénètrent jamais dans la maison collective, ou le village, pour massacrer et piller ?

Très rarement. S'il y a butin, chacun garde sa part, le chef n'a rien de plus que les autres.

Et les morts ?
Un ou deux, souvent pas du tout. L'objectif n'est ni l'extermination, ni la conquête de territoires ou de richesses, mais l'humiliation. La tribu surprise à l'aube est atrocement humiliée : cela suffit.

Les guerres de résistances à la colonisation sont-elles différentes ?
Pas vraiment, et c'est en effet tout le problème. En Amérique du Nord, l'histoire de Géronimo le montre bien, comme un résumé exemplaire de ce que je viens de dire.
La tribu apache à laquelle appartenait Géronimo campait non loin d'une cité mexicaine avec laquelle elle entretenait de bons rapports. De temps à autre, les Indiens descendaient donc de leurs montagnes pour vendre et acheter en ville, tandis que femmes et enfants restaient au camp. Un jour, à leur retour, les Apaches trouvent leur camp pillé par une autre garnison mexicaine, des dizaines de morts. Dans ce raid, Géronimo avait perdu sa mère, sa femme et ses trois enfants. Toutes les tribus apaches se sont donc concertées pour organiser la vengeance. Et comme Géronimo était celui qui avait le plus souffert du raid, il fut désigné pour commander les guerriers de la coalition. Géronimo tend embuscade aux Mexicains, et extermine toute la garnison.
Leur vengeance assouvie, les Apaches se désintéressent de la guerre. Géronimo, au contraire, voulait continuer : il avait gagné un prestige qui ne pouvait guère se maintenir qu'en de nouveaux combats. On le voit dans ses mémoires, publiés par Maspero : il a constamment cherché à jouer au chef, et ça ne marchait jamais. Il partait en campagne avec des armées dérisoires, parfois deux ou trois hommes. Et si les Apaches ne l'ont pas tué, c'est que, de temps à autre, on avait besoin de lui pour riposter à un nouveau raid américain ou mexicain. Mais lors de chaque accalmie, on ne manifestait que haine ou désintérêt pour ses projets militaires.
L'invasion, la guerre n'ont pu souder une nation indienne au-delà d'éphémères alliances contre l'agression. C'est un peu l'histoire des Gaulois qui délaissent Vercingétorix après Gergovie : le monde primitif préfère disparaître plutôt que d'adopter la seule forme efficace de résistance : l'organisation d'un Etat, avec ses chefs, son armée, sa centralisation. Il ne peut pas penser en terme de pouvoir, même dans un réflexe d'autodéfense.

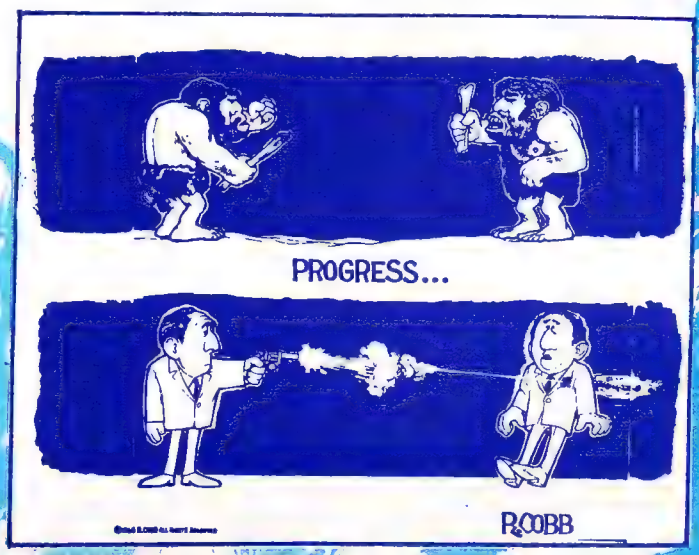
Je comprends. Mais il a bien fallu que le pouvoir politique surgisse un jour de l'anarchie primitive, puisqu'il a dominé la quasi-totalité du globe ?

On en revient au problème de départ : l'origine de l'Etat.

Tu n'as toujours pas de réponse ?

Je ne peux pas encore tirer de conclusion de mes travaux. J'ai cependant une hypothèse : je pense que la généalogie du despote passe par le prophète.

Par exemple, des propriétés formelles du prophète guarani se recoupent presque parfaitement avec celles du despote inca — et je crois qu'on pourrait généraliser au-delà. Le prophète guarani prétend qu'il n'a pas de père, déterritorialisé au sens propre : pas de lignage, pas de filiation. Il est fils de Dieu. Et comme il est de nulle part, il peut aller partout, même chez les ennemis de son village. Il est itinérant, et tous les territoires sont ses territoires. Même chose pour l'empereur inca : en filiation directe — fils du Soleil comme les pharaons ou les empereurs japonais —, il n'a pas de père, pas de village, l'ensemble du territoire de l'empire lui appartient, et tout ce qu'il comprend, hommes, bêtes et rivières... **L'Anti-Œdipe** parle du corps du despote : le corps de l'Inca, c'est l'empire ; celui du prophète, la succession des groupes qu'il visite pour les enseigner.



Moïse, Jésus n'ont pas de père terrestre. Le général de Gaulle non plus, si l'on y réfléchit bien. Et son corps, c'est la France.

Ainsi se définit l'essence même du prophétisme. Mais le problème se déplace : pourquoi le prophète est-il cru ? Devant tel ou tel, on dit : « Ne faites pas attention à ce vieux fou. » Et puis un jour, un prophète plus malin, plus chanceux — comment le définir ? — apporte un message qui est reçu : on le croit et on le suit. Le prophète devient prêtre, le prêtre devient chef, le chef fonde l'Etat : la théocratie crée le pouvoir politique. Je ne peux pas encore l'affirmer, mais c'est mon hypothèse.

Les marxistes, toujours eux, trouveraient peut-être à cela une explication économique : on suit le prophète quand les terres sont épuisées...

Pas du tout. Au contraire, le prophète prêche l'abandon des bonnes terres. Il dit : à quoi bon cultiver, abandonnez vos jardins, vos villages ; nous irons vers le paradis où les bananes poussent toutes seules, où les flèches iront d'elles-mêmes chercher le gibier. Ils disent surtout : maintenant vous pouvez donner vos femmes à qui vous voulez. C'est le propos le plus subversif dans la société primitive, les règles de mariage et de parenté représentent le tissu même de la société. Si on les détruit, si on supprime la prohibition de l'inceste, alors la société s'effondre...

Et c'est bien l'embryon d'un discours despotique : la dictature détruit toujours l'ancien tissu social, les démocraties aristocratiques de la Grèce ou de Rome par exemple, pour instaurer un contact direct entre un homme seul au pouvoir et la multitude. C'est le cas du césarisme, plus près de nous du stalinisme ou de l'hitlérisme. Le despote libère des règles antérieures, des traditions, pour imposer sa seule loi.

C'est vrai. Mais pourquoi se soumet-on à ce pouvoir ? La force n'est pas seule en cause. Dans le cas du prophète, elle ne se manifeste pas du tout. Le principal fondement du pouvoir, c'est l'acceptation des gens, leur soumission, voire leur amour du despotisme. Démonstration a contrario : en mai 1968, il a suffi que l'on tourne un temps le dos à l'Etat pour que le pouvoir commence à se dissoudre... Pourquoi les hommes acceptent-ils la tyrannie ?

La société primitive est-elle aussi libre qu'il y paraît ? Les contraintes sociales existent, même si elles ne sont pas ressenties : règles très strictes du mariage, de la religion, du respect des traditions, etc.

L'oppression n'apparaît que si l'on désire transgresser la règle. A un certain degré d'intégration sociale — ce qui est le cas des sociétés primitives — ce désir n'a pas de sens : chaque membre de la tribu fait tout ce qu'il veut à l'intérieur d'un système de règles qui définissent cette société comme la sienne. Il ne désire pas plus un certain nombre de « libertés » que Louis XIV ne désirait posséder un avion. La société moderne et le capitalisme impliquent par nature une opposition entre désir individuel et désir collectif : contradiction inconnue du monde primitif où l'individualisme le plus extrême se confond absolument avec la volonté sociale.

A l'inverse, y a-t-il un rapport entre le concept d'autogestion et le fonctionnement des sociétés primitives ?

Puisque l'anarchie définit parfaitement la société primitive, il y a certainement un rapport. La pire oppression est celle de l'Etat — avec des degrés, de la démocratie bourgeoise à la dictature de Pinochet ou de Brejnev, voire celle de Mao —, et le système idéal se définit probablement par l'autogestion qui suppose une atomisation, une démultiplication formidable de la société. Est-ce possible au niveau de technologie, de division du travail, de savoir qui est le nôtre ? Le monde primitif nous apprend que l'Etat n'est pas la forme obligatoire de toute société : une information subversive. Mais de là à croire qu'une usine puisse fonctionner sur le modèle d'une tribu guayakis ! Nous sommes en pleine utopie... cela n'empêche pas de débattre et de réfléchir.

Les indiens kreen akarore ont rencontré l'homme blanc pour la première fois le 27 septembre dernier sur les rives du rio Peixoto de Azevedo, au sud de l'Amazonie. Le 5 février, apparaissaient les premiers cas d'alcoolisme.

La civilisation blanche déferle toujours en Amérique du Sud. Avec ses microbes, ses alcools et son intelligence cupide. Depuis plus de quatre cents ans, la conquête des territoires des Indiens, puis leur « mise en valeur », passent par la mort des Indiens. Comme dans tout premier contact entre civilisations, on a commencé par échanger des germes. Variole, vérole, rougeole et mauvaises fièvres, les alliés des Blancs sont particulièrement forts. Le quart des 100 millions d'Indiens de l'Amérique du Sud en succomberont. Bégaiement de l'histoire : les premiers Européens qui visitèrent l'Asie en avaient ramené des soieries précieuses, le jade, la poudre et la peste noire qui tua le quart de l'Europe en 1348.

Partout où les Blancs se sont implantés, dans les Andes et le sud, les trocs de virus et de bacilles sont achevés. La population indienne augmente et s'occidentalise un tantinet. En Amazonie, en revanche, les deux civilisations se découvrent encore, et les Indiens meurent, assassinés ou malades. Ils ne sont plus que 200 000 dans le bassin. Il ne reste que 150 Bororos, ils étaient 5 000 au début du siècle. En quinze ans, les Guaranis du rio Paranà sont passés de 5 000 à 300. Les Guayakis mangeurs de miel du Chaco ne sont plus cent. On en a exterminé quatre cents il y a deux ans pour planter du café. Les Camayuras moins de cent. Et la liste nécrologique est longue.

Ailleurs, là où l'on ne meurt plus, la culture indienne s'étiole entre un folklore pour touristes et une adaptation à quelques valeurs blanches : le catholicisme, les vêtements qui brident le corps, la suppression du don. Certaines communautés sont relativement mieux préservées de cette contagion : Indiens d'Otavalo en Equateur, Aymaras, près du lac Titicaca. Mais la grande masse, Aymara-Quechua de Bolivie ou Indiens du Pérou, considère avec impassibilité un monde qui a perdu sa signification. Les Quechuas savent encore reconnaître les terres qui leur appartenaient avant l'arrivée des Espagnols ; mais l'empire Inca n'est plus et les barbares n'ont pas su en rebâtir un autre.

Reste le bassin amazonien. Avec des Indiens intacts et des conquérants sans scrupules. Les Espagnols tuaient au XVIe siècle au nom du catholicisme. Le génocide amazonien est aujourd'hui justifié par le développement économique. Et la mort y est aussi brutale. Pour les Cintas Larguas, par exemple, qui ont été exterminés par des exploitants de caoutchouc et des colons en quête de terres. Tout a été utilisé, depuis les razzias sur les villages jusqu'aux distributions de sucre mouillé à l'arsenic. Chaque réaction des Indiens est évidemment le signal d'une nouvelle répression. Un groupe de Cintas-Larguas qui avaient fui la mine brésilienne où on les utilisait comme esclaves a été bombardé à la dynamite par les dirigeants de la compagnie minière.

Les bacilles tuent souvent plus que les armes. Un Blanc n'a pas hésité à se faire passer pour un médecin et a inoculé la variole aux Indiens Patachos. Les survivants de l'épidémie qui suivit se virent offrir du sucre à l'arsenic. Les récits de distribution de vêtements portés par des malades abondent. Tout comme ceux des « nettoyages » de villages indiens. Lorsque l'île Do Bananal, où étaient installés les Karajas, fut vendue en 1959, l'acheteur se vit proposer deux prix : avec ou sans Indiens. Une cinquantaine d'hommes armés de pistolets-mitrailleurs ont permis de fournir une île « libre de suite ». En décembre 1967, on abattait de même une tribu de Nambikwara, près de Vila-Bela, dans l'Etat du Mato-Grosso.

« Bétail et Indiens ne vont pas ensemble », affirme un proverbe des colons. Et un autre axiome enlève tout doute sur le choix à faire : « Indien vu, Indien mort. » Eleveurs ou trafiquants immobiliers, les colons dévorent les territoires de chasse des Indiens. Dans le Rio Grande do Sul les Guaranis et les Kaingang ont été refoulés hors des forêts où ils savaient vivre. Dans le Maranon, des éleveurs japonais ont loué des tueurs pour se débarrasser des Beiços de Pau. En 1966, le père jésuite Waldemar Weber déclarait au **Jornal do Brasil** que des Blancs avaient entrepris d'exterminer 7 000 Indiens dans la région Xingu-Tapajos. Armes utilisées : fusils, mitraillettes et grenades.

La route transamazonienne n'a pas cinq mois, mais déjà 80 000 colons se sont établis sur ses bords. Les conséquences de cette implantation sont faciles à deviner : massacre ou esclavage. Les Indiens Oti, près du Rio Parana-Panema, prenaient les bœufs d'élevage pour du gibier, les colons les ont massacrés. Il y a quelques années, 600 Indiens Ticumas avaient été embauchés de force comme esclaves par des formiers. Il en sera de même le long de chacune des routes restant à tracer dans la forêt. Chaque fois, les Indiens mourront ou devront se replier. Dans la forêt, ou dans la réserve du Kingu, un

Chez les indiens francais

On a vite fait le tour de Maripasoula, au cœur du territoire de l'Inini, en Guyane « française ». Un vieil hangar : le cercle, bâtiment colonial par excellence où l'on héberge les passagers et soigne vaguement les malades, un petit aérodrome, une épicerie-buvette, tenue par un ancien bagnard, Ahmed. L'activité principale des quelques habitants — des gendarmes pour l'essentiel, — était jusqu'à ces dernières années la sieste. Grâce à M. Trigano et aux édiles locaux, tout cela est en train de changer. Département depuis une vingtaine d'années, la Guyane est dotée d'un sénateur inamovible et d'un député itou, son beau-frère. Le sénateur, qui fut préfet du territoire, tient bien son monde en mains, tout passe par lui, y compris les bonnes affaires. Cela ne suffisait pas. Un jour donc des charters ont atterri à Cayenne, bourrés d'Américains qui venaient pour une Indian Party promise par le Club Méditerranée. Des Indiens, il y en avait. Trois grandes ethnies. Les Galibis, en zone côtière, mais les pauvres n'avaient plus rien de folklorique depuis longtemps déjà. On leur avait appris l'alcoolisme et fait découvrir le suicide lorsque leurs femmes, généralement domestiques chez les Blancs, commencèrent à se prostituer aux ouvriers du bâtiment péruviens chargés de construire la gigantesque base de fusées de Kourou — base dont personne ne veut, d'ailleurs, et qui, tel un vulgaire abattoir de La Villette ne sert plus à rien. Les Oyampis, eux, étaient très loin, trop loin près du fleuve Oyapoque. Restaient les Wayanas, dont le territoire, l'Inini, était jusqu'à présent préservé grâce — eh oui — à la grande vigilance des gendarmes qui ne laissaient passer personne à part quelques rares chercheurs d'or et quelques géographes. Il fallait donc que les Wayanas dansent tout nus, se peignent des couleurs vives et vendent à bon prix quelques arcs fabriqués à la hate. « Jamais en dehors des fêtes habituelles et saisonnières », répondirent-ils. Alors on utilisa les grands moyens, à savoir l'école obligatoire.

Sans enfants plus de nourriture. En effet dans le monde équilibré des Wayanas ce sont les femmes qui cultivent la céréale de base, le manioc, tandis que les hommes chassent ou pêchent. La culture se fait sur brulis, souvent loin des centres d'habitation ; on y va en pirogue. Une pirogue c'est une personne qui pagaie, à l'arrière, et une autre — le bossman qui dirige à l'avant. Or les bossman sont exclusivement des enfants. Les Wayanas ont dû céder ; ils dansent à la descente de l'avion en échange de riz et de gadgets en matière plastique. On leur a même donné le droit de vote et voyez-vous comme ils sont intelligents, ces sauvages, ils ont voté à 99 % pour la majorité, d'un seul coup. Il faut dire que le bulletin de l'opposition était de couleur blanche, couleur tabou chez les Wayanas.

Bien sûr ce n'est pas de l'extermination à la brésilienne ; le résultat est le même. Sans compter l'aide de la grippe, du rhume de cerveau, et du tafia, ce mauvais alcool de canne qui a fait son apparition avec les élections.

Les Oyampis quant à eux n'ont pas attendu qu'on vienne les civiliser ; quatre à cinq cents d'entre eux, sur un millier ont pris la route un beau matin avec armes et bagages. Abandonnant aussi leur traditionnelle chasse au crocodile dans les marigots d'Amapà ils ont traversé la sierra de Tumucumaque, puis le rio Bianco et semblent s'être réfugiés à 2 000 kilomètres de la, dans le recoin nord-ouest de l'Amazonie, loin de la France généreuse et du cruel Brésil. Pour combien de temps ?

Seuls les deux ou trois mille Bonis ont su jusqu'à présent préserver leur communauté. Descendants des esclaves africains en fuite — les Cimarones ou Marons, c'est-à-dire ceux qui franchirent le Maroni — ils ont reconstitué, il y a de cela deux siècles, un mode de vie totalement africain sur ce morceau d'Amérique. Personne ne pénètre chez eux, mais ils font un peu de commerce avec les Blancs friands de leur artisanat, qui a intégré certaines représentations non européennes mais indiennes.

Ce qui les protège mieux que tout : ils sont les seuls à connaître les détours sauvages du Haut-Maroni ; qui veut naviguer doit avoir recours à eux, et cela vaut bien qu'on les laisse en paix.

(Informations de Pierre Espagne.)

territoire de 40 000 kilomètres carrés où l'on entasse les Indiens dont on a dérobé les terres : un square de l'indianité où quelques milliers d'individus ramenés de toutes parts essaient de rebricoler leur civilisation. En principe, l'accès en est interdit aux Blancs.

D'autres réserves d'Indiens sont moins officielles, mais plus fréquentées : bidonvilles des périphéries des villes et réduits où s'entassent pour dormir les employés des haciendas. La mort des Indiens, c'est d'abord leur clochardisation. L'ébranlement du rythme de vie ancien, en rapport avec la nature laisse la place pour une existence bâtarde qui parasite ou singe celle des Blancs. Les Indiens découvrent les conserves, la nourriture importée du dehors, et les techniques agricoles se font moins rigoureuses. Les Chipibo sont toujours artisans, mais maintenant qu'ils travaillent pour les Blancs, la production s'accélère : on taille plus grossièrement dans des bois plus tendres, la céramique perd sa facture et s'enrichit d'ornements superflus.

Le tourisme a tôt fait de transformer l'Indien en bête de tourisme. Le zoo d'Asuncion, qui porte la devise « Dans la nature la vérité », présente une troupe d'Indiens entre deux cages d'animaux.

Le plus dangereux pour l'Indien, c'est souvent son protecteur : propriétaire d'une hacienda qui l'exploite ou même fonctionnaire chargé de l'aider et qui ferme les yeux sur les massacres. Le major Luins Vinhas Neves, qui dirigeait les services de protection des Indiens (S.P.I.) au Brésil, doit répondre de 42 accusations de corruption (dans l'un des cas, il aurait reçu 300 000 dollars de personnes désireuses que l'on oublie l'expulsion des Indiens d'une région). Au bas de la hiérarchie, ce n'est guère mieux : cent trente-quatre des sept cents employés du S.P.I. ont été inculpés à la suite d'une enquête en 1968 ; deux cents autres ont été mis à pied. Jacques Meunier rapporte quelques-uns de leurs exploits :

« — Flavio Abreu, fonctionnaire de la 7e inspection du S.P.I. a troqué une petite Indienne de onze ans contre un fourneau en terre cuite.

« — Le S.P.I. a offert aux Cintas Largas de l'Etat de Para un repas gratuit assaisonné à l'arsenic.

« — La femme d'un agent du S.P.I. oblige une femme Cinta Larga à passer la nuit debout dans une fosse à purin parce que son mari ne veut pas travailler comme esclave... »

Aujourd'hui, le S.P.I. a été repris en mains et intégré dans une « Fondation Nationale de l'Indien ». Mais est-ce là la solution ? La barbarie, c'est le problème de l'existence des barbares et non de la protection de leurs victimes. Les Indiens meurent parce que nous refusons de voir en eux nos égaux. Dans une dépêche d'une prétentieuse bêtise, l'agence France-Presse relatait, le 25 décembre dernier, la disparition des tribus primitives en Amazonie due au « choc vertigineux de 5 000 ans entre l'homme civilisé qui sait tout et l'être primitif qui ne sait rien ». Ayez l'oreille aux affaires indiennes et vous lirez pourtant d'étranges nouvelles. Celle-ci par exemple : Francisco Bézerra de Lima, indiquait dans un message radio reçu le 28 mars dernier à Lima que la tribu de Waikas, qu'il avait découverte moins d'une semaine auparavant, avait décidé de l'utiliser comme chef de guerre pour aller combattre la tribu voisine des lauris. Les Indiens pensent que la peau blanche, la barbe et la taille de leur recrue effraient leurs ennemis. Francisco Bézerra de Lima, qui se retrouve à la tête de deux cents guerriers, indiquait qu'il s'interrogeait sur l'attitude à adopter. L'ethnocide obéit-il à une logique primitive ?

LOS ANGELES FREE PRESS.

Sahel

Les toubous descendaient du Tibesti l'espingolle à la main, les touaregs dévalaient les canyons d'Agadès, les peuls déambulaient en poussant leurs troupeaux : ces images appartiendront bientôt au passé. Les troupeaux crèvent et les hommes rejoignent les bidonvilles. La sécheresse arrange aussi les affaires des fonctionnaires marrons dans leurs bureaux à air conditionné. Un ethnologue français qui passe souvent à Niamey explique la mécanique enclanchée

Au Sahel, la saison des pluies commence en juin. Si d'ici là les stocks de vivres actuellement entreposés ne sont pas distribués, les populations affamées vont-elles être anéanties ?

Oui, à peu près. La récolte de décembre dernier a été encore plus catastrophique que les précédentes.

Le manque d'eau, uniquement ?

Non pas. Les pluies sont tombées, mais avec quinze jours de retard : un désastre pour le mil, le sorgho et le riz. C'est l'absence de citernes, de retenues d'eau, de canaux d'irrigation qui a perdu la récolte.

Comment cela est-il posible ?

La politique agricole des nouvelles nations privilégie des cultures industrielles, comme l'arachide ou le coton, au détriment des cultures vivrières. Les petits cultivateurs de mil n'ont donc pas de canaux d'irrigation et leurs récoltes dépendent de la pluie.

Mais cette famine effroyable n'est tout de même pas la première !

Bien sûr, mais autrefois les gens étaient relativement préparés à affronter ces phénomènes : ils les pressentaient et s'organisaient en conséquence. Ils constituaient des réserves. L'occupation coloniale a bouleversé ce système d'auto-défense. Le premier facteur d'éclatement a été la greffe d'un système monétaire sur l'économie traditionnelle, familiale et de subsistance. Les paysans ont dû payer l'impôt. A cause de cela, les paysans ont délaissé le mil et le sorgho pour le coton — qui rapporte plus. Ils ne constituent plus de réserves, ils vendent. A cela s'ajoutent des aberrations économiques. Bref, c'est bientôt la pénurie, la famine, qui accélèrent les mutations sociales : les paysans gagnent les villes, gonflent l'armée des chômeurs, constituent une main-d'œuvre bon marché. Les zones désertées sont acquises par les membres des couches sociales qui jouissent d'un relatif pouvoir d'achat : fonctionnaires, commerçants, ancienne aristocratie. Ces nouveaux occupants se taillent des domaines dans les régions abandonnées et les gouvernements sourient d'aise : rien de tel que de vastes latifundia pour rentabiliser l'agriculture et stimuler la mécanisation. Sous nos yeux se constitue ainsi une nouvelle bourgeoisie noire. La discussion reste ouverte : le développement d'un large prolétariat porte peut-être en lui les germes d'une future révolution.

Peut-être... Mais ce que les commerçants et les fonctionnaires de Niamey ou Ougadougou rachètent en ce moment, ce ne sont guère que des lambeaux de désert.

Ils attendent en toute confiance le démarrage de grands travaux d'irrigation, qui rendra possible une nouvelle mise en valeur. La spéculation bat son plein. Ces zones privilégiées sont mêmes destinées, à long terme, à devenir les greniers à blé de l'Europe.

On parle aussi d'une progression des sables.

Le désert avance, c'est certain.

Et de quoi cela dépend-t-il ?

Personne n'en sait rien. Dans chaque discipline scientifique, les spécialistes tirent la couverture à eux. Les écologistes invoquent la dégradation des sols, les astronomes accusent les étoiles. L'explication la plus courante incrimine l'anarchie des migrations nomades. Les troupeaux détruisent les unes après les autres les zones d'herbage, tondent les arbustes, sans bien sûr de stratégie d'ensemble qui préserverait l'équilibre sol-végétation. Dans le passé, quand le Sahara atteignait un

territoire, les éleveurs reculaient simplement vers un autre pâturage. Normal : comment auraient-ils pu s'attaquer à la refertilisation des sols.

Et le reboisement, la réorganisation des pâturages, qui pourraient « bloquer » le désert ?

Ce sont des projets. Ils dorment dans des dossiers. Et le paysan, lui, il ne peut pas attendre.

Mais qui profite donc de cette situation ?

Bien évidemment, les bourgeoisies des nations noires n'ont pas concocté de plans machiavéliques pour affamer les Peuls. Il reste que des stocks de nourriture, envoyés en Afrique par les pays développés, ne sont pas acheminés vers les zones sinistrées avec toute la célérité souhaitable.

Mais les secours que l'on envoie ?

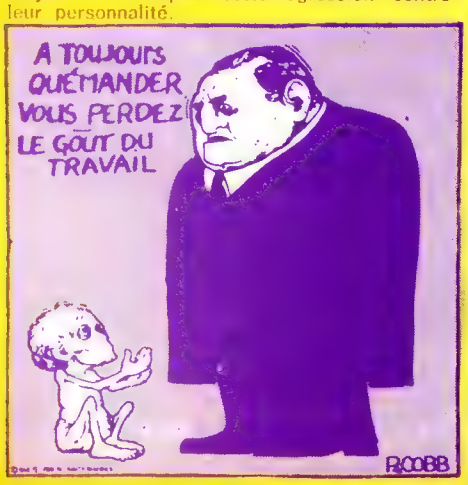
D'une façon générale, les choses se déroulent ainsi : les secours arrivent en Afrique, à charge pour les gouvernements locaux d'en prendre en main la répartition. Ici se niche le hiatus : si ces gouvernements s'avèrent incapables, ou trop lents, il n'y a aucun moyen de suppléer à ces carences. Bien sûr, ces gouvernements ont peu de moyens. Mais ils n'exploitent même pas à fond ces faibles moyens. J'ai vu, au Niger, des camions rouler à vide. Des véhicules privés, qu'on n'avait pas cru bon de réquisitionner. Nulle part, je n'ai constaté de réelle mobilisation anti-famine.

Que se passe-t-il dans les régions non encore attaquées par les sables et submergées de réfugiés. Ces millions d'affamés ne doivent pas bénéficier d'un accueil enthousiaste.

Bien deviné. Quatre à cinq millions de réfugiés descendent vers des territoires où la survie est déjà aléatoire. Les arrivants choisissent les zones où ils se connaissent des parents. Comment les rejeter ? J'ai connu le chef d'une famille de vingt-cinq personnes qui a vu, en août dernier, débarquer une quarantaine de cousins éloignés. Il les nourrit. Je lui ai demandé ce qu'il ferait quand les réserves auront, inévitablement, fondu. Il ne m'a pas répondu. Certains périront, les vieux et les enfants d'abord. D'autres émigreront, encore plus loin.

Est-il scandaleux de se poser le problème : face à de grands cataclysmes, les groupes traditionnels se montrent incapables d'apporter une réponse efficace, technologique et économique. Leur dilution dans une société de type capitaliste n'était-il pas inéluctable et, dans une certaine mesure, souhaitable ?

Tu oublies que ces groupes traditionnels ont été rongés socialement et idéologiquement, par la « paix coloniale ». L'occupation française a mis fin aux guerres tribales, aux migrations ancestrales. Elle a dispersé les groupes, et par là déséquilibré les rapports que les hommes entretenaient avec leur environnement. Jadis, les groupes maintenaient d'instinct la taille optimale assurant l'entraide et la survie. Ils connaissaient leur autonomie et ses limites, alors qu'ils dépendent maintenant de l'extérieur, d'obscures tensions au sein du marché mondial, etc. La lente destruction s'est répercutée sur le mental, le culturel. Les antiques cosmogonies ont éclaté, sans que les indigènes aient disposé des moyens de bloquer cette agression contre leur personnalité.



Dans les Highlands du Kenya, pendant des dizaines de kilomètres, l'œil étonné voit défiler des milliers d'hectares de plantations ordonnées. C'est l'ancien domaine des fermiers blancs, aujourd'hui africanisé en grande partie. A Nairobi, il ne faut pas espérer voir une ville africaine. On voit des gratte-ciels et des autoroutes. Partout où il y avait à exploiter, le colonisateur a laissé tomber sa grosse patte velue. Pourtant, il a laissé intactes quelques zones inexploitables.

Au Nord-Est de l'Ouganda, à la frontière du Soudan et du Kenya, on trouve le Karamoja. Le dernier sanctuaire de la vie sauvage du pays. Pour combien de temps ? Quelques mois, ou quelques années. C'est la région la plus déshéritée de l'Ouganda. Et cela explique qu'on y ait laissé les gens en paix longtemps. Les premiers bouleversements sont apparus en 1962, date de la création du Kidepo National Park. Les habitants de la zone du parc furent déportés sans ménagement et privés de leurs droits de chasse ancestraux. Les Rangers du parc sont vigilants et tirent à vue sur les chasseurs surpris à braconner dans le parc.

Quoi que l'on pense des parcs, il faut avouer que celui du Kidepo est l'un des plus beaux de l'Afrique de l'Est. On y voit un éventail complet de la vie sauvage : éléphants, zèbres, antilopes, cheetahs, lions et girafes. Et en admirant les magnifiques défenses des éléphants, on imagine aisément quel sort les chasseurs d'ivoire leur auraient fait subir si les Rangers n'étaient pas là.

Les Karamojong qui sont des chasseurs renommés souffrent de l'interdiction de la chasse. Mais on peut les voir attendre à la frontière du parc qu'un quelconque animal peut franchir. Les Karamojong vivaient nus. Mais le général Amin, « Big Daddy » pour les intimes, a décidé de les vêtir depuis sa prise du pouvoir de 1971. Pour un Karamojong, quiconque s'habille cache une maladie ou une difformité. Le vêtement est l'attribut de l'hypocrite ou du dissimulateur. Pourtant, les menaces de prison et d'amendes ont eu raison de la résitance des Karamojong. La plupart d'entre eux se drapent dans des haillons et il faut s'enfoncer loin dans la montagne pour trouver les authentiques hommes nus du Karamoja. Leurs villages accrochés au flanc de la montagne ou perdus dans les hauteurs ne sont pas d'un accès facile pour le blanc. Peu d'entre eux parlent anglais et il est recommandé d'être accompagné d'un interprète si l'on souhaite leur rendre visite.

En compagnie d'un interprète, un Karamojong sédentarisé, j'ai visité plusieurs de ces villages. Le contact n'est pas facile. Il ne faut pas s'amuser à mitrailler à coups de Yashica, car sinon le « réflexe touriste » se met en marche. Et toute communication devient impossible. S'ils vous accordent leur confiance, les guerriers vous raconteront volontiers leurs exploits. Leur sport favori, c'est le vol de bétail au-delà de la frontière. Ils partent la nuit en bandes et vont rafler le bétail des Turkanas du Kenya. Leur dernier raid avait été sanglant puisque vingt des leurs avaient été tués. Les sagas karamojong sont remplies de ces épopées.

Chaque village a son individualité. Un point commun : pas de chef, tout se décide en assemblée. Dans un village riche, un vieillard m'a affirmé que chaque homme avait huit femmes. Car pour chaque nouvelle épouse, il faut donner quelques bêtes à corne. Les ruminants sont la richesse des Karamojong. La nuit, on les enferme dans le village pour déjouer les raids des Turkanas. L'architecture des villages est splendide : un enclos de bois mort entoure tout le village. Il m'est arrivé souvent de passer à quelques centaines de mètres d'un village sans le voir. Le village est caché aux regards et fondu dans le paysage. Une minuscule porte d'entrée est prévue ainsi qu'une non moins minuscule porte de secours. Ne rentrez jamais sans autorisation dans un village, car une lance ou une flèche ne vous raterait pas.

A partir de Kampala, la capitale de l'Ouganda, on trouve des bus pour approcher du Karamoja. Soit par Kitgum au centre-nord, soit par Moroto, à l'Est. Les pistes sont plus praticables par Moroto, car de mars à octobre, les pluies rendent la route de Kitgum difficile.

Le régime militaire du président Amin n'aime pas les cheveux longs. Les mini-jupes, les pantalons et les perruques sont interdites aux femmes. Il n'est pas toujours facile d'entrer dans le pays même muni de visas et passeports.

LE DEFUNT EMPIRE ABYSSIN

L'Empire d'Ethiopie est le seul pays d'Afrique qui n'ait connu les invasions coloniales du XIXe. Seule l'Italie fasciste tenta de le coloniser. Mais pour quelques années seulement.

Dans le vieil empire, les communications ne sont pas faciles et il faut un véhicule à toutes épreuves si l'on veut bouger. Les milliers de touristes voyeurs qui se rendent en Ethiopie visitent le nord du pays en utilisant les lignes intérieures de Ethiopian Airlines. Le tour des villes historiques et religieuses prend une semaine. On évite bien évidemment de faire voir le Wollo et le Tigré, qui sont les régions les plus atteintes par la sécheresse et où des dizaines de milliers de personnes ont péri.

L'est du pays est négligé par les touristes. Pourtant la ville de Harar vaut le déplacement. D'abord on peut verser une larme de crocodile sur Arthur (Rimbaud) qui s'était installé à Harar pour y faire de l'import-export prosaïque. On peut voir sa maison. La ville est une forteresse aux murailles ocres. Il n'y a pratiquement pas de voitures. A la tombée de la nuit, on peut voir tous les jours « l'homme aux hyènes » qui nourrit de sa main les hyènes

venues de la montagne. Il les siffle et les appelle par leur nom. Les hyènes viennent dans la ville depuis des temps immémoriaux. Et personne ne connaît l'origine de ce pacte humano-fauve.
A Diré Dawa, vous aurez la chance de rencontrer les nomades somalis qui traversent le désert pour venir au marché. On peut essayer de se faire intégrer à l'une de ces caravanes, mais il faut pouvoir s'expliquer. On doit trouver un interprète à Diré Dawa. On verra aussi un marché où l'on ne vend que du kât, une feuille que l'on mâchonne en permanence. Le kât coupe la faim et a des effets euphorisants. On sera surpris d'apprendre que la dernière relique de l'Empire colonial français, Djibouti, importe le plus légalement du monde 5 tonnes de kât par jour. Et si le chemin de fer Djibouti-Addis Abéba a été incapable de transporter des milliers de tonnes de vivres pour les affamés éthiopiens (les secours ont pourri sur le port de Djibouti pendant des semaines), il n'a jamais cessé d'apporter le kât qui rapporte à l'Etat français 8 millions de francs actuels de taxes par jour.
L'accès du sud éthiopien est difficile. Il est d'ailleurs recommandé de se renseigner à Addis-Abéba (par exemple auprès de U.T.C., United Tourist Company) pour savoir si l'on a besoin ou non d'une autorisation spéciale pour se rendre dans certains endroits. La frontière de la Somalie est agitée et on se prépare un petit conflit en douceur. L'enjeu, c'est l'Ogaden, revendiqué par la République populaire et démocratique de Somalie. Quand on s'y aventure, c'est encore Kessel, on n'est pas sûr d'en ressortir.
Le Sud est très fermé. Les montagnes découragent les importuns. Il n'y a jamais eu de blancs ou de missionnaires. Certains peuples du Sud pratiquent la démocratie directe. Pas de chef, tout se décide en assemblée. On improvise un tribunal pour juger un délit mineur. S'il y a crime, l'assemblée décide. La seule peine grave est l'ostracisme, même pour un meurtre. On ne connaît pas la peine de mort.
Dans la région de l'Arusi, on peut avoir la chance de tomber sur un congrès annuel de possédés. La possession touche des millions de personnes en Ethiopie. Plus de 500 000 possédés se rassemblent. Ils viennent de toute l'Ethiopie. Il y a un congrès pour les chrétiens et pour les musulmans. Tout en niant le phénomène, l'Eglise orthodoxe fait de l'exorcisme.

L'Eglise possède 25 % des terres du pays. Elle se partage la domination du dernier empire féodal d'Afrique avec les Amharas, l'ethnie de Hailé Sélassié. Les Amharas ont imposé leur langue, l'amharique, à tout le pays. Ils possèdent une littérature écrite unique en Afrique noire. Les aristocrates amharas possèdent des châteaux et des serfs. Tout se passe encore comme au Moyen Age. Quand un Amhara rencontre un noble, il doit exécuter une série de salutations avec sa « chama » (vêtement traditionnel blanc et brodé) en signe de respect et de soumission.
La société amhara n'est pas fermée. On peut s'amhariser. Mais le postulant n'atteindra jamais la maîtrise parfaite de la langue qui connaît d'innombrables nuances.
Les Amharas sont farouches et guerriers. Pendant une dizaine d'années une jacquerie paysanne a mis à feu et à sang la région du Godjam. Les journaux européens n'en ont rien su. Les habitants avaient pris

les armes pour protester contre les taxes abusives du gouvernement d'Addis-Abéba. Certains fiefs amharas ne tolèrent pas les étrangers : il ne faut pas essayer de mettre les pieds dans la région du Manz ou du Godjjam. Si un Noir y pénètre, il est sûr d'être pris comme esclave. Il n'y a plus de marchés aux esclaves en Ethiopie, mais on peut toujours acheter pour deux chameaux un serviteur éternel.

AU PAYS DES MASAIS

Quand par accident historique un jeune Masaï termine son doctorat en Californie, il revient au pays, balance son costume alumicron et ses cravates rayées. Il récupère sa lance et jure d'oublier le monde technologo-pollué.
Les Masaïs sont un peu les derniers des Mohicans de l'Afrique de l'Est. Ils vivent entre le Kenya et la Tanzanie pas loin du Kilimandjaro. Le Masaïland, c'est 65 000 km² de terre aride des deux côtés de la route Arusha-Nairobi.
Le bétail est la raison de vivre des Masaïs. Les vaches faméliques font partie de toutes les cérémonies religieuses. Et sans elles, tout perd sa signification. Les déplacements incessants des Masaïs sont dictés par la nécessité de trouver de nouveaux pâturages. Mais depuis plusieurs mois, l'herbe se fait rare et le bétail meurt.
Les vaches sont saignées régulièrement à l'aide d'une flèche tirée à bout portant dans la jugulaire de l'animal. On cicatrise la plaie avec des cheveux et de la bouse. Puis on mélange le sang avec du lait. Les Masaïs raffolent de cette boisson. Ils mangent rarement de la viande, sauf après le sacrifice d'un taureau au dieu Enkai.
Pendant plusieurs années, les jeunes guerriers, les « moranes » vivent en bandes en dehors des villages. Ils doivent s'initier à la guerre et faire leurs preuves. Les moranes rivalisent d'élégance : ils ont de longs cheveux tressés et rougis avec un mélange de terre et de graisse, ils portent de nombreux bijoux, plusieurs lances et une courte épée pour le combat rapproché.
La vie des jeunes guerriers est pleine d'attraits. C'est une période inoubliable de vie en communauté. Les moranes sont inséparables et passent leurs journées à se parer de colliers et de bracelets, à se peindre le corps, à s'entraîner au combat ou à conter fleurette aux « ndito » les jeunes filles non initiées (l'initiation comporte la circoncision pour les hommes et l'excision pour les femmes).
Depuis plusieurs années, les gouvernements locaux tentent de « civiliser » les Masaïs. Jomo Kenyatta, le président kényan, a sans doute oublié son propre livre **Au pied du Mont Kenya**, dans lequel il se battait pour la survie des cultures africaines. Aujourd'hui, le gouvernement de Kenyatta rassemble les Masaïs dans des meetings pour leur parler du « monde moderne » et les exhorter à rejoindre la « civilisation ». Au Masaï qui accepte de remettre sa lance aux représentants du pouvoir, on offre un stylo bille!
Toutes ces tentatives n'avaient jusqu'à présent qu'un succès très relatif. Les Masaïs sont durs à cuire. Mais la sécheresse récente pourrait bien avoir raison de leur résistance.
La route qui tue, on la rencontre en Afrique, quelque part entre Dakar et l'ex-Rio de Oro. Quatre cents kilomètres, quarante-huit heures. Un coup de vent pousse parfois une dune sur la piste. Des momies de globe-trotters trop confiants dans leurs cars VW et quelques litres d'eau, sont régulièrement découvertes par les caravanes. Pour 300 F, ça vaut vraiment le coup de se payer un guide. On peut préférer cingler vers l'Afrique Noire par la voie royale Gardhaia-Tam, où les mili-

taires algériens se signalent d'un poste à l'autre, par radio, le passage des Land-Rover freakies, où les patrouilles s'ébranlent dès qu'un retard se prolonge. A Bir Mergem, par contre, au seuil de la Mauritanie, le potentat local vous laisse partir sans remords ni conseils vers les grands espaces. Ta femme, ou ta voiture, sont plus susceptibles de l'intéresser. Il demande 600 F de caution par bagnole, qu'on récupère à la frontière à condition d'avoir bien ouvert l'œil lors de la signature du reçu.

Je ne te livrerai pas le nom de ce bled, coincé entre deux ergs, où un truand bien de chez nous et contraint à l'exil tient une auberge quasiment hantée. A toi de dénicher le coin en traduisant les clins d'œil des étoiles. Ce malfrat raconte des tas d'histoires vraies, et parfois ne demande pas d'argent aux freaks qui font l'étape. C'est ici, dans le grand silence, que le vieux marabout te demanderas avec insistance : « Viens avec moi sur la dune, quand il sera minuit. Là-bas, tu verras, tu caresseras les fœtus qui sortent de terre. » Suis-le. Le tragique hululement de sa trompe est fort capable de réveiller certaines **choses** enfouies. A chacun son cauchemar.

Les buildings de Dakar refoulent les génies, il faut vite se tourner vers l'Orient. A Tambacounda, sur la frontière Sénégal-Mali, l'automne dernier, les eaux coupaient la route et il ne restait que le train pour atteindre Bamako. L'escale de Bamako, les routards l'aiment bien. L'Afrique enfin prodigue ses faveurs. Repas à cent balles, riz, salade et coca. La fête du marché, les remous du fleuve Niger. La rue où tu dors, sous un auvent ou une simple couverture, la rue où tout peut arriver. Tu n'as pas le choix, pour passer la nuit : les hôtels, pour touristes agglomérés, exhibent d'intolérables tarifs. Bamako, Tombouctou, Niamey, ne recèlent pas, à l'instar des cités d'Asie, de petits établissements bon marché où campent les tribus freaks.

Les pluies déferlent de juillet à septembre. Inconvénients majeurs : les ponts dérivent vers les récifs et il faut bien choisir ses crash-pads. Un avantage : le Niger se gonfle assez pour permettre la navigation. C'est l'époque où un méritant bateau à aubes te descend de Bamako à Niamey en dix jours, une longue semaine de farniente.

Les deux Français qui débarquent d'Alger, celui qui revient des cocotiers du Ghana, le grand Hollandais déterminé qui boucle son bagage pour les hauts-plateaux éthiopiens via le Tchad où rampe la guerilla : tous se croisent à Niamey, obligatoire carrefour. Des dizaines de routards, cet hiver, y ont béni l'hospitalité d'un coopérant français qui avait perdu sa clef.

Au bout de la route, il faut se résigner à faire demi-tour. A Douala, célèbre port gabonais, les cargos grecs recrutent de jeunes cuistots. Les Français et les Allemands sont moins corruptibles. Reste l'itinéraire Michelin : Douala, Onitsha, Kano, Zider, Agadès, Tam, Alger, Paris. Un mois en camion-stop. A moins qu'Agadès ne t'agrippe perfidement par le revers de la winjack. Agadès garde les contreforts de l'Air Ou Azbine, ses sources s'abreuvent aux montagnes, et plus d'une maison de terre s'y tapit dans une ombre médiévale. Pour en savoir plus, reportez-vous au numéro 21 d'**Actuel,** encore disponible.

Le sexe et la route

Tel le limeur désabusé et hagard, Gomaya se frottait mollement contre le sable chaud de la plage. Autour de lui, tous ses camarades — des sauvages des îles Trobriand, en Océanie — jubilaient.

A coup de petits mouvements flasques et inachevés, Gomaya imitait un boucanier grec qu'il avait surpris en train de forniquer avec une indigène. Un pastiche rigolard de la baise à l'européenne, brève, lasse et essoufflée. Mis à part les gonocoques, les Trobriandais n'ont rien retenu des exercices scholastiques et pensifs des missionnaires. Chacun part en pique-nique avec sa petite amie, puis, le soir venu, commence à fumer et à mâchonner du béthel. Rapidement, selon l'expression favorite des ethnologues, la pointe du mâle frise la tumescence. Les deux compères se cherchent des poux, les mangent, puis, excités comme on le devine, se frottent le nez l'un contre l'autre. Les sauvages ne connaissent pas, en général, le baiser. Pour eux, l'œil est plus érotique que la bouche et chacun coupe allègrement les cils de l'autre avec les dents. Les ébats prennent alors l'allure d'un superbe carnage. Les amants se mordent les joues, le menton, les lèvres, s'arrachent les cheveux par poignée et se griffent jusqu'au sang. Dans cet opéra comique de l'amour saignant, la femme est la plus ardente et lacère fréquemment le dos de son assaillant. Quelques rares tribus flegmatiques, comme celle des montagnards Arapesh de Nouvelle-Guinée, ignorent ces vigoureux chatouillis. Chez eux, la baise n'est qu'une assommante succession de politesses. L'homme doit adresser à sa promise de « bonnes petites paroles gentilles ». « Est-ce que je peux préparer le lit », lui demande-t-il calmement après plus d'un an d'allusions discrètes et de sourires en coin. Heureusement, à moins de deux cents kilomètres des Arapesh, les cannibales Mundugumor, sont moins anémiés et hésitants. Leurs nuits retentissent des grincement continus des paniers de bambou qui leur servent de moustiquaires et de sacs de couchage. Le cannibale, souvent cocu, dispose d'une vengeance imparable : il ferme le panier sur le couple adultérin et le jette hors de la hutte.

La jungle trobriandenne recèle de pétulantes

Nous sommes tous des Nomades

Qui sont les sauvages ? Eux, ou nous ? Nos villes sont grosses de nouvelles tribus barbares, gaspilleuses et créatrices à la fois. Mais déjà les bureaucrates graissent au curare leurs ordinateurs-fichiers. La parole à Serge Moscovici.

Y a-t-il encore des groupes « sauvages » dans nos sociétés ?

La distinction entre « sauvages » et « civilisés » est aussi arbitraire que celle qui sépare le normal du pathologique : nous sommes tous un peu sauvages comme nous sommes tous potentiellement névrosés. Cela dit, on peut définir les « sauvages » d'aujourd'hui comme des exilés des civilisations puissantes, ceux que l'on asservit ou que l'on élimine, que l'on paralyse, que l'on étouffe parce qu'ils sont autres. **Dans ce cas, les sociétés sauvages ne sont pas en voie de disparition, mais de multiplication : les petits commerçants et artisans, les minorités, les petits paysans seront bientôt nos sauvages.**

La civilisation occidentale s'était d'abord définie comme une lutte contre le nomadisme, tant dans les villes qu'à la campagne. N'est-elle pas en train de réinventer un nouveau nomadisme ?

Le problème est plus complexe. Il y a eu en effet un énorme brassage de populations ces dernières années, sans parler des distances croissantes qui séparent le lieu du travail de l'habitat, ou du phénomène particulier et récent que représente le nomadisme de la jeunesse. Mais dans le même temps, le pouvoir cherche à compenser cette mobilité par le contrôle. La sédentarité aujourd'hui, ce n'est plus tant que les gens prennent racine dans un endroit que la possibilité de les repérer tout le temps : passeports, cartes d'identité, mises en fiches diverses... Nous sommes donc dans une situation parfaitement contradictoire.

En fait, il y a deux sortes de nomadisme : le nomadisme rural, ou les migrations de la campagne vers la ville, et puis le nomadisme moderne qui est dû à la déstructuration des grandes villes, le passage de polis **à mégapolis.**

Prenons le cas de Paris, une ville relativement équilibrée autrefois. La destructuration de Paris a été délibérée, planifiée même en moins de vingt ans. On a décentralisé un certain nombre de quartiers, on a créé des quartiers d'affaires, et cette banlieue monstrueuse aux portes de la cité.

Oui, le phénomène de nomadisation des années 1960-1970 me semble très lié à l'explosion des villes traditionnelles. Je pense aussi que nous ne maîtrisons plus les phénomènes urbains. On exile les masses aux périphéries des centres politiques ou étatiques...

Est-ce l'anonymat qui fonde le nomadisme ?

Oui et non..., plutôt l'isolement, la constitution de séries de groupements dispersés, d'entités instables qui se retrouvent périodiquement en des points d' « oasis ». Par exemple le boulevard Saint-Michel : c'est le centre de la ville universitaire, mais surtout, depuis quelques années, l'oasis où se réunissent les nomades, étudiants de partout, loubars, zonards, motards, marginaux qui viennent des périphéries. Quant à la banlieue, elle ne représente plus l'extension d'un milieu sédentaire, les quartiers extérieurs d'une ville en développement, mais une concentration explosive de masses liquides et disponibles à l'écart de la ville. En cas de crise économique grave, de chômage, ces masses seraient les premières à souffrir et à bouger.

On le pensait déjà en 1936, quand il y avait une ceinture rouge autour de Paris...

C'est très différent. La ceinture rouge était un groupe homogène de la classe ouvrière ; ces groupes de nomades sont sociologiquement hétérogènes. La ceinture rouge représentait une masse d'exploités, la ceinture fluide rassemble une masse d'exilés. Ce sont les sauvages modernes : si l'on admet que les sauvages sont des gens que domine une société dite supérieure, sans les intégrer au flux de l'histoire ni au système de ses privilèges et de son mode de vie.

Les sociétés primitives maîtrisent mieux leurs relations à l'espace que nous. Mais comme rançon de leur forte intégration sociale, elles n'évoluent que très lentement. Cependant, ce sont des sociétés de participation, alors que nous vivons des sociétés de frustration...

C'est vrai. Lorsqu'on va étudier les sauvages, on désire moins les connaître que fonder une justification, ou une critique, de notre propre société. Et ils nous apprennent d'abord ceci : par rapport au monde primitif, nos pouvoirs et nos hiérarchies sont extraordinairement figés. Nos institutions visent à rendre les gens passifs. Atomisation : à l'inverse de la société primitive, nous ne connaissons plus de temps social **(sauf, fragmenté, pour les militants qui se sacrifient), mais deux temps distincts et contradictoires,** le temps individuel **pour le travail et le déplacement, et le** temps de loisir.

Je ne suis pas primitiviste, je ne crois pas au retour à l'état de nature, mais nous devrions lutter en priorité pour abolir cette séparation.

Penses-tu que les mouvements marginaux portent les germes d'une transformation ?

Nous sommes dans la phase négative de fuite et de refus. Le gauchisme exerce une pression sur les intellectuels, qui vivent sous la terreur du M.L.L.F. - marxisme-léninisme-libération des femmes. Un nombre effarant d'intellectuels s'amusent à combiner le freudo-marxisme — une activité scholastique qui agrège deux systèmes clos. Mais dès que le M.L.L.F. lèvera son emprise, il risque d'y avoir un renouveau idéologique passionnant. Devant les phénomènes marginaux, écologie, communautés, freaks, hippies, la plupart des intellectuels n'ont au contraire ressenti que du mépris : des trucs vulgaires, débiles et passagers, disaient-ils. Je crois à l'inverse que c'est important : le marginalisme apporte à la fois un grand gaspillage et une grande créativité, on y recherche des formes sociales de vie, de nouvelles connaissances, de nouvelles sensibilités. La créativité ne se sépare pas de la déviance. Prenons l'Université : il est vrai que les étudiants s'y clochardisent et n'y ont pas d'avenir, mais cela porte un énorme potentiel de changement : vivre du chômage au lieu de travailler en permanence, par exemple. Georges Haupt, historien du mouvement ouvrier, explique également que les groupes révolutionnaires de la classe ouvrière viennent toujours des couches périphériques — avant qu'elles ne s'installent.

En effet, les derniers conflits sociaux touchent plutôt les marges du mouvement ouvrier : un prolétariat récemment arraché à la campagne chez Lip, ou les banques, des O.S. en col blanc, plutôt que les fiefs traditionnels de l'industrie et de la C.G.T.

Effectivement. Et l'on comprend ainsi la querelle entre la C.G.T. et la C.F.D.T. La C.G.T. possède son armée, elle fait la guerre, elle se bat sur le terrain de l'adversaire, hiérarchie et sédentarité. La C.F.D.T. fait de la guérilla, avec des forces plus nomades, plus insaisissables. Le pouvoir se trompe s'il pense qu'on peut mater les guérilleros dans une guerre classique. On l'a vu chez Fiat : les gens du sud immigrés à Turin représentent une masse non intégrée au syndicalisme classique — près de 30 % de l'effectif ouvrier. Ils ont un fort taux d'absentéisme, déclenchent des grèves sauvages sans qu'on puisse les contrôler.

Ce nomadisme échappe aux bureaucraties et aux politiciens. Peut-il trouver une organisation ?

Pour l'instant, il en reste à une phase de décomposition. Mais le nomadisme n'est pas toujours le désordre, loin de là. Au Moyen Age, les masses paysannes représentaient un énorme mouvement instable, en marge de l'Etat et de l'Eglise. Ce déséquilibre a engendré les villes, le commerce, les universités, et finalement la Réforme.

Propos recueillis par Jean-François Reuterre.

Amazones, guerrières et agressives à souhait. Lorsqu'un étranger passe à portée de vue, elles se précipitent sur lui, arrachent sa feuille pubienne, et commencent à se masturber devant lui. Puis, elles utilisent abusivement l'étranger, une fois que celui-ci a atteint une tumescence convenable. Certaines s'acharnent à uriner sur son visage. « On voit l'homme vomir, vomir, vomir », confiait un indigène à B. Malinowski, le célèbre ethnologue anglais. En Nouvelle-Guinée, les femmes Chambuli mènent elles aussi la fête. Au cours de surboums frénétiques, elles tripotent vigoureusement les jeunots de la tribu, qui se déguisent pour l'occasion en travellos : ils entourent leurs mollets graciles avec de jolies jambières de paille, se passent des fleurs dans les cheveux et enfilent un énorme masque de bois qui leur descend jusqu'en dessous de la taille. Les coquines Chambuli bouchent les orifices des masques avec des feuilles puis se livrent à des taquineries provocantes et à des chatouillis équivoques. Le Chambuli rit finement puis, d'un pas gracile et élégant, retourne à ses occupations quotidiennes : la broderie, le tissage, la danse. Chez les Chambuli, ce sont les femmes qui portent le pagne.

Le premier homosexuel galopant a officiellement sévi au Brésil, il y a six semaines. C'est M. Campuna, un fonctionnaire du service de protection des Indiens. Il a initié avec succès une tribu entière aux joies de la sodomie, provoquant une vigoureuse réaction de la part de son supérieur, le général Bandera. « Si les Indiens de cette tribu couchent ensemble nus et enlacés, c'est parce qu'ils ont froid la nuit », a constaté logiquement le général. Certains Africains, eux, sont apparemment toujours frigorifiés. Les Lango, en Ouganda, sont des homosexuels frénétiques : ils vont jusqu'à simuler la menstruation.

Sur une plage de l'île Trobriand, quatre bambins nus s'activaient dans la cabane recouverte de feuilles de bananier qu'ils venaient de se construire. B. Malinowski arriva en rampant derrière les rochers et observa en silence ce festival débridé de pipes et de minettes. Le petit sauvage est très vite déluré. La tête cachée sous une natte, il regarde pensivement les ébats de ses parents. Lorsqu'il est un peu plus grand il s'installe une petite garçonnière dans un grenier à patates douces. Mieux, dans la plupart des tribus, une « maison des célibataires » abrite gratuitement les amoureux venus s'ébattre. Seuls les couples voyeurs et partouzeurs sont indésirables. En Inde, dans la tribu des Murias, le séjour dans la maison des jeunes est obligatoire à partir de quatre ans. Chaque nuit les jeunes doivent changer de partenaires. Aux Nouvelles-Hébrides, une spécialiste des branlettes sulfureuses fait chaque année le tour des maisons de célibataires pour initier les jeunes fraîchement circoncis.

« Aujourd'hui nous jouons, demain, je coupe », plaisante un vieux forgeron africain, en pinçant entre ses ongles longs le prépuce du futur initié. Le lendemain, le forgeron-circonciseur se saisit d'un fer chauffé à blanc et coupe le pauvre appendice. Ensuite, dans l'allégresse général, le prépuce est accroché à une branche de bananier. Parfois, on fait une galette avec les prépuces frits et chaque initié en mange une part. Les jeunes Africaines n'échappent pas non plus à ces initiations sanglantes. Après avoir caressé le clitoris avec des orties blanches, l'initiatrice pose sur celui-ci un tison brûlant. C'est l'instant où l'excisée devient une vraie femme puisque selon les Africains son clitoris la rendait masculine.

Et les ethnologues de s'interroger sur d'aussi étranges croyances. L'inévitable Malinowski, faussement ingénu, demandait un jour à un Trobriandais : « A quoi servent donc les testicules, mon ami ? » « Ce ne sont que des ornements. Ils font joli », lui répondit l'indigène esthète.

Les Bons coins des pays riches

L'underground américain n'apparaît plus en tant que marginalité active, organisée, localisée. Pas de panique : il est peut-être usé, mais il a diffusé. Ceux qui l'aimaient vivent souvent hors des grandes villes. On arrive pourtant à s'y retrouver avec un petit effort et il suffit de s'adresser à des « longhairs » pour savoir where it's at — où ça se passe, ou pas. Nous avons déjà fourni un certain nombre d'indications dans le n° 21 d'Actuel (en vente au journal), et un petit livre assez convenable, les USA en jeans **(éditions de Clery, à paraître début mai) donne un bon paquet d'informations sur une dizaine de villes. Voici une rapide atmosphère et quelques tuyaux.**

New York. L'atterrissage est plutôt rude. Partout la jungle est goudronnée. Le Bronx est sale, suant, malade. Manhattan crève d'orgueil et d'asphyxie sous ses baobabs de néon et de plâtre. Kennedy Airport sent le piège : douaniers au regard lourd, formalités d'entrée interminables, taxis à quinze dollars pour Greenwich Village... Trouver où loger n'est pas facile : les YMCA-YWCA sont chères et souvent pleines, les hôtels inabordables. On peut essayer l'**International Student Hospice,** 708 E. 6th St. (16 dollars par semaine) ou le campus de l'Université de New York, **University Heights, Residence Hall** 181e rue et University, Bronz, N.Y. (environ 3,50 dollars la nuit). Sinon le Student Hostel, 38 W. 88th St. (874-92-34) très souvent plein. Sur la 8e avenue, près de la 44e rue, l'hôtel **Royal Manhattan** fait des prix intéressants aux passagers d'Air France (acheter les coupons à l'avance). Les bonnes têtes et les bonnes combines se dénichent l'après-midi à Central Park et Washington Square, et le soir dans Greenwich Village. Pour bouffer bon et pas cher, il faut aller renifler les fumets exotiques de Chinatown, les pizzerias de Little Italy, ou du côté des restos des 40-44es rues (**Bud Freidman's Improvisation,** 358 W. 44 th St. 1 dollar). Voir aussi le **Gold Rail,** 2850 Broadway, et le dimanche, le **Ninth Circle** 139 W. 10e rue, lieu de rendez-vous des boulimiques (tout ce qu'on veut pour 1,95 dollar). Un resto diétético-biologique pour le lendemain : **Brownies Creative Cookery,** 21 E. 16th St. Le soir, concerts tous azimuts, méditations politiques et transcendantales à Greenwich Village. On peut tout savoir sur concerts et vidéo en jetant un œil sur la page-calendrier du **Village Voice,** 80, University Place, New York 10003. (Les journaux undergronund ont disparu quand leurs rédacteurs ont quitté la ville). Trois renseignements avant d'abandonner New York. Une bonne librairie underground à Saint Marks Place (huitième rue et 2e avenue). Des disques à dix francs au Warehouse Sale, 137, Huitième avenue. Le coin de l'underground culturel et de la vidéo, le Mercer Arts Center, 240, Mercer Street.

Pour sortir, deux solutions : Boston et le Vermont au nord, accueillants, verdoyants et sympathiques, ou le grand saut vers l'Ouest. Dans le premier cas, retrouvez **Actuel n° 21.** Dans l'autre, et si vous faites du stop, ramassez une belle pancarte dans la première poubelle venue, astiquez-vous le pouce pour qu'il soit présentable, et prenez l'autoroute 80. C'est en principe la plus rapide et sûrement la plus fréquentée. La 70 n'est pas mal non plus, mais on risque quelques déboires au début dans les méandreux échangeurs de Pennsylvanie. De toutes façons, rendez-vous à San Francisco cinq à sept jours plus tard. On peut faire le tour des Etats-Unis en bus. Il existe des forfaits à kilométrage illimité. Se renseigner à Greyhound, 245, rue Saint-Jacques 75005 Paris (033-65-69). Les cars vont partout. Autre combine : acheminer des voitures neuves d'une côte à l'autre. Il faut avoir vingt et un ans et déposer trois cents francs de caution. Une adresse : AAACON, Automobile transport Inc. 230, West 41 st Street (354-77-77). Il y a une liste d'attente. Une chouette étape avant Chicago : **Ann Arbor (Michigan),** 40 km à l'Ouest de Detroit, terre libérée où règne John Sinclair. Concerts gratuits le dimanche dans le parc municipal avec les meilleurs groupes du Detroit Sound. Renseignements et combines dans le **Ann Arbor Sun,** 1520 Hill St. (761-17-09).

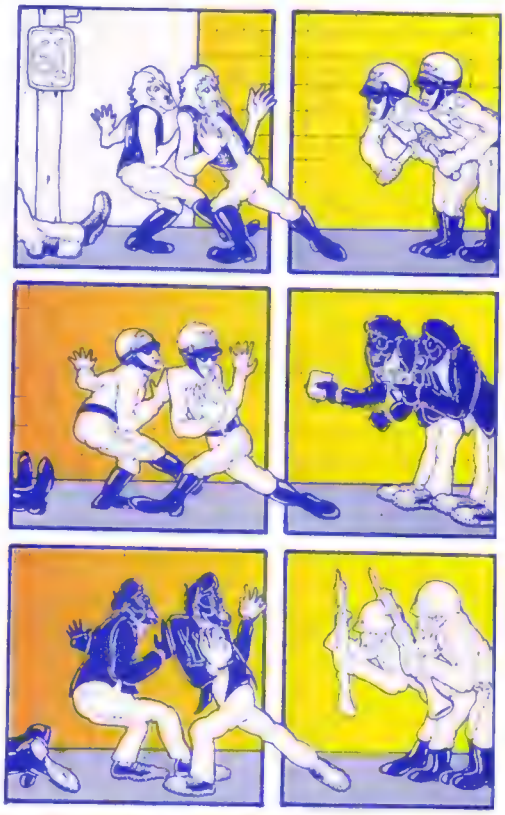
Sinon, à Chicago, si l'on y passe, se référer au **Seed.** Le journal underground, s'il paraît encore. Chicago n'est pas très freaky. Un quartier « musical », Old Town, et un restaurant où ça se passe : Alice's revisited 950 West Wrightwood.

Mettez plutôt le cap sur **Boulder** ou **Fort Collins,** campus du Colorado, au pied des Rocheuses. Plein d'étudiants sympas sont prêts à vous loger. Pas mal de freaks à Boulder, surtout l'été, occupés à gratter la guitare sur les pelouses synthétiques. Musique et ambiance très cool, après la tension des villes de l'Est. Le stop y est quasi-officiel, et les amateurs de montagne et de nature peuvent facilement monter à **Estes Park.**

LA CALIFORNIE

La Californie est au bout du désert du Nevada, auréolée d'un passé mythique né dans les convulsions des années 60. Mais San Francisco n'a plus son lustre d'antan. Dans **North Beach** envahi par les bistrots existentialistes et les boutiques de fringues (voir Upper Grant Avenue), on peut encore s'inviter à un vernissage grandiose ou tomber sur un bon concert. **Golden Gate Park** reste un lieu privilégié de rencontre. Le reste est une question de flair et de hasard. On y voit encore d'étonnantes expériences comme Project one, l'immeuble communautaire du 1360 Howard Street. On peut visiter si l'on est gentil. Un pied. Ou l'incroyable architecture de l'hôtel Regency Hyatt. Deux pieds. De l'autre côté de Golden Gate Bridge, **Sausalito** sera bientôt aussi attirante qu'une station de la Costa Brava au mois d'août. Dans la masse compacte des motels et des night-clubs, on peut toujours aller s'asseoir au **Trident,** 558 Bridgeway, pas cher et agréable. Pour loger, la meilleure solution est d'aller traîner sur le campus de Berkeley. Toutes adresses utiles (Free-clinics, head-shops, Women's Lib., free-food, etc.) dans le **Berkeley Barb,** 2042 University Av. Berkeley, CA. 94704, avec le calendrier de tous les événements de la baie. Les freaks artists ont aussi envahi Mill Valley et la petite ville de Bolinas, très jolie, bourgade espagnole de la côte où ils sont majoritaires et qu'ils gèrent du fond de leurs dômes géodésiques.

Si vous restez longtemps aux Etats-Unis et que vous voulez une voiture, achetez-la sur la côte ouest et revendez-la sur la côte est. Les prix des occasions varient du simple au double. Regardez les petites annonces du **Chronicle** ou du **S.F. Magazine** à San Francisco et faites la tournée des garages dans les quartiers périphériques. On trouve de bonnes bagnoles pour 100 dollars, et qui peuvent vous emmener loin ! Le permis français est valable sur tout le territoire, et l'assurance n'est pas obligatoire. Exiger absolument le « Bill of Sale » et la « registration » au moment de l'achat. Les contrôles policiers sont fréquents et c'est indispensable pour revendre la voiture. Un coin agréable sur la côte, après Big Sur, trop cher maintenant : **Santa Barbara,** coquette station balnéaire et résidentielle pour quinquagénaires bronzés, où les collectifs de freaks tiennent pignon sur rue. Voir le Free Market dans le bas de **State Street** et la coopérative Natural Food qui vend les produits agricoles des communautés de l'intérieur et fait les meilleurs milk-shakes à la banane de toute la côte Ouest. Le soir, bonnes rencontres assurées au **Blue Rabbit,** café-théâtre ouvert à tous ceux qui rêvent de chanter ou de dire quelque chose en public. Le plus souvent pop'music, Bluegrass et folk.



Mexique

Bornes d'une civilisation qui adorait cinq ciels, les pyramides du Yucatan crèvent la jungle, champignons géométriques. Palenque, Tulum, Chitzen-Itza. Sur la route mexicaine, attention aux éblouissements. Prends la mesure des fanfares marines de Tulum, oranges, vertes et roses au petit matin, sur la plage des iguanes et des tortues. Nulle part mieux qu'à Tulum la Voie Lactée ne se décroche du zénith pour secouer les crânes. Les Mayas, qui le savaient déjà, n'avaient pas choisi au hasard l'emplacement de leur cité. Après cinq siècles de larmes, il faut se hâter : d'ici un an, Sheraton ancrera un palace dans le sable sacré. Mais cet été, on pourra encore louer, pour 100 F par mois, une confortable maison de plusieurs pièces.

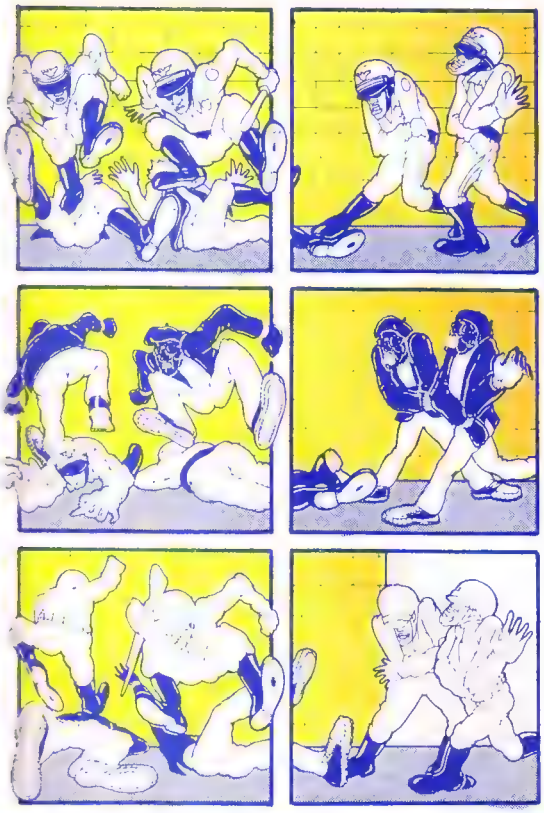
Sheraton, pompe à touristes. Les ignobles termites pullulent désormais sur les degrés de Chitzen-Itza et de Palenque. Mais la solitude pèse lourd sur le chemin des cités perdues, parfois inaccessibles. Tical, au Guatemala, inonde de ruines quarante kilometres carrés de jungle. C'est fantastique : presque la moitié de Paris. On peut l'atteindre en montant dans le car au départ de Belize ou de Guatemala City. Et puis Cobal, dans l'Etat de Quintanaro, à trente kilometres de la route reliant Islas Mujeres a San Felipe. Bonampac et Ixtlan, dans le Chiapas. L'humus n'a pas rendu toutes ses perles. Les racines et les serpents s'enroulent encore sur plus d'une fresque de pierre.

Les freaks connaissent bien leur leçon. Sitôt

A quelques miles, **Goleta** est une plage-campus qui compte autant de chiens que d'étudiants, et abrite pas mal de freaks. Faites-vous indiquer les « nude beachs » où l'on peut s'ébattre et batifoler sans contrainte. Ici, le Pacifique est calme et ses eaux chargées d'algues douces...

Traversez Los Angeles, Byzance décadente et tentaculaire qui abrite le siège du Parti Nazi américain et quantité de réactionnaires de tous poils. Les flics y sont toujours sur les dents, et 45 000 appels au secours par semaine, ça rend nerveux. Une seule voix audible dans le tumulte : celle du **Los Angeles Free Press**, 6013 Hollywood Blvd. L.A. Calif. 90028 (Tél. : 466-54-31). Toutes les bonnes adresses de L.A. et San Diego y figurent, avec un calendrier des concerts et de tous les événements de la région jusqu'à Las Vegas. Deux restaurants fréquentés par les long hair : **Canter's,** 419 North Fairfax Av. (pas cher), et **Changes Restaurant,** Venice Beach, 205, Ocean Front Walk (macrobiotique — un bloc au nord de Rose Av.). De temps en temps, bonne musique dans un café-théâtre au nom bizarre, **Formerly a Well Known Restaurant** 3701 Sunset BLVD.

A la frontière de la Californie et du Nevada, **Death Valley** inonde le désert de jaune et de rouge. Attention : le désert de Mojave commence dès qu'on prend la route 395 à la sortie de San Bernardino. Après **Townes Pass** (route 190), c'est la fournaise : à 80 mètres au-dessous du niveau de la mer, la température atteint plus de 60 degrés. Il faut une bonne voiture, beaucoup d'eau et une sérieuse envie de maigrir. Mais en bas sont les perles rares : **Zabriskie Point** et ses vagues d'ocre et d'albâtre, les murailles peintes de **Golden Canyon** et le chaos lunaire de **Dante's View** nous laissent éperdus et fascinés.



CHEZ LES INDIENS

L'euphorie tombe dès l'arrivée à Las Vegas. L'atmosphère un peu rance du quartier des casinos convient mal après l'air envoûtant du désert. Pas un freak à dix lieues à la ronde sur cette planète folle. Il n'y a ici que des croupiers, des flics en civil, des malades de la manette et des serveuses fagotées comme des majorettes et aimables comme des tiroirs-caisses. Le mieux est de prendre la fuite aussitôt vers les terres plus douces de l'Arizona. Au Nord, le **Grand Canyon** est rose, béant et super touristique, sauf si l'on dispose de deux bons pieds pour y descendre (aller-retour : une bonne journée, à partir de la rive sud). Aux deux extrémités, quelques Indiens réfugiés dans des méandres inaccessibles achèvent de s'éteindre, dans l'indifférence générale. Il faut passer par les réserves **Navajos** et **Hopis** à l'Est, pauvres prairies mitées, semées de bidonvilles florissants et de pueblos en ruines, où les tribus cachent leur misère. Derrière les portes fermées, les femmes fabriquent poupées et amulettes pour les revendeurs de Gallup, avec la même tristesse que les sculpteurs africains des caves d'Aubervilliers. Ailleurs, d'autres Indiens se branchent sur le tourisme, tristes mercenaires des loisirs capitalistes. Si l'on ne craint pas l'aventure frelatée, on peut louer pour presque rien une hutte de terre cuite dans des clubs-méditerranée pour Blancs honteux et nostalgiques (**Navajo Parks and Recreation Department,** Window Rock Ariz. 86515, ou **Apache White Mountain Recreation Enterprise** P.O. Box 218 Whiteriver Ariz. 85941. Plus sainement, on peut apprendre beaucoup en lisant **Qua'Toqti,** journal au service de la Nation Hopi, publié à Oraibi par les Hopis Publishers, P.O. Box 26 Oraibi Ariz. 86039 (Tél. : (602) 734-24-84).

Le journal donne l'été un calendrier hebdomadaire des cérémonies (Kachinas Dances Snake Ceremonies à Moenkopi, Oraibi, Bacobi, etc. en juillet et août). Se renseigner avant d'y aller. Les voyeurs et les appareils photo sont parfois indésirables. Voir aussi le **Navajo Times,** journal officiel de la nation navajo, P.O. Box 310 Window Rock Ariz. 86515 (Tél. : (602) 871-42-17).

Plus au Sud, au-delà de Flagstaff, les hasards de la route peuvent vous conduire à **Jerome,** ville pétrifiée dans l'attente d'une nouvelle ruée vers l'or. Entre Tombstone et la frontière mexicaine, les villages perdus se comptent par dizaines, assommés de poussière et de silence. Si vous passez à **Phoenix,** munissez-vous d'une chambre à air et joignez-vous aux gigantesques parties de « floating » du dimanche sur la Salt River. On y fait les meilleures rencontres. Ne pas s'embarquer sans biscuits : la descente dure quatre à cinq heures. Par **Tucson** et la route 19, on atteint facilement **Nogales** (Mexique), ses rues grouillantes et poisseuses. A soixante-dix miles au nord de Phoenix, une intéressante expérience : le grand architecte Paolo Soleri construit Arcology, ville communautaire et futuriste. Pour y aller, on peut s'adresser à la Cosanti Foundation, 6433 E. Doubletree Road, Scottsdale. C'est en tout cas une bonne étape avant de remonter vers **Taos** (Nouveau-Mexique), terre d'accueil des communautés et refuge du « Movement ». La nouvelle vie s'y incruste et s'y élabore, ainsi que tout autour de l'axe Denver Albuquerque qu'il faut prospecter avec soin. Evitez la route de l'Est, inintéressante jusqu'à la Louisiane, et les Etats du Sud (Mississipi, Alabama, Tennessee) où le beat n'a pas la cote.

LA NOUVELLE-ORLEANS

On peut aussi s'arrêter à **New Orleans :** beaucoup de freaks et d'étrangers autour de **Bourbon St.** et dans tout le quartier français. Très excitant la nuit mais assez cher. Pour dormir, il faut trouver le 41 et demi **Dumaine St.,** en plein cœur du Vieux Carré, très économique si vous choisissez de coucher en plein air sur le grand balcon. On peut déjeuner à l'œil le matin et s'y procurer un tas de combines et de bonnes adresses. Pour les concerts, feuilleter **Le Figaro,** 1070 St Charles Av. New Orleans 70130. A l'extrémité ouest de la Floride **Pensacola** héberge les freaks de passage. On peut trouver un lit douillet et gratuit dans une sorte d'A.J. sauvage à trois blocs de **Greyhound Station** (gare d'autocars). A moins que vous ne préfériez la nuit à la belle étoile sur les plages sans fin et couleur de sel du Golfe du Mexique. Enfin **Atlanta** (Géorgie) est un bon point d'arrêt sur la route du Sud. Allez vous ballader dans **Atlanta** Underground, tout un quartier aménagé sous un réseau d'échangeurs et dans une vieille gare de tramways, autour de **Old Alabama St.,** par une poignée de néo-capitalistes à cheveux longs. Beaucoup de commerce et d'affairisme, mais souvent de bonnes rencontres. Un grand pied dans **Packinghouse Row :** les énormes pianos mécaniques symphonies pour grosses caisses, accordéon, triangle et corne de brume, flons-flons et charleston en tous genres. Pour se loger, il faut aller au **Truck-Stop,** 951 Piedmont Av., un relais financé par quelques mystérieux mécènes et par les congrégations locales. Tout est gratuit, et on peut y rester plusieurs jours sans problème. Ambiance sympa et vaguement puritaine, mais seuls les garçons sont admis. Le matin avant le déjeuner, il est de bon ton de praticiper au ménage : quelques coups de balai dans la chambre et de serpillière dans l'escalier vous mettront sans doute de joyeuse humeur et en grand appétit. Autre avantage : le Truck-Stop centralise quelques offres de boulot. On peut y trouver un job à la journée et quelques emplois temporaires. Si vous êtes dans la dèche, allez toujours voir. Si vous êtes une fille, présentez-vous sans hésitation au superbe **foyer de l'Armée du Salut** (Salvation Army), deux ou trois blocs plus loin (demander l'adresse exacte au Truck-Stop). Presque aussi bien que le Hilton, nourriture gratuite, pas de corvée de ménage, mais vous ne couperez pas à la petite prière en commun. Ne vous désolez pas trop. Marmonnez puisqu'on vous le demande et méditez une minute sur cette petite bassesse. Nous, de toutes façons, on vous pardonne à l'avance.

Hugues Hénique.

Autres renseignements

Si l'on veut louer une bagnole, il faut avoir 21 ans et le loueur le moins cher s'intitule Dollar a day. **On s'en sort pour 20 ou 30 F par jour.**

Il faut compter un budget minimum de 50 F par jour. On trouve des cartes routières gratuites dans les stations à essence. Certains Etats interdisent le stop (Colorado, Wyoming, Indiana). Dans chaque ville étudiante, il existe un switchboard dont on trouve le n° de téléphone dans la page pratique des journaux underground ou même par les renseignements téléphoniques : le switchboard centralise les combines.

Enfin si l'on a le temps et pour bien voyager il faut s'inscrire au Traveler's Directory, 5102 39th Avenue, Woodside (New York 11377). C'est un système d'échange assez étonnant : tu t'engages à loger les autres, tu donnes ton adresse et tu disposes du bouquin pour ton usage personnel. Cela prend quelques mois de se faire inscrire.

passé Mexicali sur la frontière californienne, ils récitent la liste des étapes où ils retrouveront leurs cousins : Sambas, Mazatan, Oaxaca, Zipolite et Puerto Angel, dans l'Etat d'Oaxaca, San Cristobal de Las Casas, Palenque. Là, ils sont certains de tomber sur un hôtel à trente pesos (12 F) par couple et par nuit, le branchement sur l'une des cent cinquante variétés d'herbe, cette mexicaine tant adulée. Les derniers arrivants se dépêchent d'apprendre que San Luis Potosi est la capitale du peyotl, et que San José del Pacifico, entre Oaxaca et Zipolite, mérite une excursion. Soulevé par la montagne au-dessus des nuages, à trois mille mètres, ce village a fondé sa fortune sur l'accueil des freaks et leur approvisionnement en champignons médicinaux, mondialement recommandés pour traiter les brouillards de cerveaux.

Les routards indisciplinés quittent l'autoroute avant le péage. Ils ont raison. Evidemment. A quinze bornes du profond sillon Palenque-Bonampac, la jungle règne, tout autour du bourg de Las Cortinas. Ici, on se souvient mal du dernier gringo entrevu, et il fait bon plonger dans les cascades. Mais il est difficile de communiquer avec le paysan. Lui ne parle qu'indien, comme cinq millions de Mexicains, et gagne un franc par jour. Même si tu es complètement fauché, tu restes mille fois plus riche que lui. Souviens-t'en.

Deux conseils pratiques : pour la route, prenez le car qui ne coûte que 4 F les cent kilomètres. Et achetez un hamac dès votre arrivée. Vous gagnerez de l'argent en dormant dans les campings, entre deux arbres, ou sur les zocalos, ces places des villes où la chaleur fait trembler la nuit.

Australie

VOYAGE :
Presque gratuit (ou gratuit) en émigrant (se renseigner auprès de l'ambassade, 28, rue de la Pépinière, 75008 Paris), mais long, interviews, et 2 ans obligatoires là-bas, bien que des tas d'avantages sociaux.
— En charter depuis Londres.
— En charter depuis la France jusqu'en Inde, puis car, train, bateau, avion jusqu'en Australie par Thaïlande, Malaisie, Indonésie (pas cher, fantastique, mais long). Je l'ai fait ainsi en 8 mois pour moins de 250 mille francs..., mais je suis végétarien...
— En se faisant engager pour travailler dans la coopération (si tu as un boulot « bien ») en Nouvelle-Calédonie (voir ministère des Affaires étrangères de France, puis « traverser » après fin de contrat. Voyage gratuit.
— Ecrire pour emploi à Mondial Emplois, Service Documentation 2 A, B.P. 1197/76 Le Havre (+ 2 timbres) ou Doc. Migrations (32), 3, rue Montyon, Paris.

CENTRES :
Sydnet : grande ville pour touristes, étrangers ; divertissements, rencontres insolites, grande vie..., mais cher, bruyant, genre Paris + New York + Londres.
Melbourne : grande ville mais calme, intellectuelle, moins chère, mais parfois triste, mortelle. Toute plate, bord de mer sans intérêt ; plus froid.
Cairns : paradisiaque pour hippies : soleil, fruits au bord des routes, calme, logement en communautés, nature fantastique..., mais rien d'autre : un gros village, très chaud en été (moustiques), et 2-3 mois de pluie chaude et hiver chaud.
Brisbane : sympa, mais très calme et provincial.
Le bush (brousse) : calme, magnifique, mais peu de femmes, beaucoup d'hommes, de bière et de veulerie.
Vie : très facile, car travail se trouve aisément (voir journaux mercredi et samedi) ; on en change quand on veut ; payé à la semaine, 1 dollar/heure minimum) ; locations à la semaine (15 dollars environ pour chambre). Il faut accepter n'importe quel job (au début) : barman, cuisinier, pompiste, vendeur, ne serait-ce que pour apprendre la langue (la connaître un peu avant ou, à la rigueur, aller aux cours pour émigrants - gratuits) ; ensuite trouver boulot meilleur ou vivre au soleil en travaillant 1 mois sur 4.
Locations à Sydney : éviter King's Cross, Rose Bay (cher), mais vivre près (Paddington, etc.), car c'est le centre. Regarder pancartes et agences et journaux.
A Melbourne : vivre à Carlton (étudiants, fac.), Sth Yarra (parties et milieux snobs ou homosexuels), Sth Melbourne (calme, près mer et ville), St Kilda (vers des Français et mer), plage agréable.
A Cairns : n'importe où (c'est petit) ou dans le bush (Kuranda et autour), stop facile depuis Cairns ; fabriquer sa maison avec bouts de bois et plastique, ou vivre avec hippies dans cars et granges. « Bons » jobs : enseignement (Alliance Française ou ailleurs, avec ou sans diplômes parfois) ; boîtes françaises. Assez bons : hôpitaux, restaurants. Voir journal français « Courrier Australien » dans kiosque de Darlinghurst Rd (K. Cross) ou ailleurs.
VA : à Sydney : King's Cross (Village Centre) : café pour Français : La Fontaine (tuyaux et nostalgie..., faux conseils aussi). Wayside Chapel, à côté, pour relations, discussions, folklore, distractions. Le Demain (Hyde Park), le dimanche vers 3 heures : orateurs. Restau végétarien (terrasse) Alice's Restaurant (K. Cross).
A Melbourne : à la fac. (Carlton) : tout (films, restau, conférences, annonces, rencontres). Alliance Française (tout près). Café Baubles, restau végétarien Chakahari même coin. Ville : The Australian Café/Theosophical Society, Toiarno, Crêperie française (St Kilda) Pellegrini.
A Cairns : partout..., et grands magasins. Pub sur l'esplanade et dancing.

VISITER : Green Island, Magnetic Ild (corail et soleil), Philip Ild (koalas et calme), Bribey Isld (pêche et kangourous), Cooktown (bout du monde), Blue Mountains (campagne vers Sydney), Dandenong (idem vers Melbourne). Le cœur de l'Australie (mais pas d'illusions sur rencontres avec « survivants de l'âge de pierre »).
GENS : de tout (c'est si vaste) : dans bush, travailleurs avides de femmes, de boisson et d'amusement ; on s'y fait de l'argent (travail trouvé dans bureau travail de Cairns par ex.), mais on le « claque » après en ville pour se défouler.
Dans la campagne : sympas, mais n'aiment pas les malins, les chauvins, les fainéants. Ne parlent guère.
En ville : moins pressés que les Français, moins hâbleurs ; vivotent gentiment sans soucis ; Britanniques souvent inhibés. Etudiants sans grand intérêt : ils vivent et sont heureux comme ça (intérêt pour un Français : ça repose, ça montre que la vie est simple, si on veut qu'elle le soit. Jolies filles ; garçons sportifs, obnubilés par le mariage ou par la liberté. Pas de milieu.
PARTOUT : des hippies ou des étudiants-hippies (sympas, ouverts, maisons ouvertes, parties ouvertes, généreux, sachant vivre avec les autres, sans les voir. Leçons merveilleuses à tirer. Parlent peu, fument beaucoup (tout), se laissent vivre. Ne pas compter sur eux pour organiser quoi que ce soit, mais pour ce qui est à court terme ,nuit chez eux, repas, etc.) merveilleux.
Les gens vivent pour eux et vous laissent en paix. Pas de concierges ; mais aucun intérêt réel, en fait, pour toi ; pas de hiérarchie sociale. Le Paradis mais le Paradis est monotone, puisque sans crises.

Où aller pas cher

C'est encore, et pour longtemps, le moyen rapide et peu onéreux d'aller très très loin. Avec de plus en plus, la quasi-certitude d'en revenir. Les mauvaises surprises sont écartées, on s'est un peu affolé dans la profession et on s'est organisé pour que de trop gros scandales n'éclaboussent pas les vendeurs de voyages.
Cependant, il y aura toujours une sélection à faire parmi les organismes. Les uns sont plus sérieux, les autres trop exigeants quant aux conditions à remplir, tel ou tel accroche le client avec des promesses qu'il ne tiendra pas. Essayons déjà d'éviter quelques désagréments de dernière minute.
L'augmentation des charters due à la crise pétrolière n'est apparemment pas exagérée. D'une façon générale, elle ne doit jamais excéder **25 à 30 %** par rapport à l'an dernier. Simple calcul : le coût du carburant prend une part bien plus importante du prix du billet lorsqu'il s'agit d'un charter, les compagnies n'ayant aucun frais annexe de publicité de prestige, de personnel au sol, etc. Par contre, c'est l'augmentation du prix des vols réguliers qui a parfois pris des proportions scandaleuses : pour elles, le coût du carburant n'intervient que très peu dans le prix du billet.
Mais certaines organisations en abusent : non pas qu'elles augmentent plus que les autres. En fait, elles annoncent un prix inférieur à la moyenne pour intéresser, attirer. Puis, elles se ménagent le droit, progressivement, d'augmenter les tarifs et entraînent ainsi le client qui n'ose pas annuler et faire l'effort de chercher un autre organisme au dernier moment. Nous donnons, ci-dessous, une fourchette de prix convenant à chaque destination. Toute organisation annonçant un prix largement inférieur (de 200, 400 francs parfois) devra être vérifiée avant tout engagement.
Critères de sélection :
Etre attentif aux **conditions d'annulation.** Certains organismes, comme la **F.M.V.J.** (Fédération Mondiale des Villes Jumelées) s'engagent sur un prix fixe, tout compris. Dans le cas d'une quelconque augmentation, vous pouvez exiger l'annulation et le remboursement immédiat. Attention : ce n'est pas toujours le cas. **Nouvelles Frontières,** de son côté, s'autorise une augmentation de 15 %, au-delà de laquelle on peut exiger d'elle un remboursement immédiat. D'autres enfin, comme le **Point 85** se laissent aussi une marge de 15 %, mais ne remboursent qu'en novembre. Autant dire que, dans ce cas, la pression est évidente : mieux vaut accepter une légère augmentation que de se retrouver sans ressources pour voyager une autre organisation.
Autre critère : le **degré de préparation du voyage,** quel qu'il soit. Pensant qu'il ne suffit pas de vendre un billet, quelques organisations ont ouvert des permanences d'information, notamment **Nouvelles Frontières** et la **F.M.J.V.,** qui en outre distribuent des guides aux voyageurs intéressés par l'Asie.

Les principales destinations :

Voici les prix que vous devez payer pour les destinations suivantes, aller et retour.

— U.S.A. :
New York, de 1 000 à 1 400 F.
San Francisco, de 1 600 à 1 900 F.
Los Angeles, de 1 600 à 1 900 F.

— CANADA :
Montréal, de 1 400 à 1 600 F.

— MEXIQUE :
Mexico, de 1 850 à 2 050 F.

— AMERIQUE LATINE :
Lima, de 1 800 à 2 250 F.
La Paz, de 2 255 à 2 400 F.
Caracas, dans les 2 200 F.
Bogota, dans les 2 050 F.

— AFRIQUE :
Dakar, Bamako, Niamey, Ouagadougou et Fort-Lamy, de 1 300 à 1 450 F.
Abidjan, Douala, Cotonou, à 1 530 F.
Addis-Abeba, de 1 500 à 2 000 F.
Nairobi, 1 800 F.

— ASIE :
Istanbul, de 750 à 950 F.
Delhi et Bombay, de 1 700 à 2 200 F.
Bangkok, de 1 900 à 2 300 F.
Singapour, de 2 300 à 2 600 F.
Kaboul, de 1 600 à 1 800 F.
Téhéran, de 1 650 à 2 000 F.
Calcutta, Madras, 1 900 F.
Tokyo, à partir de 2 550 F.

Principales organisations :

— Agréées :

ASSINTER
154, bd St-Germain, 75006 Paris. Tél. : 326-19-28.

FEDERATION MONDIALE DES VILLES JUMELEES
273, rue St-Jacques, 75005 Paris. Tél. : 633-38-15.

JEUNES SANS FRONTIERES
7, rue de la Banque, 75005 Paris. Tél. : 236-62-21. Toutes destinations, organisation réputée importante et sérieuse.

RIVAGES
330, rue St-Jacques, 75005 Paris. Tél. : 324-43-99. Toutes destinations.

— Non Agréées :

ALLIANCE EUROPEENNE DE L'AIR
1, rue de Choiseul, 75002 Paris. Tél. : 742-85-24.
CLUB UNIFAC INTERNATIONAL
35, rue Galande, Paris. Tél. : 033-06-45.

FNAGE VOYAGES
18, rue Dauphine, 75006 Paris. Tél. : 325-94-94.

GSTS (German Student Travel Service)
20, rue des Carmes, 75005 Paris. Tél. : 633-57-25. Organisation s'adressant exclusivemdent aux jeunes et aux étudiants, représentée dans toutes les capitales du monde. Demander la liste dès Paris. Entre autres, ont des tuyaux sérieux pour des jobs aux U.S.A. Depuis Paris, louent aussi des billets valables à partir des destinations. Ex. : Bangkok-Rangoon aller simple : 276 F.

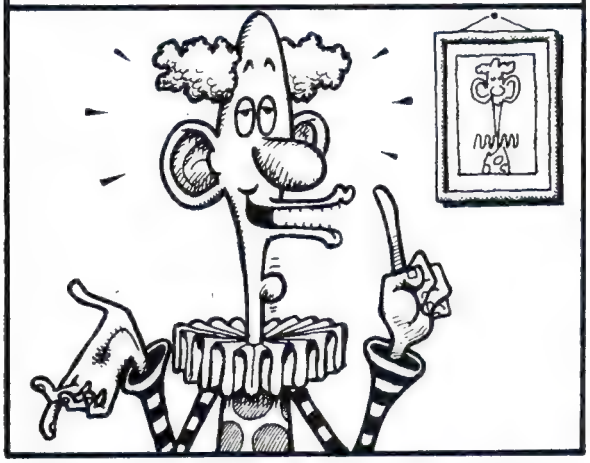
NOUVELLES FRONTIERES
63, av. Denfert-Rochereau et 66, bd St-Michel, 75005 Paris. Tél. : 325-57-51.
N'ont pas obtenu l'agrément du Commissariat Général du Tourisme, bien qu'ils transportent 25 000 voyageurs en moyenne et en escomptent 40 000 cette année, sans dommage apparemment.

LE POINT DE MULHOUSE
4, rue des Orphelins, 68100 Mulhouse. Tél. : 42-46-96 et à Paris : 2, place Wagram, 75017 Paris. Tél. : 206-38-86 (17 heures - 20 heures).

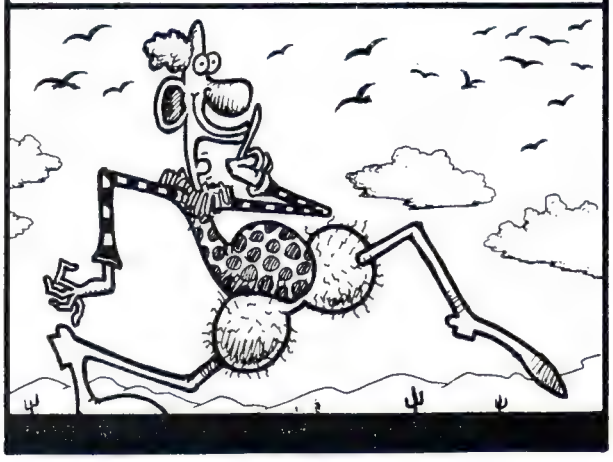
UNICLAM
8, rue Casimir-Delavigne, 75006 Paris. Tél. : 633-59-14.

TOUT MAIS PAS CA

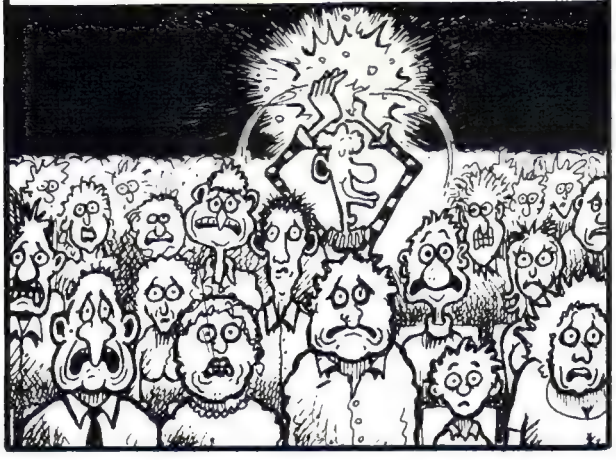
VOUS VOULEZ DEVENIR UN VÉRITABLE ROUTE EN TRAIN: PAS TRÈS DIFFICILE!!



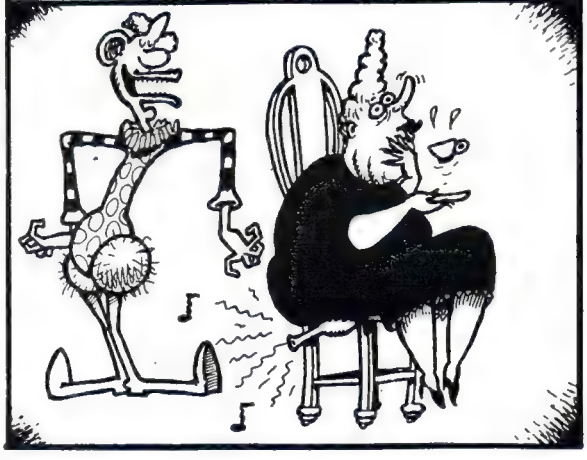
UN TRUC INFAILLIBLE: ATTENDEZ UN PROFOND SILENCE, PUIS ÉMETTEZ UN BRUIT INCONGRU...



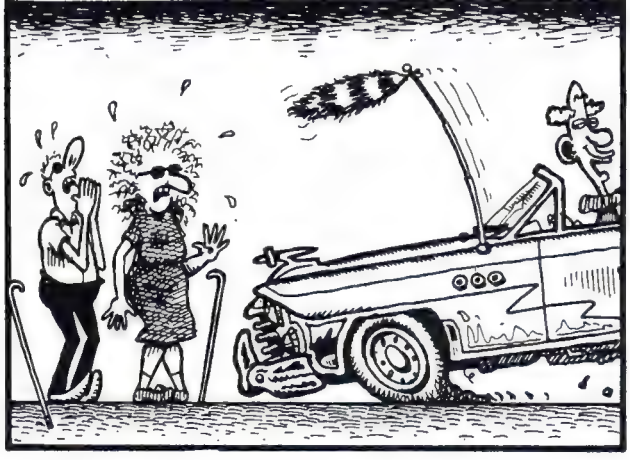
EXEMPLES: VOUS FAITES PÉTER VOTRE SAC DE CARAMELS MOUS EN PLEIN MILIEU DE LA GRANDE SCÈNE DU TROIS...



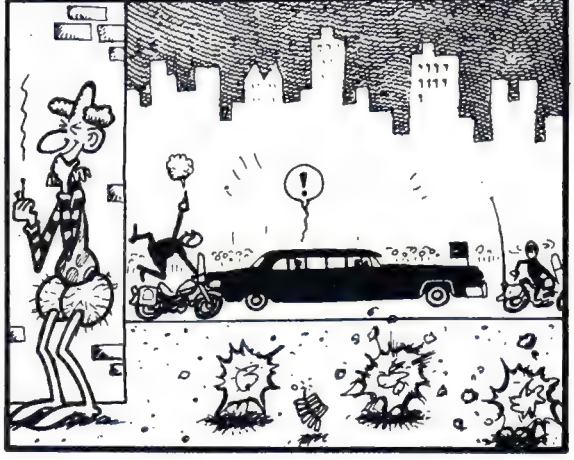
VOUS GLISSEZ UN COUSSIN SIFFLEUR SOUS LES FESSES DE TANTE CLAUDINE...

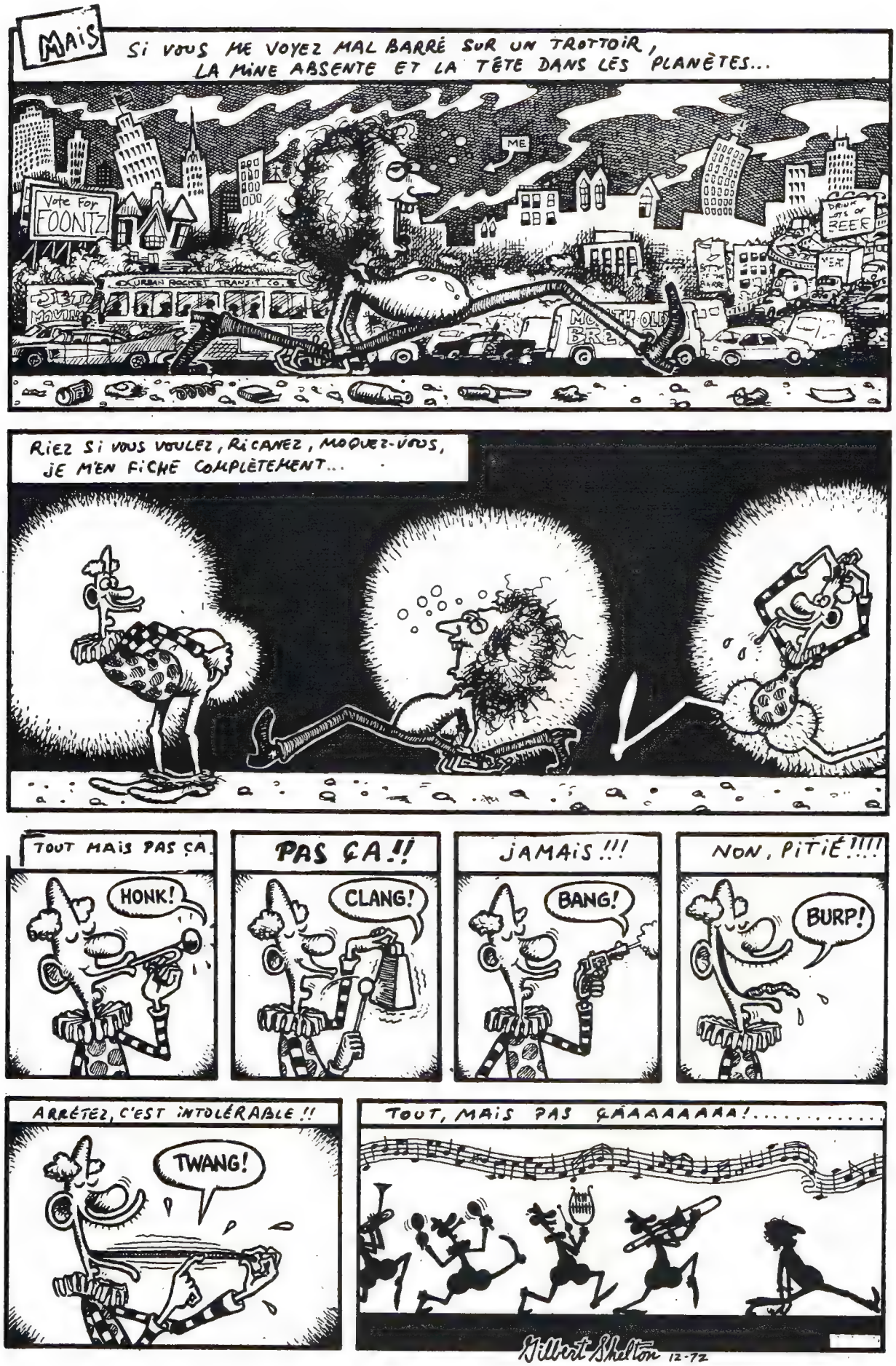


DANS UN ÉPOUVANTABLE CRISSEMENT DE PNEUS, VOUS ARRÊTEZ VOTRE VOITURE À DEUX MÈTRES DE L'AVEUGLE QUI TRAVERSE LA RUE...



N'OUBLIEZ SURTOUT PAS LES FEUX D'ARTIFICE AU PASSAGE DE LA VOITURE PRÉSIDENTIELLE.




MAIS
SI VOUS ME VOYEZ MAL BARRÉ SUR UN TROTTOIR, LA MINE ABSENTE ET LA TÊTE DANS LES PLANÈTES...
ME
Vote For FOONTZ
EXURBAN ROCKET TRANSIT CO.
DRINK LOTS OF REEFER
RIEZ SI VOUS VOULEZ, RICANEZ, MOQUEZ-VOUS, JE M'EN FICHE COMPLÈTEMENT...
TOUT MAIS PAS ÇA
HONK!
PAS ÇA!!
CLANG!
JAMAIS!!!
BANG!
NON, PITIÉ!!!!
BURP!
ARRÊTEZ, C'EST INTOLÉRABLE!!
TWANG!
TOUT, MAIS PAS ÇAAAAAAAAA!.....
Gilbert Shelton 12-72

Le dernier coup de gong

Daevid Allen portait ce jour là une combinaison de velours turquoise et un superbe bonnet tricoté. Les yeux un peu cernés mais la barbichette toujours alerte, il nous a raconté, entre deux cigarettes mentholées, les dernières aventures du Gong. Vingt-huit concerts en trente jours, la tournée française « nous a permis de rembourser quatre-vingt pour cent de nos dettes en France. Pour rétablir l'équilibre, nous en faisons à présent de nouvelles en Angleterre. » Flying Teapot **et** Angel's Egg, **les deux derniers albums, présentent un Gong au sommet de sa créativité, des musiciens stables depuis plus d'un an, et tous en grande forme. C'est le grand midi, l'épanouissement du printemps, la sérénité retrouvée.**

Ça y est, Gong s'installe en Angleterre ?
Oui, le cycle en France est terminé, on commence un cycle de quelques années en Angleterre, surtout à cause de notre maison de disques. Il devenait de plus en plus difficile d'avoir des rapports avec Byg — Karakos est invisible, impossible de lui parler, que ce soit pour des questions importantes ou simplement pour bavarder. Heureusement, nous avons Virgin, qui nous convient parfaitement. Trouver la bonne maison de disques, c'est essentiel pour Gong : nous ne pourrons jamais travailler avec une grande compagnie et son trip de pouvoir. Nous ne pouvons nous entendre qu'avec des idéalistes.

Quelles sont les différences entre Byg et Virgin ?
Karakos et Branson se ressemblent beaucoup. Sauf que Branson retombe toujours sur ses pieds et pas Karakos. C'est plus facile de réussir un truc comme ça en Angleterre. En France, on adore discuter, s'attaquer, critiquer. Les Anglais aiment bien travailler ensemble dans un projet idéaliste. Virgin, c'est ça : ils travaillent plus pour le pied que pour les bénéfices, parce qu'ils se sentent bien ensemble, ce sont des amis. Bien sûr, leur succès leur posera peut-être des problèmes. Island a commencé dans l'enthousiasme, maintenant qu'ils sont une grosse boîte, ils tombent dans la routine, ils s'ennuient. Virgin n'en est pas encore là. Mais vous avez vu le succès de « Tubular Bells » ? Je n'en reviens toujours pas. L'album est classé depuis cinq mois dans les dix meilleures ventes, il prend le même chemin aux Etats-Unis.
Byg n'a pas vraiment perdu Gong, parce que sans Byg Gong n'aurait jamais existé. Mais Virgin se débrouille nettement mieux. Et puis j'aime bien traîner dans leurs bureaux, il y a des gens planants, on s'y sent bien. Je ne suis jamais allé dans les bureaux de Byg pour passer le temps, pour le pied. Sauf au début, quand il y avait tous les musiciens du free jazz.

Comment s'est passée la tournée en France ?
Le grand pied. Il y a maintenant une génération de jeunes organisateurs de concerts qui se débrouillent très bien, je n'en ai pas rencontré un seul avec qui nous n'avons pas eu de bons contacts. Le seul problème, de notre côté : nous arrivons toujours en retard. Parfois nous faisons attendre les gens deux bonnes heures. Ça tient à notre mode de fonctionnement, l'énergie flottante : personne ne veut prendre la responsabilité de faire le chef et de donner des ordres. Alors on perd du temps, surtout si on est un peu défoncé.

Quels sont les meilleurs coins ?
Le Sud surtout, Toulouse, Avignon, Albi et la Bretagne. La seule région un peu dure, c'est l'Est, pas à cause du public, mais l'atmosphère est maussade, on sent peser la menace du flic. Les gens vous y insultent encore dans la rue parce qu'il vous reste un peu de peinture fluorescente sur le nez. Et puis Paris est toujours dur. Dans toute notre existence nous n'avons fait que trois bons concerts à Paris : au Théâtre de la Musique, au Ba-ta-clan et au Théâtre Présent, porte de la Villette.

Qu'est-ce qui te semble le plus con en France ?
Un perpétuel mouvement de balancier entre l'ego et l'autocritique. Les Français vont manger, se dopent au café, parlent très fort, s'engueulent, s'excitent, ils sont gonflés à bloc. Quelques heures plus tard ils se disent : au fond, je suis un con, à quoi bon, etc. Et puis les Français adorent se chamailler, ils veulent absolument avoir des ennemis. Voilà pourquoi le mouvement des freaks est si lent : ça prend un temps fou pour établir une liaison avec deux personnes. Quand je discute avec Pierre Lattès, qui a produit les premiers albums de Gong, il commence par me dire du mal de centaines de personnes pendant dix minutes, après on peut commencer à parler normalement. Lattès ne peut pas sentir Gomelsky, et vice versa, impossible de sortir de cet embrouillamini, de rassembler les énergies.

Comment réagit le public anglais ?
C'est très étonnant, il y a des fans qui sont complètement dans notre trip. Ils nous écrivent qu'ils ont vu passer des théières volantes et que des pothead pixies habitent dans leur cave. A chaque concert, il y a au moins une demi-douzaine de types qui arrivent en chapeau pointu. Et puis je peux enfin partir dans un trip de paroles, raconter des histoires, poser des questions, discuter avec le public. En France, j'avais peur de ne pas être compris à cause de mon accent. Heureusement Didier le faisait très bien : tout un petit théâtre, avec des objets simples, une banane ou une canne à pêche, des poèmes improvisés. Puis il joue de la flûte et c'est le début de « Oily way ». Quand il est en forme il peut tenir dix minutes et le public est à fond avec lui, jusqu'à la fin.

Tu vois toujours Kevyn Ayers, Robert Wyatt, les vieux compères de Soft Machine ?
Kevyn m'a racheté ma maison dans le Sud de la France, il y habite depuis deux mois. Il dit qu'il veut abandonner la musique et vivre de la terre. Quant à Wyatt, je ne le vois plus à cause de sa femme, qui le couve farouchement : ils ne peu-

vent pas supporter de voir les gens qui étaient présents lors de son accident.

Et les autres groupes de Virgin ?

On s'entend bien avec **Henry Cow** et **Hatfield and the North.** Je vois surtout **Mike Oldfield,** il termine son second album et il a son « Tubular Bells » en horreur. Il est très jeune, il était un peu paumé, mais son amie a fait un miracle en six mois. Elle est très branchée sur la spiritualité, elle a une grosse influence sur lui, sa tête va beaucoup mieux. C'est une « mystic sister »...

Qu'est-ce qui se passe en ce moment à Londres ?

Oh, rien de très positif. Tout le monde s'est construit une armure de cynisme assez écœurante, particulièrement les critiques de rock, les journaux comme le **Melody Maker** ou le **New Musical Express.** Ils viennent nous voir, ils ont l'air gentils et sympathiques, et le N.M.E. titre « Les vieux hippies ne meurent jamais ». Nous sommes démodés à leurs yeux, nous restons attardés à 1967 et au « flower power ». C'est le plus grand danger que court le Gong actuellement. Des groupes comme Bowie ou Roxy Music reflète bien l'état de la scène anglaise : une grande tristesse. On se targue d'adorer les objets en plastique, tout le toc de la civilisation industrielle : on fait sa réaction contre 1967 et le « retour à la nature ». Quant à ceux qui sont restés à la campagne, ils ne vont souvent guère mieux : ils vivent isolés dans leur petite maison, coupés du monde, absorbés dans leur fantasme de pureté et de sainteté. Il n'y a là rien d'autre qu'un ego trip : au lieu de briguer le pouvoir, la richesse, un poste de P.-D.G., ils nourrissent l'ambition de devenir gurus, grands génies spirituels. C'est toujours de l'ambition — un ego trip. J'appelle ça du matérialisme spirituel.

Et tes amis de 1967 à Londres ?

La plupart sont à Amsterdam, ils s'occupent du Milky Way, par exemple. Tu sais, ce genre d'endroits à une grande importance historique. En France, il y avait l'auditorium Arc-en-ciel à Roanne. Ils forment le prototype de quelque chose qui deviendra habituel d'ici vingt ou trente ans, comme les « écoles de mystères » dans l'Egypte ancienne : des lieux où tu peux méditer, étudier la musique, les couleurs, la poésie et leurs effets sur la conscience, des lieux où on apprend à vivre harmonieusement. Pour tout le monde, il arrive un moment où on a fait le tour des choses matérielles, les objets, les voitures, les drogues, le sexe, et où on se dit : et après ? Alors on se tourne vers l'espace intérieur, dans des endroits de ce genre. Bien sûr, tout tourne autour de la musique, parce qu'elle est une force de guérison, une forme qui harmonise. Le jour où la musique n'aura plus ce rôle, je ferai autre chose. Nous en sommes encore aux balbutiements. Les instruments électriques n'ont pas dépassé leur stade primitif ! On utilise d'énormes amplis, de gigantesque haut-parleurs, alors qu'on pourrait très bien faire la même chose avec des appareils de la taille d'une boîte à chaussures. Mais les groupes tiennent à leur matériel volumineux, comme démonstration de puissance.

Tu ne crois pas qu'il y a souvent une fuite et une régression dans le mysticisme ?

Quand on parle de mysticisme et de religion, on pense inévitablement aux prêtres, donc aux flics, et à des organisations fascistes comme l'église catholique, on est tenté de cracher sur tout ce qui touche à la religion. Pourtant, au-delà de toute cette merde il y a une réalité : tu es seul dans l'univers et tu as besoin de croire en une raison de vivre, une vérité profonde. Même les stars-gurus et leurs sectes ont une utilité : elles dirigent les gens vers une certaine forme d'exploration intérieure. De toute façon ils laissent tomber au bout d'un moment et passent à autre chose.

Très honnêtement, la musique pour la musique, l'art pour l'art ne m'intéressent absolument pas. J'y ai cru pendant des années, mais c'est fini. La seule raison qui me pousse à faire de la musique consiste à accélérer l'évolution spirituelle, à planter une semence dans l'esprit des gens, à les aider à planer et à se trouver eux-mêmes.

Rajoutis calendrier

Nous avons le super-pied (chaussé de bottes de 7 lieues) de vous annoncer la création du :

LOTUS CENTER

ou

CENTRE DU LOTUS

centre international microscopique et intergalactique pour l'épanouissement et l'évolution consciente de la femme, de l'homme et des pitits-enfants-du-Bon-Dieu, des pythies tout court, des bêtes-à-Bon-Dieu, des canards sauvages, des moutons, des clochards célestes, des vers-de-terre, des PDG, des pucerons, du Soleil, de la Lune, des cirons et des galaxies !

Le Centre (Association selon la loi de 1901) ouvrira ses portes en mai. Au programme : Groupes de Rencontre et Gestalt, Bioénergétique, Psychosynthèse, Méditation (indienne, Zen, taoïste), Hata-yoga, Hara, Taï-chi-chuan, Massage de l'Esalen institute, Massage chinois, etc., Groupes de recherches pratiques : Technologies douces, Agriculture biologique, Ethno-Cuisine, Anti-Psychiatrie, Etc. Groupes pour enfants. Théâtre et marionnettes avec et pour les enfants. Thérapie de jeu, ouf, ouf, ouf ! Jean-Claude Sée, 222-33-35 ou écrivez 52, rue de Verneuil, 75007 Paris (ne passez pas sans prévenir, merci).

Claude Yvans a intitulé son spectacle « **La longue naissance du poète** » et le présentera le 26 avril à Crépy-en-Valois, le 27 à la M.J.C. de Verberie, le 30 à la M.J.C. de Valdampierre près de Beauvais, le 3 mai à la M.J.C. de Condorcet (quartier d'Amiens), le 4 à la M.J.C. de Pont-Ste-Maxence, le 11 à la M.J.C. de Ternier, le 24 à l'action culturelle du Barois de Bar-le-Duc, et dans la dernière semaine de mai il passera dans les M.J.C. de St-Dizier, Châlons (M.J.C. Le Verbeau), à Reims (M.J.C. Le Creuset et Maison-Blanche), à l'occasion d'un gala de soutien aux objecteurs où il chantera avec Maxime Le Forestier ; surveillez les affiches dans les rues de Reims.

La ville de Toulouse, wooh Toulouououse, va vivre au rythme de la B.D. pendant cinq jours, du 22 au 26 mai.

Pour la seconde année consécutive, la revue Haga et les Amis de la B.D. organisent le **Salon national de la B.D.** (ne pas confondre avec le récent Salon international d'Angoulême, on s'y perd). Dans toute la cité, au palais des Sports, à la bibli, à la cinémathèque, dans les centres culturels et M.J., les petits miquets promèneront leurs grandes oreilles et leur petite queue.

Comme tout bon salon, il y aura des stands, ventes, expositions diverses (le plus intéressant : la rétrospective Pellos, le western) et des projections de dessins animés. Mais, surprise, étonnement et vertige : ce salon-là n'aime pas le sérieux ni le morne ; il y aura à côté quelques réjouissances inhabituelles. D'abord un gueuleton est prévu, et un gigantesque bal organisé par l'amicale laïque des petits merdeux, le tout agrémenté d'une élection de miss B.D. qui promet de ne pas être triste.

Pour tous enseignements, cassez les pieds au principal organisateur, Jean-Claude Faur, 25, rue Homère, 31500 Toulouse. Le mot de passe c'est : salut, ça va ?

LES TROIS JOURS DE GENEVE

Les 23, 24 et 25 mai un festival d'expression artistique à but non lucratif aura lieu à la salle du Faubourg de Genève, 12, rue des Terreaux-du-Temple. Le spectacle se déroulera en permanence de 16 heures à 24 heures chaque jour. Il comprendra de courtes séquences de ballet, de musique instrumentale et vocale, des programmes de théâtre, des projections de courts - métrages 16 mm, des bandes magnétiques vidéo, un festival super-8 amateur, etc. On espère sous réserves la participation de Areski, Brigitte Fontaine, Memphis Slim, Pauline Julien, etc. Le prix des places variera entre 10 et 15 F par jour et par personne. On peut joindre les organisateurs qui sont Tim Newman, 12, rue Robert-de-Traz, 1206 Genève, tél. : 47-73-70 ou 21-73-33 et Fabrice Florin, 85, avenue de Champel, 1206 Genève, tél. : 46-10-88.

Temps modernes

Elles parlent de tout, à propos d'elles-mêmes. Cinq cents pages de **Temps modernes** écrites par les femmes pour les femmes ; une certaine manière de torturer les mots pour en extraire tout ce qu'ils trimballent de spontanéités sexistes et phallocrétines sous couvert d'inconscient. Déranger, mes sœurs, voilà sans doute l'efficacité première du mouvement et de ces textes mis bout à bout, sans plan préétabli. Ne pas se contenter d'une lutte pour une moindre inégalité, parler et écrire femme, s'exprimer ce n'est pas de l'idéologie, ce n'est pas de la théorie — encore que certains articles se prennent un peu au jeu de la formule. C'est — grâce soit rendue à elles — une très forte et très belle critique du quotidien, du vécu. Parler d'un viol, cela devient-il raciste lorsque l'auteur en est un Noir ? Le désir d'enfant va-t-il à l'encontre de la libération ? Une ouvrière est-elle un ouvrier au féminin, rien de plus, rien de moins ?

Pas plus que le mouvement, ces femmes-là n'apportent **une** réponse. Elles réveillent l'envie d'y penser, et pour le moment ça suffit. Et puis il y a aussi les rêves qui entrecoupent des articles parfois longs, cette nouvelle sur Ghena Goudou, étrange planète où l'on a vaincu enfin la tyrannie des ptituyaux. « C'est le M.L.F. ou quoi ? » Questionnez-vous ; on vous répond « regarde ailleurs » et c'est signé : Perturbation, ma sœur. Allez comprendre !

Démenti

Suite à l'annonce parue dans **Actuel** nº 41 d'avril 1974 (rubrique Contacts, intitulée Poulidori), les parents du jeune enfant mineur J.A.S., bd Albert-1er, 21000 Ajaccio, informent les lecteurs que leur enfant a été victime d'une plaisanterie de fort mauvais goût et font des réserves sur les suites que pourrait entraîner cette délicate affaire.

Moi Jacques Chaban-Delmas, candidat aux élections présidentielles, maire de Bordeaux, ancien premier ministre de la Vème République et promoteur d'une Nouvelle Société, je reconnais avoir passé personnellement un

Contrat de Progrès

avec

M.Mme.Mlle (I) .....

Ce CONTRAT DE PROGRES doit être retourné à la permanence de M.Chaban-Delmas,25 avenue Charles-Floquet,75007.Le candidat ne manquera certainement pas de vous le renvoyer personnellement,tamponné et visé de sa main,pour une Société plus juste et plus humaine.

M.Mme.Mlle (I) J.Chaban-Delmas

..... (signature)

(I): barrer les mentions inutiles.

1°) Ce contrat demeure la propriété personnelle de Jacques Chaban-Delmas.Il est remis à titre rigoureusement personnel au porteur.Il doit être signé et ne peut être prêté.

2°) Il est interdit d'y effectuer des grattages, corrections,ratures,surcharges et adjonctions de mentions injustes ou inhumaines.Toute rectifications non opérées personnellement par Jacques Chaban-Delmas entraine la nullité du dit contrat,sans préjudice de poursuites judiciaires injustes et cruellement inhumaines.

3°) En cas de perte,de destruction ou de révolution, l'impétrant doit en informer immédiatement et personnellement Jacques Chaban-Delmas.

MINE DE RIEN, Peindre c'est fatigant.

Glissez cinq francs dans la fente de la machine et servez vous dans le tas. Le tas est informe, trois cent blue-jeans effrangés, passés, trop larges du cul, mais relativement propres. Une occasion. Vous voyez, vous auriez tort de ne pas rendre visite au salon de la jeune peinture, vous rateriez des affaires. Dépêchez-vous ça ferme dans une semaine. (Musée d'Art moderne de la ville de Paris, Quai de New York, Paris 16e). Maintenant, le jean plié dans un vieux sac, regardez autour de vous. La jeune peinture, ça n'est pas compliqué à comprendre : des artistes qui ont moins de trente-cinq ans, et se veulent militants. Les grèves des ouvriers, les saloperies des fascistes tropicaux,, la pétrification de la vie quotidienne des gens, leur sont autant de prétexte à dégainer leur pinceau.

Concrètement (oui : concrètement. La peinture, on peut y tremper ses doigts, la consistance en est même plutôt agréable), que se passe-t-il sur le rectangle de toile barbouillé par un type de gauche qui soit mieux, ou différent, qu'un rectangle de toile barbouillé par un type de droite ? Je ne vous dirai que ce que j'ai vu à ce 25e salon parce qu'avant les expositions m'ennuyaient tellement que je n'y mettais jamais les pieds. Et la jeune peinture, j'en ignorais le mois dernier jusqu'à l'existence, alors... Alors j'aime la façon dont Fromanger met en scène la rue, en orange, jaune et bleu. C'est beau, tout simplement, et je l'aurais bien emmené chez moi rien que pour le bonhomme tout bleu, à droite, un vendeur du **Monde** sur le trottoir. Dans une autre salle, un ciré jaune pendait au mur. En voulant le décrocher, j'ai failli crever le tableau : le coup de l'hyperréalisme, quand il n'est pas exécuté par des caméléons ignares, ne rate jamais. Un deuxième hyperréaliste a dressé une palissade de chantier sur laquelle bat une affiche loqueteuse avec la tête de Pierre Overney. Certainement, on trouverait de la colle sous les lambeaux de papier qui n'ont pas été arrachés.

On ne dénonce jamais assez la connerie. Donc, quand Jocelyne Hervé coule systématiquement ses enveloppes timbrées dans des étuis de vinyl transparent, et expose rétrospectivement lesdites lettres retournées par le facteur, après taxe, ou le bloc de vinyl défoncé au marteau ou flanqué d'une circulaire de menace administrative signée PTT, on rit et on crie bravo.

Mais l'ensemble, hein, l'impression générale ? A plusieurs reprises, j'ai failli me rappeler qu'il n'y a pas si longtemps la peinture me faisait chier. D'abord, comme l'écrit Buren, un artiste plutôt anar : « Le musée galerie n'est pas le lieu neutre qu'on voudrait nous faire croire mais bien le point de vue unique où une œuvre est vue et en fin de compte le point de vue unique en vue duquel elle est faite ». Malaise : tous ces gens qui défendent le peuple garderaient, dans un coin de leur tête, la sale petite vision d'une cloison de musée ? Maintenant que j'ai écrit ça, je suis encore plus gêné : les militants aussi bouffent et ont froid la nuit, et si peindre est leur métier, ils doivent, comme tout le monde, vendre leur camelote. Donc, le marché capitaliste de l'art étant ce qu'il est, en passer par les galeries. Perplexité.

Par ailleurs, les queues de mode m'attristes. L'hyperréalisme, par exemple, passé le coup de foudre, ou l'affichisme hérité de mai. Surtout quand on se prend à penser que ces queues-là n'en sont pas vraiment, qu'un conformisme de plus est en train d'enfoncer ses racines et se prépare à défendre férocement ses positions.

A la fin, que croire ? Qui choisir, entre l'académiste Mathieu qui travaille vingt ans pour acquérir son coup de poignet calligraphe et décorer la Cinquième République, et le militant mao qui bâcle son tableau parce qu'il a deux mille tracts à ronéotyper ou qu'il refuse le « travail ». Mais poser ainsi la question, c'est déjà tordre le bâton dans le mauvais sens car il faut demander : faut-il choisir ?

La jeune peinture a eu bien des aventures, le militantisme aidant. Depuis trois ans, elle imposait les thèmes, et jusqu'aux couleurs, il fallait servir les luttes et tous les peintres s'effaçaient, écœurés ou respectueux en pondant de l'affiche. Cette période marxiste-léniniste est close, le salon, cette année, s'est entrouvert aux conceptuels et autres farfelus. On respire un peu.

De toute façon, j'ai appris quelque chose à ce salon, en passant devant une toile chilienne, et je préfère que vous le sachiez : à Santiago, Victor Jarra chantait pour l'Unité Populaire. Il s'accompagnait à la guitare. Les militaires, qui l'ont pris, ne l'ont pas éxécuté tout de suite. Il lui ont d'abord coupé les mains.

Léon MERCADET.

. . . . . .

Quelques jours avant l'ouverture du salon, trois membres éminents du comité de la jeune peinture sont venus nous voir.

« La jeune peinture, théoriquement, rassemble les peintres de moins de trente-cinq ans. Un salon annuel rend compte de leur production. Un salon que fréquentaient surtout, avant 68 des artistes à tendances « culturelles », plus ou moins post-dadaïstes.

— Et sur lequel Mai a vidé un grand seau de peinture rouge. A l'atelier populaire des Beaux-Arts, nous avons sérigraphié comme des fous. Début 68 déjà, la Salle pour le Vietnam nous avait réunis, sous l'impulsion de Buraglio. Le dénominateur commun n'était en aucune façon un critère formel, mais des citations d'Ho Chi Minh... C'est à cette occasion que Buraglio demanda à Olivier Olivier, qui refusa, de peindre aux couleurs du FNL les lianes de la jungle vietnamienne qui, sur son tableau, enserraient un aigle représentant l'impérialisme américain.

— La dernière Biennale a donné la parole à pas mal de jeunes artistes provinciaux. Font-ils partie de la J.P. ?

— Non.

— Pourquoi ?

— La Biennale représente une certaine avant-garde de l'expression plastique qui n'est pas celle de la J.P..

— Donc la J.P. ne représente pas la jeune peinture, mais un groupe de gens ayant décidé en leur âme et conscience et une fois pour toutes, que l'avant-garde plastique devait être figurative et politique.

— En effet. Car nous voulons toucher un public, être accessibles aux masses ouvrières qui, aujourd'hui encore demeurent beaucoup plus sensibles au figuratif.

— Vous n'êtes donc pas d'accord avec nombre de peintres membres du F.A.P. (Front des Artistes Plasticiens, dont le noyau central est sorti de la J.P. en 1972). Ces peintres se veulent militants et ne sont pas figuratifs pour autant.

— La plupart des gens qui restent au F.A.P. ont cessé de peindre. Aux préoccupations esthétiques, ils ont substitué une critique du marché de l'œuvre d'art. Une tentation (l'auto-dissolution) qui nous a frappé également. Jusqu'à l'an dernier, un noyau ultragauche s'agitait, qui avait décidé la mort du salon de la J.P. Ils voulaient s'orienter vers l'animation d'ateliers plastiques au sein des groupuscules gauchistes. « La période, répétaient-ils, ne nous autorise pas à gaspiller notre temps. il faut **agir** ». Problème intéressant, mais qu'on ne saurait se poser utilement qu'en période révolutionnaire réelle.

— Quelle est la fonction du salon 74 ?

— Regrouper le maximum de jeunes peintres militants. Nous coupons les ponts avec les salons précédents : aucun impératif formel comme condition à la participation. Les candidatures ont afflué, nous obligeant même à les sélectionner.

— Sur quels critères ?

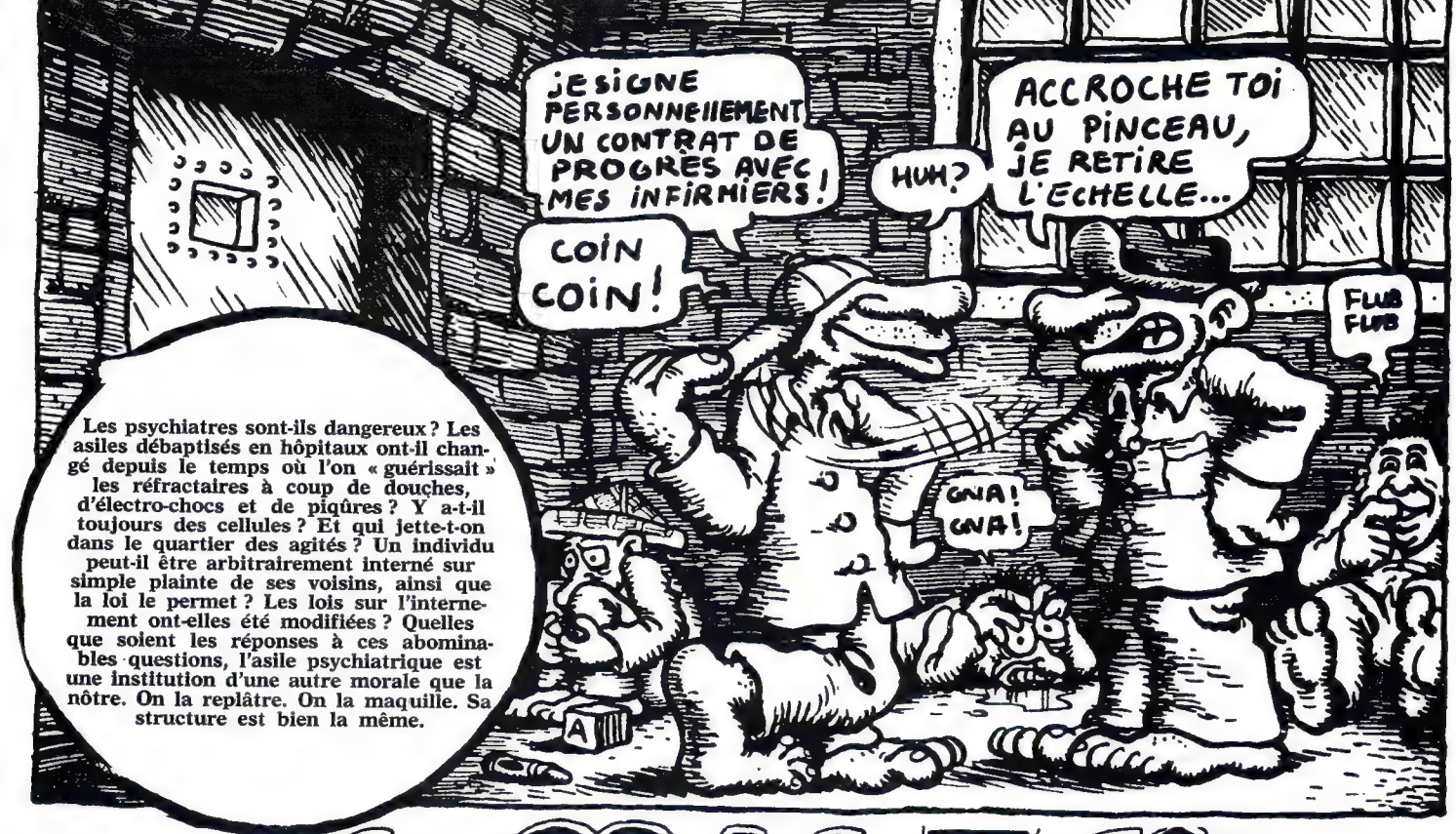
— Peut participer au salon tout peintre engagé, qui place sa pratique picturale sur un plan critique. Nous tenons toujours au figuratif. Un groupe comme **Support Surface** nous a contacté, mais nous ne croyons pas à la fonction critique de ce qu'ils font : apposer du blanc cassé sur du blanc pur ne nous semble pas faire progresser considérablement la révolution.

— En somme, un gribouilleur infâme qui met en scène un prolo à la sortie de Renault est tout désigné pour apparaître au salon.

— Mais non, mais non ! Nous pourchassons avec énergie l'imagerie du poing haut levé et de la barricade héroïque. Le réalisme socialiste ne nous excite guère.

— Les masses sont-elles incapables de lire autre chose que du figuratif ? Rancillac doit le penser, lui qui a poussé la démarche jusqu'au bout : il reproduit, comme un appareil photo, la tête d'Eldridge Cleaver ou celles des membres du bureau politique du parti communiste chinois.

— L'image doit guider la réflexion. Elle doit se suffire par elle-même, parler sans le détour d'un texte explicatif, ou d'une théorie implicite. Nous ne méprisons ni l'esthétique, ni le second degré. En bref : l'impact politique sera d'autant plus fort que l'élaboration plastique aura été maîtrisée. Même si la forme est abstraite. Malevitch, un futuriste russe des années vingt, enfonçait un coin rouge dans un rectangle blanc pendant la révolution et tout le monde comprenait.



Les psychiatres sont-ils dangereux ? Les asiles débaptisés en hôpitaux ont-il changé depuis le temps où l'on « guérissait » les réfractaires à coup de douches, d'électro-chocs et de piqûres ? Y a-t-il toujours des cellules ? Et qui jette-t-on dans le quartier des agités ? Un individu peut-il être arbitrairement interné sur simple plainte de ses voisins, ainsi que la loi le permet ? Les lois sur l'internement ont-elles été modifiées ? Quelles que soient les réponses à ces abominables questions, l'asile psychiatrique est une institution d'une autre morale que la nôtre. On la replâtre. On la maquille. Sa structure est bien la même.

LES OS de la FOLIE

André Roumieux est infirmier depuis vingt-trois ans dans un « hôpital psychiatrique départemental ». Il se raconte en trois cents grandes pages : **Je travaille à l'asile d'aliénés** (Champ libre), un riche témoignage où l'infirmier, pour la première fois, prend la parole et montre qui il est, une sorte d'O.S. Nous l'avons donc rencontré, pour tenter de faire le point. De l'entretien que nous avons eu ensemble, de ce qu'il a bien osé nous dire, il résulte que l'asile est l'un des derniers salons où l'on peut se reposer, « loin de l'agressivité ». Cette opinion nous ayant semblé partielle, nous avons demandé à quelqu'un qui a subi l'asile de nous donner son point de vue, afin de rétablir la balance. Cela dit, le livre d'André Roumieux comporte plus d'une anecdote édifiante. Il n'est pas inintéressant d'écouter, aussi, une défense nuancée de l'institution psychiatrique.

N'y a-t-il pas abus de medicaments ?
Vous êtes infirmier depuis plus de vingt ans. Avez-vous constaté des changements notables dans l'institution psychiatrique ?

Oui. En relisant les épreuves de mon livre, j'ai même regretté de n'avoir pas assez mis en évidence certains changements, dans nos rapports avec les malades comme avec les médecins. Tout ce que je raconte dans les trois quarts de mon livre se trouve aujourd'hui modifié, surtout depuis mai 68...
Demande-t-on aux gardiens une formation d'infirmier ?

Absolument pas. Vous passez un examen d'entrée...
Le même que celui décrit dans votre livre ? Le même qu'il y a vingt ans ? Une dictée, un problème, des tests. Vous écrivez : « pour être infirmier, il fallait dire sans hésiter ce qu'on ferait si on trouvait par terre un billet de cinq francs » (p. 14)...
L'examen d'entrée n'est plus le même, quoique toujours sur les mêmes bases. Il y a quelques mois j'ai fait partie d'un jury. Si je m'en souviens bien il y avait une rédaction, une explication de texte, une dictée, des problèmes...
Aucune notion médicale ?
Aucune.
Un infirmier connaît-il les « étiquettes » des malades ?
Dans le pavillon où travaille l'infirmier, il y a généralement les dossiers des malades...
Vous y avez accès ?
Bien sûr.
Et les malades ? Quand ils sortent de l'asile, trouvez-vous normal qu'ils n'aient pas accès à leurs propres dossiers ?
C'est un autre problème, qui n'est pas du ressort de l'infirmier.
En tant qu'infirmier, vivant dans ce milieu, vous pouvez tout de même avoir une réaction ?
Ecoutez... Ce que je dis aux jeunes c'est d'écouter, de connaître les malades, de discuter avec eux. Il vaut mieux écouter les malades que de consulter les dossiers.
Croyez-vous qu'il y ait moins d'hospitalisations arbitraires qu'auparavant ?
Pour moi cela ne veut rien dire. En vingt-trois ans, je n'en ai jamais vu.
Et moi, en cinq ans, depuis mai 68 donc, j'en ai vu plusieurs. Et je ne suis pas infirmier.
Je ne sais pas ce que signifie « hospitalisation arbitraire ». Quelquefois nous sommes surpris de voir tel malade placé d'office..., mais je n'ai jamais assisté à un internement arbitraire.
Vous dites « j'ai été surpris ». Vous vous êtes donc demandé ce que tel ou tel malade faisait dans un hôpital.
Non, absolument pas. Je me suis demandé pourquoi ce malade n'était pas venu de lui-même. Et je l'ai regretté. Un malade placé d'office, vous le savez, on ne peut pas le faire sortir aussi facilement.
A partir du moment où nous avons la possibilité d'engager une psychothérapie avec un malade, il est bien certain que les médicaments n'interviennent qu'avec beaucoup de précautions. Il n'y a pas d'abus.
Comment peut-on déterminer qu'un individu doit être interné ?
L'été dernier, une personne de ma famille a fait une dépression nerveuse. J'ai donc vécu le problème de l'autre côté et l'ai fait hospitaliser dans un hôpital psychiatrique public. On l'a accueillie d'une manière fort émouvante, comme tous les malades d'ailleurs qu'amenaient leurs familles. Le traitement instauré quand cette personne est arrivée s'est avéré inutile : tout s'est joué en psychothérapie.
A vous entendre, l'asile est une retraite idéale.
Je crois qu'aujourd'hui il y a des médecins, des infirmiers, des administrateurs qui travaillent d'une manière extrêmement sérieuse et toute nouvelle à changer les données. Il n'y a plus de quartiers d'agités, plus de cellules.

assez pompé !

« Monsieur Charles, vous avez pris vos médicaments ? »
Trois fois par jour je suis tenu d'ingurgiter ce breuvage immonde, redoutable cocktail de comprimés écrasés dans un verre de jus d'orange cent pour cent chimique. J'ignore totalement en vertu de quel décret cet écœurant liquide est devenu mon apéritif quotidien. Un jour j'ai ostensiblement vidé le contenu de mon verre dans l'évier sous les yeux de l'infirmier qui s'est contenté de relater l'événement sur le cahier de rapports. Du coup j'ai eu la visite de l'interne de garde qui a trouvé que j'allais beaucoup mieux et qui a profité de l'occasion pour augmenter ma dose de neuroleptiques, après m'avoir fait comprendre que je ne la verrais jamais diminuer en m'y prenant de cette façon. Décidément, on vous apprend ici à être un « patient » dans tous les sens du terme.

Je n'ai pas échoué ici à la suite d'une dépression ou d'une tentative de suicide. Le hasard et la malchance ont voulu que je tombe sur les flics un jour où je flippais sous acide. Je fus vite interné au service psychiatrique de l'hôpital le plus proche de mon domicile. « Tu sais où tu es ? », m'a demandé une infirmière, à quoi j'ai répondu : « Dans un hôpital », ce qui somme toute était une réplique pleine de bon sens. Là-dessus, sans autre forme de procès, ils ont dû me faire une piqûre car j'ai perdu connaissance aussi sec..., pour environ trois semaines. Lorsque j'ai repris contact avec la triste réalité de ma situation, j'étais occupé à feuilleter un album de Lucky Luke dans une pièce dont l'ameublement se réduisait à un pot de chambre, un lit, une petite table et une chaise. Bouclé vingt-quatre heures sur vingt-quatre, constamment secoué de tremblements occasionnés par les doses colossales de drogues qui m'étaient administrées, je vécus encore trois semaines au rythme des repas et des piqûres, distractions éphémères qui comptaient parmi les seuls événements de ces journées vides et sans fin, alors qu'un simple comprimé de valium aurait vraisemblablement suffi à me faire redescendre.

Je n'aurais conservé de cette aventure banale que le souvenir désagréable d'un bad-trip. Mais j'avais mis le doigt dans l'engrenage de la psychiatrie et lorsqu'il fut question de me relâcher, on me conta les merveilles de la clinique Dupré, pompeusement baptisée « post-cure médicopsychologique », gérée par la Fondation de Santé des étudiants de France (30, avenue Roosevelt à Sceaux). Selon cette idyllique description, l'endroit en question devait être une sorte de paradis des étudiants flippés avec chambres individuelles, repas, mixité, service ouvert et libéral, possibilité de poursuivre mes études en bénéficiant d'une aide psychologique et d'une liberté presque égale à celle d'un étudiant vivant en cité universitaire. Je me foutais un peu de l'aide psychologique mais je voulais bien de la liberté, d'autant plus qu'étant mineur à l'époque, j'envisageais mal d'affronter l'ambiance familiale après mes dernières frasques.

« Monsieur Charles, où allez-vous ? »

En peu de temps j'ai constaté que j'étais ici l'objet d'une surveillance constante. Le commandement numéro un est relatif à la ségrégation sexuelle. Sous aucun prétexte je ne dois pénétrer dans la chambre d'une fille ; on est plus ou moins autorisé à rester sur le pas de la porte afin que l'infirmier de l'étage puisse veiller à ce qu'on n'adopte « aucune attitude de couple dans l'enceinte de la clinique ». L'instance psychiatrique prend le relais de la famille et réitère à tous les niveaux les mêmes interdits.

« Ça vous intéresse vraiment vos études de philo ? »

Peu de temps après mon arrivée, je fus convoqué au « service des études » dont la fonction est d'orienter les « malades » vers une rapide insertion dans la vie active. Les littéraires sont particulièrement menacés de voir leurs études interrompues pour être dirigés vers des choses aussi excitantes que la préparation de concours d'administration ou de sous-bibliothécaire. Le summum de la réussite est de sortir de la clinique avec un petit emploi administratif ou un travail de bureau : deviens gratte-papier et tu seras guéri ! La stabilité dans la médiocrité. La chimiothérapie joue un rôle non négligeable pour favoriser ce genre de recyclage. Avec un bon traitement on devient vite incapable de lire trois pages d'affilée, on ne pense plus qu'au ralenti, on perd tout esprit critique et on sucre tellement les fraises qu'on ne peut plus tenir un stylo. Les résultats universitaires s'en font sentir et c'est là qu'ils vous attendent au tournant.

« Regagnez vos chambres, il est dix heures. » Chaque soir, c'est le couvre-feu, plus personne dans le salon ou dans les couloirs, un veilleur de nuit en blouse blanche passe toutes les deux heures dans les chambres qui pendant la nuit sont verrouillées de l'extérieur, nouvelle mesure de renforcement de la discipline due à une récente épidémie de suicides. Le rapport n'apparaît pas comme

évident d'emblée mais on apprend vite à tout accepter d'autant plus que si le matraquage par les neuroleptiques n'a pas brisé toute volonté de réagir, il reste l'annexe, pavillon isolé où l'on est complètement retiré de la circulation à la moindre incartade. Sous couvert de thérapeutique, on y est massivement drogué, privé de tout contact avec l'extérieur et la durée de la réclusion peut varier entre trois jours et six mois sans qu'il vous soit d'ailleurs permis de le savoir d'avance.

Timoré et culpabilisé, le type le plus solide perd vite toute espèce de confiance en lui. Rien n'est fait pour vous encourager à trouver par vous-mêmes les moyens de vous en sortir. L'interdiction qui est faite de travailler à l'extérieur implique une dépendance matérielle par rapport à l'établissement dont on ne peut plus partir, à moins d'être récupéré par la famille qui doit alors cautionner votre départ « contre avis médical ». Les parents se laissent le plus souvent abuser par le faux savoir médical et ils refusent de prendre sur eux la responsabilité d'une éventuelle rechute. J'ai eu la chance de me faire pratiquement expulser pour la même raison que celle qui avait motivé mon admission. Dénoncé aux toubibs par une infirmière qui m'avait surpris alors que je me défonçais dans ma chambre, j'ai failli aller pour la deuxième fois à l'annexe. Finalement, mes parents informés sur ma demande ont bravement tenu tête à la science infuse dont se targue la médecine et j'ai pu prendre le large avec les encouragements de rigueur : « De toute façon vous reviendrez ; vous êtes loin d'être guéri ; c'est très risqué... »

Je m'en foutais éperdument, je n'ai jamais eu besoin d'eux. Ce dont je me fous un peu moins c'est que depuis trois ans que j'ai pris congé des psychiatres, il y a plus d'un type qui se trouve encore entre leurs mains et que je vois très mal barrés.

Charles J.

Les voyageurs du soir

BUREAU D'INFORMATION, DE VOYAGES ET D'ECHANGES SOCIAUX (B.I.V.E.S.)

Les samedis après-midi de 15 à 18 heures dans les locaux d'Athanor, 74, rue des Saints-Pères, 75007 Paris, métro Saint-Sulpice ou Sèvres-Babylone. Téléphone : 022-14-49.

Préparation aux voyages :

4 mai : Le Maghreb et le Sahara.
11 mai : L'Inde.
18 mai : Les U.S.A., le Canada et le Mexique.
25 mai : L'Extrême-Orient.
1er juin : L'Afrique Noire.
8 juin : L'Irlande.
15 juin : Le Moyen-Orient.
22 juin : L'Amérique du Sud.
29 juin : L'Europe de l'Est.

Nous proposons un certain nombre de formules qui tiennent compte de tout cela et surtout de notre aversion des groupes organisés :

— des week-ends à Amsterdam et à Londres,
— des transports aériens à tarif réduit toute l'année aux quatre coins du monde,
— des vols en charter en Amérique du Nord et du Sud, en Extrême-Orient, en Afrique, au Moyen-Orient,
— un réseau d'adresses dans le monde entier pour un hébergement gratuit ou des combines en tous genres,
— des réductions en France : ticket forfaitaire relais-bus ; 50 % en Europe : billet Bige en chemin de fer,
— des séjours spécialisés : raids en Land-Rovers, roulottes en Irlande, cheval, voile, etc.,
— A Paris, une opération de bienvenue pour tous les jeunes Français ou touristes étranger spendant l'été 1974 (du 2 juillet au 14 septembre) : consigne bagages, infos gratuites, hébergement gratuit, lieux de rencontres, etc.,
— des travaux saisonniers : cueillettes de fruits, vendanges.
— etc.

Ecrivez-nous ou venez nous voir.

Ça va pas la tête

Mis à pied, réintégré, désintégré, désagrégé, l'agrégé de philosophie Jean-Claude Loueilh expérimente à ses dépens l'extravagante « logique » du système médico-administratif et policier de l'Education Nationale dont il subit les errements depuis janvier 1973.

Il convient de rappeler qu'en décembre 1972 il commit le crime exécrable de distribuer en pleine rue et qui plus est à la sortie du lycée, « sans distinction d'âge ou de sexe », le tract infâme de Carpentier, le corrupteur de la jeunesse.

Décret du 29 juillet 1920, article 4 : « Lorsque l'inspecteur d'Académie (pour l'enseignement secondaire ou primaire) ou l'inspecteur général (pour l'enseignement technique) estime, sur le vu d'une attestation médicale **ou sur un rapport des supérieurs hiérarchiques d'un fonctionnaire,** que celui-ci, par son état physique ou mental, fait courir aux enfants un **danger immédiat,** il peut le mettre pour un mois en congé d'office avec traitement intégral. Pendant ce délai, il réunit la commission prévue à l'article 2 en vue de provoquer son avis sur la nécessité d'un congé de plus longue durée. »

S'étant rendu coupable du forfait monstrueux dont j'ai parlé plus haut, Loueilh est inspecté extraordinairement puis convoqué devant un psychiatre sur requête de Deygout, directeur chargé des personnels enseignants. Les deux manœuvres s'étant avérées infructueuses, il est finalement et administrativement présumé dément, ce qui permet sa mise en congé et une nouvelle convocation à l'asile de Saint-Ylie. Face au refus d'expertise, c'est la commission administrative paritaire nationale qui se chargera du diagnostic... et de la sanction. Faute de pouvoir lui faire administrer un traitement (médical), l'administration le prive de tout traitement en le suspendant de ses fonctions jusqu'à la rentrée 1973.

Inversement, l'ayant déclaré malade en février, elle le déclare guéri en septembre, date à laquelle il est muté d'office à Aulnay-sous-Bois et réintégré le 11.

Entre-temps, Loueilh est tombé effectivement malade et il envoie, le 9 septembre, une demande de congé de trois mois appuyée d'un certificat médical du docteur Polack, ultérieurement suivi d'une demande de congé de longue durée. C'est seulement le 11 janvier qu'il recevra du ministère une réponse qui, tout en lui déniant le droit à la maladie, fait dépendre sa réintégration de l'avis du Comité Médical départemental du Doubs.

Lettre de Deygout :

« ... Vous ne pouvez... prétendre ni à un congé de maladie ni à un congé de longue durée, le bénéfice de ces congés étant exclusivement réservé aux professeurs en activité. » « ... J'ajoute qu'étant donné la nature du certificat médical que vous avez produit à l'appui de votre demande de congé de longue durée, votre réintégration dans vos fonctions est subordonnée à l'avis du Comité Médical départemental du Doubs qui devra se prononcer quant à votre aptitude à exercer vos fonctions. »

Il ne lui est donc permis ni de réintégrer ses fonctions, ni de se voir accorder un congé effectif ! Déroutante logique d'un système qui ne convient ni de la chose ni de son contraire, et ne cautionne ni la suspension ni la réintégration de Loueilh. Celui-ci interroge Deygout dans une lettre du 14 janvier : « ... enfin si je me mêle de démêler ce labyrinthe, et dans l'hypothèse d'école où le Comité départemental médical reconnaîtrait mon inaptitude à reprendre mon travail, devrais-je le reprendre et pour combien de temps, pour être bénéficiaire de mon inaptitude ? »

Lettre à laquelle s'ajoute, sur demande de l'assistante sociale du Rectorat, un nouveau certificat du docteur Polack daté du 7 février :

« Je soussigné certifie que Jean-Claude Loueilh est actuellement en traitement pour état dépressif réactionnel dont le début se situe en juillet 1973. Toute reprise prématurée, même de courte durée, pourrait être préjudiciable à son état et risque d'entraîner une décompensation. »

Ce certificat va déclencher de la part de l'administration une manœuvre des plus révélatrices quant au rôle qu'elle entend faire jouer à la médecine. L'assistante sociale se rend illico chez Loueilh pour lui signifier que le certificat **ne convient pas puisqu'il n'ordonne pas la reprise du travail (!).**

La manœuvre est laide. Il s'agit de se trouver dégagé de toute responsabilité dans une affaire qu'elle a elle-même engagée, afin de n'avoir pas à répondre des conséquences de ses propres directives. Administration de la dérobade qui voudrait bien se retrancher derrière l'autorité sécurisante de la médecine pour se laver les mains de ce qu'elle administre. « Vous serez malade quand nos médecins vous le diront » : ainsi parle l'Etat. Loueilh n'a pas droit à l'aliénation, sinon celle qu'on lui façonnerait.

Jean-René Joly

AINSI LISAIT HYMA LA HYÈNE

EN ce temps là, Hyma la Hyène changea le vin en eau afin que ses d'sciples puissent l'entendre avec cet esprit clairet que les vapeurs vineuses auraient vite assombri. Ainsi tenus en éveil de tous leurs yeux et de toutes leurs *oreilles ils purent s'ébahir en* paix : sur le lit de travail de la Hyène s'étageaient en piles irrégulières et demi-croulantes des livres coloriés, des livres blancs, des livres brillants, des livres niais, des livres sages et bien d'autres sortes encore. « A quoi donc, Révérendissime Animal Bouquineur, à quoi donc correspond cet étrange classement?
— Ce n'est pas bien sorcier, Fils de Pas Grand Chose et Qui Le Restera, ceci est tout merveilleusement Notre collection des Livres du Mois préparée pour la bataille de ma chronique tant attendue.
— Vrai ? osa un autre disciple, Contrade-Chabanou Seigneur du Progrès et des Précipitations. Pouvons-nous parcourir Ton Noble Choix ?
— Feuilletons ensemble. Nous aurons ainsi fait Notre Chronique et pourrons dormir serein.
— Ceci ?
— Ce livre seul ?
— Celui-là même, publié par Fayard dans la collection que dirige Jacques Brosse Le Grand Perpétuel dont il est fait honorifiquement mention dans ce même numéro.
— Il s'agit d'un des ouvrages d'Alan Watts où l'arrière-pays est le plus intense, et tonique : Psychothérapie orientale et occidentale. Ce démontage juste et lumineux de la psychothérapie, de son objet réel, de ses hiatus et de ses méprises est aussi plein d'enseignements qu'un coup d'éventail de Maitre Zen. Il faut le lire, et puis y revenir.
— Y es-tu revenu, Animal Cavannisant ?
— J'y suis revenu, en effet, mais indirectement.
— Comment diantre ?
— Le livre de Watts n'est que l'ouverture d'une porte secrète. Aussi me suis-je précipité à la Librairie Actualités où Notre Révérend Pierre Scias, génie tutélaire des lieux. Nous vendit radieusement les Œuvres Complètes de Tchouang-Tseu, un livre que publia naguère Gallimard dans sa collection Connaissance de l'Orient au prix cosmique de six kilos de patates nouvelles, 29 F 50. « Tu en as pour une année entière ! » me dit Le Révérend en hochant un nuage de cheveux en cou de corbeaux.
— *Un si grand livre ?*
— Immense. Essentiel. Avec des gouffres et des grottes souterraines tapissées de tranquillité goguenarde.
— Et ce livre-ci, un bloc inquiétant accouché par Tchou...
— La Cour de Lucifer ?
— Mais oui, si j'en crois la couverture, O Hyma Perspicace !
— C'est un livre d'Otto Rahn qui eut une bizarre aventure.
— Raconte-nous cela ! Raconte-nous cela !
— Volontiers, jeta la Hyène qui voyait sa chronique avancer à pas de géant. Otto Rahn était un amoureux de l'Occitanie, des Pyrénées, de Montségur et de l'enchanteur Merlin qui mourut si bellement d'amour. Pour lui, le château des Cathares est celui du Graal.
— Théorie qui a le mérite d'un superbe voyage...
— Oui, mais hélas !
— Quoi ?
— Otto Rahn se retrouva bien vite, parce que miséreux, piégé par les services d'Himmler Le Très Laid. Et savez-vous ce qu'il fit, ce nazigomard ?
— Non.
— Il trafiqua. Il crut tenir en Otto Rahn un spécialiste des mythologies et le III Reich, à l'époque, cherchait justement ses assises dans les vieux mythes. Alors on injecta dans l'ouvrage commandé à Otto Rahn des saloperies capables de servir la cause d'Hitler. Et puis on l'assassina. Diable Merci ! voyez... J'ai noté en marge au moyen de petites croix gammées les passages nazillards et racistes afin de présenter à mes amis une version purifiée de l'ouvrage. Mais tout ceci est raconté dans la préface...
— Ces truquages de propagande sont-ils si visibles ?
— Oui. Et ceci constitue un excellent exercice de réflexion et d'habileté. Plus insidieux qu'Himmler, Jacques Duclos — qui prétend l'avoir combattu, ce qui d'ailleurs n'a pas le moindre rapport — vient de commettre un Bakounine et Marx, ombre et lumière (Plon) qui mérite une lecture semblable et circonspecte. Le truquage est adroit, le mensonge masqué sous la bonhommie et l'affirmation. Un détournement éhonté, et dans les deux cas, celui de Bakounine comme celui de Marx. Ces histoires de bons et de méchants me *rappellent irrésistiblement que le* communisme est l'un des derniers refuges de la pensée de Saint-Paul. Quelle horreur !
— Te voilà bien, O Hyma Merdeuse !
— Pauvres Sots ! Voyez autour de vous ces grands vautours qui s'agitent autour d'un trône vide et fumant, et qui n'ont rien compris, et qui sont ambitieux comme tous les faibles, et qui sont violents comme tous les crétins! A ce titre, j'ai plutôt envie de chanter les louanges inconditionnelles d'un petit bouquin intitulé De la grève sauvage à l'autogestion généralisée qui fait souffler ce vent frais qui de Strasbourg à Nanterre éclaira un temps quelques têtes généreuses et, osons le dire, sages. Il y a du situationniste dans cette torche qui se rapproche du baril de poudre. Ce livre s'adresse aux « ouvriers révolutionnaires ». Bon. Et il pose une série de questions de ce genre : « Avez-vous déjà éprouvé le désir de ne plus lire de journaux et de briser votre téléviseur ? » Ou (au hasard) : « Avez-vous déjà éprouvé le désir de jeter votre fiche de paie à la tête du caissier ? », etc. Et les explications sont d'une précision explosive. Ceci dit, Nous partagerions entièrement les vues de ce manifeste si les Français n'étaient que cinq millions. Mais nous n'y pouvons rien changer. Serrons-nous donc un peu et vivons en tolérance complète — ce qui est un objectif comme un autre...
— O Hyma, je vois encore des monceaux d'ouvrages éboulés sur ta paillasse de travail, et il nous reste si peu de place !
— Ah ! comme j'aimerais m'étendre sur chacun de ces livres ! Mais évitons le bavardage.
— Ces deux énormes volumes blancs, quels sont-ils ?
— Il s'agit du très intéressant Mythe de la Machine de Lewis Mumford — volumes bien dispendieux hélas. Le prix de cinq kilos de ces tomates que nous

n'allons plus chercher au jardin...
— Mais encore ?
— En deux lignes ? Quelle folie. C'est l'histoire de la mécanique et de l'exploration depuis les cavernes jusqu'aux distributeurs de tickets du RER. Mumford assure que ce n'est pas forcément un signe d'intelligence. En tout cas pas le seul. Et là-dessus le voici qui s'embarque, et nous embrassons avec lui la fresque géante de notre histoire.
— Alléchant...
— Tu l'as dit.
— Et dans le genre romanesque ?
— La confession du pasteur Burg, de Jacques Chessex (10/18) un tout petit livre cinglant de froid, raide, tranchant. Le dernier Kosinski aussi, La sève du diable (Flammarion). L'auteur de l'Oiseau bariolé et des Pas (Nous savons, la formule « l'auteur de... » est poussiéreuse. N'importe), Kosinski disions-Nous vient d'assembler cette mosaïque grinçante des éclats de la société américaine. Il a recollé tout de broc, les irresponsables, les flics et les laids, tout cela ramassé en phrases incisives et neutres comme des coups de téléphone donnés d'une cabine publique. C'est bien. Bien aussi, jusqu'à un certain point, le soupirail (Guy Authier) de Catherine Breillat : ça a un goût de vieille grenadine poisseuse, la consistance du sable des vacances : doux et piquant.
— Rien de torrentiel ?
— Si. Le carnaval des agoniques, de Renzo Bianchini (Balland) le solitaire, qui vit avec deux francs par jour et quelques chèvres. C'est du verbe brut, dégueulé, roté, coulé, bizarre. Si les trois premières pages ne vous accrochent pas, remettez-le sur la pile du libraire.
— Fort bien, et ce petit là-bas, sous le coussin gris. Celui illustré en couverture par Siné...
— C'est une reédition de l'Employé de Jacques Sternberg.
— Encore lui !
— Foutez-Nous la paix dans Notre chronique... L'Employé disaisje (éditions de Minuit), déjà vieux de seize années, demeure mon Sternberg préféré avec Toi, ma nuit. Si Sternberg écrivait un peu moins, il pourrait se consacrer à nous pondre d'autres Employés de ce ton très noir.
— Cela le regarde.
— C'est bien vrai.
— Et chez les pouëtt ?
— Vous voulez parler des poètes bretons ?
— Oui. Je vois que Votre Sérénité a lu le dernier recueil de Paol Keineg : Histoires vraies (P.-J. Oswald).
— Il reste mon favori.
— Et Yann-Ber Piriou, qui composa une si utile anthologie de la poésie bretonne voici quelques années (même éditeur : Oswald, spécialiste des pouëtts) ?
— Ar mallozhiou ruz ?
— Hé ? !
— Je vous lis le titre. Ce recueil est entièrement rédigé en breton.
— Ce qui signifie ?
— Ce qui signifie que, n'étant pas breton, je n'y vois goutte.
— Ah oui...
— Maurice Roche, c'est autre chose.
— Codex ?
— Codex, en effet (le Seuil). On s'y égare comme dans les caveaux égyptiens du musée du Louvre après la fermeture. On a un peu l'impression d'être enfermé avec une énigme à résoudre.
— Maurice Roche est-il sphynx?
— Un sphynx qui aurait volé en mille miettes, et que de savants Champollions auraient reconstruit. Un sphinx facétieux qui se serait plu à brouiller lui-même ses propres morceaux, si bien que croyant tenir la patte gauche on reçoit un coup de dent.
— Brrr...
— Non, ce n'est pas froid. Simplement inquiétant. Ou rassurant. Ce qui revient au même.
— Et cette photo en couverture de...
— Les parleuses, Editions de Minuit ?
— Qui sont-elles ?
— Marguerite Duras et Xavière Gauthier.
— Et de quoi parlent-elles ?
— De tout ce qui passe au moment où elles parlent. Quand on va à la pêche, on y trouve de bons trucs.
— Comment cela ?
— Avec un magnétophone.
— Ah bon.
— Mais pour votre gouverne, Tristes Vermicelles, apprenez qu'un groupe de femmes du MLF vient de fonder une maison d'édition : Editions des femmes, 2 rue de la Roquette, Paris 11e. Trois livres ce mois, dont une étude des mouvements de libérations des femmes, bien entendu.
— Et puis ?
— Gallimard annonce à première vue sérieusement — ce n'était pas trop tôt — les volumes X et XI des Œuvres Complètes d'Artaud : Nous y trouverons enfin « Artaud le Momo » et « Van Gogh, le suicidé de la société ».
— Et puis ?
— Et puis, comme il Nous reste un brin de place, Nous vous nommerons les quelques ouvrages d'ethnologie que vous vous empresserez d'acquérir si vous souhaitez prolonger ce numéro d'Actuel sauvage : Tristes Tropiques de Lévi-Strauss, naturellement (10/18), Les Indiens en Guyane, Un riche cannibale de Jean Monole (10/18). Pour les plus fortunés : Un peuple de fauves de Colin Turnbull (Stock), Au pays des hommes nus de Tobias Schneebaum (Stock également), Eros noir de Boris de Rachewiltz (La Jeune Parque-Pauvert) et les bouquins de cette vieille rigolote de Margaret Mead chez Payot. Mais dans ce que j'ai dit ce mois il n'y a rien d'autre que ce que j'ai dit. Ainsi lisait Hyma la Hyène.
Rajoutis ultimes :
Naissance d'un périodique de 55 pages intitulé Les damnés de la terre qui se propose de soutenir toutes les minorités zopprimées. Les prochains numéros seront multilingues (français, breton, occitan, corse, alsacien, etc.) 14 F le numéro (très cher tout de même). Pour plus de renseignements écrire à Pascal A. Holenweg. Case postale 90.1213 Onex.
Pour ceux qui ne tournent pas rond, maintenant : allez donc tourner avec les derviches. Comment ? Très simple. Passez donc au Centre d'Epanouissement Arkana, 154 rue de Charenton, Paris 75012. Atelier de travail avec les Derviches Tourneurs les 18-19 mai et 2-3 juin. Au cours de ce stage, ils expliqueront les bases de leur philosophie et enseigneront aux participants le fameux tournis par lequel ils parviennent à des états de conscience analogues à ceux obtenus par de vilaines drogues fumantes ou helessdéisantes. Si vous avez découvert un trésor, inscrivez-vous tout de suite : 180 F de participation aux frais, 150 F pour les étudiants. (Tél. : 345 7407 entre 14 h et 18 h).

Paris Banlieue CALENDRIER d'ACTUEL

Jeudi 25 avril

CINEMA
Il se passe de belles et bonnes choses dans les grands et vieux cinémas de Paris. Au Kinopanorama, par exemple, qui nous offre une somptueuse reprise de **2001 : L'odyssée de l'espace**, de Stanley Kubrick, en 70 mm, sur écran monumental de cinérama, en v.o. et son stéréophonique bien sûr. Nous y avons vu la bande annonce qui promet un pied visuel jamais atteint sur les mouchoirs de poche où ce film est en général réduit à sa plus élémentaire dimension. Le Kinopanorama tient bon, 60, avenue de La Motte-Piquet, 75015 Paris, tél. : 306-50-50. L'entrée est fixée à 6 et 9 F, il n'y a pas de publicité aux entractes, toutes les qualités en somme.
Le cinéma Empire, avenue de Wagram, salue sa réouverture avec une **semaine d'action cinématographique contre la censure** qui devrait vous tenir en haleine jusqu'au 30 avril. L'entrée sera entièrement libre dans la mesure des 1 500 places disponibles. Chaque soir seront projetés des films interdits ou l'ayant été. Le thème de ce soir sera « la liberté d'expression et la violence », on verra notamment **Indien Fender**, de Robert Cordier et **La question ordinaire**, de Claude Miller où il est fortement question de la torture durant la guerre d'Algérie.
A savoir qu'il faut espérer que le festival parviendra à son terme, vu le risque de voir la police intervenir pour saisir les copies des films hors la loi.
MUSIQUE
Perception, le groupe des musiciens les plus free de Zao, sera ce soir et pour une semaine au Chat qui Pêche, rue de la Huchette.

le cinéma Empire d'avant hier c'est à l'Olympic, rue Boyer-Barret, Paris 14ème

Vendredi 26 avril

THEATRE
Endroit bizarre, 2, rue d'Eupatoria, dans les cryptes de l'église Notre-Dame-de-Ménilmontant, se tient la première foire aux minispectacles qui ne sont pas forcément des minitalents. Il y a des gens du théâtre mobile qui ont pas mal traîné au café-théâtre du Fanal. L'entrée est entièrement gratuite et voici le menu : A 18 heures, **Tourne, marche ou crève**, pièce significative, à 20 heures, **La « Luitote »**, pièce démonstrative et à 22 heures, **d'Artagnan amoureux**, pièce historique.
CINEMA
La soirée du cinéma ~~Empire~~ sera placée ce jour sous le signe de la sexualité avec des titres prometteurs comme **Underground again** de Laure Gugghenheim, **La chiennerie** de Gabriel Auer et **Le sexe à l'envers** de Jean-Jacques Faure. Le fidèle lecteur est prié de se renseigner lui-même en ce qui concerne les horaires, qui ne sont pas encore parvenus à nos oreilles.
MUSIQUE
La Gamelle, qui est une association honnête, organise à 20 h 30 un concert à la Mutualité. Il y aura **Graeme Allwright**, des percussions avec **Marcel Sel** et **Nicolas Stuce**, de la **pantomime** avec **Pierre Trapet et Nicolas Stuce**. Le prix des places est à 16 F (La Gamelle est aussi un gentil petit restaurant de la rue Jean-Ferrandi, pas loin de Montparnasse).

Voilà pour l'après-midi. Le soir, dès 20 h 10 sur la troisième chaîne, vous passerez une 1/2 heure avec des **dessins animés** tchèques, roumains, canadiens et autres. En particulier les géniales aventures du baron de Münchausen de Karel Zeman. Et enfin, au ciné-club de la deuxième chaîne, à 22 h 35, dans la série « Aspects du cinéma japonais », le film de Mizoguchi : **La rue de la honte**. Son dernier film, et son sujet favori, la condition de la femme japonaise. Ici la prostitution dans le Japon contemporain et un rôle de femme interprété par Machiko Kyo.
CINEMA
La fête continue au cinéma Empire où la protection de la jeunesse fera hocher la tête à quelques-uns. On y verra **J'ai huit ans**, de Yan Le Masson, Olga Poliakoff et René Vautier ainsi que **Ice** de Robert Kramer.

Lundi 29 avril

MUSIQUE
Les objecteurs de conscience organisent un **gala au Bataclan**. Plein de gens au programme :
Yves Simon, Maxime le Forestier, Gilles Servat, Zao, Némo, Mahjun, Blue-Grass Connection, Lyonesse-Glazard Skeduz (c'est du celtique), Luc de Clerq et Jean-Yves Bossuel, Brigitte Fontaine, Areski et Pierre Barouh risquent d'y être aussi.
Vous ne verrez aucune objection à ce que ce gala démarre à 20 h 30 précises et que l'entrée soit à 10 F. Inutile d'amener votre casse-croûte, on vous promet à boire et à manger. Pour mémoire, le Bataclan se trouve 50, bd Voltaire, métro Oberkampf.
CINEMA
Les spectateurs du cinéma Empire sont invités ce soir à passer un contrat de justice avec la censure au sujet de l'Algérie et de l'avortement avec **Liberté au féminin**, ciné-tract de Amalvy et Poljinsky, plus **Octobre à Paris** de Jacques Panijel.

Mardi 30 avril

RADIO
On ne parle jamais de radio dans **Actuel** et on va le faire aujourd'hui. Parfois, ça vaut la peine d'ouvrir le bouton du poste. A 21 h 20 sur France-Culture, dans la série des « Ateliers de Création radiophonique », Sylvie Marion et Andrew Orr présentent : **Pied, Contrepied, mysticisme post-industriel**. Vous y entendrez causer de drogue, d'ovnis et de politique, agrémentés d'une interview de Timothy Leary et de quelques messages venus de Mars et de Vénus.
L'émission est suivie, comme chaque mardi, de **Court-circuit, Courant alternatif**, à 23 h 20, qui est, nous dit-on, une des bonnes choses que l'on peut entendre à l'Oèreteéffe.
CINEMA
Le problème de l'argent clôturera ce soir le festival gratuit contre la censure du cinéma

Vendredi 3 mai

CINEMA
En ce radieux jour de printemps commence à la M.J.C. du Blanc-Mesnil une **quinzaine écologique** qui se terminera le 14 mai.
Jeremiah Johnson, de Sydney Pollack, le samedi 4 à 15 heures. Avec le très beau Robert Redford (pour les dames). Jeudi 9, à 21 heures, un film sur **Minamata**, qui vous donnera des frissons de pollution dans le dos. Le 10, à 21 heures encore, un court-métrage sur l'environnement, suivi d'un débat. A 15 heures, le samedi 11, le film de J. Boorman, **Délivrance**. Et le lendemain, le film d'un cinéaste que nous aimons bien, Gilles Carle, **La vraie nature de Bernadette**. Pour clôturer le tout, le mardi 14 à 21 heures, **un débat sur les alternatives écologiques**, à notre monde sans lumière et sans joie.
Tout est écologique dans cette quinzaine, et le buffet garanti non pollué. Participation réclamée pour les films : 15 F. Adresse : 76, rue Victor-Hugo, 93150 Le Blanc-Mesnil. Tél. : 931-01-38.
MUSIQUE
Préparez vos oreilles pour une bonne séance de jazz électronique avec **Charles Austin, Joe Gallivan et son trio**. C'est à 21 heures à l'American Center, 261, bd Raspail, tél. : ODE. 99-92. Les places sont à 10, 12 et 15 F. Il vous reste la journée de demain pour faire la quête au cas où vous seriez démunis, car le même concert se renouvellera demain, même heure, même endroit.
Yasmina, qui se compose de Serge Bencissou et Jean-Claude Corbel à la guitare, Laurent Cugny au piano, Houary Talbi au saxo ténor et à la flûte, Bruno Tocanne à la batterie et Didier Thibault à la basse, donnera dans la nuit un concert au Gibus, 18, rue du Fg-du-Temple, 75011 Paris. Tél. : 700-78-88.

Samedi 4 mai

MUSIQUE
A 15 heures et pour 3 F si vous êtes membres et 5 F si vous ne l'êtes pas, il y aura une séance d'introduction au jazz électronique sous les lambris du Centre Américain du bd Raspail. **Joe Gallivan** jouera du synthétiseur Moog et du générateur à percussion, **Charles Austin** de la flûte électrique, du piccolo, de la flûte alto, du saxophone alto ténor et aussi du hautbois et percussions et gongs. A 21 heures le concert de la veille (mais pour cela il faut repasser à la caisse). On présume que ça va être bien.
Si vous êtes portés sur le risque, rien ne vous empêche de vous installer entre 15 et 19 h 30 sur une banquette du Golf Drouot où l'on vous promet la visite d'un groupe allemand pas très connu : **Motyvation**.
VIDEO
Tous les samedis à 14 heures, le Café d'Edgar a eu la bonne idée d'ouvrir un **atelier vidéo**, 58, bd Edgar-Quinet, 75014 Paris, tél. :

Il nous faut redire encore que si vous voulez qu'on parle de vous il faut nous envoyer vos lettres avant le 17 du mois de mai, que nous finissons par croire que le timbre-poste n'existe plus en province ou alors que la vie y est devenue bien triste. Nous voulons bien être une grande bassine, encore faut-il la remplir d'une eau pure.

des flammes. Malgré le malheur qui les frappe, on leur a volé tout leur matériel. A savoir : 1 sono « GP » 500 W, 1 Hi-Watt 200 W, 2 Carlsbro 200 W, 1 batterie « Orange », 1 violon, 1 guitare « Gréco », 4 saxos ténor Selmer, Alto volnet, Soprano, Sopranino, 1 flûte traversière.
Pour pouvoir se repayer le matériel, **Barricade II** balaie jour et nuit les locaux d'**Actuel**. En attendant la reprise de leurs « Con sert » en mai, tout joyeux drille peut leur envoyer dons, prêts de fric ou matériel à Luc Heller, 10, cours des Alpes, 13 - Aix-en-Provence.

Jeudi 9 mai

MUSIQUE
Brigitte Fontaine et Areski dans un nouveau spectacle : au **Palace**, 8, rue du Fg Montmartre, à 22 h 15. Places à 15 F. Allez-y, vous serez surpris et c'est vraiment bien. Ça dure jusqu'au 9 juin.

Vendredi 10 mai

MUSIQUE
L'American Center qui se noie dans le jazz depuis pas mal de temps récidive ce soir à 21 heures avec un **concert MDG**, à savoir que MDG n'est pas un PDG, que l'aventure c'est l'aventure, qu'il faut savoir prendre des risques, etc. C'est dans les 10, 12 et 15 F habituels. A signaler cependant que l'American Center nous a rarement déçus dans le choix de ses concerts.
THEATRE
Il y a toujours des pièces marrantes et de qualité, le vendredi soir à 21 heures au **Théâtre de Fortune**, 147, bd Auguste-Blanqui, métro Glacière. L'entrée y est gratuite ainsi que la sortie.

Samedi 11 mai

MUSIQUE
Satan en personne, dans le fond pas plus prétentieux que les autres donnera un concert entre 15 et 19 h 30 au Golf Drouot. Le Golf Drouot étant un berceau, la régression n'est pas affolante.
Malicorne, qui déniche des chansons si belles dans le genre traditionnel qu'on dirait de la musique indienne, du folk bandant et on en dirait encore plus si on avait la place, « Pierre de Grenoble » vous arrachera des larmes entre deux bourrées bien senties. A 15 heures à la M.J.C. de Fresnes. Bon, ne quittez pas sans motif vital cette bienveillante M.J.C. qui vous offre un hoot nanny (ils veulent cette orthographe, c'est leur problème), histoire de vous faire patienter jusqu'à 21 heures, heure bénie où vous découvrirez **Vom Mal**, des Allemands installés en France, fous d'improvisations, de sons inouïs, et de jazz rock électrique très audible.
CINEMA
Draveil se trouve en banlieue, dans cette banlieue il y a une malheureuse M.J.C. qui en est à sa 22e nuit du cinéma et espère bien à cette occasion dépasser le cap des 10 spectateurs habituels, d'autant plus que les films

LE FANTASQUE TIQUE

Ils étaient nombreux, ces jeunes amateurs aux canines assoiffées de cinéma fantastique, à venir faire leur chemin dec roix durant toute la Semaine Sainte, au Monge-Palace. C'est dans ce temple que se tenait la 3e Convention française du cinéma fantastique et de S.F. Meilleure que les deux précédentes, plus mauvaise ? Je n'en sais rien n'ayant pas assisté aux autres. Mais un fait est sûr, cette convention était celle du navet de série B. Car sur plus de 30 films, pas un seul n'a réellement retenu l'attention. Quant au jury, composé de gens de l'O.R.T.F., ou de critiques, il décerna le prix suprême du festival, la Licorne d'Or, à « Te Wicker Man » avec Christopher Lee, qui, lors de la projection, s'était fait gaillardement huer... Non, à vrai dire, après une semaine de projections intensives, un sentiment de déception envahit les spectateurs. Sauf peut-être quand ils repensent à ce génial « One Million B.C. », sorti depuis au studio Action Christine. Grand moment dans le cinéma des années 40, que ce film avec Victor Mature, sommet jamais atteint depuis dans le kitch le plus débile. Et avec en plus, un léger pastiche des monstres de King Kong, ce qui permet de voir des combats d'hommes préhistoriques avec des éléphants déguisés, par les maquilleuses de la M.G.M., en mammouths...

C'était quand même, le iflm le plus fantastique de cette convention. Le plus fantastiquement drôle !

ROTO LE RATE.

P.S. : Roto le Raté est un feignant et a raté la meilleure soirée du festival, celle de samedi. Nous eûmes un excellent film de terreur américain, « Seizure », avec l'époustouflante Martine Beswick, précédé de l'hilarant pastiche simiesque « Schlock » de John Landis, une sorte de Woody Allen s'emparant de King Kong et de 2001. Pour terminer, un film de cul comme nous n'en connaissons pas encore en France et dont le titre peut se traduire par « Le malin dans Mme Jones », titre intéressant qui recouvre cent minutes de pipes et de branlettes, ce qui peut paraître long à certains.

Y.F.

Samedi 27 avril

MUSIQUE

Tac Poum Système sera aujourd'hui à partir de 15 heures au Golf Drouot et demain encore au même endroit à partir de 21 heures. Ces vieux bourlingueurs de la pop vous feront guincher comme jamais.

A 15 heures à la M.J.C. de Fresnes, 2, avenue du Parc des Sports, tél. : 237-63-42, un concert de folk : **Grelot Bayou**, qui fait dans le style cajun, **Flingou 37 1/2** (blue grass) et du folk celtique avec **Arbreskennerien.** Toujours à la M.J.C. mais à 21 heures, **Castelesmis**, un duo mignon tout plein à la guitare sèche, et peut-être **Maurice Benin.** Chaque concert pour la modique somme de 8 F.

S.E.R.L., qui est un groupe de rock antillais, ce qui change un peu, mérite le déplacement à St-Germain-en-Laye, sans doute dans une quelconque M.J.C. On nous assure que c'est remarquable.

CINEMA

C'est l'O.R.T.F. qui sera ce soir sur la sellette du **cinéma Empire**, avec des productions qui n'ont jamais été programmées à la télévision et dont la liste restera secrète jusqu'au dernier moment. Un peu de mystère n'a jamais fait de mal à personne.

CHANSON

Soirée du jump à H.E.C. à Jouy-en-Josas avec **Pierre Vassiliu**, un chanteur français qui a écouté Crosby Still and Nash, des musiciens superbes, un spectacle décontracté, la chanson française tombe enfin la cravate.

Dimanche 28 avril

MUSIQUE

Magma à 15 heures à la M.J.C. de Fresnes, le tango teuton à 10 F la place. Profitez-en, il est si foudroyant que de nombreux pays commencent à s'en apercevoir. On les verra de moins en moins en France. Le groupe a encore gagné en cohésion et en énergie.

Défi science mental sera à 16 h 30 et pour 10 F à la M.J.C. de Palaiseau.

TELEVISION

Douillettement installés chez vous, pourquoi en sortir alors que trois bons petits films vous attendent : **Winchester 73**, un des meilleurs westerns d'Antony Mann avec James Stewart à 17 h 05 sur la première chaîne. L'histoire du fusil le plus rapide de l'Ouest.

Empire. Vous dégusterez en toute quiétude **Faire la déménageuse**, de José Varéla, **Sucre amer**, de Yan Le Masson et deux ouvrages collectifs, **Le Raisonnable**, de l'U.P.C.B., et **Quand on aime la vie on va au cinéma**, de l'équipe de la revue théorique **Cinéthique**.

Mercredi 1er mai

CINEMA

Ne manquez pas de consacrer un après-midi à vous perdre dans le labyrinthe inextricable du film de Rivette, **Out I Spectre.** Sous couvert de monter le Prométhée d'Eschyle on s'y livre à de mystérieuses activités dont vous ne saurez jamais rien mais vous n'en finirez pas de deviner. Un film qui laisse libre cours à tous les soupçons, inquiétant et stimulant pour l'imagination. Cela dit, cet après-midi n'est sans doute pas le seul disponible, mais le film quittera peut-être l'affiche un jour, ne pas remettre au lendemain. Au studio Git-le-Cœur, 12, rue Git-le-Cœur, tél. : DAN. 80-25.

MANIFESTATION ?

A ce qu'il semble, nous n'irons plus cette année fouler le doux pavé des boulevards Beaumarchais et de Filles-du-Calvaire. La C.G.T. et le P.C.F. ont décommandé leur grand défilé pour ne pas effaroucher le bourgeois. Il y aura peut-être une manif gauchiste.

Jeudi 2 mai

CINEMA

Die bitteren Tränen der Petra von Kant. Il s'agit, comme le titre l'indique, d'un film allemand du jeune metteur en scène R.-W. Fassbinder. Il n'a qu'une seule chance sur deux d'être chiant. Présenté en v.o. au Gœthe Institut à 18 h 15 et 20 h 30.

PEREGRINATION BANDANTE

Au Rond-Point de la Défense, rebaptisé Parvis pour la circonstance, Air France nous a offert une grosse bulle de plastique à air pressurisé, où Walt Disney, une fois de plus sorti de sa tombe sans permission, nous propose sa dernière trouvaille : un panorama complet des U.S.A. de 360 cartes postales filmées en 360°, c'est-à-dire tout autour de vous. Ça passe tous les jours sauf mardi de 11 heures à 19 heures, jusqu'au 31 juillet, et ça ne coûte pas un rond. Point. Ah ah ! Il est recommandé de venir accompagné.

326-13-68. Cet atelier est en principe réservé aux 12-16 ans.

TELEVISION

Un feuilleton sur le **Kung Fu** dont un Belge sympathique, Léon Dingo, vous parle quelque part dans ce numéro. Il passe en tranches d'une heure tous les samedis. (cf. p. 81).

Dimanche 5 mai

PIEGE A CONS

Pour connaître d'avance le résultat de ce premier tour des élections, téléphonez vers 22 heures à **Actuel**, qui sait tout. On vous y répondra : cher lecteur, les élections t'ont obscurci le cerveau au point de n'avoir pas remarqué que la seconde chaîne repasse le chef-d'œuvre du film noir, **Le faucon maltais**, de John Huston avec Bogart, Peter Lorre et Mary Astor, presque aussi bon que le roman de Dashiell Hammet, et toi tu perds ton temps à envoyer des coups de fil en pleine nuit.

Lundi 6 mai

MUSIQUE

Blood Sweat and Tears, indéracinables vieux ringards du rock dents blanches-haleine fraîche.

A 21 heures, sous le chapiteau de Galaxy, 211, avenue Jean-Jaurès, 75019 Paris, métro Porte de Pantin.

Le forum de musique contemporaine de ce mois est consacré à **Dieter Schnebel.** Auditions, partitions, analyses, débats, toujours organisés par notre distingué confrère **Musique en Jeu.** Dans le cadre prestigieux du Gœthe Institut, 17, avenue d'Iéna. Tél. : 723-61-21. La soirée commencera à 18 h 30.

TELEVISION

Bo Widerberg, dont nous avons souvent apprécié les films, nous offre sur la troisième chaîne son **Elvira Madigan** dont nous gardons le souvenir ému d'un chef-d'œuvre.

Mardi 7 mai

MUSIQUE

Le groupe de recherches musicales de l'O.R.T.F., vous convie dans ses murs, Maison de l'O.R.T.F., à 20 h 30 à l'occasion d'un concert dont le programme suit. **F.-B. Mache** : La peau du silence, **André Boucourechliev** : Faces, **Iannis Xenakis** : Pithoprakta, **Ivo Malec** : Gam(m)es. Un orchestre philharmonique interprétera toutes ces œuvres. Les renseignements complémentaires s'obtiennent en téléphonant au 224-34-51.

CINEMA

L'Institut de l'Environnement qui ne recule devant rien ou presque nous offre à 18 h 30 une séance de cinéma gratuite. Dans le cycle des projections sur l'architecture et l'urbanisme, **Rythme de la ville**, d'Arne Sucksdorff et **L'exil en banlieue**, de l'Office national du film canadien devraient en principe retenir quelque peu votre attention. L'Institut de l'Environnement se trouve 14-20, rue Erasme, 75005 Paris. Tél. : 325-42-61.

Mercredi 8 mai

CINEMA

Ce jour et les deux suivants, dans le cadre toujours aussi prestigieux du Gœthe Institut, une rédrozbegdif de **comédies musicales allemandes** des années trente. Six programmes différents en v.o. Y a pas qu'l'**Ange Bleu** mais on n'en a jamais vu d'autres. On aime sûrement beaucoup ça. Les films commencent à 18 h 15 et 20 h 30.

MUSIQUE

Barricade II à 21 heures à la Fac de Jussieu, au peu de profit de **Libération.** Les Huns, les Wisigoths et les Vandales du rock qui crache

proposés sont toujours à voir ou revoir. Cette nuit des mangeurs de pellicule débutera à 21 heures avec **Rosemary's baby** de Roman Polanski et se poursuivra à 23 heures avec **Le bal des vampires** du même Polanski chéri. L'entrée vous soulagera de 8, 10 ou 12 F et s'effectuera au cinéma « Orangerie » situé sur la place de 91 - Draveil.

Dimanche 12 mai

THEATRE

Si vous aimez les histoires légendaires, les contes fantastiques et les récits extraordinaires, trouvez-vous à 15 heures à la salle Gémier du théâtre national de Chaillot, place du Trocadéro. On y joue **Les Miracles**, création du théâtre national de Chaillot, mise en scène de Antoine Vitez. Il s'agit des miracles de l'Evangile, proches du rêve de chacun : marcher sur l'eau, monter droit au ciel, revivre après la mort, etc. Les acteurs y déploient parfois des miracles d'acrobatie. Places à 10 et 15 F.

Lundi 13 mai

THEATRE

Les danseurs de Bali sont de retour à Paris et personne ne s'en plaindra vu qu'ils sont là pour de nouvelles représentations de **La Sorcière de Dirah**, d'après une légende de Bali. Ceux de nous qui l'ont vu retourneront les voir, parce que c'est simple et beau comme la beauté toute nue. Ne ratez pas ces acteurs-danseurs indonésiens, ils quittent la Gaieté Lyrique le 22 mai et ne reviendront sans doute pas nous voir une troisième fois.

Mardi 14 mai

MUSIQUE

Gaston, de la Vieille Herbe, s'est laissé draguer par Barry Dransfield et, reconnaissant, lui a offert la soirée du 14, autrement dit, plantque ta femme, prends ton fiddle, ouvre grand tes oreilles et voici **Barry Dransfield-folk-sex-star** des années 70. Et en plus il joue très bien du violon. D'ailleurs, préparez-vous à tomber, il draguera toute la semaine dans la région parisienne. La Vieille Herbe se trouve toujours 12, rue Censier, les gens arrivent à 20 h 30. Si vous préférez une soirée avec **Toru Takemitsu**, rendez-vous à l'espace Pierre-Cardin (ce soir on n'en sort pas), à 20 h 30. Le prix des places oscille de 10 à 45 F, mais bien coiffé et avec un joli sourire on s'en sort toujours. Les pas sûrs d'eux peuvent taper leurs parents et réserver par téléphone au 265-97-60 (il s'agit de musique contemporaine japonaise, incidemment).

CINEMA

Si vous avez envie de voir bouger des images sans sortir un rond, l'Institut de l'Environnement est votre bonne mère. A 18 h 30 on vous balance si vous ne mettez pas trop les pieds sales sur le siège de devant, **Le Corbusier, bâtir ?** de Pierre Chenal, **Pour une vie, pour une ville** de Manuelle Roche, **Le Corbusier, architecte du bonheur**, de Pierre Kast et **L'abbaye de Thoronet** de Jean de Casembroot. Les titres sont débiles, d'accord, mais si vous saviez par qui sont choisis les titres des films !

Mercredi 15 mai

THEATRE

Vous avez jusqu'au 26 mai pour ne pas rater deux pièces de Ray Bradbury, **Le piéton**, où il est question de l'impossibilité de marcher dans la rue et **La savane** qui cause de la mécanisation qui bouffe les êtres dits humains. Bradbury est un bon auteur et le Biothéâtre est un bon théâtre dont le seul défaut est de faire relâche le dimanche. Les places sont à 10, 15 et 20 F, le Biothéâtre se situe 4, rue Marie-Stuart, 75002 Paris. Tél. : 508-17-80.

Jeudi 16 mai

MUSIQUE

Premier jour de 4 jours de rock et de pop à H.E.C. à Jouy-en-Josas. Aujourd'hui à 21 heures, **Soft Machine.** Il n'y a plus qu'un seul membre du Soft originel, l'organiste Mike Ratledge, mais tous les nouveaux venus sont des musiciens émérites. Une tartine de musique nourrissante et bourrative pour amateurs affamés.

Comment va-t-on à Jouy ? Soit en train jusqu'à Versailles puis faire du stop, soit par la route en prenant l'autoroute de Chartres, sortie de Vauvallon après le Petit-Clamart. Il y aura peut-être des navettes organisées depuis le Pont de Sèvres. Téléphonez à H.E.C. : 956-43-62.

S.E.R.L., groupe martiniquais dont on parle quelque part ailleurs dans ce calendrier, se joindra aux festivités.

CINEMA

Moi, un Noir, de Jean Rouch. Un film qu'on avait bien aimé à l'époque (1959), dont on ne se souvient plus tellement, et qu'on reverra avec plaisir.

Au Musée des Arts Décoratifs, 107, rue de Rivoli, 75001 Paris, à 17 heures.

Vendredi 17 mai

MUSIQUE

Deuxième jour de musique à H.E.C. où vous pourrez entendre et voir le trio de **George Arvanitas** et **Michel Portal** le grand saxo ténor français devant l'éternel.

CINEMA

Les habituels **films underground de l'American Center** présentés par Piero Heliczer, ce soir et demain à 21 heures. Parmi lesquels **Marvo Movie** de Jef Kenn, **Sourire** de Paul Dopff et **Cosmic Ray** de Bruce Conner (musique de Ray Charles). Malgré l'inconfort de la salle, on y voit parfois des choses intéressantes.

Samedi 18 mai

MUSIQUE

Troisième jour de musique à H.E.C. avec **Bill Coleman** et le trio de **Kenny Clarke** avec Jimmy Gourley et Eddy Louis. Un peu dur, sauf pour ceux qui aiment le trip rétro.

Goofy au Golf Drouot. Un petit groupe bien de chez nous, entre 15 heures et 19 h 30. **Dick Annegarn** sera là, parmi d'autres au festival qu'organise le club de Folk T.M.S. dans l'église Saint-Germain-des-Prés.

BANDES DESSINEES

Festival de B.D. d'expression française aujourd'hui et demain à Clichy, Maison du Peuple, 39, bd du Général-Leclerc.

On y verra plusieurs expositions rétrospectives sur : Alain St Ogan, la B.D. en 1974, le phénomène B.D. On y verra aussi des films, comme **Astérix et Cléopâtre, Fritz the Cat, Lucky Luke,** etc. Des éditeurs et des dessinateurs seront là, avec leurs œuvres. A l'occasion de ce festival, un concours de B.D. est ouvert à tous. Stands et foire aux fanzines. Pour tous renseignements, téléphonez au 270-03-18 de 15 heures à 21 heures. Si vous avez des B.D. qu'on vous refuse partout, n'hésitez pas à les contacter, ils cherchent des jeunes dessinateurs inconnus pour l'expo.

Dimanche 19 mai

MUSIQUE

Dernier jour à H.E.C. avec un festival en plein air qui commence à 15 heures. **Hawkwind,** les rois du space rock, peut-être **Rory Gallagher,** le roi du fender blues, **Au Bonheur des Dames,** les rois du twist, **Peter Hammill,** le roi de Van der Graaf et sans doute **Kevyn Coyne,** le roi des chanteurs nasillards.

Contrepoint de 13 h 30 à 15 heures à la fête de l'Avant-Garde, parc Montreau à Montreuil. Contrepoint ou « apprenez le Soft Machine en 10 leçons » ; ils sont imbattables sur ce terrain.

Pour tous renseignements, s'adresser à Jean-Pierre Weiller, 588-47-74.

On signale en dernière minute qu'il y aura également **Captain Beef-Heart.** Et probablement des groupes provinciaux de qualité et peu connus comme **Stradivarius** de Bordeaux. C'est un vrai festival pop qui s'annonce sous les futaies du management. Merci, grand commerce !

TELEVISION

C'est le deuxième tour des élections. Agitation habituelle et commentaires de potiches godiches.

Lundi 20 mai

RADIO

Sur France-Culture, comme 2 % de l'élite intellectuelle française, nos lecteurs vont écouter **Black & Blue,** émission sur le jazz. Aujourd'hui, Marjorie Alessandrini causera sur le thème le blues, le jazz et la B.D., suivie de près par des disques de Cécil Taylor, un des meilleurs pianistes de jazz à mon avis à moi. Vous pouvez suivre cette émission tous les lundis à 22 heures, mais elle ne vaut pas toujours le déplacement. Ce soir, si.

CINEMA

La République est morte à Dien Bien Phu. Pas la nôtre, pas encore, celle d'avant, la IVe. Il s'agit d'un film de montage sur la guerre d'Indochine, réalisé par M. Jérôme Kanapa avec le concours de Philippe Devillers et un commentaire de Jean Lacouture. On y retrouve les meilleurs acteurs de « Français si vous saviez », De Gaulle, Mendès-France et Salan toujours en forme, d'étonnantes images de Hanoï dans les années 30, un pousse-pousse qui traverse la ville sur une musique de Vassiliu, qui vous feront plaisir à voir.

Mardi 21 mai

CINEMA

Notre vieil ami, l'Institut de l'Environnement, présente ce soir, toujours pour pas un rond, **Main basse sur la ville.** C'est certainement, avec **Salvatore Giuliano,** le meilleur film de Francesco Rosi. Il est génial. Rod Steiger, dans le rôle d'un promoteur immobilier. Si vous n'êtes pas encore alliés à l'Institut de l'Environnement, depuis le temps qu'on vous en parle, c'est que vous êtes vraiment durs d'oreille !

Mercredi 22 mai

MARIONNETTES

Le Musée Guimet qui se trouve être mieux que la mosquée et le temple réunis, nous emberlificotte une fois de plus dans les rêves. Il s'agit cette fois de l'Indonésie et de son théâtre de marionnettes qui se trouve d'ailleurs être un théâtre d'ombres. Ça s'appelle **Wayang Kulit** et c'est en seconde partie, la première partie étant consacrée à un film sur la fabrication, le maniement et le jeu du théâtre de poupée qui, comme chacun le sait se nomme **Wayang Golek,** et qui serait plus approprié à porter le nom de théâtre de marionnettes, subtilités orientales. Une pièce du répertoire Callisque ponctuera cette soirée. Il est de bon ton de s'asseoir à 20 h 30 sur son siège, une légère participation aux frais sera poliment réclamée. L'adresse et le téléphone du Musée Guimet sont en bonne place dans tous les annuaires.

Jeudi 23 mai

EXPOSITIONS

Pâques est passé mais vous pouvez aller faire un tour à la galerie Lacloche où se tenait depuis le 25 avril et jusqu'au 25 mai, **21 travaux de Sydney Francis sur le cinématographe.** Lacloche se trouve 24, rue de Grenelle.

Ce mois-ci, l'Arc 2 présente un peintre, **Jacques Poli,** un sculpteur, **Chase Riboud,** un dessinateur **Alexandre Delay** et une collectionneuse **Annette Messager.** Elle enferme ses idées et ses souvenirs dans de petits cahiers bien ficelés et étiquetés. Bref, comment collectionner sa propre vie, et exhiber devant vous les petits tiroirs de sa tête.

Vendredi 24 mai

MUSIQUE

Tous les vendredis soirs à 21 heures, si vous trouvez 3 francs en cherchant bien dans le fond de vos poches, il vous sera possible d'entrer au **Fok-Club Cybèle,** où il se passe assez souvent des choses dans le genre petite surprise intéressante. C'est 63, rue Bichat, 75010 Paris.

Samedi 25 mai

MUSIQUE

L'American Center nous offre une grande surprise en laissant le champ libre à 21 heures à **Bob Reid et Emergency** qui nous balancent un concert de jazz. Le jazz en cette saison est un peu cher le kilo, l'entrée plafonne à 10, 12 et 15 F, c'est comme ça, on y peut rien.

On nous promet un peu moins cher un week-end, aujourd'hui et demain donc, **Irlandais et Breton** à la M.J.C. de Fresnes. On prévoit, comme dirait Paul, de la musiquette, de la danse, du cinéma, et libre à vous pour l'improvisation du reste.

Dimanche 26 mai

DANS LA RUE

Venez danser et rire au son des fanfares venues des quatre coins du pays, telle est l'invitation du comité des **fêtes de Suresnes** et du Théâtre Jean-Vilar. Programme très réjouissant pour tout le week-end qui débute samedi 25 mai à 20 heures ; trois bals popus sur les trois grandes places de Suresnes. Extinction des feux à 22 heures. Dès le lendemain matin, de joyeux défilés envahiront les rues à partir de 10 heures. Vous entrerez ensuite librement à 16 heures au Théâtre Jean-Vilar pour un concert-spectacle où la plus brillante fanfare recevra un prix.

Soyez nombreux !

S'adresser place Stalingrad à Suresnes, tél. : 506-57-18.

Lundi 27 mai

MUSIQUE

Le Musée Guimet, qui est un havre comme chacun sait ou devrait le savoir (malgré la participation aux frais qui nous chatouille un peu mais ne dépasse pas 20 F), invite ce soir à 20 h 30 , **6 artistes du Bangla-Desh** (rare à Paris), tous gentils chanteurs et musiciens qui présentent deux récitals de folklore. Les annuaires trouvent toujours l'adresse du Musée Guimet au bon endroit.

Mardi 28 mai

MUSIQUE

Le **Bangla-Desh** continue au Musée Guimet, à 18 heures, même programme qu'hier, même participation, même pied.

Mercredi 29 mai

MUSIQUE

Boys of the loug, groupe composé de 2 Irlandais et 2 Ecossais, accompagnés de flûtes, violons, mandoline, guitare, concertina, bohân, installeront leur petit déménagement à 21 heures à la fac Jussieu, Amphi 34 A. Ils sont biens ces petits, nous dit un passant chevelu, ils sont pas mal nous souffle un de nos rédacteurs, ils sont à voir disent des copains réveillés brusquement au téléphone.

Jeudi 30 mai

CINEMA

La pyramide humaine de Jean Rouch, film où Jean Rouch, se prenant pour un pharaon, a essayé de contempler 40 siècles de surpopulation et n'est pas au bout de ses peines ! Aux Arts Décos, 107, rue de Rivoli, 75001 Paris à 17 heures.

Province

ALENÇON

Musique : Gilles Servat donnera un concert au profit de la veuve éplorée à 21 heures à la M.J.C. d'Alençon le 15 mai. **Ange** et **Louise Forestier** seront le 27 avril au parc Elan d'Alençon.

ALLONNES

Musique : Nuit des élections à Allonnes le 4 mai avec **Lemine Konk, Rufus, Catherine Lara** et un **super Hootenany** avec tous ceux qui ont ou n'ont pas envie de fêter l'événement.

AMIENS

La fête. Le carnaval des commerçants est cochon mais vous aidera à vous endormir sur de belles images, le vendredi 26 avril.

EZY-SUR-EURE

Musique : Patrick Abrial chantera le samedi 11 mai au soir à la Maison des Jeunes. Allez-y, ça redonnera le moral à la Maison des Jeunes qui s'est fait incendier bêtement et volontairement vers Noël, leurs et le tout en musique. C'est à 21 heures au chapiteau, place de l'ancien Champ de Foire. On peut louer par téléphone au 38-03-20. Les places sont à 14 et 25 F. **Steve Potts** sera le mercredi 15 mai à 20 h 45 au Théâtre municipal. Steve Potts and recent history, saxophone, 2 guitares, batterie, contrebasse. Places à 9 et 18 F. le 11 mai sera placé sous le signe de **Sleeping Beauty** et le 25 mai **Brigadoon** vous semblera avoir des allures de bande dessinée. Tous ces films sont sensés avoir un rapport plus ou moins lointain avec le rêve.

ROUEN

Musique : Franck Wright quartet, composé de **Bobby Few, Alan Silva** et **Muhammed Ali,** tous ces gens sont à entendre et seront là pour ça le 7 mai à 20 h 30 à la salle Ste-Croix-des-Pelletiers de Rouen. Les places sont à 10 F. Le 2 mai vous aurez eu le plaisir d'entendre **François**

prévu pour les 11 et 12 mai à Amiens. Le 7 mai 1972 le contre-carnaval avait été vivement réprimé. En 73 il y avait des flics partout au cas où. Combien y aura-t-il de forces répressives cette année pour vous empêcher de faire la fête en plus à l'intérieur de cette parodie de fête ? Groupes, individus, théâtreux, fanfares, folles et fous de joie, vous pouvez concrétiser ce projet en prenant contact avec Génie Vanthier, Pleure-la-Rougeaque, 39120 Chaussin.

AVIGNON

Musique : En Avignon il y a du soleil, des remparts et le théâtre du Chêne Noir, on ne sait pas trop s'il y a des gens en dehors du festival. Au Chêne Noir, rendez-vous le 27 avril à 21 heures avec **Karim,** chanteur libanais qui s'accompagne au luth et plusieurs orchestres tunisiens et algériens.
Zao y Zaottera (toujours au Chêne Noir) le lundi 6 mai à 21 heures. Le chêne en question est toujours planté 8, rue Ste-Catherine, tél. : 81-40-21. Toujours uh bon pied.

BORDEAUX

Théâtre : Ah, Dieu que la guerre est jolie ! de **Chilton** et **Littlewood,** pièce de circonstance, surtout à Bordeaux. Les critiques déliraient à l'époque mais c'est bien quand même. Au théâtre Barbey, cours Barbey, mardi 30 avril à 21 heures, ainsi que les 1er, 2, 3 et 4 mai à la même heure. C'est interprété par le groupe 33 pour la modique somme de 7 F.

CHALON-SUR-SAONE

Cinéma : Tout est axé sur le cinéma à la M.J.C. de Chalon. On vous balancera pour commencer **Tout va bien** de **Godard** et **Gorin** à 16 h 30, le mardi 1er mai et **La classe ouvrière va au paradis** d'**Elio Pétri** le même jour à 18 h 30. Après cela on vous branche sur le cinéma oriental mais pas orienté. Le 15 mai vous aurez la grande joie de retrouver **Le détachement féminin rouge** (Chine Populaire) et **La guerre des souterrains,** toujours venu de Chine Populaire. Le vendredi 17 **La cérémonie** (Japon) vous attend à 18 h 30. La Maison de la Culture est située 5, avenue Nicéphore-Niepce, tél. : 48-48-92. Chaque séance coûte 5 F.

COMPIEGNE

Musique : Le groupe **Novalis** est signalé le 18 mai à la M.J.C. de Compiègne.

DOLE

Musique : Musique et traditions populaires seront les deux fromages du Jura du 23 avril au 3 mai. L'union départementale des M.J.C. fait venir **Steve Waring,** le groupe **Mélusine,** et **René Zosso.** Les concerts auront lieu le 23 avril à Arbois, le 27 à Lons-le-Saunier, le 28 à Nozeroy l'après-midi dans la forêt de la Joux, le 30 avril à Dole et le 1er mai à Champagnole où il n'y a pas que du muguet. Des animations musicales auront lieu dans les rues, les bistrots, Zups, écoles, etc. Tous les jours, du 22 avril au 3 mai, dans différentes villes du Jura.
Le concert du 30 avril à Dole aura lieu à 20 h 30 à la M.J.C., place Barberousse, tél. : 72-10-68.
Cinéma : A la même M.J.C. **Le lit de la vierge** de **P. Garrel** qui n'est pas un film elle renaît tout juste de ses cendres.

FOUGERES

Musique : Folle nuit avec **Steve Waring, Graeme Allwright, Patric** et tous les minoritaires non touchés par la fièvre aphteuse. Le 25 mai.

GRENOBLE

Musique : Barricade II sévira le 7 mai à 21 heures à la fac de Grenoble.
Cinéma : Pleins feux sur les **Films d'animation** les 27 avril, 3, 4, 15, 17 et 18 mai à la Maison de la Culture de Grenoble. On ne sait rien de plus mais vous pouvez leur téléphoner au 87-74-11, ou leur rendre visite, 4, rue Paul-Claudel.
Théâtre : Miss Madona, par le Théâtre du Chêne Noir les 8, 9 et 10 mai au soir, à la Maison de la Culture.
Musique : Claude Nougaro, en collaboration avec l'Union des Femmes Françaises ! chantera le 12 mai à la petite patinoire de Grenoble, le soir sans doute (se renseigner à la Maison de la Culture).

HEROUVILLE-SAINT-CLAIR

Musique : Louise Forestier, la Québecquoise dégoisera le 16 mai à la M.J.C.

LILLE

Musique : On nous signale un concert gratuit ce qui est bon et en plein air ce qui est bien à l'Atrium, Lille sud, le samedi 25 mai. Le groupe s'intitule **Moebius** et fait de la rock music. Si le ciel fait du soleil, un pied joufflu se prépare peut-être.

LIMOGES

Musique : C'est flou mais on en parle quand même. Héliotrope, association récemment créée, présentera un groupe de **folk écossais** à Limoges à partir du 25 avril. Ils envisagent par la suite un concert avec **Tangerine Dream,** traînez un peu pour en savoir plus.
Cinéma : Les cinémas Omnia et Star se renvoient la balle place de la République. Les séances sont à 17 h 47 précises à l'Omnia et à 18 h 16 environ au Star pour les films suivants :
Rio Lobo de **Howard Hawks** le mardi 30 à l'Omnia et le jeudi 2 mai au Star. **Etat de siège** de **Costa Gavras** le lundi 13 mai au Star et le mercredi 15 à l'Omnia. **Butch Cassidy et le Kid** de **Roy Hill** le mardi 14 à l'Omnia et le jeudi 16 au Star. On a failli oublier **Voyage à deux** de **Stanley Donen** le lundi 29 avril au Star mais c'était presque volontaire.

MARSEILLE

Musique : On annonce **Zao** plus **Nucléus** plus **Von Mai** le 5 mai à 17 heures à la salle Saint-Georges. C'est un concert organisé par Music 70 qui prévoient également **Sonny Terry** plus **Brownie McGhee** plus **Country Joe** le 24 mai à 21 heures soit salle Saint-Georges soit à l'Opéra municipal de Toulon. On vous précisera tout ça au téléphone 60-96-82.
Le groupe **Barricade II** déjouera le 4 mai à 15 heures sous le chapiteau du Magic Circus.

MACON

Musique : Le jeudi 2 mai sera placé à Mâcon sous le signe des ballades et complaintes syndicalistes avec **Mouloudji, Francesca Solleville, Louis Navarre, Les Octaves, Eveline Gellert,** il y sera question du chômage, du chemin des travail-

Exposition : La **Marionnette,** art vivant, vous tend ses fils jusqu'au 15 mai à la bibliothèque municipale.

MONTPELLIER

Musique : Zao comblera les gens de Montpellier car il y donnera trois concerts les 7, 8 et 9 mai. On ne sait ni l'heure ni l'endroit mais ils posent en général de très belles affiches au préalable.

METZ

Musique : On installe tout pour vous faire une grande nuit Folk Song le 7 mai à partir de 21 heures au Palais des sports de Metz. Il y aura **John Wright** et **Catherine Perrier,** le groupe **Mélusine, Emmanuel et Phil, Jean-François Dutertre, Jean-Lou Baly, Dominique Régès** et **Mme Reichert plus Glenmor.** L'entrée est à 10 F, la location s'effectue à la M.J.C. Saint-Marcel qui vous offre une opération portes ouvertes du 27 avril au 7 mai avec des expos photos, poterie, artisanat et art floral japonais, à voir en passant prendre son billet.

MULHOUSE

Musique : On a eu vent d'un superbe machin dans le genre fête folk qui doit avoir lieu à Mulhouse les 3, 4 et 5 mai. Il y aura sur place de quoi manger, dormir, de l'audio-visuel planant et de la sono et même un piano juste. Il y aura aussi des ateliers Folky mais le lieu et les heures de ces réjouissances ne sont pas encore parvenus à nos oreilles cependant attentives, sortez un peu et vous rencontrerez des gens qui savent.

PERIGUEUX

Musique : Allez de temps en temps à La Cave, rue du port de Graule ; il y a du jazz, de la pop music et des chansons tous les soirs, programme à la petite semaine. Lisez aussi les trois journaux parallèles de Périgueux, c'est-à-dire l'**Acidulé, Uzézabu** et **Rotondulapup** qui sont distribués par Claude Giudre, 38, rue Taillefer, 24000 Périgueux.

REIMS

Musique : Serge Kerval chantera le 7 mai à la Maison de la Culture André-Malraux, 3, rue Chaussée-Bocquaine, Reims. Tél. : 47-93-44. Y chante pas souvent mais y chante plutôt pas trop mal.
Cinéma : Quelques titres en vrac si vous avez envie de cinéma, toujours à la Maison de la Culture. Le 27 avril verra finir **La troisième partie de la nuit,** le 28 avril **Black Moments,** un peu tristounet, le 4 mai sera le jour des **Martyrs de l'amour !**

Béranger mais on ne sait où ni à quelle heure.

SAINT-ETIENNE

Musique : Alain Bert chantera le dimanche 28 avril à 17 heures à la Maison de la Culture Le Corbusier de Firminy, tél. : 56-07-07, ça se passe au grand foyer et les places sont à 5 et 8 F, ce qui n'est pas cher la romance.

STRASBOURG

Musique : Jim Fulkerson, trombone qui trombone de façon agréable sera le 12 mai au Théâtre populaire de la Petite-France, 10, Grand-Rue et y jouera des pièces de **John Cage, Mauricio Kagel** et de musiciens encore inconnus, ce qui procure la subtile sensation de découverte.

SAINT-AIGNAN

Musique : François Béranger chantera le 2 mai à 21 heures à la fac de lettres.

SAINT-LO

Musique : Mona Lisa réveillera St-Lô le mardi 21 mai. C'est 6 F et c'est du solide, au Foyer Laïc, 5, bd Dollée.

TARBES

Musique : Zao sera le 10 mai au Centre socio-culturel de Tarbes.

THONON-LES-BAINS

Musique : Zao donnera un concert le mercredi 15 mai à 21 heures à la Maison des Arts et Loisirs, avenue d'Evian, tél. : 71-39-47.
Cinéma : Un tranquille festival de cinéma suisse aura lieu du 18 au 26 mai à la même Maison des Arts et Loisirs. Tous ces films sont à voir et il est conseillé de prendre un abonnement. Le samedi 18 mai à 20 h 30 **L'Invitation** de **Claude Goretta,** à 22 h 30 des courts-métrages. Le dimanche 19 mai à 17 h 30 encore **L'Invitation** pour ceux qui voudraient le revoir, à 20 h 30 **La mort d'un directeur de cirque de puces** de **Thomas Koerfer,** à 22 h 30 des courts-métrages. Le mardi 21 mai **Cette nuit ou jamais** de **Daniel Schmid** qu'il est conseillé de ne pas manquer, à 20 h 30. Le mercredi 22 mai **Retour d'Afrique** de **Alain Tanner,** vendredi à 20 h 30. Le vendredi 24 mai **La fille au Violoncelle** de **Yvan Butler** à 20 h 30. Le samedi 25 mai **L'Escapade** de **Michel Soutter** à 20 h 30 et le dimanche 26 mai de nouveau **L'Escapade** à 17 h 30, **Hannibal** de **Xavier Koller** à 20 h 30 et **Fanno Hill** du même Xavier à 22 h 30. L'entrée pour chaque film est de 4 et 6 F, on peut prendre un abonnement pour 6 films qui vous reviendra à 18 F si vous êtes jeune et à 24 F si vous êtes autre chose.

FETE FOLK A MULHOUSE

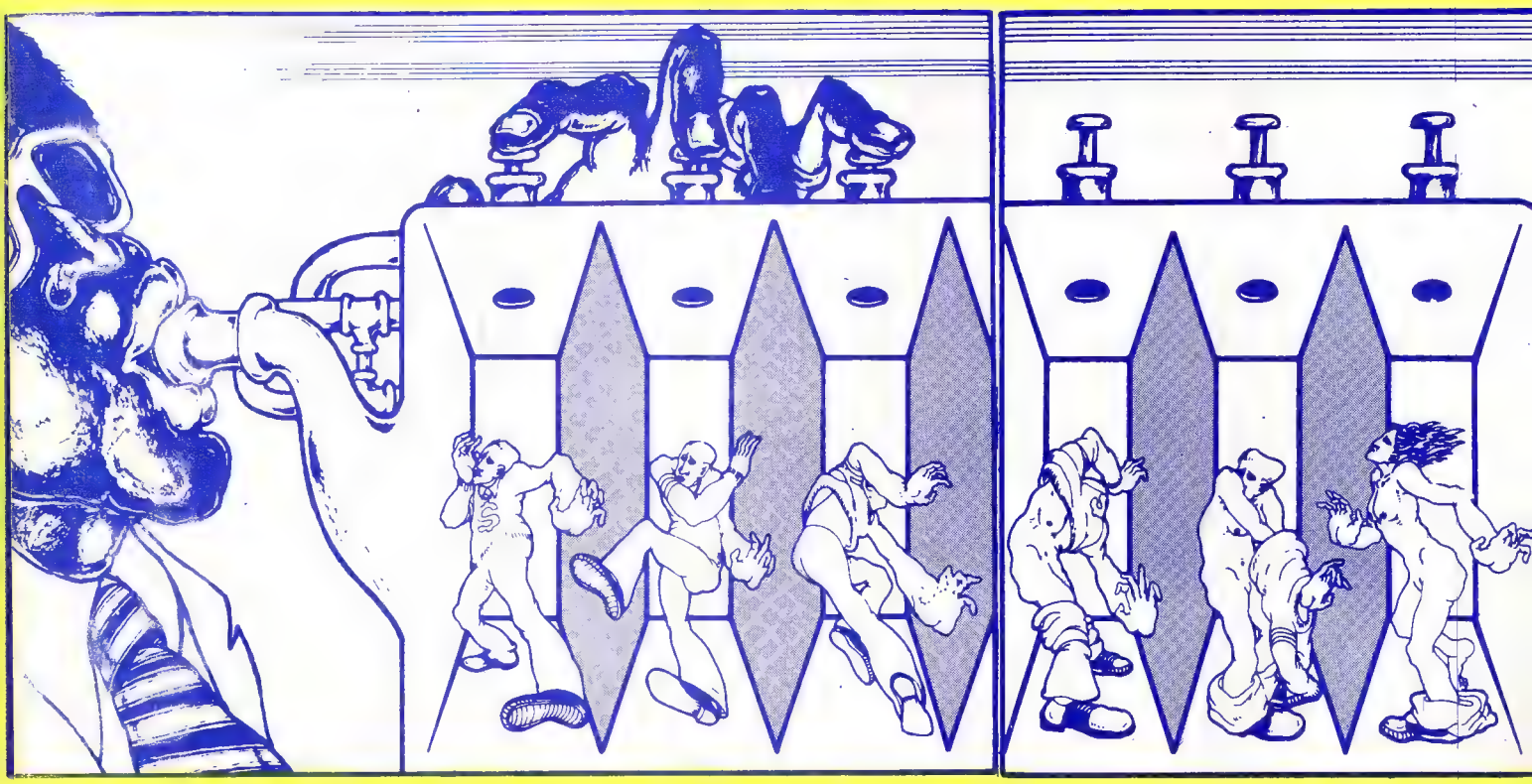
La grande fin est proche, aussi en attendant il est encore temps de faire un peu de musique pour rendre à ces derniers moments les hommages qui leur sont dus. C'est pourquoi une fête folk se déroulera à Mulhouse les 3, 4 et 5 mai à l'A.J. Mulhouse sise 37, rue l'Illberg. Le vendredi 3 mai de 18 à 24 heures on se livrera joyeusement à une préparation, toute la journée du samedi 4 mai à des ateliers folk qui se prolongeront dans la soirée. Le dimanche 5 mai sera intégralement consacré à des ateliers et des expressions folk. L'entrée des trois jours se fixe à 10 F, il y aura du ravitaillement et de l'hébergement prévus sur place. Un spectacle audio-visuel baignera l'ensemble dans une douce béatitude.

TEA SHOP A NANTES

On nous signale à Nantes le tea shop Ailleurs qui se trouve 9, rue Jean-Jaurès, ouvert de 12 heures à 1 heure du matin. On en parle parce que le thé c'est bon, non ? et aussi qu'on insiste pour qu'on le fasse en se mouchant dans une corbeille à papier.

Maxime Le Forestier, François Béranger, Dick Annegarn : des chanteurs qui s'implantent sans frime et sans campagne de promotion orchestrée par une maison de disques : il se passe de drôles de choses dans la chanson française, elles méritent qu'on y regarde de plus près. Le Forestier, c'est franchement tarte, Annegarn, on n'a pas encore entendu, **Béranger,** lui, vient de sortir son troisième album, et nous avons dressé l'oreille. Nous connaissons quelques endurcis du rock, de ceux qui n'ont pas écouté un seul disque de chanson française depuis dix ans, qui se passent le disque en cachette, un peu honteux mais contents. Pas de doute : les mots sonnent juste, l'humour ne tombe pas à plat, la musique pastiche joyeusement tous les styles de la variété. L'album **François Béranger** (disques l'Escargot, distribution C.B.S.) nous a donné envie de connaître le personnage.

« Mon dernier disque est vraiment bizarre, plus je l'écoute plus je le trouve bizarre. J'étais à la recherche d'une identité musicale... Ce n'est pas tout à fait ce que je veux faire, mais sur le plan du gag sonore, c'est assez réussi. Je ne sais d'ailleurs pas si cela apparaît bien comme un gag. Je m'en fous d'ailleurs. Jusqu'à ce disque j'ai fait des « chansons à texte ». La chanson française a toujours été une chanson à texte. Il faut en sortir. C'est pas qu'il faille dire des conneries, ou ne rien dire du tout, mais il faut que les chanteurs français se soucient un peu plus de la musique. Pour le prochain disque j'ai envie de travailler chez moi, j'en ai assez des studios. Les mecs avec qui je travaille sont tous dingues de sons et de prise de son, on devrait arriver à quelque chose de solide. Et puis maintenant, je veux faire du rock. Ce qui m'intéresse c'est la musique de groupe, c'est pas François Béranger. Il se trouve que jusqu'à présent j'ai amené un élément moteur dans les groupes avec qui je travaillais. J'arrivais avec des textes et une petite musiquette : une chanson, quoi. Alors je leur disais : « Voilà mon apport à moi, défoncez-vous là-dessus, et dites ce que vous en pensez. » Parfois ça a marché, mais rarement. Souvent ça s'est contenté d'être de l'accompagnement. Cela dit je ne jette pas la pierre, il y a tout un contexte culturel en France... Souvent, au moment de faire un disque je me trouve comme un con avec un arrangeur à qui je file mes chansons. Il écrit un arrangement, les requins arrivent au studio et moi je chante dessus en play-back. Comme on a toujours fait dans ce pays, ce qui est déshumanisant et con. De toute façon, le seul creuset véritable c'est la scène. S'il se passe quelque chose, c'est là, devant les gens, pas dans un studio.



Tu joues souvent sur scène ?

Je suis « vedette » en Belgique, j'y ai fait deux petites tournées. En France je fais des trucs pour les comités de soutien, pour les grèves, pour les occupations d'usine. Maintenant j'arrête un peu, sinon je ne ferais plus que ça. Depuis que **Libération** a publié mon numéro de téléphone l'engin n'arrête plus de sonner. Quitte à passer pour un salaud, je leur dis : « Les mecs, j'ai plus le temps, je suis pris, ou il me faudrait un peu de ronds pour les musiciens. » Il y en a qui comprennent et qui paient les musiciens au tarif syndical.

C'est quoi le tarif syndical ?

A Paris, c'est trente-cinq mille balles pour une soirée. Parfois je demande qu'au moins la sono soit correcte, que les gens puissent entendre.

Je fais des trucs dans les maisons de jeunes. Des mecs, sept ou huit, se groupent et puis t'appellent et te demandent de venir. Ils te filent la recette, tu leur donnes de quoi rembourser les frais et ils sont contents. Mais en France il y a des tiroirs : je ne vois pas comment on peut me programmer avec un orchestre pop. Ça m'est arrivé une fois, il y avait Gong et des Allemands avec un matériel de cinq tonnes qui se comportaient comme des fascistes, c'est tout juste si on a pu chanter. Ils avaient installé la batterie à un mètre du bord et ils ne voulaient pas la changer. Les gens n'étaient pas venus pour moi, c'est un drôle de pays, la France.

Et les disques l'Escargot ?

Initialement, c'est la boîte de Gilles Vignault. Il y a Vignault, Béranger, un Suisse nommé Buller, et c'est tout. J'ai pas de contrat, je décide à chaque disque. Avant j'étais chez C.B.S. L'envie de chanter m'avait repris en 68, j'avais fait une bande. Un copain me l'a piquée et l'a présentée au P.-D.G. de C.B.S., et voilà. J'ai signé un contrat de cinq ans. Je m'en suis un peu mordu les doigts, mais c'était nécessaire de passer par là. Je les ai beaucoup fait chier aussi. Je posais toujours des tas de questions, j'avais plus de trente ans, je les ai pompés à mort. Je collais des centaines de papiers « Le printemps sera chaud » dans les chiottes. Ils ne m'ont pas viré pour ça. Au début ils ont cru que ça allait marcher. J'ai fait deux disques, au troisième, ils m'ont viré. Ils m'ont dit que les chansons n'étaient pas bonnes. En fait, ces chansons sont sur le troisième disque et, ironie du sort, ils sont chargés de la distribution.

La semaine dernière j'étais cinquième au Hit Parade des drugstores, derrière Ringo. Ça m'a fait rire. Maintenant, quand je vais chez C.B.S. j'ai l'impression de des-

cendre d'une Rolls. Alors je leur dis, sadiquement : « Qu'avez-vous fait pour ça ? Rien ? Alors, fermez votre gueule et ne me faites pas chier. »
Virgin, encore et toujours, assure à elle seule une bonne moitié de la production discographique de qualité dans le domaine du rock. Ces intrépides Anglais viennent de réussir un coup de maître : ils ont signé **Captain Beefheart and the magic band** et sortent un album confectionné aux Etats-Unis, **Unconditionally guaranteed** (Virgin - import. Givaudan). L'agence Virgin mitonne pour le capitaine une grandiose tournée anglaise en juin, il en profitera pour enregistrer dans les studios de Virgin l'album suivant et passera peut-être en France.
De disque en disque, il devient de plus en plus difficile de reconnaître le Captain Beefheart d'antan : autant en prendre son parti, il a bel et bien tiré un trait sur sa période tortueuse et flamboyante. Le

nouvel album poursuit la veine simpliste et bon enfant de **Clear Sport,** en plus mélodieux, le slow à l'appui. Les ballades et les chansons d'amour gagnent encore du terrain, les rythmes détendus rejoignent la douceur ensoleillée du rock californien. Captain Beefheart dispense toujours une solide joie de vivre, rare dans le rock. Qui, oh oui, qui aurait le cœur de lui jeter la pierre ? Reste qu'il était bien agréable de crier au génie, vrai ou faux, et que Beefheart nous prive désormais de ce petit plaisir.
Autres arrivages Virgin : **Phaedra** est le plus bel album de **Tangerine Dream** (import. Givaudan) et fait déjà oublier **Atem,** son splendide prédécesseur. **Phaedra** surpasse peut-être tous les joyaux de la « kosmische musik » allemande, il faut juste attendre et voir s'il résiste à l'épreuve des mois qui passent et des nouveaux albums qui viennent recouvrir les anciens. Détrônera-t-il dans nos cœurs l'**Irrlicht** de **Klaus Schulze ?** C'est bien possible, quand on se laisser porter par les vagues majestueuses de cette musique à la fois technique et follement romantique, plus mélodieuse et wagnérienne qu'aucun autre album électronique allemand. (Non, éclate la rédaction en chef qui préserve ses classiques.)
Hatfield and the North (Virgin - import. Givaudan), en revanche, me laisse de marbre : le groupe hérite de tous les tics de « l'école Soft Machine », hypertrophie intellectuelle, inutiles complications rythmiques et mélodiques, l'élégance guindée d'une musique de chambre que les quelques touches humoristiques n'arrivent pas à racheter. C'est épouvantablement anglais, à écouter une tasse de thé à la main en parlant du temps qu'il fait. Il manque un chapeau melon, la bruine de Londres, le fog, quelques chats qui ronronnent sur des fauteuils capitonnés... Assez ! Signalons en passant un autre rejeton mongoloïde de maman Soft Machine, auprès de qui **Hatfield and the North** fait figure de chef-d'œuvre : **East Wind** de **Stomu Yamash'ta** (Island-import. Givaudan) où officie Hugh Hopper. Les clichés surnagent comme des grumeaux dans une bouillie sonore qu'un sabre d'abordage n'arriverait pas à fendre. Pourtant, je croyais avoir tout entendu avec ce désastreux groupe allemand nommé **Embryo.** Quelle époque ! Heureusement, **Robert Wyatt** s'est attelé à son album

MOSK

solo pour Virgin, de quoi redorer le blason terni d'un style devenu cassepied.
Caroline, la petite sœur jumelle de Virgin Records, réservée aux albums plus ardus, possède deux titres à son catalogue. **Outside the dream syndicate** vient s'ajouter à la liste croissante des albums inspirés par la « musique répétitive » américaine. **Tony Conrad** a travaillé avec La Monte Young.
A la longue plainte de son violon s'ajoute la section rythmique de **Faust,** une autre conception, toute germanique, de la répétitivité : le rythme du rock transformé en un martèlement obstiné, inébranlable, ininterrompu sur chaque face.
Le second album, **Miller-Coxhill** (Caroline-import. Givaudan) réunit encore deux marmots de la famille Soft Machine : Lol Coxhill, l'inénarrable crâne d'œuf qu'on entendit naguère aux côtés de Kevyn Ayers — notamment lors de la grande fiesta du Palais des Sports — divague joyeusement sur son petit saxophone. Steve Miller (aucun rapport avec le Steve Miller californien) joue des claviers et nourrit une grande tendresse pour Debussy, Ravel et Satie. Une section rythmique d'âmes sœurs ajoute une touche respectueuse, discrète. **Miller-Coxhill** est un album peu spectaculaire, tout en profondeur, un peu rasoir, mais toujours sympathique (pff !).

Enfin un bon disque de synthesizer confectionné en France, depuis le temps qu'on attendait ça ! Il s'appelle **Heldon,** œuvre presque solitaire de **Richard Pinhas,** aidé çà et là par d'anciens compagnons du groupe **Shizo.** On trouve aussi sur l'album l'étonnant « Le Voyageur » — Schizo, Deleuze et un texte de Nietzsche — que le groupe avait édité lui-même en quarante-cinq tours. **Heldon** est une fabrication indépendante. Des chiffres : mille disques pressés reviennent à cinq mille huit cents francs, cinq francs quatre-vingts le disque. Ils le vendent à treize francs, par correspondance et chez quelques disquaires parisiens. S'ils en vendent cinq cents, ils rentrent dans leurs frais (comme le Pop Club les a un peu poussés et que le disque est bon, ils y arriveront sans doute). S'ils en vendent plus, ils sortiront d'autres disques. Bref, on risque de reparler longuement de Disjuncta records, 56, rue St-Louis-en-l'Ile, Paris 75004. Oui, je vous le dis, écoutez **Heldon,** des océans électro-acoustiques et de longues phrases ciselées par la guitare, la grande tradition planante d'un Klaus Schulze ou du magnifique album de Fripp et Eno, Terry Riley, encore merci.

Avec son dernier album, **Cat Stevens** renonce à ses grandes symphonies mystiques et renoue avec le style de ses premiers albums — et avec leur producteur, Paul Samwell-Smith, qui sait à merveille faire sonner les rythmes hachés de la guitare sèche et les épicer de percussions judicieusement choisies. Qui ne se réjouirait pas d'une nouvelle brassée de ces ballades irrésistibles, oui qui ? Mélancolie délicatement ouvragée sur des œuvrettes de trois minutes et demie, des albums comme **Mona Bone Jakon** ou **Tea for the tillerman,** loin de vieillir, prennent avec l'âge de la patine. **Buddah and the chocolate box** (Island - import. Givaudan) ne retrouve pas toute l'inspiration de ces pièces d'orfèvre, mais une partie seulement suffit à nous contenter.

Incredible String Band, eux, restent assez loin de leurs splendeurs passées. **Hard rope and silken twine** (Island - import. Givaudan) s'égrène sans enthousiasme et traîne comme un boulet l'inutile pesanteur d'une section rythmique rock. Une suite occupe la seconde face, « Ithkos », une histoire de marchand grec, des visions de Lesbos, Sardis et Sybaris, le temple d'Aphrodite, les outres de vin et la nuit ensorcelée sur la mer Egée : un texte superbe, une fourmillante ouverture pour oud et violon, mais bientôt une épaisse purée de clichés rock qui anéantit toute poésie.

Quelques individus ont essayé de me persuader qu'**Elliot Murphy** avec son **Aquashow** (Polydor) allait devenir une grand star rock des années soixante-dix. J'ai longuement bâillé en subissant cette ratatouille de Dylan, Bowie et Lou Reed. Elliot Murphy est si médiocre et opportuniste qu'un immense succès l'attend à coup sûr. Quant à moi, je me recycle dans la critique des disques de musette pour **Le Chasseur français,** où vous pourrez désormais suivre ma chronique mensuelle.

Jean-Pierre Lentin.

VINYL SWING

Qu'on se présente : je travaille dans un magasin où l'on vend, achète et recycle des disques tous les jours — sauf quand on est parti acheter ou chercher des disques à Paris, Londres ou Amsterdam. Ou faire les marchés dans les trous perdus à la recherche du Yarbirds trois étoiles ou du Pretty Things perdu. Mais la plupart du temps, on vend des disques. On aimerait bien échapper à la nouveauté — parce que depuis quelques années la pléthore de plastique prétendant au nom de rock (dur, mou ou progressif, qu'importe) n'est rien moins qu'offensante. Tous ces vieux cadavres qui pondent leur disque tous les ans et qu'il faut avoir. Et tous les nouveaux venus qui poussent pour combler le grand vide... Mais, bon, c'est pas encore possible d'y échapper. Cette chronique est supposée combler ce no-man's land qui existe entre l'industrie du disque et ses organes de promotion parisiens (c'est-à-dire toute la rock-pigie sans exception aucune — même pas VINYL en un sens) et le terrain plus réel, le lieu où ça se passe vraiment. Là où il faut sortir ses trois sacs pour se payer sa galette mensuelle ou hebdomadaire ; là où il faut choisir. Pourquoi sortir tel ou tel disque du bac et l'écouter ? En vertu de quel mécanisme insidieux ? J'espère qu'au bout de quelques mois, ce « stream-of-consciousness d'un disquaire de province » (Aaargh) parviendra à cerner un peu ce qu'est le rock.

Je ne crois pas qu'il soit nécessaire de connaître la musique — ni d'en faire — pour parler de rock (contrairement peut-être aux autres musiques). Le rock est autant un esprit, un bout de plastique, un « coup » financier qu'une musique. Ne me demandez pas pourquoi j'ai Randy Newman en rayons et pas Cohen. L'un appartient au rock, l'autre à la rive gauche ; j'adore le premier, l'autre me fait dégueuler.

Ceux qui connaissent la musique (quelle belle expression !) peuvent apporter un grain de sel intéressant à la critique. L'ennui c'est que si vous êtes musicien depuis huit ans, il vous est difficile de baver d'aise en écoutant le « Do Ya » des Move ou « Good Time » des Easybeats pour la dixième fois. Parce que la culture de ces choses-là, c'est la culture des ordures. Disposable. No deposit. Trash n'est rien moins que cela ; mais on n'a pas tellement le choix, et puis on se marre bien par moments. Ce que je fais sans gêne aucune. Parce que pour moi le rock c'est avant tout cette douce possibilité de s'exciter sur quoi que ce soit (pourvu que ce soit bien à soi, et ça c'est crucial) ; le rock, c'est cette occasion bénie de se rendre ridicule, de faire l'âne en public. La musique est secondaire ; seul compte ce qui vous fait marcher. Ça marche à partir du moment où vous décidez que vous voulez tomber dans tel ou tel piège à con (ou à pine, as you like it). C'est cette douce violence qui consiste à tomber pour quelque chose, à s'y laisser prendre. Car faut pas chier dans la colle : le fait même de se passionner pour le Blue Oyster Cult ou Ray Davies ou n'importe qui est une attitude, une prise de position vis-à-vis de la vie. Déprimante pour certains, peut-être, mais je chie sur l'œil du premier qui me parle d'opium du peuple. Le nihilisme et l'actuel courant chic « débile » n'est rien d'autre : inquiétant, sans doute, mais bien là. C'est une intox qu'on se choisit, c'est la seule différence. Et qui ira nous dire que l'on a tort de bâtir sa vie autour de ça ? Edgar Faure ? Lucien Bodard ? Jean Ferrat ? Tout ceci pour couper court à toute discussion vaseuse sur la récupération, la contestation misérabiliste, etc. VINYL ne s'adresse qu'aux déjà toqués. Mais on n'est pas des bêtes. Or, et c'est là que cela se complique, la façon dont agissent et les cadres de l'industrie du disque et les rock-pigistes de tout poil (fous-du-folk, claqueurs-de-doigts-de-service, les divers traducteurs de Creem Magazine, Archimèdes super-stars ou pisse-copie) n'évoque rien de moins que la plus moderne des fermes laitières du Danemark : branchez le pauvre couillon, faites-lui remonter la filière et il crachera la pépite.

Bon. Mais ça c'est mon bloquage à moi, peut-être... Avant je ne voyais que des zombies programmés ; dès qu'ils passaient la porte je savais ce qu'ils allaient acheter. « J'ai plus de Groovies mais j'ai Kim Fowley. » « J'ai plus de Caravan, mais j'ai le premier Hatfield. » « Plus de Cowboy mais écoute le Talbot Brothers. » La déprime totale. Mais à présent de plus en plus de types écoutent. C'est pas tellement qu'ils jugent — avec ceux-là ; j'aurais plutôt tendance à antagoniser brutal — mais ils sentent. J'espère par exemple que l'escroquerie manifeste des Frenchies ne va pas marcher, que Pathé et tous ceux qui trempent dans ce coup vont devoir s'envoyer eux-mêmes tout ce vinyl anémié jusqu'à ce qu'ils en pètent des Cadillac roses. J'ai mis le disque une fois et j'ai cru que mon tourne-broche était pété. J'ai regardé derrière les speakers pour voir si la musique ne s'y cachait pas. Puis j'ai mis « Personality Crisis » (eh eh) des New York Dolls et ça m'a rassuré tout de suite. Une interview avec Martin Dune, le chanteur des Frenchies, est bien plus intéressante que son disque ; parce qu'en fin de compte il n'y a que lui qui s'amuse un peu dans ce train électrique. Les Sparks sont à Londres

102 rue du Cherche-Midi . 75006 . PARIS

ZUPER ZELLERS
- YES tales from topographic oceans 39.00
- WHO quadrophenia 60.00
- DYLAN planet waves 33.00
- PINK FLOYD nice pair 40.00
- LOU REED rock 'n' rool animal 33.00
- G.NASH wild tales 33.00
- FRIPP et ENO 33.00
- GENESIS trepass 35.00
- GRACE SLICK manhole 35.00
- YES Yessong 69.00
- MAHAVISHNU Live 30.00
- WISHBONE ASH Live 60.00
- MONTROSE 30.00
- GONG Flying teapot 25.00
- AEROSMITH 30.00
- ANGE cimetiere des arlequins 30.00
- TEN YEARS AFTER Live 30.00
- FOGHAT energized 30.00
- RORY GALLAGHER tatoo 30.00
- BLUE OYSTER CULT 1er 30.00
- PINK FLOYD relics 16.00
- MIKE OLDFIELD tubular bells 30.00

ZUNDERGROUND MUZAK
- CAPT. BEEFHEART the spotlight Kid 27.00
- CARAVAN 1er 27.00
- CARAVAN for girls... 33.00
- D.HEDAYAT obsolete 27.00
- ENO the warm jets 30.00
- FAUST IV 30.00
- FUGS 1er 27.00
- FUGS second 27.00
- GENESIS nursery cryme 35.00
- KEVIN AYERS bananamour 30.00
- KIM FOWLEY outrageous 46.00
- KING CRIMSON 1er 30.00
- P.HAMMIL silent corner 35.00
- MAGMA mekanik... 33.00
- PINK FLOYD saucerful 27.00
- PINK FLOYD more 27.00
- SOFT MACHINE seven 30.00
- SYD BARRETT 1er 27.00
- SYD BARRETT madcap... 33.00
- T. RUNDGREN something 39.00
- T. RUNDGREN a wizard 30.00
- VANILLA FUDGE renaissance 16.00
- VELVET loaded 16.00
- YES close to the edge 30.00
- ZAPPA apostrophe 33.00

ZUPER NOUVEAUTÉS
- AMERICAN GRAFFITI 50.00
- ARGENT nexus 30.00
- CAT STEVENS buddha ect... 33.00
- CHICAGO VII 54.00
- PROCOL HARUM : exotic birds and fruits 35.00
- FOCUS live 27.00
- FREE free story 54.00
- FRENCHIES Lola cola 30.00
- GRAND FUNK shinin on 39.00
- GENESIS 1er 33.00
- HUMBLE PIE thunderbox 33.00
- KEVIN COYNE marjory razor blade 60.00
- MICK RONSON solo 33.00
- PAUL SIMON live 30.00
- POCO seven 35.00
- ROY HARPER Valentine 35.00
- SHA NA NA street of NY 30.00
- TEMPEST Living in fear 33.00
- TODD RUNDGREN Todd 39.00
- VAN DER GRAAF 1er 35.00
- VAN MORRISON live 39.00
- WAR Live 50.00
- WOLF saturation point 33.00
- ZOMBIES time of 46.00

DISQUE DU MOIS
KING CRIMSON
starless and bible black
29.00 F au lieu de 37.50 F
(jusqu'au 15 Mai 1974)
catalogue gratuit sur demande aux lecteurs d'ACTUEL (specifiez le ou utilisez le bon de commande ci-dessous.)

BON DE COMMANDE

NOM
ADRESSE
VILLE & CODE
GROUPE TITRE PRIX

A PORT 3.50
LE
SIGNATURE TOTAL

VENTE UNIQUEMENT PAR CORRESPONDANCE : ENVOYER LE BON + CHÈQUE OU MANDAT À WAH-WAH EXPRESS, 102 rue du Cherche-Midi. 6e

et enregistrent. Ça c'est une nouvelle qui fait bander. Et quand je voudrais du Lana Turner dans mes pollutions nocturnes, je vous ferai signe.
Mais on ne m'a pas demandé de parler de mes hang-ups. Je suis là pour parler de qui s'achète et ce qui est achetable (if that's your trip). Je pourrais essayer d'expliquer pourquoi le Deep Purple fait un bide et pourquoi King Crimson se vend. J'aime mieux vous parler de cet ami dont je respecte les goûts et l'éclectisme flamboyant, qui achète tous les Crimson en m'expliquant que Fripp, c'est comme Harpic, ça débouche. « Après, tout ce que tu écoutes te semble intéressant. » Ça n'engage que lui ; moi, je pense qu'à écouter le dernier Procol. C'est achetable. L'ennui, c'est que vous ne tombez que sur deux sortes de mecs : ceux qui aiment ça et qui l'ont déjà ; et ceux que ça laisse froids (y en a beaucoup). Quand on vous dit que « Beyond the Pale », c'est de la musique belge pour pleurer dans sa bière, y'a rien à répondre. C'est vrai. Et vous pouvez rejeter « As Strong as Samson » comme un saint-honoré de plus. Vous pouvez aussi pleurer ou vous rouler par terre. L'album s'appelle Exotic Birds and Fruit (Chrysalis CHR 1 058), et c'est le seul Procol que je vais garder depuis les deux premiers. Je laisse à d'autres le soin d'analyser les paroles ; c'est à peine si j'ai atteint la seconde face ! J'en suis à la quarantième écoute de « As Strong as Samson », et je ne sais toujours pas si Brooker chante : « Psychiatres et avocats/Détruisant le genre humain », ou si c'est « Les avocats des psychiatres ». Alors vous pensez... « Driving them crazy and stealing them blind... ».
Un des trucs les plus rafraîchissants en ce moment, c'est Aquashow, le disque d'Elliott Murphy. On a un peu trop parlé de lui pour que je recommence ; moi, j'écoute surtout son orchestre. On ne joue plus comme ça depuis des années (même charme avec l'orchestre de Lou Reed : Hunter et Wagner font figure de Moby Dick). Le Van Morrison Live (It's Too Late to Stop Now — Kinney) me laisse froid (oh), mais c'est un beau disque. Le seul album que je joue et propose à tout le monde sans rougir, c'est Saints and Sinners de Johnny Winter. C'est pas un disque essentiel (heureusement ! Only more of the same good stuff), mais le fait irréfutable qu'un docker, un pion, un écrivaillon guetté par le petit commerce et une lycéenne de quinze ans puissent taper du pied sur le même temps que Johnny-Too-Bad devrait être suffisant pour en faire un grand disque. Il y a aussi un nouveau T. Rex ; mais il me déçoit à la première écoute comme le dernier Slade.
Ce magasin est une bonne école. On quitte le nuage rose et stérilisé du qualitatif et de l'esthétisme. Ici les vieux Led Zep des uns font le bonheur des autres. C'est une joie de voir que les Flamin' Groovies passionnent à la fois des loulous de quinze ans et des types qui ne savent plus quoi acheter (parce que « Animal Tracks » reste introuvable). Parce que la musique dégage une santé assez ébouriffante. Mais c'est débilitant de voir ça rattaché à tout le trip punkoïde. Qui n'est pas mauvais en soi, puisqu'il exprime de façon souvent marrante un dégoût stylé pour tout ce qui se fait en ce moment. Mais qui devient déprimant aux mains de cette sorte de demi-monde en mal de statut social ou asocial qui sévit en ce moment. Il n'empêche qu'en ce moment, on ne veut pas tellement entendre autre chose que « Heading to the Texas Border » (Flamin' Groovies : « Flamingo », « Teenage Head », « Grease » — sur Skydog — et bientôt sûrement « Supersnazz », tous à l'Open Market « who started it first » et chez les disquaires pas trop cons). Et peut-être le nouveau Procol, mais je suspecte que c'est une musique de vieux. Comme Goat Head's Soup, que j'ai écouté quatorze fois de suite avant de décider que je voulais le garder. C'est un album triste dont je n'aime qu'une face, celle sur le vieillissement des Stones et de notre musique. Sur nous. Alors je l'écoute un peu, et je vais me refaire une vie avec Teenage Head des Flamin' Groovies.

Marx Marvellous.

TOURNÉES

Le Théâtre du Chêne Noir termine sa tournée de Miss Madona et sera le 29 avril à Arras, le 30 avril au Centre culturel d'Argenteuil et les 8, 9 et 10 mai à la Maison de la Culture de Grenoble.
Le groupe Novalis sera le samedi 27 avril à l'abbaye de Ferrières dans le Loiret, entrée 10 F, et le samedi 18 mai à la salle du Marché aux Herbes de Compiègne, entrée 7 et 10 F.
Le groupe Ange sera le dimanche 28 avril à Fécamp, le mercredi 1er mai à Guéret, le samedi 4 mai à Faches-Thumessnil, le samedi 11 mai à Villerupt et les mercredi 15 et jeudi 16 mai à Lyon.
Le chanteur Alain Bert passera le 3 mai à La Chapelle-la-Reine et le 4 mai au Centre culturel d'Argenteuil.
Enfin, à l'initiative de B.I.V.E.S., 88, rue St-Denis, 75001 Paris, tél. : 231-14-62, vous saurez tout sur les voyages à l'occasion d'une tournée sur les campus avec films, diapos, etc. Ils seront le 3 mai sur le campus de Caen, du 7 au 10 mai sur le campus de Strasbourg, du 14 au 17 mai sur le campus Talence à Bordeaux, du 21 au 24 mai aux campus Mirail et Raugueil de Toulouse, du 28 au 31 mai à Montpellier.
Mais encore, Steve Waring **sera le 25 avril à Lons-le-Saunier, il posera sa valise le 26 à Arbois et le 30 à Sermanges et à Dole (il se partage), il se repose de cet effort les 1er et 2 mai à Champagnole ainsi que les 6 et 7 mai à Choisy-le-Roi, où il reviendra les 14, 16 et 18 mai pour faire des animations dans les écoles, le 17 mai étant consacré à un spectacle dans cette bonne ville. Ne pas oublier que le 7 mai, infatigable, il aura fait un saut à la M.J.C. de Metz. Les 9 et 10 mai on devrait pouvoir l'entendre à la M.J.C. d'Hélin-Beaumont, il participera ensuite à deux fêtes populaires, le 19 mai à Porte-des-Valences et le 25 mai à Fougères.**
On signale encore Jack Treese **qui jouera du folk américain le 26 avril à la M.J.C. de Villerupt.** Jean-Roger Caussimon **sera à la M.J.C. de Nevers le 26 avril également.** Rufus se **montrera le 27 avril à la M.J.C. Notre-Dame-de-Gravanchon. Ce même 27 avril** Pat Wood, Roger Mason et Steve Waring **seront main dans la main au Centre laïc La Madeleine d'Evreux.**
Roger Mason se retrouvera tout seul le 30 avril à la M.J.C. d'Issoudun et le 10 mai à la M.J.C. de Villerupt. Blue Grass Connection **fera l'aller et retour entre les M.J.C. de Villerupt et Longwy les 30 avril et 1er mai.** Béatrice Arnac **chantera le 3 mai avec** Paul Villaz **à la Maison de la Culture d'Amiens,** et toute seule le 10 mai à la Maison de la Culture (ou culturelle) de Firminy.
Bachdenkel tournera également assez rond le 5 mai à Lausanne, le 9 mai à la M.J.C. d'Annemasse, le 10 mai à Reims, le 11 à Annecy Novel, le 14 à Aix-les-Bains, le 17 à Chambéry, le 18 à Fribourg, le 21 à Montauban, le 23 à Masseube (dans le Gers), les 25 et 26 à St-Raphaël, le 28 à Zurich, le 30 à Thonon-les-Bains et le 31 à Genève.

Musique planante à Rennes

Il y aura des vrais grands moments, des petits instruments bizarres et de sauvages mélopées. C'est à la M.J.C. de Rennes, du 20 au 27 mai, le premier festival international de musique traditionnelle.
Lundi 20, à 21 heures : Les Capoieras de Bahia. Folk brésilien. Et le folk brésilien, c'est Lentin qui le dit, tout le monde y viendra un jour.
Mardi 21, à 14 h 30 : Les Capoieras. 18 h 30 : Gopi Krishna danse le katak de l'Inde du Nord, cinq musiciens sont derrière lui, dont deux tabias et des grelots. 20 h 30 : Sabbas Siatras, folk grec. 21 heures : le Ghana s'impose et percussionne avec Oboade.
Mercredi 22, 18 heures: Sabbas Siatras. 20 h 30 : Gopi Krishna. 21 heures : Oboade.
Jeudi 23, 15 heures : au moins trois flûtes des Andes, le ton sur ton acoustique d'Una Ramos. 21 heures : Capoieras. A la même heure dans une autre salle, deux conteurs populaires creusent tout autour de nos racines : le Yougoslave Vujazic et le Breton Michel Hélias. Entre-temps, à 20 heures, un film vous aura expliqué bien des choses belles, surprenantes et totalement insoupçonnées sur le théâtre populaire japonais.
Vendredi 24, 18 heures : Sabbas Siatras. 20 h 30, LE PIED : Tran Van Khê, qui est Vietnamien, raconte des histoires. Ses enfants l'accompagnent, c'est lui-même qui leur a enseigné les anciens rythmes. 21 heures : Una Ramos una vez mas. 22 heures : Vujazic et Michel Hélias.
Samedi 25 : On aura certainement les moyens de vous faire parler au grand colloque sur (ouais) : influences réciproques des musiques d'Orient et d'Occident. C'est con à dire mais ça peut être chouette à faire. Ça dépend de vous. Le colloque : à 15 heures. A 18 heures : de plus en plus haut, l'oud (une espèce de mandoline iranienne planante) de Munis Bachir. 21 heures (cette fois, c'est trop) : les Derviches tourneurs de Turquie. A 22 h 30 : Hussein Malak, avec un drôle d'instrument iranien de derrière les fagots. Et, et... et de 21 heures à un heure du matin : the fest-noz, le peuple danse, boit, et ne demande rien.
Dimanche 26 : 15 heures : fest-noz again. 18 heures : Hussein Malek. 21 heures : Munis Bachir, et les Derviches dans une autre salle.
Lundi 27, 21 heures : l'éblouissant final des Derviches, complètement tournés cette fois.
Si l'on ajoute à ce plantureux menu la projection parallèle de [illegible] films de Jean Rouch, Chasse au [illegible] à l'arc et Maître fou, les 21, 22 et 25 mai, et puis encore la galerie sonore (du 7 au 21) où les gosses ont le droit de tripoter à tous les instruments de musique, on a plus qu'à déménager et chercher une piaule dans cette ville-là.

ACTUEL BRADE SES COLLECTIONS!
MIEUX QUE PINAY! UNE AFFAIRE D'OR!!

BANDES DESSINÉES, COMIX, CRUMB

— Album de Crumb, 96 pages des meilleures bandes dessinées politico-underground du Crumb des grandes années à San Francisco. 9 F.

— Album Fritz le Chat, toutes ses aventures bien connues, encore du Crumb. 3 F.

— Album Freak Brothers, de Gilbert Shelton. 6 F. Ceux qui ne l'ont pas ne peuvent le manquer.

Et, au hasard des numéros, ceux où la bande dessinée régnait...

15 : Spécial BD Underground, Crumb bien sûr, Corben et son homme-chien Wolf, Philippe Cousin, Guy Nard, Caza, Guitton, Vitalis. 3 F.

22-23 : Corben, Shelton, Crumb et Clay Wilson en plus. 4 F.

28 : Spécial Comix, encore de nouveaux Crumb, Corben, Shelton, un drôle de petit Mickey nommé Mitin, le grand Nicolas Devil, et Philippe Cousin en couleur. 4 F.

35 : L'étrange tortue de Gary Halgren, Crumb et sa gorille préférée, Masse, des dessinateurs français underground. 4 F.

40 : Une couverture de Masse, des croquis de Crumb, un grand Corben, et Sheridan. 4 F.

SHELTON, CORBEN, SHERIDAN etc...

~Merveilleux! Fantastique!

ATTENTION : « Actuel » a des centaines de milliers de lecteurs ; mais il ne reste que quelques centaines de collections annuelles complètes...

Nous offrons :

Les dernières 200 collections complètes des numéros 10/11 à 22/23 à 35 F chacune ;

500 collections complètes des numéros 24 à 33/34 à 25 F chacune.

Franco de port, 50 F les deux.

DEPECHEZ-VOUS,
ELLES SERONT VITE EPUISEES !

Fabuleux! Extraordinaire!

Et puis, nous vous rappelons que les anciens numéros d' « Actuel » sont disponibles, à partir du 10/11.

RAPPEL : ACTUEL 42 : ANCIENS NUMEROS. 8 Perma. x 20 dz.

10/11 : Toute l'idéologie underground et des bandes dessinées. 5 F.

13 : Beuark, déjà un spécial écologie, bien avant et mieux que les autres, Zappa parle, Godard s'exprime, Germaine Greer libère les femmes et le Velvet Underground se raconte. 3 F.

14 * : De Wilhelm Reich aux lycéens, le sexe en entier. Et John Mac Laughlin, Larry Corryel, et Michel Foucault qui parlent. 3 F.

16 : L'armée, quand les soldats se défilent, et notre premier panorama des cons de l'année. Les lettres des chefs indiens. Amsterdam et ses lutins malins. 3 F.

17 : Un grand numéro : le guide de l'Underground en France, avec des communautés, de la presse marginale, du cinéma parallèle. Plein d'adresses en province, pas toutes périmées. 3 F.

18 : Urbanisme très laid et utopies très jolies, « les villes brûleront et vous les reconstruirez » ; entretien avec Henri Lefebvre, des tuyaux sur Bruxelles, article sur Captain Beefheart. 3 F.

19 : La rock culture, et l'inventaire des poubelles de Dylan ; les propos enragés d'Abbie Hoffman, ceux de la C.F.D.T., et la suite de l'underguide de la France. 3 F.

20 : La drogue. Café, alcool, marie-jeanne, LSD, héroïne... Des débats, des témoignages, des rapports scientifiques. Et le Grateful Dead, Jerry Garcia, grand vizir des freaks. 3 F.

21 : « Tout au bout de la route », tout sur l'Afrique insondable, l'Amérique et la route des Indes. L'expo Pompidou, et une des premières fêtes du M.L.F. 3 F.

22/23 : Un numéro double plein de bonnes vibrations, autogestion, écoles parallèles, Alan Watts, les savants cool et des bandes dessinées. 5 F.

24 : La guérilla urbaine, Tintin mal barré, un entretien avec Charles Fourier ressuscité et la découverte du Zen. 4 F.

25 : « La débandade du phallus », vue par le MLF et le FHAR, un entretien avec Alain Touraine et John Brunner sur la nouvelle S.F., un échange de propos avec le prolifique Jim Haynes, fondateur de l'éphémère Suck. 4 F.

26 : Libérez votre corps, massez-vous les uns les autres, tout sur les psychothérapies de groupe et de chair et d'os, une ballade dans les méandres du cerveau, le rock de Nixon, Albert et sa fanfare maléfique, enfin un nez-à-nez fameux avec Alain Krivine et Daniel Bensaïd. 4 F.

27 : L'école qui pue, l'Allemagne underground, sa musique, ses freaks, ses gauchistes, et la digne mort de Fritz le Chat : « il est mort debout ». 4 F.

28 : Spécial Comix plus un grand entretien avec Sartre et Captain Beefheart raconte sa vie dans une rare interview. 4 F.

29 : « Underground, où vas-tu ? » Un grand underguide de Paris quartier par quartier, la vie des gazolines, le rock en France et une grande confession de ceux qui font **Actuel.** 4 F.

30 : Qui sont les barbares ? Un vaste panorama de l'histoire vue autrement, et quelques interrogations sur la civilisation, une fantastique chronologie de l'histoire parallèle, une école parallèle à Strasbourg, un grand laïus sur les musiques orientales qui vous font planer. 4 F.

31 : Peut-on détourner le futur ? **Actuel** fait quelques prévisions heureuses notamment sur le pétrole et publie un petit journal lycéen, Chasse d'O. Tout sur la vidéo et sur les machines à musique, l'art sur ordinateur, synthétiseurs... 4 F.

32 : La bonne vie, les vieilles recettes et les techniques d'antan. La Bretagne, un guide de la route en Afrique et en Asie, le folk urbain, le Grand Magic Circus. 4 F.

33/34 : Double et très débile, tous les jeux les plus niais auxquels on peut se livrer dans les états les plus douteux, les gourous tragiques et pas mal de BD. 5 F.

36 : L'avortement militant, histoire et adresses, des groupes qui font changer les choses et les gens. Trois grandes interviews de Jodorowski, Topor et Arrabal, et le retour du free jazz. 4 F.

37 : Le rock à la chaîne ou comment fabriquer des stars, Sun Ra délire en noir et blanc, un entretien avec Henri Laborit sur la biologie et de bons trucs contre les propriétaires abusifs. 4 F.

38 : Le quatrième sexe, les lesbiennes, travelos et bisexuels. Monique Wittig parle à **Actuel.** L'histoire vraie de Walt Disney. La bouffe pas cher. 4 F.

39 : L'Herbe, le cannabis sativa et ses dérivés, ses usages, ses dangers et ses charmes. Les souvenirs de Ken Kesey, l'autre pape du LSD. 4 F.

41 : « La connerie, c'est les autres », un florilège de ce que la France fait de mieux dans le genre. 5 F.

Une commande de cinq numéros, pris au choix dans la liste, ne coûte que 10 F.

* Bientôt épuisé.

IL N'EST JAMAIS TROP TARD POUR UNE BONNE RÉSURRECTION ABONNEZ-VOUS À ACTUEL!

55 F pour 12 numéros
+ 1 disque au choix :

☐ Le nouveau Gong : radio gnome
☐ Le vieux Gong : camembert électrique
☐ Sun Ra : Solar myth orchestra
☐ Steve Lacy : Epistrophy
☐ Soft machine : premiers enregistrements
☐ Brigitte Fontaine : l'incendie

(Cochez la case correspondante.)

ou 50 F pour 12 numéros
+ album de Crumb
ou album des Freak Brothers

Mode de règlement :

mandat - chèque postal (envoyer les trois volets à Actuel)
chèque bancaire à renvoyer à :
« Actuel », 2, impasse Lebouis, 75014 Paris.

Je souscris à un abonnement à **Actuel.**

Nom : Prénom

Profession :

Age :

Adresse :

☐ 50 Francs ☐ 55 francs avec un disque

(cochez la case correspondante).

Abonnement pour l'étranger : courrier ordinaire : 60 F ; par avion : 70 F ; (sans disque ni Crumb).

Attention :

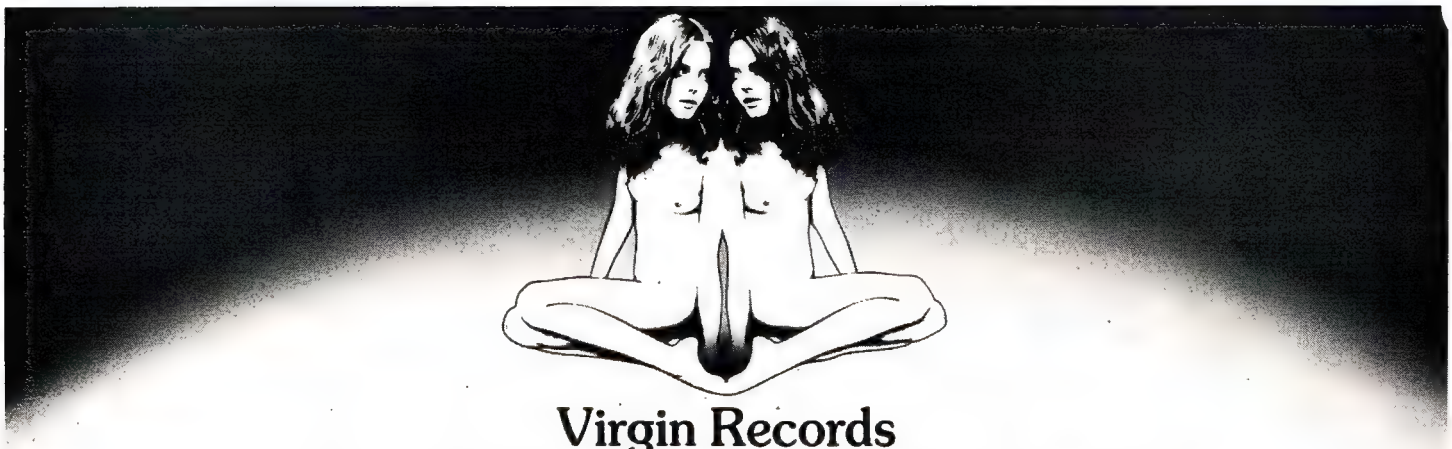
1° Lorsque vous vous abonnez au cours du mois, votre abonnement ne commence qu'au numéro suivant.

2° Envoyez bien vos chèques postaux (3 volets) et vos mandats à Actuel.

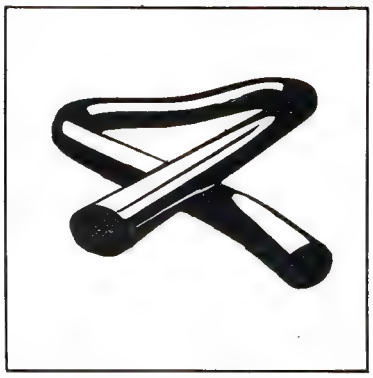
3° Ecrivez lisiblement vos noms et adresses : nous nous interrogeons souvent longuement et le facteur aussi.

4° Pour tout changement d'adresse, envoyez la bande de votre dernier numéro en même temps que votre nouvelle adresse.

5° Quand vous vous réabonnez, signalez-le-nous d'un mot.



Virgin Records
Écoutez! une source nouvelle a jailli



Tubular Bells Virgin 840.018

Kevin Coyne Virgin 840.025/26

Faust IV Virgin records 840.019

Henry Cow Virgin 840.027

Distribution exclusive Barclay

Tony Duvert

LE BON SEXE ILLUSTRE

18 F

Un habile démontage de la morale sexuelle

ACTUEL

Si vous avez des difficultés pour vous procurer ce livre en librairie, signalez-le aux

EDITIONS DE MINUIT

7 rue Bernard Palissy 75006 Paris

10 COURS PASTEUR . BORDEAUX
TÉL: 48.63.38

HEAD SHOP

- DISQUES: POP... JAZZ
- IMPORT US (35F)

Cobra Music

travia **fnage voyages**

18, rue Dauphine,
75006 PARIS
tél. 326.07.43 - 326.38.84

PROGRAMME ETE 74

VOLS CHARTERS

NEW YORK	950 F
MONTREAL	1300 F
MEXICO	1850 F
LIMA	1 900 F
RIO DE JANEIRO	2 500 F

"AINSI QUE DE NOMBREUSES AUTRES DESTINATIONS

– Je désire recevoir votre brochure.

Mme, M.

Adresse

à adresser à FNAGE VOYAGES
18, rue Dauphine, 75006 PARIS
tél. 326.07.43 - 326.38.84
LIC. A 292 - AGR. 69023 - TELEX 27875

Joindre 2 timbres-poste par brochure demandée

Petites annonces

Privilégiées

THEATRE FOU : En octobre 72, Théâtre Fou passait plusieurs annonces dans « Actuel » et créait ainsi une première troupe qui monta à partir d'avril 73, une première pièce : « Homme choisi... » sur Paris et la banlieue. Actuellement, après une évolution basée sur la recherche, il existe sous trois formes différentes :
— des ateliers d'expression gestuelle et vocale de masques et de marottes ouverts à tous dans une faculté de Paris (Jussieu) (Rens. Animat. Cult. Paris-VII, 2, place Jussieu, 75005),
— un groupe de recherche d'une vingtaine de « comédiens » travaillant sur une création collective sur le son,
— une troupe d'une dizaine de « comédiens » montant actuellement une pièce de son animateur, pièce destinée à financer l'ensemble.
Il est important pour cette tentative d'aboutir, afin de créer en France ce théâtre (Artaud) qui nous manque ; et d'assurer un minimum matériel et d'essayer d'acquérir un lieu non pollué culturellement parlant. Théâtre Fou joue à partir du 16 avril à 20 h 30 : « c'est du bois qui pourrit », écrit et mis en scène par Jean-René Toussaint, à 22 h 30 : « Noir sur Blanc ».
Théâtre Fou, co Jean-René Toussaint, 16, cité Popincourt, 75011 Paris.
TU SUES, PERE HUIT : Cherche G. et F. de 14 à 20 ans, capables de s'exprimer ; avec ou sans expériences de tournages ; pour réalisations super-8. Faux artistes s'abstenir ! Ecrire seulement, en envoyant photos, à : Groupe Super-8, Cinéma Libre, Guy-Jean Genevier, Poste Restante, rue de Château-Landon, 75010 Paris.
RICTUS OK : Des « locaux » vides à louer dans cette rue — quartier Idéal — le « Rictus » Occitan, le M.L.A.C., le Mouvt. pour la Paix, M.L.A.A., Librairie, etc., rue Gatien-Arnoult, Toulouse.
BONNE IDEE : Nous organisons un festival gratuit (pas d'entrées, pas de frais de déplacement...). Les groupes et personnes intéressés pour jouer, aider, peuvent écrire à Bernard Vial, rue des Clercs, 42600 Montbrison. Salut et merci.
POUR UN MONDE A L'ECHELLE HUMAINE : Réunions pré-post et sympathisants communautaires chez Danièle Ménigault, 56, bd J.-J.-Rousseau, appt 21, 2e gauche, 92 - Gennevilliers, chaque lundi vers 20 heures. On a trouvé un local pour établir un réseau d'échanges de produits communautaires..., mais pas de quoi payer les premiers loyers... Merci.
UN PEU TOUT : Organiser la vie parallèle — rencontre été 1974 — forum, fête, foire. Des communautés groupes individualités. Développer l'action et la vie communautaire, favoriser et élargir tout contact entre tous, confronter les idées, expériences, réussites, échecs, projets. Préparation de groupes de travail avec la participation de ceux qui ont des suggestions et connaissances sur les questions suivantes : Organisation et coopération intercommunautaire, citadine, rurale - Renseignements juridiques et pratiques - L'éducation parallèle communautaire - L'action des communautés en écologie - L'artisanat - L'habitat communautaire - L'énergie solaire au service des communautés - L'agriculture biologique..., avec la participation de la presse parallèle et intercommunautaire. Pour avoir un texte plus détaillé, demander ou passer à Silano - Rencontres Intercommunautaires Eté 74, 10, rue du Pélican, 75001 Paris, tous les mardis 20 heures - 21 h 30. N'oubliez pas de joindre une enveloppe timbrée pour la réponse.
OK SALUT : Pour la distribution de la presse marginale sur Paris, je cherche un ou plusieurs collaborateurs, pour effectuer une sorte de courtage (versants et dépôts dans les librairies de la presse parallèle). Ecrire 22, rue A.-France, 93 - Bagnolet.

Projets

VISE HAUT : Stage de tissage à Montbazens dans l'Aveyron à partir de juin, toute l'année, sur métiers lavreau, laine fournie, stage de 12 jours. Ecr. av. juin. Philippe Viseux, 10, av. Marie-Noël, 95 - Sannois. Tél. : 961-45-87.
MUZIG ZIG : Club recherche pour l'animation de soirées rétrospectives Pop music sur les années 60, jeunes gens, jeunes filles, ayant une bonne connaissance des chanteurs, chanteuses et groupes de cette époque. Ecrire Jacqueline Eouzan, 44, rue Condorcet, 75009 Paris.
CASAOU MA TETE EST MALADE : Cherchons parents ou responsables d'enfants de 10 à 16 ans pour remplacer le C.E.S. : former un groupe d'enfants restreint et stable, varier ses contacts avec voyage constant, multiplicité des formateurs adultes, variété des apprentissages et des milieux. Ecrire pour préciser ensemble. Pourrons recevoir ensuite personnes ou groupes intéressés. Casaou St-Faust, 64110 Juranson-Pau.
YOUKAIDI, YOUKAIDA : Cherche jeunes (charmeurs de serpents, avaleurs de feu) un peu dingues pour animer une semaine une ville un peu bourgeoise. M.J.C., 1, bd de St-Dié, 88400 Gérardmer. Aussi : Offre piaule, bouffe, argent de poche, juillet/août dans ville touristique en échange 3 h par jour d'animation atelier cuir, émaux, tissage, etc. Contacter M.J.C., 1, bd de St-Dié, 88400 Gérardmer. Tél. : (29) 63-11-96.
GUENON SALE CON ! : Nous rendons compte dans nos lettres circulaires de tout ce que nous recevons sur l'écologie, le naturisme, l'hygiénisme, l'artisanat, l'édition parallèle, etc., diffusons toutes informations et annonces, et répondons aux questions et demandes diverses. Une circulaire est envoyée à un correspondant toutes les fois où nous recevons une lettre de lui. Nous cherchons aussi gens intéressés par l'œuvre de René Guénon pour parler de spiritualité. Nous avons un duplicateur artisanal. Freinet et imprimons presque bénévolement. Tout contact par courrier en joignant quelques timbres. Nibbio Alain, 10, avenue Jean-Bart, 93150 Le Blanc-Mesnil.
MAI 68 : Je cherche des films en super-8 sur mai 68 pour faire format 8 mm et des copies. Jean-Marc Le Nin, 15, rue des 4-Frères-Peignot, 75015 Paris.
REDOUTABLE : Recherche vieux catalogues grands magasins Manufrance (1900, 25, 30, 45, 50) vieilles revues avec pub pour montages audio-visuels. Documents retournés, frais d'envoi remboursés. J.-Claude Planchet, 34, rue du MI-Leclerc, 95440 Ecouen.
QUODAQUE : Cherchons gars effectuant longs voyages à l'étranger armés appareils photo. Achetons cher sujets inédits pris sur le vif. Photo choc, interdite, clandestine, risquée. Carte correspondant délivrée. Ecrire avec photo identité récente. Réponse assurée à tous. Europe-Reportage, Edgar Parissé, 6, rue du Spesbourg, 67000 Strasbourg. Tél. : (88) 32-76-15.
TURN, TURN, TURN : Jeune compagnie, 3 ans d'existence, cherche comédiens animateurs homme et femme pour tournée mai, juillet et août. Répétitions du 23 mars au 3 avril + w.-e. de Pâques et w.-e. du 1er mai. Ecrire ou tél. Alain Sachs, 6, rue Neuve-de-la-Chardonnière, 75018 Paris. Tél. : 606-36-56.
PROJET SUR : Recherche pour film filles et garçons de tout âge (de 0 an à 10 000 ans). Envoyer photo et enveloppe réponse timbrée. Louis de Tastet, 27, quai de la Tournelle, 75005 Paris.
NONCE : En vue de créer journal petites annonces, envoyez-moi toutes vos annonces, elles paraîtront gratuitement. Si vous voulez recevoir le journal, envoyez-moi 2 timbres à 30 c. + 1 à 50 pour expédier le journal. Je compte sur votre aide morale et financière. Daniel Boetsch, 13 c, r. Brulard, 25000 Besançon.
PAS SI FIER : Section de l'Union Pacifiste de France, région 93. Non-violence et lutte antimilitariste. Permanence : Centre Alfa, 63, rue du 18-Juin, Gagny. Tous les samedis de 18 heures à 19 h 30. Cédric Debarbieux, 150, rue Jean-Jaurès, 93470 Coubron.
DEMANDE A LABURNE : Ecrivain, 23 a., cherche mecs 15 à 20 a. solides, libérés et ayant expérience littéraire pour former groupe de recherche romanesque. Ecrire en joignant textes déjà écrits à Jean-Marie Gautier, 30, rue de la Félicité, 75017 Paris.
PROMETTEUR : Concours Prométhée 1974, destiné à promouvoir un romancier jamais édité. L'ouvrage retenu sera publié dans une grande maison d'édition. Règlement et candidature avant le 31 mai 74 sous enveloppe portant la mention : Concours Prométhée 1974, Grenier des Arts et des Loisirs de Lourdes, B.P. 94, 65100 Lourdes (joindre enveloppe timbrée pour réponse).
TEUTON GUEULE : Je cherche livres et documents sur les chevaliers teutoniques pour thèse d'histoire et aussi les aventures de Lambique. Dominique Morizot, 4, av. Joliot-Curie, 92000 Nanterre.
Z'AVEZ PAS VU TERREGLAISE ? : Y aurait-il quelque misérable personne qui pourrait m'indiquer les potiers(res) qui acceptent les stagiaires en juillet (sud de la France de préférence) ? Merci d'avance. Bourgeois Pascal, 94, rue Jean-Mermoz, 78600 Maisons-Laffitte.
UBU : Les Marionnettes du Théâtre des Manches Abalais jouent Tout Ubu (Ubu Roi, Ubu cocu, Ubu enchaîné) en 3 spectacles (1 h 15 env.) là où on veut bien les faire venir. Pour tous renseignements, s'adresser à Jean-René Bouvret, 42, rue d'Arènes, 25000 Besançon.
GRANDE FOLK : Est-ce que vous pourriez me passer des tuyaux pour pouvoir être luthier ; communautés, ou artisans sympas qui prendraient des « ouvriers » ? Merci, vive le folk ! Bruno Jacob, 13, rue de la République, 38000 Grenoble.
REISER DE COURIR : Cherche tous renseignements sur les applications domestiques de l'énergie solaire et sur les photos et thermopiles. (Toutes les adresses utiles sont également acceptées.) Marc Porrini, 2e année ENSAM, 51000 Châlons-sur-Marne.
VU : Cherchons à acheter des terres dans le Boulonnais (en associaton, loi 1901). But : centre

IMPORTANT

Pour toi, bienheureux lecteur en quête de répondants divers, ces petites annonces sont gratuites et le resteront. Mais à nous, journal réjouissant, elles coûtent cher en sous et en temps passé à éplucher le courrier. Par pitié, ne nous submergez pas de débilités, de fausses pub ou de vraies dragues : c'est inutile, et nos corbeilles s'encombrent d'annonces impassables. Les « contacts », « négoces » et « messages » ne passeront qu'en fonction de la place disponible. Nous entendons privilégier les gens qui formulent des projets ou cherchent des comparses pour former des groupes de théâtre ou de musique, pour se lancer dans l'édition parallèle, l'école souterraine, les concerts ou les expos. Actuel **n'est pas davantage une boîte postale : nous ne pouvons faire suivre le courrier. Dernier point, écrivez très lisiblement. Pour qu'une annonce paraisse dans le prochain numéro, il faut qu'elle nous parvienne avant le 2 mai. Inscrivez « Petites annonces » sur l'enveloppe, S.V.P. loppe, S.V.P.**

FUTUROPOLIS
130 RUE DU THEATRE
PARIS 15 7344192
BANDES DESSINEES
COMIX
IMPORTATION
le catalogue n°10 est paru!!!
(contre 3fr en timbres)

Petites pubs c'est pas cher

200 F pour 1/32e, 350 F pour 1/16e, 600 F pour 1/8e. Alors, dépêchez-vous, nous contacter dans la première semaine du mois. Demandez Patrick Zerbib.

d'économie distributive culture biologique, biodynamique, élevage, artisanat. Le projet est en bonne voie, mais nous manquons de fric, de gens intéressés. Nous pouvons en discuter, contactez-nous. Ecrire avant. Yannick Louchez, 112, bd du Prince-Albert, 62200 Boulogne-sur-Mer.

GANDHIRA-T-ON : Désire former groupe d'action non-violente sur Troyes et l'Aube. S'adresser Jean-Pierre Plénat, 27, rue de Gournay, 10000 Troyes, tous les jours de semaine à partir de 18 heures, sauf vendredi et samedi.

COMEDIANTE : Troupe maison jeunes cherche comédiens tous âges non prof. pour monter prochains spectacles. U.s.c.m.b., 26, rue Charles-Fourier, 75013 Paris. Tél. : 589-07-73.

AU SECOURS : Cherche figurantes freaks pour films underground. Ecrire avec photo et possibilité. Jean-Pierre Banny, résidence Chazcron, rue du Château, 63100 Vugne.

L'HEUREUX : Il s'agit de réaliser cet été un film en 16 mm sur Bornéo. Je cherche un associé connaissant le 16 mm et ayant du fric. Commercialisation du film garantie. M'écrire. Roger Nguyên Le Rey, 15, rue des Aulnes, 93600 Aulnay-sous-Bois.

5 derniers numéros pour 6,00 F. Jean-Louis Juzian, 3, rue de l'Hôtel de Ville, 83 - Le Luc-en-Provence.

BARABAJAGAL : Cherche documents (tracts, affiches, brochures, journaux) sur mai 68 et sur les autres mouvements importants (Courbain, Guyot, Debré) ainsi que sur le Front de Libération de la Jeunesse. Barabajagal, chez Thierry F., 03250 Le Mayet-de-Montagne. Cherche correspondants diffuseurs dans toute la France et ailleurs, mais aussi en Auvergne. Attend vos articles, infos, poèmes, 1 abonnement gratuit à qui fera la prochaine couverture. Sujet libre, format 21 × 29,7. Barabajagal, de la Révolte à la Révolution.

FAUCHE : Urgent. Cherche diffuseurs(euses !) non rémunérés, cherche également gens intéressés par écologie, éducation (école libre !). Didier De Jaeger, 35, rue Paul-Bert, 31400 Toulouse.

ZIG MARRANT : Mec, 18 ans, dessinateur B.D. (Zigomar...), crayonnerait illustrations, couvertures, affiches, B.D. (à la limite) pour quelques ronds (P.S., cherche nana intéressée par l'illustration, B.D.). Ecrire André Baldet, 24, rue du Sénéchal, 31000 Toulouse.

NOUS : Dis donc, vieux, tu l'as acheté le numéro de Nous, sur les communautés ? Dedans : cités urbaines, spirituelles, semi-itinérantes, finances commun, ressources, etc. Visite des communautés australiennes de Cairns et du Queensland, le tout en couleurs et sur 22 pages pour 2,00 F. Richard Jamin, 22, rue A.-France, 93170 Bagnolet.

CHAUD LAPIN : Poète libertaire refusant toutes traditions littéraires cherche canards marginaux pouvant l'éditer gratis. Désire échange avec d'autres poètes même cas. Philippe Lelièvre, 14, rue Desprez, 80000 Amiens.

SANS AVENIR : Jeune dessinateur de B.D. désire participer à un journal. Envoyez un numéro du journal si ça vous intéresse. Dominique Ehrard, 14, rue de Habsheim, 68680 Kembs.

UN CANCER AU MENTAL : Textes et poèmes de Didier-Michel Bidard illustrés sur bristol par Leselier. C'est écrit en braille pour les aveugles, édition de luxe pour tous les pauvres de France et de Navarre. Tout en offset. Tous règlements et commandes à l'ordre de Didier Bidard, C.C.P. 2315 22 E. 10 F l'ex. Ecrire B.P. 164, 14015 Caen Cédex.

L'ARAIGNEE : L'araignée cherche dessinateur (B.D. ou autre), peintre pour confection d'une série de diapos pour notre nouveau spectacle. Ecrivez pour renseignements. L'araignée, essais son et lumière, M.J.C., 53, rue Cendrillon, 68850 Staffelden.

BOUT GANTE EN OUGANDA : 75 % de rétribution à celui ou celle qui vendra notre journal : Ivoire (2 F). Recherchons aussi vieille machine offset de plus notre dessinateur effectue des dessins scabreux (?) à la demande. Daniel Gaillard, 69840 Chenas.

AAAAARGHH : Le Révolté, toujours plus beau, toujours plus fauché, fait savoir à la population qu'il cherche des contacts en France et des abonnés (20 F pour 10 numéros). Serait bien content aussi de trouver des diffuseurs. Le Révolté, case 10, 2003 Neuchâtel (Suisse).

DOCUMENTE : Plus fort que Blanche Neige et les sept nains, voici la Presse Pirate : Le Mégafoutral et ses huit numéros. Seules les personnes dont le nom commence par une lettre comprise entre A et Z (inclus) peuvent le commander (contre deux francs) à J.-C. Lefebvre, 146, rue de la Liberté, 78200 Mantes-la-Jolie (abonnement 10 numéros : 10 F).

PROMETHEE : J'envoie contre 12 timbres à 0,50 : La Maîtrise du Feu, poème, épopée underground qui brûle ceux qui l'approchent... Giraud Daniel, Poste Restante, 09 - St-Girons.

L'AVIS DES JANTES : Sabianne verra le jour début mai, avec les lois pour les objecteurs, les internats, la free press anglaise, du fantastique, de beaux dessins, l'Australie : adresses, combines, vie des gens (voir ce numéro d' « Actuel »). 3 F le numéro. Abonnement 10 F pour 4, soutien 20 F pour 5. Richard Jamin, 22, rue A.-France, 93170 Bagnolet.

BIS REPETITA : « Peuples opprimés » journal d'information, cherche groupes possédant machine qui accepterait de faire ronéotyper le prochain numéro. Monnot Jacques, 5, rue Campagne-Première, 75014 Paris.

TOUJOURS SADIQUE : Quetton 272 est sorti, textes de Yaset, Quettonia, Leveau-Livache, Lone Wolf, Coué, Biga. Dessins ou B.D. de Louveau, Vidal, Gil, Hubault, O., Ledsertique. J. Querbes... Toujours très beau, toujours 3 F. L'on veut nous faire taire : abandonnez-vous en masse. Titre de ce numéro : « Qui sera la prochaine victime de l'Etat ? » C'est toi... Quetton, B.P. 44, 50104 Cherbourg.

ÇA TAILLE SERIEUX : Les stéthoscopes magiques et enrhumés, occupés qu'ils étaient à ausculter des huîtres mauves ont la tulurpinescence surprise de vous pressuriser la sortie d'une revue de poésie consacrée à leurs états d'âmes les plus vils. Numéro 1 contre 1,50 F en timbres. Abonnement 5 numéros 6 F, 10 numéros 10 F. GRSME/ Deghetto, 1, cité Taillebourg, 17100 Saintes.

MORBLEU DE DIOU : 6e tentative, couverture glacée 2 couleurs, offset. Anathèmes à Sud-Ouest, à I.T.T., à la junte chilienne, aux phallocrates. Une B.D. fantastique de 6 pages. Musique, poèmes tout azimut, textes morbides, etc., annonces gratuites, ce qui nous fait 2,50 F en timbres à l'Anathème, 2 bis, rue Thiers, 17000 La Rochelle.

LA LIME : Ecrivez-nous pour vous informer sur des sujets précis (adresses, fiches, infos), pour nous communiquer vos expériences, projets de réalisations, pour nous donner des infos et adresses utiles, pour faire connaître vos livres et journaux. Nous répondons à ceux qui nous écrivent, par des lettres-circulaires bourrées d'utilité. Quelques domaines entre autres : écologie, communautés, alternatives éducatives, spiritualité, agriculture, artisanat, projets marginaux, presse parallèle ; plus tous les sujets que vous voudrez aborder (nudisme, folk, B.D., fantastique, etc.). Pour recevoir une lettre circulaire, il suffit d'écrire en joignant des timbres, en précisant ce que vous voulez ou ce que vous désirez qu'on fasse de vos infos et documents que vous nous faites parvenir (livres, journaux, B.D., etc.). Notre limographe Freinet (duplicateur stencil à plat, format 21 x 27, cadence artisanale) attend des propositions concrètes. Rémunération : à vot' bon cœur ! Tout contact, par courrier, en joignant quelques timbres. Alain Nibbio, 10, av. Jean-Bart, 93150 Le Blanc-Mesnil.

Communautés

TOBACCO : Divorcée, 3 enfants, cherche à Marseille contacts avec couples et célibataires en vue d'une communauté urbaine. Ras le bol la solitude, les habitudes, les grandes idées pour changer la vie jamais mises en pratique. Andrée Tabacot, 1, bd des Amis, bt 8, 13008 Marseille.

ANNONCE DEJA PASSEE AILLEURS : Sociologue, 40 ans, disponible pour animation culturelle et relations humaines dans groupes communautés moyennant participation modeste. Ecrire Jacques Rotcejg, 191, av. des Volontaires, bt 1150 Bruxelles (Belgique).

Journaux

MARYLIN : A vendre « l'Arbre à poèmes ». Prix découverte poésie libre, poèmes humoristiques et poèmes « sérieux ». Ça grince. 15 F chez l'auteur. Michel Monnereau, cité universitaire, village 3, F 116, 33 - Talence.

LEVRAUX RECUPERE MAIS UN JOLI CANARD ! : « Pieds Nickelés Superstars » : Le 6e chapitre est paru ! 20 grandes pages avec plein de B.D. de comix et la suite de l'underguide de Bordeaux. Aussi manifeste des 2 festivals de presse libre. Pieds Nickelés selon Gotlib, dossier FHAR, nos happenings, la vérité sur Jouffroy, Hara-Kiri Torpédo, Delafond, Fellini 1880, etc., gens de Bordeaux, contactez-nous. Christian Le Vraux, 3, rue Marengo, 33000 Bordeaux.

LE TREPONEME BLEU PALE : Vient de sortir. On attend vos délires, infos, etc. Acheter le T.B.P. n'est pas un acte commercial, ni même politique, c'est un acte de foi ! Jean-Jacques Boutet, 9, rue de la Collégiale, 75005 Paris.

MONA LISA : Mona-Lisa recherche des canards prêts à nous aider dans leur région en passant des infos sur le groupe. Laurent Diederichs, 47, r. de la Convention, 75015 Paris.

SOI-MEME : Poètes déments, surréalistes, décadents, vous aimerez follement « Soi-même ». Les

BONJOUR CHEZ VOUS : Coucou ! Salut Socrate, Bissel, Napoléron, clapton ! Chocking, hein ? Whrite me, please ! Thanks ! Hum ! Bye, bye ! Thuillier Marie-Hélène, Petit Lanquetot, 76210 Bolbec.

COMMUNAUTE AU MOIS : Cherche nana(s) pour vivre en communauté agricole au mois de mai en Ardèche. Contacter ou passer. Merci. Nadine Burguet, 28, rte d'Avignon, 30200 Bagnol/Cèze.

TU GAMBERGES, GOSSE : Jeune reporter photographe, cherche adresses et renseignements sur communautés pour faire connaître et comprendre aux autres le monde des freaks. Patrick Boutevin, 72570 Montmirail.

POMMEAU : 2 garçons + 1 fille, cherchent fille paumée de 21 à 30 ans, même accompagnée d'enfants, en vue de former une communauté dans la région du Midi. Réponse assurée. Urgent. Aline Jomeau, La Rose des Vents, bd Pierre-Viard, 13500 Martigues.

ILS VIVENT MAL : Je cherche des adresses de communautés (en France ou ailleurs) pouvant m'accueillir. Moreski Pierre, 23, rue des Deux-Ponts, 1205 Genève (Suisse).

ZEBRE : Hommes (2) jeunes de corps et d'esprit se préparant à créer communauté rurale viable, recherchent J.F. majeures ou F., identité de préoccupations. Patrick Lèbre, 8, rue E.-Renan, 83100.

ENSUITE RIEN : Cherche personnes désireuses de fonder communautés dans les environs de Lyon. Dans un premier temps, des salariés. Ensuite... Jean-Jacques Hollard, 195, cours Emile-Zola, 69100 Villeurbanne.

PREUVE PAR 69 : En vue création d'une communauté qui fera revivre un village abandonné, cherche individus équilibrés aspirant à prouver qu'une vie saine et qu'une société basant tout sur l'amour et non l'argent a plus de chance de réussite. Jean Roussey, 96, av. André-Morizet, 92100 Boulogne.

MOLLET : F., 22 ans, cherche place dans communauté, Ecris ou passe. Urgent. Possibilité de faire la route. Odette Mole, 19, rue du Four-d'Aval, 09000 Foix.

PAMPAGNE : Groupe de cinq et deux enfants autonomes financièrement aimerait contacter autre groupe habitant à la campagne et qui pourrait nous accueillir. Obligés de quitter notre ferme. Sylvie Giraro, 31570 Le Gabanou-Lanta.

PHALLOCRATES : Pour une nouvelle communauté itinérante je cherche 2 copines sympas et pas trop flemmardes (frites, artisanat, etc.). Urgent. Paul Artola, 27, rue du Cordouan, 17000 La Rochelle.

TUE-MOUCHES : Jeune couple bientôt 2 enfants, cherche ferme à louer avec petit terrain à l'année, si possible dans l'Ariège (pas trop cher). Très urgent avant août-septembre. Toutes propositions bienvenues. Tél. : 577-49-38, demander Claude. Michelle Dumouchet, 12, rue Martin-Bernard, 75013 Paris.

LEROY POURQUOY PAS : Intellectuels décadents, récupèrent toute surface vitale de communauté rurale désireuse de se reconvertir dans une autre branche de l'activité parallèle. Ecrire Leroy Bernard, 53, bd Mi-Foch, 54600 Villers-lès-Nancy.

HECTARES : Communauté rurale désireuse de s'agrandir, cherche en France location trois ha minimum terre cultivable plus maison cinq personnes et des conseils sur agriculture propre. Patrick Lefèvre, La Madone, 06500 Castellar.

ZENI OUI OUI : Pour pouvoir fonder communauté cherche habitation + terrain, région sud de la France. Communauté en place, envoyer tuyaux et renseignements. Philippe Zéni, 10, rue Emile-Blimont, 75018 Paris.

BOUVIERS : Cherche mec décontracté (23 ans minimum) pour nous aider cet été 1 mois dans ferme bio, élevage de chèvres, coin chouette, nourri, logé. Bouvier Chris, Les Ringuettes, La Bachellerie, par 24210 Thénen.

MARSINGY : Communauté dans grande ferme, cherche filles intéressées par travail agricole (chevaux), artisanal (tissage) et enfants (4). Ecrire Landé-Lefèvre, Chérance, 74150 Massingy.

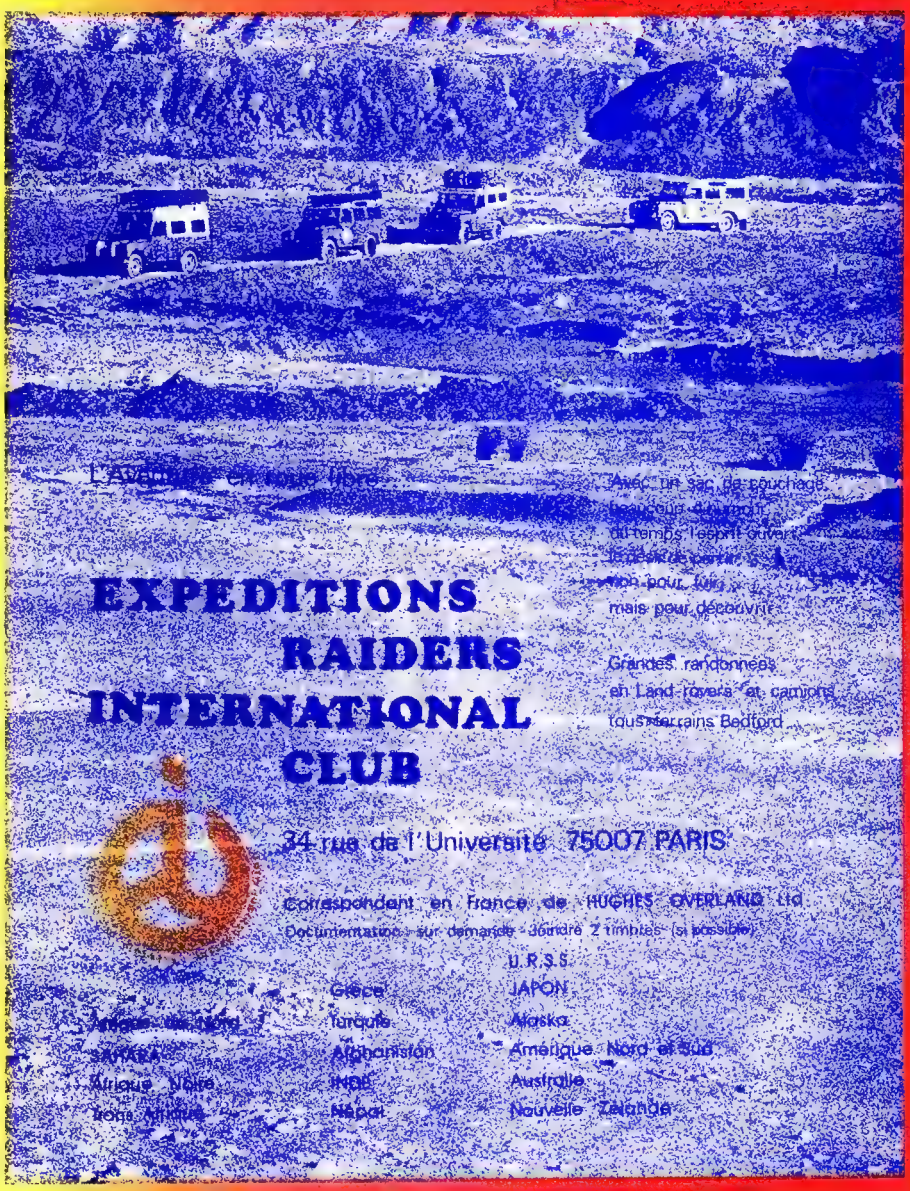
NIARDS : 23 ans, 2 enfants, institutrice désespérée, cherche communauté rurale et artisanale. Voudrais m'y occuper des gosses. Sais aussi tisser et dessiner. Attends propositions sérieuses. Elisabeth Paugam, 20, bd Clovis-Constant, Paris.

SAVOUREUX : Couple 2 enfants, cherche G., F., ou couple (enfants souhaités) pour aider création communauté accueil et artisanat dans village près 25 - Besançon. Indispensable être libre, sérieux, cool. Réponse assurée. Louis Savourey, 9, rue Frères-Mercier, 25000 Besançon.

COGNE : Mec 23 ans, cherche nana 20-25 ans région 77 - Melun pour l'aider dans projet communauté agraire. Vivons nos utopies ! Ecrire Patrick Cognet, 6, rue des Bauts-d'en-Bas, 77720 Mormant.

AU LYCEE : J'ai 16 ans et je cherche une communauté qui m'accueillerait pour cet été, afin de faire l'expérience de ce genre de vie. François Gravoulet, bt Résidence des Alouettes, 21200 Beaune.

ASSEZ : Couple s'associerait à projet de village communautaire (participation à l'achat du terrain). Région retirée. Vie agricole et artisanale. Jacques Chraszez, 1, rue du Partperdy, 63100 Clermont-Ferrand.



SANS NOM : Nana 24 ans, paumée et déprimée après expérience psychédélic trop absolue, cherche ferme ou communauté pouvant l'accueillir. Travaillerai. Martine, chez Mme Onde, 150 A, rue Paradis, 13000 Marseille.

UN PEU LONGUET : Création communauté rurale 8-10 personnes, arboriculture fruitière, plantes officinales, cultures potagères, artisanats favorisant autarcie (poterie, vannerie, etc.), élevage adapté aux besoins internes (basse-cour, petit cheptel) dans région sud. Dossier établi concernant : réalisation pratique financière, problèmes humains. Toutes suggestions bienvenues : mode d'habitat, répartition des tâches, réciprocité des modes de vie, etc. Souhaitons personnes ayant connaissances ou dispositions dans domaines à valoir : climatologie, agrologie, construction, etc. Ecrire exclusivement : réponse assurée. Militants politiques s'abstenir. Hirtz-Redlich, 25, rue Eugène-Sue, 75018 Paris.

D'ASIE : Pressés, cherchons ferme à retaper avec terrain. On aimerait prendre contacts avec des communautés faisant l'élevage de chèvres. José Dasi, 12, rue St-François, 38000 Grenoble.

ZELES : 3 personnes (24 ans) + 1 enfant (3 ans) cherchent contacts banlieue est pour formation communauté active et départ rapide vers la campagne. Tél. : 525-58-52 l'après-midi. Gabriel Szèles, 8, av. du Raincy, 93 - Neuilly-Plaisance.

CHERCHE MON VIEUX ! : Cherche communautés si possible de musiciens sympas, merci. Jean-Marie Gas, Les Pierrelles, 26240 Laveyron.

TIENS VOILA DU BOUDIN : Alain, Sylvie et Flo, 21 mois. Le manque de contacts humains nous fait crever à petit feu, ici, à Dunkerque. On voudrait rencontrer couples et gens dans le même cas pour deviser galement, le soir, au coin du feu. Si accord idées et caractères possibles, envisageons la vie en communauté rurale. Sectaires, illuminés, plaisantins s'abstenir absolument. Ecrivez avant de venir, on n'est pas toujours at home. Par la même occasion on voudrait des nouvelles des gens d'Eutre, village qu'on n'a pas oublié. Bouden, S.A.F., 52 bis, place Shipman, 59240 Dunkerque.

POT POT POT : Passionnée par la poterie, je cherche un potier ou une communauté artisanale qui m'accueillerait pour un stage durée non limitée et gratuitement. Sylviane Bourmault, « La Chaussée », 9250 Beaufort-Vallée.

ALEXANDRA HOTESSE : Stages tissage dans forêt ariégeoise. Bouffe, hébergement, 350 F par semaine. Alexandra Swiezawska, « Le Rouch », 09240 Larbont.

ZOIZEAU : F. 17 ans et demi, cherche adresse (si possible logée) pour vacances août 74. Aimerais faire artisanat (cuir, tissage, bijoux, bois). Un peu de fric. Isabelle Perdereau, 13, rue Gabriel-Péri, 92320 Châtillon.

MENU : Jeunes freaks mâles et femelles voudraient participer à une communauté (macrobiotique, nature) en vue de participer ou d'en créer en Belgique (pendant les vacances juillet-août 74). André Menu, 21 A, rue de la Tourelle, 1040 Bruxelles (Belgique).

ZAZA : Un berger a perdu ses moutons, si y'a une nana ou un mec qui peut m'aider pour transhumance ou élevage, qu'il m'écrive vite. P.S. : je suis un moutonnier depuis longtemps et c'est urgent. Levaguerese Zaza, chez M. Lefeure, « Le Coudroy » par Dancourt, 76340 Blangy-sur-Bresle.

LEPOT AU LAIT : Pour communauté 3 couples + 1 enfant + 2 chevaux + chèvres + moutons + poules + lapins, recherchons à louer locaux suffisants (1 à 2 ha terrain) 15 à 20 km Poitiers maximum. Libre octobre 74. Aide matérielle (meubles, „fric, outils agricoles) acceptée ! Françoise Delaunnay, 5, rue Salberie, 49300 Cholet.

ACCOUS LES VERLANS : Couple installé à la campagne et submergé par les problèmes financiers, cherche généreux donateurs pour : tout matériel de culture (motoculteur, outils de jardinage...), matériaux de construction (ciment,

nouvelles frontières

feu vert pour l'aventure propose de nombreuses formules de voyages

DECOUVERTE INDIVIDUELLE

Vous avez des tas d'idées pour vos voyages et vous n'attendez de nous qu'un transport à bon marché.

PARIS/NEW YORK :	870 F AR
PARIS/BOMBAY :	1 700 F AR
PARIS/LIMA :	1 800 F AR

CIRCUITS AVENTURE

Groupe de 15 à 20 personnes, avec un responsable N.F., en Land-Rover ou en pirogue, à pied, en chameau ou à cheval, forcément hors des sentiers battus !

DU 1er AU 30 AOUT : DECOUVERTE DU KENYA-SOMALIE en boutre, de l'archipel de Lamu à Mogadiscio, en passant par les îles Bajun, 2 400 F TOUT COMPRIS, avec transport PARIS/NAIROBI A.R. en jet.

BON A DECOUPER - A ENVOYER A NOUVELLES FRONTIERES, 63, avenue Denfert-Rochereau, 75014 PARIS. Tél. 325-57-51, 033-98-40 et 633-28-91.

Nom : .....

Prénom : .....

Rue : ..... N° ....

Ville : .....

Je désire recevoir la documentation sur le voyage : .....

bois...), matériel bricolage (perçeuse électrique, outillage...), matière première pour tissage (laines de toute sorte...), et de l'argent ! Ecrire à B. Prochasson, 64 - Accous, qui transmettra.

SPECULATEURS : Vous qui en avez marre de la vie en communauté, partez avec le sourire ! Nous rachetons tout terrain et locaux d'habitation à la campagne. Ecrire Boutonnet Bertrand, 34, rue Charles-III, 54000 Nancy.

ET BEEEEH : Si tu as besoin d'1 ou 2 ou 3 freaks pour garder moutons, écris-moi, tiens-toi bien, j'arrive..., attend réponse. Régis Le Billan, 4, rue des Scieries, St-Vaast-la-Hougue.

MONTCUQ : Cherche personne pour fonder village communautaire, contre culture, en Auvergne ou ailleurs. Il faut nous unir, vas-tu essayer ? Pierre Petitdidier, 1, rue Bourdelle, 82300 Caussade.

LANDRU : Groupe existant (4 familles et 8 enfants), cherche à contacter 1 couple ayant un enfant de 2 a. pour vie communautaire et école parallèle en Ariège été 74 (cherche aussi enfants 12-13 a. pour cette école). J.-François et Josette Guilbot, 1, rue Claude-Monet, 78380 Bougival. Tél. : 969-44-01.

SODI : Jeune couple 2 enfants désirerait rencontrer couple réaliste et sérieux avec ou sans enfant disposant fric, vue achat et mise en culture en commun ferme région sud agriculture et élevage bio, amitié, vie commune. Jean-Charles Sanchez, 18, rue du Gl-Rapp, 67000 Strasbourg.

CLERMONT : Cherche local répétition pas cher (ou même gratis) sur Paris + renseignements sur communauté musico-artisanale. Merci. Eric Ferrand, 55, rue Paul-Barruel, 75015 Paris. Tél. : 250-63-24.

COMME EN 14 : Mec 18 a. voudrais m'initier à l'élevage, artisanat..., et participer à la vie communautaire cet été. Joël Fernandez, 11, rue de Verdun, 12100 Millau.

LOMBOKWATUK : Désire associé(es) pour aménager après acquisition une petite île paradisiaque. Projet communautaire. Accueil. Océan Indien. Alain Majorel, cité Emmaüs, Couronne des Pins, 13400 Aubagne.

SANGLANT : Mec 21 a., cherche communautés de musiciens ou agricoles sympas pour s'éclater. Gars sympa, fille libre pour raconter conneries. Jean-Marie Guy, Les Pierrelles, 26240 Laveyron.

L'HOMME N'EST QU'UNE CERISE : Recherchons personnes de tous âges pour fonder communauté ayant pour but la recherche du plein épanouissement et d'une vie vécue dans son intégralité. Michel Rémy, 22, rue Maryse-Bastié, 51100 Tinqueux.

LAGARDE ET MICHARD : Quat'bras : je suis un manuel sachant à peu près tout faire. Quelle est la communauté qui voudrait de moi pour cet été (et peut-être plus) ? J'ai 33 a., on me dit facile à vivre. Germain, chez Mlle Pequies, 21, rue des 36-Ponts, 31000 Toulouse.

PETIT PERE DES PEUPLES : Couple prof. yoga (30 et 35 a.) et Myriam (2 a.) cherche communauté ou université ou autre, Joseph Anatje, 311 Pour enseignement ou autre, Joseph Anatje, 311 Grote Houw, Bréda (Hollande).

A BOUFFER : A pleurer ! et du fric à gagner ! nous cherchons une équipe de garçons et de filles pour restaurer une bâtisse en Ardèche et une autre en Hte-Savoie (près d'Annemasse, centre de méditation transcendantale). Possibilité de vie communautaire. Travailleurs consciencieux souhaités. Flippés s'abstenir. Ecrire Gilbert Cheseaux, 42, rue de la Filature, 1227 Carouge, Genève.

Route

LA COLOMBE VAGABONDE : 2 J.H. cherchent mec possédant mini-bus ou Land Rover pour tour d'Europe, Yougoslavie, Autriche, Grèce, Turquie, pays de l'Est, Scandinavie, Hollande, Belgique. Participation aux frais. Départ août, septembre, octobre, novembre. Je possède permis de conduire. Je cherche aussi tuyaux, adresses, etc. Pas sérieux s'abstenir. Lucien Lunazzi, rue César-d'Ivernois, 5013 Colombier (NE) Suisse.

VOLEUR : 21 ans aimant Crimson et Bartok cherche J.H. ou J.F. (mieux) aimant la vie pour vol vers Etats-Unis et Canada en août 74. 2 000 F chacun. Ecrire vite, S.V.P. Marc Paulouin, 4, rue de Lucé, 37000 Tours.

PREVOYANT : Futur civil 19 ans sympa cherche amoureuse un peu écervelée pour voyage Maghreb août 1975. Hurry up please. Jean-François Piron, 9, rue du 23e-R.I., Bourg-la-Reine.

CORSE : Cherche nana ou mec pour tour de Corse pédestre. On prendra le temps qu'il faudra. Départ envisagé mi-avril. Salut. Richard Fort, « La Vallée Fleurie » B1 B2, 83500 Tamaris.

CLUB PAS PRIVE : Breiz-Rennes : pour les routards : rencontre photos, tuyaux, mécanique, documentation sur tous pays, échange, partage, bibliothèque. Toutes vos idées seront les bienvenues. Permanence toutes les semaines les : mercredis de 14 à 16 h, jeudis de 19 h à 21 h, samedis de 13 h 30 à 16 h. Club Partir, 28, rue St-Georges, 35 Rennes.

POUR COGNER : Cherchons tous tuyaux sur possibilités séjour et travail prolongé en Espagne et au Maroc. En échange, vous aurez des exemplaires de l'Acidulé, le péril gourdin. L'Acidulé, 84, rue de Bordeaux, 24000 Périgueux.

CAMPAGNON : Cherche compagne ou compagnon aimant la nature, voyager, pour partir avec moi juillet-août en Scandinavie. Isabelle Carayon, 30 A, rue Saint-Paul, 57000 Montigny-lès-Metz.

BLANCHE NEIGE ET SA MOTO : Féministe (très) ayant 125 Honda + fille 10 ans cherche F. ayant moto et enfant si possible pour m'accompagner voyage été 74. Départ fin juin. Geneviève Guitton, 164, cité P.-Montillet, 93150 Blanc-Mesnil.

GARE A SAINT-NAZAIRE : Amoureux du Maroc, j'y vis depuis 3 ans. Accueillerai et donnerai renseignements à gens du voyage. Serai à Saint-Nazaire juillet, début août. Qui peut me donner tuyaux sur cette ville ? Pierre Caron, BP 355, Tétouan, Maroc.

DAKAR SUR LE PRINCIPE : Devons partir au Sénégal, aimerions toutes adresses utiles (pts d'hébergement) et tous renseignemetns. Grand merci pour tuyaux et combines (travail, itinéraire). Martin Bohez, 356/8, rue d'Alger, 59100 Roubaix.

SEXPODES : 3 couples à pied cherchent bonnes adresses pour loger et bouffer sur trajet Lyon-Corse (fin mai, début juin). De + urgent, je cherche pour 2 personnes 1 appartement pas cher quartier Croix-Rousse à Lyon. Gérard Mailleur, rue J.-Mermoz, B 647, 69008 Lyon.

RUSTINE : Cherche tuyaux non percés sur route vers le Chnord (Suède, Danemark, Norvège). Réponse assurée. Ecrire, ne pas venir. Nicolas Bailly, 39, av. Reille, 75014 Paris.

MAURICE, REPONDS : 21 ans, cherche compagnon très gentil, ayant encore le goût de vivre, pour route mois août à l'étranger. Lieu à discuter. Hélène Barrès, 3, rue de la Vieille, 34000 Montpellier.

ILS SONT SYMPAS : Partons pour Mexique, Amérique du Sud, cherchons gentille expérience vécue pour tuyaux en tous genres. Merci, les routiers. Daniel Petit, 15, rue de Romainville, 93100 Montreuil.

CHELSA GIRL : Cherche G. ou F. partant U.S.A. septembre 74. Egalement adresses et renseignements U.S.A. Merci. Patricia Laurent, 3, rue de la Forêt, 76500 Elbeuf.

ON CZYFFRA : 25 ans, cherche fille 24-25 ans pour voyage Maroc en voiture juillet août. Pianiste s'abstenir. Passe vous prendre n'importe où. J.-A. Chopin, 24, rue Pasteur, 59129 Ariesnes-lez-Aubert.

CACA : Cherchons 2 places voitures, Rennes-Sud de la France (mieux : Espagne) début mai. Participation aux frais. Merci. Christian Huet, 6, rue du Docteur-Régnault, 35000 Rennes.

MIROIR : Nous partons très loin là-bas, les cheveux au vent au hasard du fric en mai à bicyclette ; peu coûteux, pas ennuyeux et très chouette. Ne restez pas pourrir ici. Nanas, mecs, réfléchissez, réagissez. Ecrire à J.-Marie et Monique Marcade, Les touches, 56580 Rohan.

ONO BAND : Artiste (20 a.) recherche J.F. aimant activités plastiques, pour partir U.S.A. - Canada début août. Jacques Dilhuit, ENG av. Roosevelt, 56 Vannes.

TRIP PURPLE : G. 19 ans cherche G. ou F. pour faire la route en Europe de août à septembre + combine pour bosser à l'étranger en cas de besoin. Ecrivez Dominique Bartholivi, 18, rue des Violettes, 95130 Franconville.

DANGEREUX : Gars sympa 18 ans cherche nana pour voyager en Europe avec la carte inter-rail en août 74. Alain Kurtz, 8, rue Louisa, 67000 Strasbourg.

JURLIETTE : G. 25 ans cherche compagne (21 ans min.) pour voyage U.S.A., Mexique. Départ juillet. Durée indéterminée. José Romero, rue Pierre-Panissard, 82370 Labastide-Saint-Pierre.

DELEUZE ET GUATTARI
PSYCHANALYSE ET POLITIQUE
EN VENTE: LA COMMUNE. LA JOIE DE LIRE. L'IMPENSÉ RADICAL. LA PENSÉE SAUVAGE. PARALLÈLES, ACTUALITÉS ETC...

ARBRE A CAME : J.H. 24 ans cherche compagnon de route pour l'Inde en mobylette, départ septembre 74. Tous les tuyaux sur la « mobylette », l'Iran, l'Afghanistan Pakistan, l'Inde seront les bienvenus. Salut à tous. Claude Chouteau, La Grève, 50170 Beauvoir.

PETITOURSE AND CO : Gosses explosives Margot et Kareen cherchent compagnons pour partir en Grèce fin juillet-août. Stop ou moto. Kareen Kurtz, Tél. : 825-84-43 vers 21 heures.

GOLGOTHA : Cherche tuyaux (itinéraire, bouffe, hébergement, fric, contacts) pour l'Italie, Yougoslavie, Albanie, Grèce, Turquie et Maroc. Urgent. Jeff Cogranne, Lycée des Trois-Croix, 35000 Rennes.

ÇA URGE TOUJOURS : Nana 19 ans besoin urgent de changer d'air, de vie cherche mecs et nanas sympas et décidés. But et départ indéterminés (R.-A.). Vite, ça urge. Sylvie Tuaux, rue de la Mairie, 93290 Tremblay-lès-Gonesse.

EASTY RIDER : Pars août 74 à deux à moto pour Bulgarie, Roumanie. Cherche autre moto sympa pour faire la route, renseignements et points de chute. Réponse assurée. Patrick Pothier, 4, rue Saint-Jean, 38 Charvieu.

Chaîne n° 1

Chaîne stéréo 20 watts - 890 F complète

Comprenant :

- UNE TABLE DE LECTURE SUR SOCLE BSR Type C 142
- UNE TÊTE DE LECTURE MAGNÉTIQUE SHURE M 75
- UN AMPLI-PRÉAMPLI STÉRÉO 20 W Sonic
- DEUX ENCEINTES CLOSES

PRIX CATALOGUE : 1 ~~200~~ F
PRIX PROMOTION : 890 F
(A crédit : 1er versement 270 F et 45 F par mois.)

ÉCONOMISEZ 310 Francs

Chaîne n° 2

La chaîne de l'année

(CLASSEE POUR SON RAPPORT QUALITÉ/PRIX)

36 watts = 1 200 F

Comprenant :

- LE FAMEUX AMPLI-PRÉAMPLI STÉRÉO N-36 (OPTION N-36 « S » à potentiomètres à curseurs : + 100 F)
- LES 2 EXCELLENTES ENCEINTES ACOUSTIQUES HI-FI BC-20
- LA CÉLÈBRE TÊTE DE LECTURE MAGNÉTIQUE M75-6 ou ADC
- LA TABLE DE LECTURE HI-FI MONDIALEMENT APPRÉCIÉE MP60 ou P 128 BSR McDONALD

Sonic SHURE

ÉCONOMISEZ 475 Francs

PRIX CATALOGUE : 1 ~~675~~ F
PRIX PROMOTION : 1 200 F
(A crédit : 1er versement 360 F et 58 F par mois.)

4 chaînes exceptionnelles en promotion !

Chaîne n° 3

La chaîne SANS RIVALE

Outre les 50 watts* de puissance de l'ampli AMSTRAD 4000 les enceintes closes SONIC BC 20, la platine BSR McDONALD P 128 avec sa cellule magnétique ADC** à haute performance, elle possède aussi une **platine magnétophone** stéréo à cassette de grande précision.

* puissance musicale
** ou SHURE M-75-6

Son prix non plus n'a pas de rival !

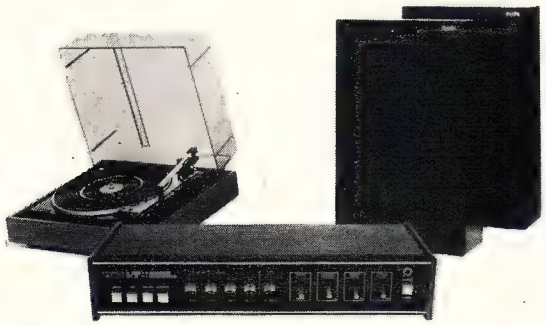
ÉCONOMISEZ 600 Francs

PRIX CATALOGUE : ~~2 390~~ F
PRIX PROMOTION : 1 790 F
(A crédit : 1er versement 550 F et 75 F par mois.)

Chaîne n° 4

La chaîne AMSTRAD

80 watts = 1 890 F



Comprenant

- 1 AMPLI AMSTRAD IC 2000 MK 2
- 1 TABLE DE LECTURE « BSR McDONALD MP-60 »
- 1 CELLULE MAGNÉTIQUE « SHURE M75 »
- 1 CAPOT PLEXI FUMÉ
- 2 ENCEINTES « SONIC BC 30 MK 2 »

PRIX CATALOGUE : ~~2 290~~ F
PRIX PROMOTION : 1 890 F
(A crédit : 1er versement 630 F et 72 F par mois.)

ÉCONOMISEZ 400 Francs

Sonic
EUROP'CONFORT
87, bd Sébastopol, Paris (2e)
Tél. : 236-38-76
Métro : Réaumur-Sébastopol

Mettez une croix dans la case choisie

- ☐ Chaîne 20 watts
- ☐ Chaîne de l'année
- ☐ Chaîne Sans Rivale
- ☐ Chaîne AMSTRAD 1 890 F

Demande de documentation gratuite

NOM _____

Adresse _____

ACTUEL

AUDITORIUM OUVERT TOUS LES JOURS 10-20 H SAUF DIMANCHE
EN VENTE ÉGALEMENT AU HAVRE A HI-FI MASH-5, 93, rue Victor-Hugo - Tél. : 42-34-90.

DANS ROCK & FOLK DE MAI : ALVIN LEE, TRAFFIC, BILL WYMAN, MOTT THE HOOPLE, MAXIME LE FORESTIER PLUS LES DISQUES DU MOIS

AM

« GRAFFITI »
une nouvelle collection
pour une nouvelle culture.

La collection Graffiti
est animée par Marjorie Alessandrini.

PE conseil

ALBIN MICHEL

ET LA SOIF : Sommes 4 mecs aventureux et candides de 18 a. partant pour l'Afrique en août, septembre, octobre avec voitures. Recherchons collaborateurs(trices) avec tire ou permis. Jean-Michel El-Baz, 33, rue Guy-Môquet, 75017 Paris. Tél. : 228-13-59.

JEUX INTERDITS : Pour vacances itinérantes à travers les chemins de montagnes pyrénéens, recherche (coéquipière(s) sportive(s) aimant la nature et la marche (juillet-août ou septembre). Dominique-Jean Porzucek rue d'Ereta, 64700 Hendaye-Plage.

BATEAU A PEDALE : Garçon 27 ans cherche nana simple pour voyage en voilier et à pied longue durée pays lointains. Ulric Steiner, 2612 Cormoret, Suisse.

MAIS OREILLES ROUGES : Je cherche fille simple gentille pour partir en direction du Népal (début juillet jusqu'en octobre). Hervé Reubira, 56, av. Abbé-Lemire, 39000 Lons-le-Saunier.

RETOUR AUSSI : Mec ayant fait la route des Indes recherche G. ou F. en vue voyage aller et retour Amérique du Sud cet été. Individualistes et sérieux s'abstenir. Jacky Méhat, BP 231, 33505 Libourne.

CRISTOF KOLOMB : Cherche G.F. pour voyage vers Mexique passant par Inde, Indonésie, Australie. Durée illimitée. Départ à fixer au printemps 74. Gaspard, « La Trigonelle », 13790 Peynier.

PHILEAS FOGG : Projet tour du monde en 2 ans départ février 75 (pas sûr) ai adresses d'amies en Asie, cherche coéquipier(e) pour préparation voyage et voyage. Thierry Courcoux, 96, rue H.-Mulin, 92120 Montrouge. Tél. : 735-91-03.

DOUBLE BOSSE : Méhari cherche méhari pour route des Indes fin 74. Patrick Gérardin, 7, rue de l'Industrie, Courbevoie.

CŒUR VAILLANT : 2 globe-trotters 24 ans cherchent 2 F. aimant l'aventure et désirant quitter pour longtemps ce monde des dits civilisés. Départ 1er juin. Ecrire ou passer vers 20 h. Jean-François Martl, 13, rue Maubec, Bordeaux.

AY GRINGO : G. 26 ans cherche coéquipier(s) pour voyage 1 an Amérique Latine, départ août 74. Voyage reportage sur problèmes écologiques (vie et mort des communautés indiennes, transamazonie, etc.). Ecrire exclusivement à Serge Mascret, 5, villa Gagliardini, 75020 Paris.

PIPELINE : Cherche «tuyaux pour Allemagne et Finlande. Isabelle Berteraut, Le Bourg, 72260 Courgains.

FRAISE DES BOIS : F. 19 ans cherche G. isolé et un peu paumé pour randonnée à pied en France, juillet. Ecrire seulement. Martine Lereste, 30, rue H.-Barbusse, 94800 Villejuif.

ON DIT ÇA : Envoyez vos tuyaux sur les U.S.A. pour cet été (jobs, plaule et bouffe, non violents). Plutôt en Californie. Thanks. Y resterais peut-être. Hubert Algro, Lycée Thiers Sup 4, 13004 Marseille.

LAPON DE GARENNE : Tu connais ? Suède, Norvège, Finlande. Alors j'attends tous les tuyaux. Thanks et salut à tous. Nelly Rouyer, Résidence RD 29, bât. C, 91700 Fleury-Mérgois.

INCOMPATIBLE : Qui veut partir avec moi en stop vers la liberté au mois de juillet, avec peu d'argent ? Francine Soufflet, 107, rue de la 3e-D.-I., 80000 Amiens.

PAPILLON : Ras le bol de la France. Désirons partir en Guyane. Cherchons tuyaux sur la vie, les emplois (âges 18 a.). Régis Thévenin, Lycée Gaston-Bachelard, 10200 Bar-sur-Aube.

ISETTA : Cherche F. pour partir août 74, pays nordiques, une gentille, petite, timide qui n'a pas peur de l'aventure. Jean Milcent, 23, rue des Chênes, 44230 Saint-Sébastien.

RAS'L BOUL : Pour zieuter cherche tuyaux sur la route des Zindes et l'Asie, combines pour circuler, pleuter, contacts freaks, sites pas dégueux. Taïbi Maïdine, 15/17 rue du Rhin, 59 Lille.

AH AH AH : Cherche F.G. pour direction Danemark en août 74. Ecrire à Jean François, 41, rue de la République, 60000 Beauvais.

TROP TARD : Le Pérou m'attend en juillet ou en août. Qui veut venir avec moi découvrir les Incas ? Ecrivez-moi. Francis Jolly, 192 bis, bd Charles-Vaillant, 93410 Vert-Galant, par Vaugours.

CE GRAND GARÇON : Brrr ; voyage début 75 Scandinavie, Iles Féroé, Islande, Groenland, Canada, Alaska. C'est pas chaud. Renseignements stop, communications, bouffe, où coucher 1 nuit, bienvenus. Cherche éventuellement compagne ou compagnon. Donne renseignements Suède. Michel Auger, 13, bd de Roux-Prolongé, 13004 Marseille.

CIA : Urgent cherche mini-bus VW en bon état et pas trop cher. Aimerais recueillir tous renseignements sur Turquie et Grèce (bouffe, dormir, endroits à éviter et ceux aussi à ne pas éviter). Merci. Thierry Loye, 4 bis, rue du Cayla, 92100 Courbevoie.

44 ANS : 2 J.F. 22 ans, cherchent 2 compagnons sympas pour cet été, direction : Turquie. Tous tuyaux et toutes combines bienvenus. Cherchons voiture également. Sylvie Bréant, 15, rue Valentin-Hany, 75015 Paris.

PARADIS PERDU : Recherche tuyaux renseignements sur travail en Australie, Canada en vue ramasser du pognon et voyager. Bruno Doumaiselle, 16, rue Milton, 75009 Paris.

KILLY : 24 ans cherche G. et F. pour randonnées dans la montagne (Pyrénées-Orientales) mai-juin-juillet-septembre + hivernales 75. Alain Biern, 21, av. Ribère, 66000 Perpignan.

TUBULAR : Futur routard (inexpérimenté) cherche tuyaux (boulot, logements pas chers occasionnels) pour Canada, U.S.A., Mexique, Turquie et Proche-Orient. Pierre Buisine, SM 50/701, 13661 Salon dir.

BLACK SABBATH : Routards 24-27 ans cherchent nanas sympas (participation aux frais) pour voyage Afrique Noire, durée indéterminée. Moyen : un bus VW, Land Rover. Daniel Pelletier, Résidence Bernoin Choriak, Anglet.

GUILLOTINE : J.F. marre toujours mêmes têtes, cherche personne pour voyage en Crète cet été. Cherche tous documents (pour prêt) sur Bretagne en lutte. Claire Escure, 25, rue Paul-Barruel, 75015 Paris. Tél. : 828-69-83.

MOUSQUETAIRES : Nous sommes trois à vouloir partir, cherchons gens sympas régions Bordeaux, Toulouse, Espagne, Portugal pour nous aider (juillet-août). Gilles Roisin, 3, cité Laine, 60000 Beauvais.

JOBS : Départ pour U.S.A. cherche renseignements, adresses et coins chouettes sur Californie (San Francisco - Los Angeles). José Dias, 20, rue Bénard, 75014 Paris.

TEMERITE : Pour voyage en Inde, jusqu'à Bombay en 2 CV, aimerais tuyaux : routes, hébergements, et sur la préparation d'une 2 CV pour un tel voyage. Daniel Babin, 27, av. de Provence, 44700 Orvault (Nantes).

PEUNEUX : Cherche vélo fille bon état pas cher, je suis fauchée. Pour l'été, aimerais trouver combines pour travailler ou partir en vacances avec des copains (j'ai 16 a.). Aline Ruiz, 28, bd A.-Briand, bât. 7A, 93100 Montreuil.

DROIT AU CŒUR : Désirant retourner au Danemark cherche garçon ou fille pour y aller en stop en juillet avec le minimum de fric. Francine Soufflet, 107, rue de la 3e-D.-I., 80000 Amiens.

DIVISION BLINDEE : Cherche plusieurs dingues pour balade transaharienne folklorique jusqu'au Togo en juillet 74. J'ai les bagnoles. Participation aux frais 500 F. Yvon Schwindenhammer, 37, rue de la Ire-Armée, 68 Colmar.

Si vous aimez
Les Clubs où l'on s'em...
Les "circuits" minutés...
ALLEZ VOUS FAIRE FOUTRE !
Nous faisons autre chose!
Des expéditions en Bus ou
Mini-Bus...avec des jeunes
comme nous... sur la
Grèce - Amérique du Sud
Maroc - Turquie - Sahara
Inde - Russie - Afrique...

JERICAL
"expéditions"
113, rue de l'Ouest • 75014 PARIS

MOR : J.H. cherche jeune(s) fille(s) ou jeune(s) homme(s) cool pour partir fin juin Ibiza ou ailleurs durée indéterminée. Philippe Gauthier, Résidence « Beg er Lan », 56170 Quiberon.

ET QUE ÇA SAUTE : Cherche G. ou F. sans trop de problèmes, avant tout sympa, pour faire route vers Allemagne, Scandinavie. Autres projets acceptés si imminent. Réponse assurée et rapide. Michel Bara, 13, rue Louis-Fablet, 94 Ivry-sur-Seine.

TIENS DU BELGE : Cherche mec ou nana cool pour route Grenoble, Bruxelles, Amsterdam août 74. Tuyaux bienvenus. Tarick Atek-Piraud, 19, rue des Alpes, 38 Fontaine.

FUITE DANS LES TUYAUX : Urgent cherche quelqu'un hot pour départ 5 mois Turquie et Europe le 1er juin. Prévoir 2 000 F pour frais. Ecrire vite. Thierry Pottier, 47, rue Jean-Lurçat, 28300 Mainvilliers.

LA GRILLE GRINCE : Marseille, Istambul en bateau et après l'on se balade 3 semaines en Turquie au mois de juin, en camping-car, décontract et pas cher. M.-C. De France, 7, rue de la Clef, 75005 Paris.

ÇA URGEL : Ça urge, mec 18 a. cherche mec pour passer 1 semaine à Amsterdam début juin. C. Claude, 15, av. Fitter-et-Roussel, Les Escaldes (Andorre).

MISSI DOMINICI : Cherche G. ou F. de Paris pour voyage à vélo. France ou étranger, départ mai ou juin. Pierre Luzy, 19, rue Charlemagne, 75004 Paris.

POLI : Projet voyage Belgique, Suède, Finlande, aimerais tuyaux sur : bouffe, hébergement, coins à éviter. Lettre de remerciement garantie. Marc Poumadère, 8, rue du Moulin, 94230 Cachan.

MARATHONEUR : Etudiant 18 a., cherche G. ou F. débrouillard pour partir en stop à Athènes début juillet. Ecrire Raoul Cuinet, 7, place Pinel, 75013 Paris.

PAN PAN : Mec et nana cherchent voiture pour les Indes. Départ à partir août. Partageons les frais. Dominique Guetta, 17, rue Bréa, 75006 Paris.

DEUXIEME DIVISION FLIPPEE : Freak flippé par son environnement et sa destinée cherche compagne pour partir en stop et découvrir des horizons sereins. So long et merci. Louis Cateloy, 47, rue du Gl-Leclerc, esc. 4, appt 421, 95 Eaubonne.

LUMETTARTINE : Si vous avez des tuyaux sur le Maroc, ne les gardez pas, endroit où pleuter, bons coins, etc. Jean-Luc Lumetta, 36-5, rue Gambetta, 92240 Malakoff.

BARRABAS : Cherche tuyaux sur l'Inde (hébergement, bouffe, régions à visiter, coins à éviter). Merci. Jeff Cogranne, Lycée des Trois-Croix, 35 Rennes.

NOUVEAU DANS
LA COLLECTION
"GUIDE EN JEANS"
U.S.A
TOUS LES TUYAUX

GUIDE DES
USA
EN
JEANS
MANGER, DORMIR, SORTIR
LE MOINS CHER POSSIBLE

LA ROUTE, BOUFFER,
DORMIR, ETC...
NEW-YORK, BOSTON
SAN FRANCISCO...
12 F CHEZ LES LIBRAIRES
OU EN ÉCRIVANT AVEC
CHÉQUES AUX ED. DE CLÉRY
21 r. PIERRE LESCOT. 75001

Messages

ET TOI LA MATELAS : Sylvette qu'es-tu devenue depuis le lycée Longchamp ? Ecris. Martine Guillon-Angles, « Les Terrasses-St-Jérôme », av. de la Cible, 13100 Aix-en-Provence.

SILVER SURFER : Que toute personne pouvant me dire où revoir la fille qui vit dans une 2 CV argentée dans la région de Metz m'écrive ou me téléphone après 6 h. Tél. : 21-14-86 Snead Daniel, 13, ch. La Croix-la-Pâte, 54150 Briey.

DÉSIRÉE : Francine, toi qui la première a répondu à mon message, téléphone-moi vite (62-31-02) Besoin de toi, l'après-midi vers 2 heures. Aime Pagano, 21, av. La Cassagne, 69003 Lyon

NON, PAS DE POT : Roselyne ! Te souviens-tu d'Eric de Copenhague ? Téléphones au 954[illegible] et donnes ton adresse. Eric Madec, 2[illegible] Chardin, 78150, Parly-II.

YA PAS DE QUOI : Ange du fort Vauban est désespéré et se trouve dans l'impossibilité de répondre à vos lettres. Il vous remercie du fond du cœur. Demande à Marie-Jo de m'écrire pour lui, très urgent. Merci. Jean-Claude Vales, 25, rue du Roi-René, 13007 Marseille.

GENS POTIERS : F. 18 ans, cherche stage poterie au pair chez un potier, ou dans une communauté en payant la bouffe. Fournier Françoise, 5, rue Jean-Jaurès, 02600 Villers-Cotterets

P'TIT CHEURTE : Photographes vous exécutent tous travaux, sérigraphie, T. Shirt, auto-collant, affiche. Tarifs étudiés. Jean-Pierre Tessier, Morizes, 33190 La Réole.

CHER VIEUX : 1 place disponible dans voiture, mardis soirs (vers 19 h) pour aller au folk club « La Chanterelle » à Lyon. Gratuit (sauf adhésion et entrée au club). Trajet Jujurieux-Pont d'Etin-Priay-Lyon ; retour vers 2 h. Maurice Charvieux, Le Gd-Abergement, 01260 Champagne-en-Valromey.

BURNOU, TU NOUS FAIS SUEZ : Le groupe de folk celte de Gérard Delahaye, j'aimerais tant vous revoir bientôt à St-Raphaël. « La petite admiratrice au burnou et aux boucles d'or » Denise. Pividal Denise, 435, av. du Mt-Gallieni 83600 Fréjus

ÇA RIME : Véro, écris-moi, du nouveau pour toi. Larrieu Gérard, 30, rue Neuve, 69002 Lyon

BLING : Nadine Joncquel à Uzès, donne-moi ton adresse. Maurice Brenques. La Roque-le-Truel, 12430 Villefranche-de-Panat

MORDS, MOLL : « Actuel », ça se vend à Langon, donc ça se lit. Venez me voir ou écrivez-moi Brigitte et Denis, un petit mot ça me ferait plaisir. Moll Gérald, 19, rue de la Brèche, 33210 Langon

ECOUILLOGIQUE : Si les poumons te gênent et si tu cherches groupe écologique sur Houilles, écris ou téléphone : Jean-François Pizzetta, 11, r. de l'Eglise, 78800 Houilles. Tél. : [illegible] 25 52 (le soir).

LA FLEUR : Dany aimerai reprendre contact [illegible] Philippe, rencontré au hasard des vacances le 30-8-73 à « Vinos Jaime » à Peniscola (Espagne) qui habite la région parisienne. Dany Lafleur, TA 5, lycée Bellevue, 72000 Le Mans

MOOTENANNY : Catherine ex-Dugarin, t'as déménagé, on a paumé ton adresse, écris vite. Le Phallo sort de sa léthargie. Sylvie et Peter Alenany, 122, bd La Fayette, 62100 Calais

PETITE LUNETTE : Je voudrais entrer en contact avec Sylvia Zerbib. Le mec ou la nana qui m'envoie son adresse me rendra un grand service. Ça urge ! Pillu Florence, 30, rue du Plateau, 94700 Maisons-Alfort.

VRAC : Avis aux mangeurs d'images et aux bouffeurs de peintures D. Pinçau, B. Chauvin et B. Fougerat exposent de fin mars à fin juin chez Vrac, 41, rue du Dr-Peltier, 17300 Rochefort.

SANTÉ : S.O.S. Didier, Florence t'attend ainsi que tes nouvelles. Florence Gautrand, maison de santé de Maithol, 31690 Labastide Beauvoir

HEIN : Tout bipède pouvant nous dire ce que devient Bernard Hein aura gagné 1 kg de reconnaissance en parfait état de marche. Ménétrier P. et M., 63, rue Beaussier, 83500 La Seyne-sur-Mer.

HEINTZ : Jean-Jacques Veschambre de 19 - Brive, Bernard te recherche. Fontenailles de Brive 1971-1972 projets... Si vous le connaissez, dites-lui. Danke ! Heintz Bernard, Le Petit-Ponveau, 44 - Lachevrolière.

DURAND-DURANT : Qui peut me donner l'adresse de mon pote « Didier [illegible] » S.V.P. ? Ça urge, merci ! Ecrire à Jean-Pierre Durand, 13, avenue Joliot-Curie, 26130 St-Paul-Trois-Châteaux.

ALBERCA MUE : Charlie, Jimmy, Sam, c'est un « Black », c'est mon copain connu à Aix en février. Il est à Paris. Je ferais tout pour le revoir. Françoise Alberca, rue J.-Giono, Provenceville, 13480 Calas.

LA FATIMA L'A MIS L'FEU : Fatima, Dudule, Spitz et François où êtes-vous ? La route est-elle belle ? Scrogneugneu. Crapel Patrick, 25, rue de Bel-Air, 17000 La Rochelle.

ALBERT : On va y arriver, oui ou merde ! J'ai pas de fric, mais cherche un gars sympa qui me prêterai une ronéo (valable) car je dessine et peint un peu de tout et j'aimerais tellement imprimer mes œuvres et les distribuer un peu partout en petit cahier de 25 pages, format 21 x 27. Patrick Samain-Poilak, 30, rue Clairant, 75017 Paris.

BLANC MOUTON : J.-P. Blanc, que deviens-tu ? Ne fais pas comme cet escogriffe d'Garouille, qui fait le mort depuis x temps. Ecris à mes vieux (adresse : 38120 Le Fontanil), qui transmettront. / Le Panurgeant Ramponigrade /.

S.O.S. : Sylviane L. passe à la maison, maman est gravement malade. Moi Eddie L. j'ai quitté l'école et vais bientôt aller en Egypte. Viens.

ELEPHANT'S ME MORY : Ton nom est « Hannibal », je crois. Vert Galant sans soleil d'avril. Embarqués au commissariat. Tu m'as ramenée en 4 L. Duhont Béatrice, 20, rue Leverrier, 75006 Paris.

EVANGELISTE : Les Gazolines aimeraient avoir beaucoup de petites sœurs au défilé du 1er mai. Il fera beau. Baisers à toutes. Alexandre.

TOMBE DEDANS : Wanted ! on recherche Gérard Herbrech perdu de vue depuis janvier 71. Deux anciens collègues éducateurs. Michel Sirey, La Trappu-Lot, 24200 Sariat.

ANONYMOS : Connais-tu François Branchon ? Ici on l'attend ! Et on part en Amérique (U.S.A.).

OH OUI DIS-LE-MOI : Si tu connais une Odile ayant séjourné à Saint-Pair-sur-Mer début juillet 73 en tant que monitrice pour handicapés (actuellement études en orthophonie à Bourges ?), envoie vite son adresse et des nouvelles. Merci. Lionel David, 202 bis, av. Jean-Jaurès, 92140 Clamart.

LE PLUS BEAU BEBE : Pour fête d'enfants en juin sur cité transit, cherchons fanfares ou autres groupes. Bouffe et déplacements assurés. Grosloy Animation, B.P. 98, 93 - Bobigny.

ÇA BRULE : Dan and Guy Perspective « consolamentum ». recherchent leurs deux sœurs cathares croisées à Puivert et Montségur les 28 et 29 mars, pour échanges parfaits. Giraud Lacourt, 09 - St-Girons et Benoît, 1, place de la Résistance, 93 - Bagnolet.

RENVERSANT : Je remercie ceux qui m'ont écrit et m'excuse de ne pas avoir pu répondre à tous. Joël Frantus, 16, rue Agar, 75016 Paris.

LA PELLE DU 25 AVRIL : Appel à Léo Ferré ! Ecris-moi, avec ton adresse si possible. J'ai tant de choses à te dire. Urgent. Hacéne, chez Dusuel Françoise, 7, passage Alexandre, 75015 Paris.

VIOLONS : Marianne Francheschi, donne de tes nouvelles ! Où es-tu ? J'ai écrit et les lettres me sont revenues ! Je tiens à garder le contact avec toi ! Ecris. Françoise Krakowka, 7/8, av. Ingres, 89000 Auxerre.

MOQUETTES NEUVES HORS COURS

Prix t.t.c./M2	
Plastique feutre	4,80 F
Coupon uni (10 m)	3,60 F
Dalles plastiques	3,60 F
Mousse murale	3,60 F
Moquette nylon gros passage, lavable.	16,80 F
Moquette T3 T4, 2e choix, larg. 1,40 m par rouleau	12,00 F
Velours et bouclée nylon en 4 m	18,00 F
Grandes peaux de vache	240,00 F

Déchets de cuir au kg, peausserie pour artisanat, tissus imitation cuir, etc...
Marchandises neuves hors cours, 1er et 2e choix démarquées, peaux et fourrures de décoration, mural, tapis pure laine, etc...
NOMBREUSES AFFAIRES SUR PLACE
BAS PRIX
100 000 m² visibles sur stock
Nombreuses références.
CADEAU D'UNE VERITABLE PEAU DE MOUTON A TOUT NOUVEL ACHETEUR DE PLUS DE 500 F SUR PRESENTATION DE CETTE ANNONCE
Les Artisans Récupérateurs, 8/10, impasse St-Sébastien (donne au 32, rue Saint-Sébastien) 75011 PARIS. Tél. 700-57-71 et 355-66-50
(parking dans la cour, fermé samedi après-midi et dimanche)

Contacts

ALALA : Jeune homme berger, 23 ans, bien physiquement et libre d'esprit, recherche nana pour partager vie à la campagne sur élevage de brebis. Aimant animaux et nature. Jacky Quellec, « Le mas d'Ala », 81660 Pont-de-Larn.

CAS NULLARD : Jeune femme douce, 28 ans, paumée dans banque, cherche homme trentaine pas paniqué, et pourquoi pas cultivé, pour sortir de la solitude. Nécessité et hasard. Françoise Bouté, 4, rue de la Saïda, 75015 Paris.

FILE LA LAINE : Qui veut apprendre le tissage ou la tapisserie ? Monique Bonetti, 24, rue de Clermont, 95400 Arnouville-lès-Gonesse. Tél. : [illegible].

BOUDDHA : Adepte de Bouddha désirerait rencontrer personne branchée, possibilité d'hébergement. Philippe Méhay, chez M. Rosez André, 8, rue du Port, 93 - Aubervilliers.

MELASSE : Puéricultrice, 27 ans, aimant travailler libre, garderait enfant moins de deux ans. Ecrivez ou venez me voir. Très urgent. Christine Méiard, 25, rue St-Isaure, 75018 Paris.

DESEQUILIBRE : Balance un brin déséquilibré, cherche anglaise (or english speaking) avec troisième œil mystique pour le réaccorder (vite !). Jean-Pierre Audoire, 58, bd Heurteloup, 37000 Tours.

O PAIR : Nous avons un problème pour quelques mois avec la garderie de nos enfants. Nous offrons hébergement campagne et rémunération à mec ou nana. Bernard Mancini, 39 - Foncine-le-Bas.

CHAUFFE ! : Cherche chambre pas chère, si possible à partager. Suis cheminot et c'est pas drôle. Accepte accueil dans communauté établie en ville. Marcel Guilhoux, Foyer S.N.C.F., rue du Ban-de-la-Roche, 67000 Strasbourg.

TURBIN : J'ai 16 ans et il me faut de l'argent, cherche tout travail pour le mois de juillet. Jérôme Bonnefoy, 202, quai de Jemmapes, 75010 Paris.

SOLIDO : Mec 25 ans, un peu seul, cherche fille même cas, aimant musique, cinéma en vue sorties, amitié solide et voyages. Omran Hédi, 17, avenue Ste-Foy, 92 - Neuilly-sur-Seine.

O SECOURS : Ancien civil, le redeviendra peut-être s'il ne crève pas avant d'ennui. Alors les frangines au « Boudu » rouleau, sauvez-moi des OS. Alain Denovelle, caserne Carnot, 71321 Chalon-sur-Saône.

MIRAGE : Troupe Mirage prépare un montage musical sur mai 68. Les personnes ayant des photos sur 68 seront les bienvenues. Cherche aussi contrats pour concerts pop, etc. Mirage, 3, place A.-Delaune, 94800 Villejuif.

FREAX : Peut-on avoir des adresses de communautés, écoles parallèles, coins de rencontre (pour contacts écologiques, initiation à l'artisanat et autres formes d'expressions naturelles, etc.) à Albertville et à Frontenex (Savoie) ? Fraix E., 10, rue Ernestine, 75018 Paris.

SYMBIOSE : Rep. photographe nomade, cherche J. F. qui saurait écrire article impressions, vibrations, pour accompagner photos de voyage. Ceux qui cherchent tuyaux sur l'Afrique de l'ouest (Sahara, Niger, Mali, etc.), m'écrivent ! André Denisot, 29, allée des Tilleuls, 92150 Suresnes.

QUELLE REPONSE ? : Marginal (plus de 30 ans), refusant d'entrer dans système consommation, cherche contacts pour échanger idées amitié. Membres du FHAR ne pas s'abstenir. Aime nature, solitude, musique, histoire, littérature. Ecrire d'abord, répondrai à toute lettre. Pécheral J.-F., Poste Restante, « 5 Avenues », 13004 Marseille.

SOMBRE HEROS : Le monde est si obscur que je m'éternise à dormir. Garçon 20 ans cherche correspondante pour lier amitié et échanger idées. Patrick Gallou, 7, rue de l'Eglise, 29200 Brest.

BONO SONO : Cherche une personne pour reportage tour du monde parlant anglais, espagnol, possédant matériel de son. Jacques-Philippe Tournier, 17, villa Marguerite, 92130 Issy.

RATE PAS LE COCHE : Hallowe'en, Disc-Jockey, cherche contrat partout, ambiance assurée, show unique, music non commerciale. Alban Lamouche, 18, rue Nicolas-Dubois, B 4852, Lambermont.

CANARD FRIT : Freak anar envahi par la solitude du milieu ouvrier, cherche fille sympa, marginale, sans préjugé, aimant nature, musique. Tél. 5 à Dunières. Gérard Fauconnet, chez Mme Sahy, 07 - Dunières-sur-Eyrieux.

OR GAI LES TRIQUES : Intéressés(es) par Freud, Marx, Klee, Michaud et orgue électrique, j'en ai un chez moi (un orgue, évidemment...). Venez en jouer ou en écouter. Ecrivez d'abord. André Massot, 46, rue Gay-Lussac, 75005 Paris.

HELACHE : Si vous quittez votre chambre en juin pour les vacances ou définitivement, pourriez-vous me prévenir pour que je la loue ? Je dois rendre

TEMPS FUTURS
LIBRAIRIE-BAZAR
DE LA SCIENCE-FICTION
~LIVRES-JOUETS
BANDES DESSINÉES~
3, rue Perronet
(angles Saints Pères - Saint Germain)
TÉLÉPHONE : 222-87-53

la mienne l'été. Merci de penser à moi. Agences s'abstenir. Lise Hérelle, 3, rue G.-Saché, 75014 Paris.

BARREAUX SALAUDS : Je suis actuellement en privation de liberté car je suis derrière des barreaux et j'aimerais correspondre avec G. ou F. de tous pays parlant français. J'ai 23 ans et je n'ai pas le moral, viens m'écrire, je répondrai à toutes les lettres quel qu'en soit le nombre. Jocelyn Trimolet, Banneret 10, 2300 La Chaux-de-Fonds (Suisse).

QUATRE MURS ET PUIS S'EN VONT : Je suis en prison depuis quelque temps et je m'embête à en souffrir, seul au milieu de mes quatre murs. Quelques-unes ou quelques-uns pourraient-ils m'écrire, cela sera mon grand réconfort moral et cela me redonnera goût à la vie. J'ai 21 ans et j'attends de vous lire. Jean-Pierre Wäefler, Promenade 20, 2300 La Chaux-de-Fonds (Suisse).

FRIPOPFOLCROCK : Cherche groupe(s) tout style (free, pop, folk rock) intéressé par concert semi-gratuit M.J.C. de Bar-sur-Aube (45 km de Troyes). Les entrées ne dépasseront pas 2 à 3 F et serviront à payer vos frais de déplacement. Ceci s'adresse aux groupes désireux de se faire connaître, pour qui le plaisir de jouer est plus important que les sous. Public de 200 mecs environ. Expérience prévue au mois de juin. Si réussite, renouvelée à la rentrée. Envoyez vite adresse, numéro de tél., quelques détails sur spectacle proposé ou enregistrement mini-k-7, montant des frais de route et date vous convenant à Jean-Benoît Vaxelaire, 90, av. A.-Emmanuel, 10200 Bar-sur-Aube. Réponse et retour des bandes assurés.

LITOQUE : Cherche possibilité collaborer dans atelier lithographie. Ai déjà travaillé dans agence comme maquettiste. M'écrire ou passer me voir. Jean-Luc Rousseau, 44, rue Ramponneau, 75020 Paris.

PORNO : 17 ans, sociable, recherche occupation dans une ferme communautaire pendant l'été à titre d'expérience. Buquet Jenny, 21, rue de Roubaix, 59000 Lille.

CHAT NANA : Mec, 19 ans, déprimé cause armée prochainement, prend route vers le 15 mai, en France, avec nana de préférence, salut ! Richard Pierre, 11, av. Pierre-Brossolette, 92160 Antony.

ZEN AI PLEIN LE CUL : « Zen » bouquin marginal, voudrais recevoir adresse de groupe tous pays connus ou pas et aussi promoteur artistique pour engagements M.J.C. Voudrais aussi agrandir mon bouquin et je voudrais conseils. Joël Ferber, 67, chemin de Clairefontaine, 6700 Arlon (Belgique).

BIEN TOURNE : Cherche bateau avec capitaine, capitaine sans bateau, bateau sans capitaine, pour voyages sans fin puisque la terre est ronde. Anne Philippe, 8, rue de Thann, 67100 Strasbourg.

S.O.S. GAIE : S.O.S., jolie, gaie, vit et travaille avec parents adorables mais à principes autre siècle. M'emmerde copieusement. Ecrivez pour donner sensation évasion. Obligée poste restante patelin voisin pour éviter curiosité familiale. Merci tous et toutes. Anne-Marie Claude, poste restante, 77220 Tournan-en-Brie.

SIX MOIS AU JUS : Suis bidasse et j'en crève depuis 12/73, cherche contacts F. ou G. le soir à partir de 18 heures dans Fontainebleau. Suis amateur musique, arts, écologie. Ai des vues sur la vie communautaire agraire, artisanale au sortir de l'armée. Gilles Varret, C.S.E.M., quartier du Carrousel, 77300 Fontainebleau.

L'ARME A GNAQUE : Les freaks ont-ils le privilège de la Cité ? S'en trouverait-il dans ma lande un seul qui ne soit pas noyé dans l'armagnac et l'ennui, un garçon ou une fille possédés par la musique PH, Hendrix, Crimson, pour échanges et contacts. Alain Colautti, 70, rue de l'Egalité, Aire-sur-Adour.

SNOB : J'ai 18 ans 1/2, je cherche propriétaire de bateaux faisant la Méditerranée pendant juillet, août, septembre, faisant escale ou résidant à Port-Grimaud, Cannes, St-Tropez, etc. Réponses assurées. J.-Pierre Boulangier, 54, bd de Verdun, 92400 Courbevoie.

CON POTIER : F. 18 a., cherche artisan potier, tisserand, communauté pouvant accueillir pendant 1 quinzaine durant l'été afin d'apprendre. Vosges, Cévennes. Dominique Bertin, C.U. Placieux (ch. 1 444), 54600 Villers-lès-Nancy.

ENTRAIDE SANS FRAPPER : Nous cherchons à aider les jeunes, quels problèmes aimeriez-vous voir résolus ? Que pensez-vous avortement, adoption, éducation sexuelle à l'école, armée, internat, amitié. Joindre un coupon réponse International. Envoi revue gratuite. Service Entraide, B.P. 9 à 6238 Luttre (Belgique).

IBARRA : Occitan paumé cherche chambre pas trop chère et contacts avec Occitans même situation. Ça urge. Photo en vue de projets dans le sud. Bernard Ibard, 16, rue des Ursulines, 93 - Saint-Denis.

BATAILLE D'ANTONY : Cherche débiles région sud parisienne (16, 17 ans) pour groupe pseudo-théâtre. Trop sérieux s'abstenir. Georges Chelhod, 18, rue Anatole-France, 92 - Antony. Tél. : 666-02-44.

POPOTIER : G. amoureux de la terre, ch. urgent possibilités de travail chez potier. A déjà fait des stages. Barthélémy Aldo, 29 K, rue Brulard, 25000 Besançon.

DRAGONS : 2 g. 22 ans, cherchent à St-Brieuc autre chose que « filles à marier » pour faire ensemble ciné, photo. Pazat Yves, 15, rue Lamenais, 22 - St-Brieuc.

C'EST CHELON : Cherche contacts à Châlons, y en a-t-il ? Possède voiture. J.-Luc Modjtabraï, 44, chemin du Perthuis, 51000 Châlons-sur-Marne.

LES JAMBES DU... : 2 bidasses, isolés dans la connerie environnante, cherchent contact filles et gars du coin, pour échanger idées, et écouter musique. Vite, ça urge ! On s'enlise de plus en plus. 2e C.S.T. Philippe Falzon, B.C.S. 57e R.A., quartier Walter, 68020 Colmar.

MANDALA

BOUTIQUE ORIENTALE
Fringues, Encens.

ARTISANAT

MANDALA

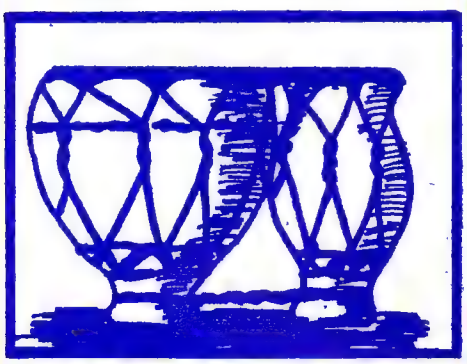
VAVIN.

11 et 13 rue Vavin, 75006 PARIS - tél: 326 08 50

PAR CORRESPONDANCE

BONGOS MAROCAINS

38 F + 10 F port Ø 15 Ø 10



renvoyez-nous le talon ci-dessous
(pas de contre-remboursement)

NOM : _____

ADRESSE : _____

_____

(en capitales)

Ici joint 48 F

par chèque _____ O

par ccp _____ O

par mandat lettre _____ O

rivages

330, rue St-Jacques, 75005 Paris
Tél. : 325-43-99 - Lic A 669

FESTIVAL : Vacances à Tabarka, Tunisie, juillet, août 1974.
760 F
1 semaine, voyage + séjour + spectacles, avec Ike and Tina Turner, Weather Report, Claude Nougaro, Elvin Jones...

L'AFRIQUE ne se visite pas, elle se découvre au milieu des Africains.
SENEGAL :
3 sem. pour .... 2 295 F

EXPEDITIONS : Partez en copains avec un mini-bus, une Land-Rover ou un bus tous terrains.
MAROC ..... 910 F
TAMANRASSET . 1 450 F
AFGHANISTAN .. 1 590 F

Veuillez m'envoyer votre documentation gratuite.
Nom et prénom : .....
.....
Adresse : .....
.....

MOYEN - ATCHOUM ! : Cherche 5 h. et 5 f. (16-17 ans) banlieue sud de Paris pour former groupe théâtre (petits génies s'abstenir). Dominique Clerc, 7, av. Galois, 92 - Bourg-la-Reine (350-64-77).

N'EST-CE QUICK ? : Who would Teach me English ? for playing the guitar, for the Love for the here after of nothing. Quick. Denis Ferrario, 18, rue des Rosiers, 95 - Argenteuil.

BAALDOFLORINE : Désirerais savoir s'il existe des écoles parallèles dans la région clermontoise. Si oui, voudrais entrer en contact avec l'une d'elles. Si non, rencontrerais personnes qui voudraient en fonder une. Eliane Baldo, 49, avenue des Etats-Unis, 63000 Clermont-Ferrand.

BRANLE DEBOURG : Peintre sculpteur cherche Spensor, galerie, éditeur, église, chapelle, M.J.C. pour fresques murales, vitraux, suis en pleine période de créativité, dépêchez-vous. Réponse assurée. Richard Haudebourg, c/o Neptune, 20, av. Rapp, 75007 Paris.

LOEB, LOEB, LOEB : Un ami risque de se faire virer des Indes s'il ne paie pas une caution de 1 500 F. Nous n'avons pu réunir que 300 F (nous sommes sans travail). Si vous pouvez, aidez-le en envoyant un peu de fric par mandat. Merci. Marius Loeb, Sri Aurobindo Ashram, Podicherry 2.

LA TOUR : Bidasse freak fauché cherche boulot et couchage (pas cher) Toulouse. Aide morale comme adresses bienvenues. Help ! ça urge. Jean-Pierre Gardelle, 12e Cie, 6e R.P., 117 a, 40011 Mont-de-Marsan.

LE FILAIN ! : Cherche garçons pour détruire la solitude et engendrer l'amitié (12-17 ans), vite, chassons la déprime pour la création. Toulousains n'oubliez pas : Librairie Parallèle au 30, rue Gatien-Arnoult (à partir du 3 avril). Michel Aribaud, 20, chemin Lafilaine, 31500 Toulouse.

MODESTE ET POMPON : Cherche piaule du 16 sept. au 30 oct. pour stagiaire larguée à Bobigny (prix très modeste). Montorio Geneviève, St-Ceyran-Frouville, 95690 Nes-le-la-Vallée.

AMER : Vous savez comment on peut aller faire la récolte des fruits en Suisse pendant l'été, alors pensez à moi, écrivez vite. Xavier Odoux, route des Forges, 76750 Buchy.

JUGE NOIR : Provincial paumé à Paris, 21 ans, je broie du noir, qui veut m'aimer ? Gérard Le Juge, dit « Géronimo », 1, place du 8-Mai-1945, 92300 Levallois-Perret.

CANIGOU : Cherche groupement ou agence publicité pour collaboration photo ou ciné temps partiel (surtout nature et animaux). Isabel Raymond, 7, rue de l'Etoile, 67110 Reischoffen.

BLESSEE SEULEMENT : 25 ans, lâchement abandonnée, arrivée au suicide, mais pas morte, cherche enfin un peu de tendresse pour survivre. Annonce très sérieuse. Michèle Hervé, 36, av. Pdt-Wilson, 94230 Cachan.

CIGALE : Qui accepterait de prêter pour les enregistrer tous disques de Bette Midler à fille très soigneuse? Lecouty Christine, 1, rue Maryse-Hilz, 75020 Paris.

MOI NON PLUS : Jeune fille 23 ans, cherche garçons sympas pr corerspondance, amitié. Je ne veux plus être seule. Fritsch Netty, 21 Greivel-dange (Luxembourg).

LES FEUILLES MORTES : Pat et Belle cherchent des gens sympas pour louer ensemble un appartement à Paris en septembre prochain. Une seule exigence : soyez capables de vous assumer vous-mêmes. On ne trouvera pas le bonheur pour vous. Prendre contact rapidement. Dominique Buisset, 170, rue du Temple, 75003 Paris (esc. B, 6e étage).

ECLECTIQUE : Dessinatrice cherche travail à mi-temps (matin), manutention, courses, n'importe quoi, je sais taper à la machine, me servir d'une multipoint I.B.M., faire maquette journal offset et parle italien. Libre le 11 avril. Assez près de mon quartier si possible. Corienne Péress, 55, rue de Bretagne, Paris.

LACOMBE CHANTAL : Cherche boulot chouette dans école parallèle. Je termine licence histoire cette année. J'ai 26 berges. Lacombe Chantal, 20, r. Carnot, Sartrouville.

GRASSOUILLET : Ancien musicien, 31 ans, depuis 10 mois dans l'administration, cherche emploi de bureau ou travail intéressant, milieu artistique. Alain Grassi, 66, rue de Miromesnil, 75008 Paris.

MIAOU 1 : N'importe quoi. Yeux et sourires. Fritz, 15, rue de Romainville, 93100 Montreuil.

BROTHER CLAUDE : Recherche tout renseignement et contact région de Helmont en Hollande pour cet été. Merci. Frangin Claude, 3, rue Municipale, 71250 Cluny.

C.C. C'EST... : 19 ans, recherche dans Paris petite chambre prix honnête. Accepte partage. C'est urgent. Merci. Claude C., 15, avenue Fiter-et-Rossel, Les Escalades (Andorre).

AU COUCHANT : Urgent, j. g. cherche adresses d'artisans tisserands (ou autres) qui pourraient prendre apprenti ou élève payant. Si vous connaissez adresses (peu importe la région). Merci.

Les enfants d'Aquarius

MANUEL DE LA VIE PAUVRE

Comment vivre une vie différente dans tous les domaines

alimentation

santé

vêtements

éducation

logement

voyages

sexualité

travail

COLLECTION VIVRE/STOCK 2

Editions STOCK

Sérieux. Larios Eddy, 7, rue du Levant, 91270 Vigneux.

PAS DE GUEUX : Fille espère vraie rencontre affinités, artiste, écriture. Belles gueuses du Midi, écrivez-moi. Garcia N., 6, rue Jouxt-Aïgues, 31000 Toulouse.

ET AVEC LES OREILLES ? : Voudrais causer avec du monde. Marre d'être tout seul. Aimerais devenir radio-amateur. Pourriez-vous me donner des conseils ? Merci. Pascal Carbonnier, CHEP, Le Tremblay-sur-Mauldre.

MOMERIES : Couple 1 enfant cherche couple avec enfants pour garde à tour de rôle des gosses pour les jours de concert. Monnery Pierre, 1, rue Sergent-Michel-Berthet, 69009 Lyon.

RACHEL TROUSSE L'ART : Cherche contacts dans ce bled paumé qu'est Montmirail. M'écrire à l'adresse suivante : Annexe Jean-Macé, 02400 Chteau-Thierry. Rachel Trousselard, C.E.G. Montmirail.

POINCONNES : Tout gars portant anneaux aux oreilles, au nez, etc., ou intéressé, écrire en vue étude, soutien, amitié. Richard Diaz, Montée-de-Pourols à 34270 St-Mathieu-de-Tréviers.

BRANLETTE : Désire apprendre guitare et trucs manuels (tissage, couture...). Y a-t-il mecs et nanas intéressants à Juvisy ou environs ? Francine Levieux, 6, rue Jean-Argeliès, 91260 Juvisy.

HE ! : L'Association « Docteur, jetez ces papiers » recherche un local (même à temps partiel) pour réunions et projections de films 8 et 58. Adolf Moulié Icasari, 28, rue de St-Quentin, 75010 Paris.

FAN TOUT BETE : Cherche tuyaux, réf., livres, etc., sur la teinture de la laine avec des plantes.

A LA CROISEE DES CHEMINS

Pourquoi manger des kilomètres et en roues et en routes. Laissez vos quatre pneus posés sur le perron et venez provoquer avec nous l'aventure. Nous croquerons pour vous le soleil et la route. Car c'est ce que nous sommes... derniers croisés de l'aventure. Pâques : balades en Grèce, été expédition Turquie, Maroc, route de l'Inde, Sahara-Niger. « Découvrir », 23, rue du Cherche-Midi, Paris-6e. 544-00-83. Lic 685 A.

Ecrire : Hélène Marchand, Fantoubette, 48140 Le Malzieu.

ROSE : Quelle est l'âme généreuse et paumée qui me prendrait en bagnole le lundi matin sur trajet Marseille. Merci. Vite. Ahhh ! Besoin. Peut payer en lisant mes poèmes. Yves Renard, Imp. J.-Aicard, Solliès Ville Pont 83210.

MORCHOI LE NŒUD : La société nous bouffe. L'océan est si vaste nos barques si fragiles. Ames à la dérive, venez, dérivons ensemble à moins que... bof ! Patricia, chez Mlle Morchoine, 2, rue Shelley, bât. C, appt 227, 37000 Tours.

DEPRIME : Avez-vous fait une « dépression nerveuse » ? Comment vous en êtes-vous sortis ? Vos remèdes ? M'écrire vite ! Je m'enlise ! Bernard Dents, 18, rue Wurtz, 75013 Paris.

ETOUFFE : Etouffe dans chambre de bonne. Qui veut lui donner un peu plus d'air ? Louerait studio vide ou meublé ou 2 pièces jusqu'à 500 F maximum. Monique Anceaux, 41, rue des Martyrs, 75009 Paris. Tél. : 605-15-21.

CORSE : Cherche mecs 25 à 32 ans aimant passer vacances en Corse, réponse assurée. Pascal Caligaris, 7, rue Commandant-Bénielli, Ajaccio.

LAPIN : Mec 23 a. possède voiture mais pas de matériel pour camper. Si tu es libre 15 j. en juillet (F. ou G.), tes suggestions seront les bienvenues, merci. Serge Jeannot, 244, r. de Bercy, 75012 Paris (écrire seulement).

CAVEAU : Mec 22 a. seul, cherche fille freak, sentimentale, rêveuse pour trouver âme sœur. Je voudrais donner et recevoir de la tendresse amoureuse, est-ce possible ? Ecrire, ne pas venir. Gérard Serge Kavos, 28, rue Nungesser-et-Coli, 75016 Paris.

NOM DUR A PORTER : Cherche gars 18-20 ans pour ne plus être seul. Sorties à 2 où tu voudras. J'ai 22 ans. Recherche les idées pures et saines. Alain Fachaud, 11, rue Lemaître, 95660, Champagne-sur-Oise.

ANANA : Désire connaître un mec sympa connaissant l'adresse de Léo Ferré pour danse personnelle. C'est tout. Rodriguez Lauro, Le Vaccarès II, av. Mi-Leclerc, 13100 Aix-en-Provence.

FUTUR GENDARME : A Ste-Anne pour la 3e fois, 26 a. en instance de divorce, plus rien ne m'attache à cette société. Si vous pouvez me rattacher à autre chose, écrivez-moi. Je répondrai. Gérard Sueur, 116, rue Caulaincourt, 75018 Paris.

V'LA L'PRINTIN ; : 21 ans, très seul, triste. Si tu es dans ce cas et que tu as envie de vivre à deux, alors écris-moi. Très sérieux. Nanas en quête d'aventures, s'abstenir. Si possible pas trop flippée pour essayer d'être heureux, ça devient vachement dur. Dominique Pommier, 5, rue d'Aubervilliers, 75018 Paris.

DEVINE QUI VIENDRA DINER : Je suis Michel, j'habite partout, j'ai 18 a., j'aime tout le monde... Je te cherche, je cherche des gens en France... des gens pour leur rendre visite, pour parler de tout, trouver la vie... Ceux qui cherchent aussi quelque chose écrivent à Laurent Schmitt qui transmettra, 63, rue de la Mouillère, bât. B 3, 45100 Orléans.

SUR LA LIGNE : Faute aux râfles. Photographe paumé militairement à Verdun aimerait connaître filles ou garçons pour revivre un peu. Jean-Michel Dorne, 104 Intendance, quartier Maginot-Verdun.

LABICHE : Cherche garçons et filles simples et sympas (16-17 a.) qui aimeraient former groupe théâtre. Tél. : 666-02-44. Georges Chelhold, 18, r. Anatole-France, 92 Antony.

TOUT BLANC : N'ayant actuellement pour seule amie que la musique, j'aimerais correspondre av. une fille de 15-16 a. environ avec d'autres pensées et d'autres idées que les gens que je connais. Yannick Bonnet, 1, pl. Urbain-Grandier, 86200.

BRALIK : Apprentie comédienne cherche troupe de théâtre itinérante. Entièrement libre début juin. Geneviève Desvaux, 7, rue des Batignolles, 75017 Paris.

ATTENTION A LA MARCHE : Nous voulons un centre de contacts et de loisirs, si vous avez des idées, combines et tuyaux divers (pub gratuite, local pas cher, etc.), envoyez-les-nous. Eventuellement collaborateur extérieur. Ne pas se présenter, écrire : Bernard Eschalier, 7, rue Paul-Fort, 75014 Paris.

JUSQU'AU COUDE : Jocaste prends ta plume et écris-moi ; « œdipien » de naissance, je t'aimerai si tu comprends musique, campagne, beauté, peinture, grand tout et liberté. Noël Vidal, poste restante, 12380 St-Sernin-sur-Rance.

DEBILOPHOBE : 22 a. sympathisant Fhar, MLF, aimant pop hi-fi, moto, lecture et causer. Sectaires et débiles s'abstenir. Correspondance assurée, si dans la région. Passer me voir. Jean-Luc Faudout, 4, rue de la Colline, 59240 Dunkerque.

SANTIAGO SUR DURANCE : Jeune Hispano-américano, 20 a., terriblement seul, cherche âme sœur susceptible de m'aimer et de me comprendre. Love. Juan Montalban, chez M. B. Fernandez, 206, bd Jean-Jaurès, 13300 Salon.

FILS DE L'AIR : Je vais pas tarder à objecter de conscience. Il me faut un appartement à louer à plusieurs. Partage tout (frais, sapes...). Ai du fric (je bosse pour l'instant, hélas). Et puis on essaiera de faire quelque chose ensemble, surtout pas s'emmerder. Daniel Capovilla, 1, rue Pierre-Lescot, 93290 Tremblay-lès-Gonesse.

MANQUE DE FREAK : Nana 19 a. cherche le freak avec qui elle pourra voyager via Amsterdam Inde mois de mai. Ecrire : Josyane Izaguirre, 10, av. Faulerry, nº 2, 64200 Biarritz.

JE SUIS UN NUMERO : Jeune célibataire de 49 a., las d'être seul, cherche âme sœur pour oublier sa prison. Qui répondra à son S.O.S. ? Ecrivez-lui. Noël Le Sommer, 1-102 nº 166.87, 42, rue de la Santé, 75014 Paris.

DOUBLE DEBRAYAGE : Y a-t-il encore des intellectuels, pédés, qui font de la moto, qui aiment discuter, même avec humour. Ecrivez-moi, on pourrait unir nos solitudes. François Mathis, 5, av. de la Marne, 92 Montrouge.

PETIT AMATEUR D'HERBE : Je voudrais constituer un herbier, recherche tous documents, renseignements sur la flore, principalement sur les propriétés des plantes médicinales, etc. Josiane Lecoz, 23, av. de Chanzy, 93320 Pavillons-sous-Bois.

KEBEK : Bande de copains, copines, voulons aller Canada cherchons rencontres avec Canadiens, Canadiennes et renseignements pour y vivre 3-4 mois, peut-être plus. Michel Badoche, 12, rue d'Alger, 75001 Paris. Tél. : 260-50-17.

PETIT VENEUR : Pour ne pas abrutir nos gosses, il faudrait se grouper ; une « école » parallèle à Reims où dans les environs, serait-ce une solution ? Venez nous voir ou écrivez : Lionel et Françoise Dérot, 51, rue du Grand-Cerf, Reims.

SERPOLO : Cherche scénario(s), BD (science-fiction) originaux. Ecrivez-moi. Merci. Gilbert Layole, 7, rue E.-Verdier, 31150 Fenouillet.

PRIEZ POUR LUI : Urgent (très) cherche personne(s) possédant appartenant ou n'importe quoi à partager (participation aux frais assurée) à Paris. Alain D'Argenzio, 3 bis, bd Jourdan-Ste-Marthe, 13014 Marseille.

TAMANOIR : Garçon 26 a. cherche amis(ies) un peu musiciens pour accompagner l'instrument de musique que je construis. J.-Pierre Ménicucci, 32, boulevard Jardin-Zoologique, 13004 Marseille. Tél. : 62-26-10.

DERRIERE L'AUTEL : Jeune journaliste « afro tea color » suis pogné à Paris et me sens bien seul ici, peux plus que sacrer Hostie de Calice. Tabernacle. Aimerais bien voir pour relations saines ou correspondre pour les mêmes raisons avec pelote libérée. Réponse assurée. Amer Rekera, 36, av. de la Div.-Leclerc, 94 Cachan.

Mosik

SOIXANTE-NEUF : Cherche mec ou nana pouvant m'apprendre le piano, en échange de leçons de guitare. Sylvie Morvan, 19, rue Blanqui, 44 - Nantes.

REVOLUTION PERMANENTE : Batteur, cherche orchestre de bal tournant régulièrement. Albert Abbou, 72, rue du Dauphiné, 69003 Lyon.

DO RE MI : Groupe, cherche organiste pour expérimenter musique nouvelle. Connaissance solfège exigée. Sympa et sérieux. Dominique Dargère, 28140 Orgères-en-Bauce. Tél. : 27.

ALLO, PETITS CRANES : Bon guitariste, cherche groupe pop ou rock n'roll niveau normal sympa (avec matériel si possible). Grosses têtes s'abstenir. Alain Roux, 7, Rond-Point-des-Martyrs, 92 - Bagneux.

SO, AH, SO JAZZY MAN ! : Pianiste jazz débutant cherche bassiste et batteur very jazzy pour jouer en trio Parker, Gillespie... Thomas Camus, 260, bd Voltaire, 75011 Paris. Tél. : 700-71-90.

MARCELLIN FRAPPE TOUJOURS : Qui veut profiter d'un groupe dissous ? qui vend ampli 70 W (basse + orgue) — basse Hoffner 2 micros. Le tout 1 200 F (enfin, on peut s'arranger). J.-Michel Sabatier, 4, Tournant-Simonet, 08200 Sedan.

COUBERTIN : Pour fauchés : vds access. de batterie « Olympic » + 2 housses. Prix très intéressant. Bob Jeannet, 93, av. Michel-Bizot, 75012 Paris. Tél. : Bob, 344-29-89, le soir.

BANJO A VENT : Cherche cours gratuits ou pas chers et tuyaux divers pour le banjo à 5 cordes. Daniel Fiquet, 91, rue G.-Médéric, 94 - Maisons-Alfort.

CLOVIS : Groupe faisant des compositions personnelles cherche 1 guitariste, 1 organiste ou 1 violoniste ou 1 saxo-flûtiste assez expérimentés en progressive music style Yes, Genesis, Laravan. Tél. : 903-46-77, vers 20 heures. Pascal Bréchet, 1, rue Porte-Crouy, 02200 Soissons.

CACHALOT : Ame Son cherche musiciens aimant sa musique ? ? + local. Bernard Lavialle, 43, rue de Lozère, 91400 Orsay. Requins s'abstenir.

FREE : Batteur (inspiration Yes, Magma, Genesis, Elp, etc.). Très bon, cherche groupe pour travail permanent, qualité intéressante : chez moi. « La disponibilité. » Marc Andrieu, 16 bis, impasse Bajou, 94 - Cachan. Tél. : 735-89-32 (matin, si possible).

CLASSEE : Vends guitare classique absolument neuve 300 F. Billion Gérard, 27, rue du Fg-St-Jacques. Tél. : DAN. 93-58 (demander Gérard).

NOMES : Guitariste, bassiste, cherchent batteur, organiste + local (si possible) région Lyon, pour composition personnelle. Robert Mettraux, 17, pl. Antonin-Perrin, 69007 Lyon.

BRAAOUM ! : J'irai comme un éléphant ivre courir dans les grandes étendues liquides de l'Autre Musique. Et j'attends tous les musiciens fous du monde et du temps : et la meilleure musicienne. (Poussière d'étoile.) C'était une déclaration de Lilian Algine, 73, rue du Vaugueux, 14000 Caen.

VIOLONCOOLISTE : Cherche professeur de violon assez cool pour me remettre sur la voie de la virtuosité. Jacques Dolias, 52, rue Ribéra, 75016 Paris. Tél. : ALM. 60-20, P. 486.

LE BOURREAU : Recherche 33 t. « Obsolete » de Dashiell Hedayat et Gong, bon état. Michèle Legras, 58, rue du Moulin-à-Tabac, 62400 Béthune.

ENCYCLOPEDIE : Recherche documents, livres, disques, sur le folk de tous les pays : Philippe Soyeux, 3, rue Victor-Basch, 02100 Saint-Quentin.

FOU : Cherche compositeur (fou ou non) pour mettre en musique mes écritures. Denis Strobel, 10130 Auxon.

POURQUOI HUMBLE PIE ? : Achète disques pop, 33 tours, vieux et nouveaux (King Krimson, Kinks, Jethro Tull, Humble Pie, etc.). Robin Wills, 14, ch. de la Gradelle, Chêne-Bargeries, Genève (Suisse).

FOLK-CHABROL : Cherche d'urgence guitariste ayant bonnes connaissances folk. Ecrire Gérard Dauhannes, 77 bis, rue P.-Jouhet, 93600 Aulnay-sous-Bois.

SWINGUE A CLOYES : Batteur exp. cherche groupe semi-pro pour travail sérieux, groupe de rock n'roll s'abstenir. Xavier Jouvelet, 30, rue de Châteaudun, 28220 Cloyes.

PAS EGOISTE : Cherche part. guitare (musique + paroles) Dylan, Cohen et autres. Peux faire des échanges. Chaptal Patricia, 55 bis, rue Jean-Louis-Leclerc, 76400 Fécamp.

EN BOLIVIE ! : Guitariste cherche guitariste (12 cordes), flûtiste, percussionniste. Bons amateurs. Ecrire Dominique Guerreiro, 6, rue Schaeffer, 93 - Aubervilliers.

ÇA DEMANGE : 21 ans, bassiste-banjoïste débutant, gratouilleur folk-blues, cherche d'autres débutants (tes) sans projets sérieux. Patrick Trigeaud, 10, al. des Oliviers, 06400 Cannes.

LE PROGRES, Y A QUE ÇA DE VRAI : Bassiste et chanteur cherchent bon batteur + Soli + Rythmique avec matos (min. 100 W) pour répétition et étude de musique personnelle. Génie rock progressif. Urgent. Alain Bolmont, Sonacotra, 84 - Le Pontet.

INSTRUMENT A PRES : Groupe cherche chanteuse (cool) et instrumentiste à vent (si possible avec matériel) pour créer et interpréter musique personnelle (concerts en vue). Alain Bordes, 2, rue Jules-Massenet, 94000 Créteil. Tél. : 899-15-34, après 19 heures.

ÇA EMBALLE SERIEUX : Batteur et bassiste cherchent pianiste et sax pour soft musique. Ecrire ou passer vers 24 heures. Jean-Jacques Terronnes, 6e étage, porte 4, 4, rue Léonce-Reynaud, 75016 Paris.

FANFARE : Jeune (23) chanteur (franç., angl., esp.) cherche musiciens équipés (+ sono) pour blues-rock. Albert Allègue. Tél. : 588-51-56.

ATOUT : Achète un micro pour guitare sèche (occasion), vends 45 t. (Hallyday, Purple, Zeppelin, Slade) liste comp. sur simple demande. Cherche chansons + accords (Folk, rock, blues). Patrick Krin, 36 bis, rue A.-Faucher, 63140 Châtelguyon.

IMPRESSIONNISTE : Batteur de jazz cherche batterie premier d'occasion. Crédit si possible. Paul Sebban, 16, rue Renoir, 95120 Ermont.

VLAVA UNDERGROUND : Y a-t-il sur Rennes des musiciens ayant envie de faire quelque chose ? Joël (ex-Lys) guit., Michel (ex-Mea Culpa de Paris) batt. en crèvent. Des compositions (français) Glosseum, Mountain, avec Brian Auger. Prendre contact, vite ! Vlava Diess, 44, bd Albert-1er, 35000 Rennes.

QUI C'EST CUI-LA ? : Si tu es ou connais quelqu'un qui a un disque de Fritz Kreisler (même 78 t.), j'achète ! Rech. particulièrement « Pièces Brèves ». Patrice Congard, 7, rue du Dessous-des-Berges, 75013 Paris. Tél. : 589-52-46.

BEC PLAT : « Ornithorynx » groupe de pop-music cherche local de répétition. Très urgent. Ecrire Didier Morando, 113, rue Camille-Groult, 94400 Vitry-sur-Seine.

GROUP, GROUP, GROUP : Guitariste cherche groupe ou musiciens pour former groupe. Paris ou banlieue. Claude Nicolas, 113, rue de Villiers, 78300 Poissy.

L'EXPLOITATEUR : Je cherche très bon guitariste, musicien (solfège inclus) pour m'apprendre et jouer très sérieusement zizique (de Atahualpa, Ogeret, à Graham Nash) en duo. Tél. : Dominique, soir, DIN. 57-39.

CONFIANCE, ÇA VIENT : Débutante pas très douée, cherche « prof. » de guitare folk (pas cher) ds la région ou à Paris. Merci pour tous renseignements. Christine Nocher, 7, rue des Cailles, 91600 Savigny-sur-Orge.

TINO : Vds ampli 70 W Herald + Baffle Fender 90 W, Saturation et Réverbération : 1 600 F. Dominique Rossi, 26, rue Chauveau, 92 - Neuilly. Tél. : 722-82-99.

EAU NOIRE : Eau-noire cherche batteur expérimenté aimant free-jazz, Bartok et Magma (samedi et dimanche après-midi). Lionel Dubreil, 3, Traverse Ollivary, 13007 Marseille. Tél. : 52-15-88.

OURAL' BOL : En vue formation groupe, cherche personne pouvant m'apprendre à jouer de la balalaïka. Jérôme Trabacchi, 6, bd de la Liberté, 92320 Châtillon.

FOU ALLIER : Studio d'enregistrement à louer pour maquette de disques (Revox, Synthetiser, Melotron, Piano + Batterie + musiciens sur place). Prix modique. Daniel Locci, « Les Chauvais », 03170 Bezenet-par-Doyet.

ABOULE TA VIELLE, DJANGO : Cherchez bien ! chez votre grand-mère ou dans votre gentilhommière du Berry, il doit bien se trouver une vielle, même en mauvais état. Vous avez trouvé ? Merci. Ecrivez-moi, c'est pour en jouer dans la rue avec des copains. Patrice Pusateri, 186, rue Martainville, 76000 Rouen.

CE QUI FAIT MAL : Donne cours de batterie. Ecrire, venir ou téléphoner au 254-95-73. Jean-Jacques chez V. Pierson, 69, bd Barbès, 75018 Paris.

DETROIT SUR RHONE : Cherche groupe genre New York Doll, Stooges, Rolling Stones, Doors, pour chanter. Alain Franceschetti, 1, place Castellane-et-Milliau, 13006 Marseille.

IMPRESSIONNANT : Parolier de génie cherche pianiste de talent disponible tout de suite pour travail sérieux. M'écrire : Patrick Aleman, 4, rue Van-Gogh, 91000 Savigny-sur-Orge.

REZO VRAIMENT ZERO : Guitariste et batteur nuls cherchent autres musiciens nuls (bœufs et groupe). On verra ce qu'on peut faire ! Pizzetta Jean-François, 11, rue de l'Eglise, 78800 Houilles. Tél. : 968-25-52.

TZIGANE HEUREUX : Guitariste Manouche (jazz Django), 40 ans d'expérience + accompagnateurs cherchent contrats galas, soirées, région sud-est préférence. Possibilité juger sur bande. S'adresser : Jean-François Fulachier, bât. D 2, « La Prairie », 26400 Crest.

ÇA DETACHE MEME LE GRAS : Guitariste et bassiste cherchent batteur et pianiste (même débutant). On a un local à Clamart. Salut. Roger Ferragu, 21, rue de Javel, 75015 Paris.

DARWINIEN : Urgent ! Groupe cherche un violoniste, 1 pianiste, ou organiste et un flûtiste pour travail très sérieux et music évolutive. Répondre vite ! Claude Mouton, 5, rue d'Oulchy, 02200 Soissons ou tél. : (23) 53-25-88 après 19 heures.

LE SON ROGER : Cherche double batterie (premier, Grange, Ludwig d'occasion. Vends batterie Grange 4 fûts et access. Rogers). Richard Gonzalez, 15, rue du Nouvela, 85200 Mazamet.

PIZZA SUR AVEN : On recherche un guitariste

mandoliniste pour groupe folk breton. Mark Parayre, 9, rue du Pdt-Kennedy, 94140 Alfortville.
EXTREMEMENT SERIEUX : Guitariste classique, jazz, variétés, pop + compositions personnelles, avec bon matériel, cherche groupe très sérieux avec travail (si possible). Style indifférent. Ortiz Jean-Pierre, 19, avenue de Beauce, 28240 La Loupe. Tél. : 6-43.
ENIGMATIQUE : Mona-Lisa cherche des correspondants dans les villes françaises pour organisation de concerts. Ecrire Laurent Diederichs, 47, rue de la Convention, 75015 Paris.
MONSIEUR MARTIN : Cherche tous renseignements, plans, indications, matériel à se procurer pour construire guitare type Martin. Luc Mynard, 12, rue des Graviers, 78 - Verneuil-sur-Seine.
SOURIEZ GIBSON : Vends Lespaul de luxe Gibson neuve 3 000 F, Micro Custom et de luxe 350 F pièce. Tél. : Patrick, 875-24-19.
PETIT ENTREPRENEUR : Possède camions 1 600 et 1 800 kg, cherche travail (régulier 20 % de remise), connaissances techniques matériel musical. Jean Pellitero, 85, av. Anatole-France, Noisy-le-Sec. Tél. : 844-35-61.
BASSEMENT INTERESSES : Entre deux galas de soutien, sa « famille » et lui aimeraient qu'il chante aussi un peu au profit de leurs estomacs. S.O.S. Jean-Paul Sèvres, 73, rue Jean-Raynal, 91390 Morsang-sur-Orge. Tél. : 921-16-81.
LES FLOTS BLEUS : Groupe de musique originale et danse « Climage » : 2 percussions (bongos, tablas), 1 flûte, 1 guitare, 1 basse + 1 danseuse, cherche tous contrats à Paris ou province : M.J.C., festivals, concerts, etc., pour les mois à venir et l'été. Contacter Pierre Pouget, 32, bd St-Marcel, 75013 Paris. Tél. : 707-13-67.
MONARCHISTE : Guitariste classique 18 a., veut former groupe ou duo (musique élizabéthaine, folk, pop). Tél. : 966-06-72. Ecrivez, venez. Jean-François Delcamp, 37, rue des Landes, 78400 Chatou.
PIAPIAPIA : Groupe middle jazz tendances modernes recherche bon pianiste avec piano électrique si possible. Alain Joly, 45, rue du Bas-Huet, St-Germain-en-Laye. Tél. : 973-23-60.
SOUTH COAST SOUND : Groupe pop cherche batteur pour vivre ensemble dans villa Côte d'Azur. Composition personnelle. Style californien. Paroles françaises. Batteur, bassiste, violonistes, cuivres, bienvenue. Simon Jean, villa 88, lotissement des Amiraux, quartier des Plaines, 83 - La Seyne-sur-Mer.
PORTHOS : Guitariste piano acoustique cherche violoncelliste et flûtiste, avec matos pour créer vie communautaire région Marseille. Jean-Claude Herchemann, 12, vallon de la Rougière, 13240 Septèmes.
RAGNAGNA : Groupe (guitare, basse, piano et chanteur) avec local, cherche batteur avec matos. Compositions personnelles. Ecrire ou passer. Camille Carouge, 148, rue de Rivoli, 75001 Paris.
ÇA VA LA SANTE : Groupe pop et variété cherche organiste, batteur, saxo, basse et chanteur sérieux (compositions personnelles dans l'avenir). Ecrire Evasion, 130, rue Lavoisier, 78140 Vélizy.
VAS VOIR A MONTIGNY : Batteur et percussionniste expérimentés cherchent groupe semi-professionnel style « jazz-rock » pour faire aussi des recherches acoustiques avec les percussions Baschets. Xavier Jouvelet, 30, rue de Châteaudun, 28220 Cloyes.
BLACKMAIL : Groupe cherche bassiste et chanteur(euse) même sans matos. Compositions originales. Passer un dimanche après-midi. Philippe Destrebecq, 75, av. De-Lattre-de-Tassigny, 77 - Lagny.
RALPHAUSZTUMPFERBERG : Cherche organiste ou pianiste, et saxo flûtiste genre groupes allemands. Bernard Gangloff, Marly-Soleil, 78560 Le Port-Marly.
SUIVEZ LE BŒUF : Pour former groupe musical qui vivrait en communauté à Orléans ou banlieue, chanteur guitariste cherche garçons ou filles musiciens (pas techniciens) ou non. Ecrire ou tél. : 877-76-68 le samedi entre 19 heures et 22 heures. Francis Absous, 18, chemin Vert, 45130 Meung-sur-Loire.
RACOLAGE : Batteur + guitariste cherchent organiste, pianiste, pop-classique. De préférence sachant le synthétiseur. Ecrire, Jean-Claude Dagonweau, 34, rue Pigalle, 75009 Paris.
ROI DE PIQUE : Cours de guitare, solfège, harmonie (pas chers). Cherche contacts avec autres musiciens. Robert Maldonado, téléphonez le soir : 700-37-90 Paris.
JE ROULE POUR VOUS : Nous sommes un collectif de spectacle déjà bien équipé. Nous recherchons un musicien, compositeur..., talentueux, connaissant le jeu de plusieurs instruments et n'ayant pas peur de prendre la route avec la troupe. De bonnes surprises attendent le « personnage » qui fera l'affaire. Alain Fradiss, Peymian-par-Aubenas, 04300 Forcalquier.
VAPORISATEUR : Cherche sonorisateur avec matériel et type ayant un tube pour accompagner groupe pendant tournée. Avons baraque pour vivre et répéter. Sérieux et urgent. Christian Michalet, rue Georges-Clemenceau prolongée, 42 - Le Coteau
OULAN-BATEUR : Cherche pour disque rock chanteurs(ses), choristes, batteur, cuivres. Pas de fric à espérer avant bénéfice. Yves Tamerlan, 16, rue Bezout, 75014 Paris.
A VOTRE BON CŒUR : Auteur compositeur (ouarf !) cherche chanteuses pour chœurs et chant soliste. David Goldsberg, 9, place du 36e, 14000 Caen.
JAZZ BANDE : Batteur (khôlossale hydropercussion) cherche « free jazz » en pleine érection pour faire musique de nègre. Tél. : 352-33-10. Jacques Vinson, 25, rue Edgar-Quinet, 93120 La Courneuve.

Négoces

DODO : Achète Actuel nos 1 à 9 et no 12 pour 20 F à 25 F + des informations et adresses sur la Tunisie, le Maroc, l'Algérie. Tél. : 70-32-42. Bayer's Cosmic's, 24, av. Léon-Blum, 44600 St-Nazaire.
VENTE VENDE : Vends bus VW 1967, moteur 1974. Prix 3 000 F. Romain Windig, 89, rue Tahère, 92 Saint-Cloud.
OYEZ : Cherche studio ou chambre ou appartement meublé ou non. Région de Orsay (91) (le plus près possible), à partir de octobre 74 (pour deux personnes). Prix max. possible : 250 à 300 F. Ecrire Christian Arnault, 3, rue du Parc, 37300 Ballan-Miré.
AZTEQUE : Cherche personnes pouvant m'apprendre à jouer de la guitare, élève emmerdante, mais vu le sacrifice assez bonne rémunération. Cathy, tél. : 345-61-57 Paris (soirs à partir de 19 h.).
BRULE POURPOINT : Vends projecteurs Eumig 73 état neuf. Prix très intéressant. Tél. : 666-78-32. Françoise Hoffet, 13, av. Jeanne-d'Arc, 92160 Antony.
ET TOI, LA GIBSON : Vends Gibson triangulaire avec étui (Jimi Hendrix). Tél. : 278-51-19 entre 12 h et 13 h. Harry Wolfowicz, 19, rue Vieille-du-Temple, 75009 Paris.
FAUT VOIR : Je suis en manque d'un soprane de préférence Selmer, et disponible, et si possible avec de fa dialse aiguë. Quelqu'un en aurait-il 1 de trop ? Dominique Dubray, 48, route d'Aunay, 45130 Meung-sur-Loire.
FELIX : Vends Ford transit châssis long. Très bon état de 1968, équipé pour voyage. Prix 5 000 F. Besoin urgent. Gouin Dudier. Tél. : 237-90-84.
ZOOPHILE : Achète documents concernant « Mistinguett » et achète tous disques 78 tours. Loïc Toussaint, 8, rue de la Cité, 02200 Acy.
VEVET : J'achète ou échange ouvrages (épuisé) de Barbadin Georges. Poyer Georges. 17, rue Eugène-Nicot, 94 Villeneuvelerdi.
TOUT DANS LES MANCHES : S.O.S., très urgent, soyez sympas, ne peut pas passer par agence, cherche grande piaule avec coin cuisine, lavabo et si possible douche, maximum 350 F. Jérémie Laurent, 59, rue des Batignolles, chez M. Laugot, 75017 Paris.
PALAIS DES SPORTS : Echange 33 tours Lou Reed « Berlin » contre « The Transformer », vends TYA « Secorded live » et 45 tours variés. Bernard Roux, 29, rue Brandis, 13005 Marseille.
HARD ROCK OUT : Vends excellent état 33 tours Hendrix, Stones, Deep Purple, L. Zeppelin, Who, TYA, Tasse. Liste complète contre enveloppe timbrée. Louis Debarnot, 54, bd Exelmans, 75016 Paris.
ENTRECOUPE : Alain Hoquet vend ampli buss se composant d'une tête 70 W et d'1 baffle de 40 W + 1 guitare Buss « Sukai ». Le tout en bon état. Prix à débattre. Alain Hoquet, 7, allée des Marguerites, 93120 La Courneuve.
HELP : Vends ELP 1 (cassette) et Tarkus (disque 33 t.) tout neufs ou mieux les échange contre Kraftwerk 2 et Rainbow incurved air (Terry Riley). Jean-Benoît Vaxelaire, 90, av. Maurice-Emmanuel, 10200 Bar-sur-Aube.
CHUT : Recherche dernier bulletin politique de « Vive la révolution » (je peux payer). Jean-Louis Parlebas, clinique La Borde, 41700 Courcheverny.
DOUBLE PLATEAU : S'il vous plaît, achèterais tandem d'occasion, pour me recycler ! ce n'est pas une blague. Philippe Sarba, 12, av. des Pavillons, 93600 Aulnay-sous-Bois.
MOULIN A EAU : Mec et nana cherchent 2 vélos occasion à vitesses (pas trop cher) pour prochain départ. Merci d'avance. Urgent. Evelyne Meunier, 33, rue des Cascades, 75020 Paris.
DEEP POMPLE : Vends 33 t. Deep Purple (Mactrine Head) 20 F, Led Zepplin 20 F, TYA (watt) 15 F et Genesis (fox-trot) 20 F. Tél. : 287-37-45. Roger Renault, 9, rue Coli, esc. C., 93100 Montreuil.
JEUNOT : Recherche disque de Michel Corringe avec la route dessus, le 33 t. si possible, pas cher, suis fauché. Christian Vieillard, T8 15e ét., 93130 Noisy-le-Sec.
DE VELO : Métier à tisser en chêne, largeur 160, copie ARM. Ecrire à Yves Caussanel, 70 bis, bd Cartier, 35 Rennes.
AAAAH AU CUIR : Vends vieilles vestes armée 30 F, bon état, bottes entièrement cuir, très bon état 40 F. Volcato Olivier, caserne Turenne, 52200 Langres.
SOIS-Y : Cherche livres Violette Leduc : l'affamée, la vieille fille et la mort. Trésors à prendre et tous documents sur sa vie ; d'occasion ou neufs. Marie-Ange Lefebvre, 8, av. Kellerman, 95230 Soisy-sous-Montmorency.
URGENT : Bazarde avant que l'huissier ne se serve 1 télécaster, 1 Fbt 50 W reverli. 1 300 F, 1 wah wah vox 200 F de 18 à 20 h. Merci. Daniel Perreard, III HLM Henri-Barbusse, esc, 47, 93140 Bondy.
CHEZ LE COIFFEUR : Vends batterie neuve très complète avec tabouret 1 000 F. Elle a 1 an. Ecrire à Didier Brunner, 32, av. de la Porte-de-Clignancourt, 75018 Paris.
MIEUX QUE MAXIM'S : Vends table de mixage, 8 entrées graves aiguës, réverb. écho + ampli 2 x 80 W efficaces. Le tout 5 000 F. Tél. : 797-67-90, demander Guy. Guy Foucher, 43, rue de Borrège, 75020 Paris.
IL RETOURNE SA VESTE : Echange 1er album de Roxy Music (bon état) contre Let it be des Beatles (bon état) + achèterai flûte en bois, bon état et pas cher. Frédéric Richard, 81, rue Claude-Bernard, 24000 Périgueux.
AZIMUTHS : Boutique se lançant cherche tous objets, artisanats ou autres. Ecrire Jacques Berdat, 22, rue de Cherbourg, 75015 Paris.
SMIGARD : Cherche pour juillet travail sérieux (rémunération au moins 1 000 F). Faire offre en m'écrivant (j'ai 16 a.). Didier Raineteau, 8, rue Marbeau, 75016 Paris.
BRRRROUM : Vends bateau pneu. 6 places bon état + moteur 7 CV neuf. Prix total : 2 400 F. Christian Maupou, 25, av. Massént-Deroche, 91460 Marcoussis.
TORERO : Vends très grand sac à dos espagnol, double claie, neuf (servi 1 fois), 2 poches latérales, valeur réelle 220 F, vendu 150 F. Jean-Luc Dies, 44, rue Diderot, Vincennes. Tél. : 328-01-60.
TAPEUR : Je vends enregistrements super rares : Edgar Winter à Londres (1 heure 50 F), Arthur Brown à Worthing (1 heure 50 F), West, Bruce et Laing à Paris (1 heure 50 F), Uriah Heep à Buxton (1 heure 50 F), festival de Reading 72 (2 heures 100 F). J.-C. Boulan, 16, place de la Nation, 75012 Paris. Tél. : 346-09-11.

LES DERNIERES DU MOIS :

JUPITER : Les groupes (progressive) et Bear-Gun (hard) cherchent contacts M.J.C., festivals, etc. pour le mois d'août en France, Suisse, Belgique, Hollande. Michel Mac Donald, 63500 Bergonne par Issoire.
CUMULUS : Le groupe Stratus, avec light-show Galaxie cherche concerts, festivals, M.J., etc. Régions indifférentes. Daniel Docq, Les Prés-Dessus, 25300 Pontarlier.
PETITE FRAISE : Me retrouve sans logement mi-juin. Si vous quittez votre studio à cette époque ou que vous ayez un appartement à partager (pas plus de 400 F par mois), vous seriez gentils de me contacter. Lise Hérelle, 3, rue Georges-Saché, 75014 Paris.
MAX : Pierre, avons propositions pour ton annonce — Hélène. Entre autres : M. Karl, 370-44-46. Hélène Le Nourichel, 84, av. du Donjon, 91700 Ste-Geneviève.
GUORON : Cherche à former équipe de réalisation pour tournages super 8, et cherche G. et F. de 15 à 22 ans, comédiens, prof. ou non pouvant exprimer des idées. C'est urgent ! Ecrivez en joignant photos. Guy-Jean Genevier, poste restante, rue de Château-Landon, 75010 Paris.
PERE NOEL : Donne collection revue Art Vivant (1 à 47), place Stanislas, Nancy, dimanche 12 mai à 11 h. Si plusieurs, tirage au sort. Seule condition : être porteur d'Actuel no de mai.
SAVIGNIOQUE : Monteur en chômage cherche équipe cinéma faisant films militants ou autres. Arnaud Roland, chez Mlle Jobert, 13, rue Finot, 75019 Paris.
MARTINI : Veux retourner en Australie avec Taqwa, 6 mois. Besoin fric. Cherche travail à domicile. Bon anglais. Urgent. Aussi renseignements tissage. Ecrivez à Christine Bianchet, 360, bd Baudino, 83700 Saint-Raphaël.
CAMEMBERT : On liquide du vieux ou du neuf pour pas cher dans notre mercerie. Marie-José Pascal, 27, rue Keller, 75012 Paris.
CHENIL : Recherche communautaires de tous poils en vue agrandissement famille Beaucoup de place et de possibilités. Ecrire ou mieux venir si ce n'est pas pour rester. Communauté Familiale de Pialouzet, Malons, 30450 Genolhac.

EXCLUSIVITÉ

watt 1000

Cet endroit tellement spécial qu'on se doit de connaître

ONKYO

Ceux qui ne connaissent pas ONKYO aujourd'hui se souviendront de cette offre dans très peu de temps avec un pincement au cœur surtout s'ils ont acheté autre chose qu'une chaine ONKYO.

ONKYO est au JAPON ce que ROLLS ROYCE est à L'ANGLETERRE.

ONKYO c'est watt 1000 à Paris

La chaîne complète : **2 590 F***

(A crédit : 1er versement 790 F et 107 F par mois.)

27 W + 27 W efficaces 0,05 % de distorsion !

* PRIX PROMOTIONNEL NE POUVANT EN AUCUN CAS ÊTRE EXIGÉ APRÈS ÉPUISEMENT DU STOCK DE LANCEMENT

ONKYO
watt 1000
87, bd Sébastopol, Paris (2e)
Tél. : 236-38-76
Métro : Réaumur-Sébastopol

Demande de documentation gratuite

NOM .....

Adresse .....

AUDITORIUM OUVERT TOUS LES JOURS 10-20 H SAUF DIMANCHE

En vente également au HAVRE à Hi-Fi MASH-5, 93, rue Victor-Hugo – tél. : 42-34-90

BON SANG! ME VOILÀ EM-BOURBÉ!
GRZZZ GZZZ RZZZ
SLURP!
..ET PAS DE GARAGE À L'HORIZON.
ET ÇA PLEUT! TIENS!? UNE LUMIÈRE!
IL Y A PEUT-ÊTRE UN TÉLÉPHONE?
SPLAT
SPLOP
NON, PAS DE TÉLÉPHONE, MAIS ENTREZ DONC... RÉCHAUFFEZ-VOUS!

VOILÀ DES ANNÉES QUE JE N'AI PAS VU UN VOYAGEUR ÉGARÉ. VOUS VOUS ÊTES TROMPÉ DE ROUTE?
PARCHANCE, TOUT S'ARRAN-GE...
LA TEMPÊTE RISQUE DE DURER TOUTE LA NUIT! ÔTEZ-DONC CES VÊTE-MENTS MOUILLÉS! ALLEZ...
... QUEL DÉLICIEUX PETIT CORPS BIEN REPLET!.. ON EN MANGERAIT
EH BEN, ALLEZ-Y!

SUIS-MOI ! ON SERA MIEUX LÀ-HAUT !
NOUS Y VOILÀ ! ATTENDS CHÉRI, JE VAIS ME CHANGER ..
SLAM
CLIK
TIENS ! PAS DE POIGNÉE ?
DES BARREAUX AUX FENÊTRES, CURIEUX ?!
DES OS !!!

C'EST ROGER, MON DERNIER INVITÉ.. OU CE QU'IL EN RESTE !..
TRÈS DRÔLE!
VIENS. IL EST TEMPS DE METTRE LA MAIN À LA PÂTE.
MMM, J'AIME MIEUX ÇA..
CHOMP
ARRRRGH

YAAAAAAAAAAAAAG
CRUNCH
MUNCH
GRIND
RIP
DEVOUR
QUELLE BONNE BAVETTE!
..JE VOIS CE QUE VOUS PENSEZ! "LA VICTIME REVIENT TOUJOURS POUR SE VENGER"...
NO NO NO NO
AH, LE SALAUD! MERCI ALKA-SELTZER!

LES LECTEURS PARLENT AUX LECTEURS

Vivre selon J.-P.L.

Je lance un appel aux freak(e)s qui désirent quitter les affreuses H.L.M. de banlieue et vivre sous les Tropiques. J'habite un des 4 D.O.M. français et suis un « punk freak décadent » de 21 ans, sympathisant du FHAR, MLF, MLH et de l'ex-FLJ. Je voudrais créer une espèce de communauté ici. J'ai besoin de vous, Ami(e)s, car j'en ai assez de vivre au milieu de la jeunesse conformiste locale, d'hétéro-flics et autres débiles ; la Réunion n'est pas vraiment un paradis (plus de 50 000 chômeurs, misère, fraude électorale, militarisation), mais il est bien plus agréable de vivre ici qu'en métropole (350 jours de soleil par an, pas encore de pollution atmosphérique et on peut avoir du travail si l'on est bachelier). Conditions : être concerné par des choses telles la Nouvelle-Culture, l'objection de conscience, la « drug-culture », aimer et « vivre » le Rock selon Paul Alessandrini et J.-P. Lentin, aimer la nature, les animaux et les enfants. Buts : découvrir la vraie Amitié, la Fraternité et « changer la vie » (un pied dans le système, l'autre dans la marginalité). Pas sérieux, minets, hétéro-flics et autres racistes s'abstenir ! (Attention : Bien qu'étant sympathisant du FHAR, je ne veux pas créer une « gay community » à cause des fâcheuses conséquences que cela pourrait entraîner, surtout dans une petite île où l'on se connaît si vite et où les jeunes sont si conformistes !) Apportez surtout du fric puisqu'il en faudra et écrivez-moi avant fin juillet si possible. Luc SOUBOU, rue Evariste-de-Parny, 97460 Saint-Paul, Ile de la Réunion.

Les cons lisent-ils « Actuel » ?

Je viens vous féliciter pour votre dernier numéro sur les cons. En effet, à part celui sur la drogue, l'herbe, les voyages et je crois que c'est tout, vous êtes plutôt du style pompe-nœuds.

Mais voilà. Votre dernier numéro, à quoi sert-il ? A qui s'adresse cette remise en question de tout ? A nous ? Car il y a parmi vos lecteurs deux catégories : ceux qui ont compris et les autres. Pour ceux qui ont compris, il ne sert à rien sinon à se faire plaisir en le lisant. Quant aux autres, s'ils n'ont pas encore compris depuis le temps, c'est qu'ils ne comprendront jamais. (Je parle des lecteurs cons, qui malheureusement sont légion, car ils sont marginaux par facilité, ça leur permet de rien foutre sans passer pour des branleurs.) Pour l'homme de la rue, celui que vous avez interviewé ? Non, il ne le lira pas, la couverture le rebutera. Et même..., auraient-ils pris conscience ? Avec une revue de drogués, qui ne respectent rien, qui ne voient que des cons partout excepté eux-mêmes, un bouquin où les dessins sont moches, obscènes, et ne veulent rien dire...

Cela leur aurait-il servi à quelque chose, de le lire ? A rien. Dans le pire des cas, ils auraient ri, trouvant ça drôle, trop cons pour comprendre. D'ailleurs, moi-même je ne vois plus que des cons, je ne sors plus, je flippe, voir des gens dans le métro, ça me rend malade...

Mathieu.

Les parents abjects

Je vous écris pour vous faire part d'une chose assez grave pour moi, mais aussi pour vous. Il s'agit du vieux qui, l'autre jour m'a surpris avec un « Actuel » dans les mains.

Comme il m'avait déjà averti (eh oui, je fais partie de ceux qui ont la chance d'avoir des parents cons-réac-fachos), il faut dire aussi qu'il avait déjà fait une fouille dans ma chambre et découvert des tas de journaux pervers, débauchés, sales, et parmi ceux-là, bien sûr « Actuel », puis les a tous (ou presque car il en avait oublié) brûlés. Comme il m'avait averti, disais-je, vous imaginez aisément ce qui s'est passé. Il a été jusqu'à voir le préfet (c'est lui qui me l'a dit, peut-être c'est du bluff ?) pour qu'il se charge de vous, enfin des trucs comme ça. Vous pensez ! Vous débauchez les jeunes, vous les incitez à se droguer, etc. Il n'en est pas resté là, il a aussi pensé à moi. Il me donne deux solutions : ou bien je m'engage, je devance l'appel et devrai partir d'ici trois mois, ou bien je fais un « engagement spécial pour l'outre-mer ». Lui qui avait honte d'avoir un fils drogué, hippy, parasite de la société, comme il sait si bien le dire, l'armée en fera un homme. Ouais, eh bien, il ne m'a même pas laissé le temps de souffler et de force m'a fait signer (j'ai signé pour l'appel devancé). D'accord, j'ai été con de signer, je le regrette maintenant. Alors, quoi faire ? Y'a peut-être une loi qui me protègerait. Hum ! Ah, merde ! Je pourrais me barrer, d'accord, mais faudrait que je reste planqué. Bon, après tout c'est mon problème. Je voulais juste vous prévenir, parce que ça a l'air d'être sérieux. Au fait, si vous avez une solution pour mon cas (désespéré), faites-moi signe — (y'a également mon frangin qui a 17 balais (j'en ai 19) et qui, lui, va écoper de 3 ans en école militaire, et qui voudrait absolument se barrer, mais comme moi ; il est complètement paumé).

Pierre.

La Hollande n'est pas un fromage

Nous tenons à vous informer, en tent que groupe de travail « étrangers » de Release-Haarlem de la situation et des possibilités pour les déserteurs français en Hollande. Les déserteurs français qui viennent nous voir ici sont plein d'illusions mais la Hollande n'est pas, contrairement à ce que beaucoup croient, le pays où tout est possible et autorisé :

— Pour le travail au noir, il est pratiquement impossible pour un Français ne parlant pas hollandais (ou pire ne parlant que français) de trouver un travail au noir.

— Pour le logement, ce n'est pas facile non plus, l'idéal étant de connaître quelqu'un qui puisse vous héberger au début. Il est toujours difficile de trouver immédiatement quelqu'un qui puisse héberger un déserteur.

— Quant à légaliser sa situation, ce n'est pas si facile que ça et tout à fait impossible sans motivations politiques.

Nous tenons à vous informer de ceci car plusieurs déserteurs français ont été obligés de retourner en France ou en Belgique (pour y chercher du travail au noir sans difficultés linguistiques) faute de travail, d'argent et de logement.

Ne tordons pas non plus le bâton dans l'autre sens, il faut simplement que les déserteurs qui veulent aller en Hollande sachent tout ceci et agissent en conséquence. (Les Pays-Bas sont quand même mieux que les prisons françaises). Nous préférons simplement aider des gens qui savent que c'est difficile plutôt que des gens pleins d'illusions et d'idées fausses.

Pour tout renseignement supplémentaire, n'hésitez pas à nous écrire.

RELEASE-HAARLEM
Gasthuisvest 47a
Haarlem (Pays-Bas)

LES RADIS DE LA LIBERTE

Chers tous, amis épris de Liberté, Après 2 ans d'attente et de préparation, nous partons, ma famille et moi, habiter une campagne perdue. J'ai 30 ans, ma femme 21 et nos enfants 3 et 1 an. Nous avons préparé cet instant longuement, acheté une terre, retapé la baraque qui s'y trouvait, construit une citerne, semé, récolté, élagué les arbres ; nous avons fait beaucoup d'erreurs la première année et récolté peu — vivre en autarcie n'était pas encore possible à cette époque-là. La deuxième annés les récoltes furent meilleures, les arbres fruitiers donnèrent bien. Croquer son premier radis, boire son premier verre de cidre, est une satisfaction que de pauvres mots ne peuvent mesurer. Cette année nous partons définitivement, avec peu d'argent (environ 5 000 F), pour assurer la subsistance, car il est difficile de se passer complètement la première année des produits commerciaux Nous avons semé nos premiers légumes mi-mars, acheté 2 chèvres pour le lait et le fromage, une douzaine de poules, 6 canards, 3 oies et une douzaine de lapins. Les gens qui savent que nous partons, nous traitent en majorité comme des bêtes curieuses et pour la plupart ne conçoivent pas comme nous de se laver à l'eau de pluie ou d'éclairer la maison à la lampe à pétrole et encore moins de se chauffer avec un poêle à bois. Pas d'électricité, pas d'eau courante, pas de chauffage central, pas de télévision. Nous avons vécu 2 mois ainsi l'an dernier et nous avons entrevu ce que voulait dire le mot VIVRE à cette occasion, nous étions libres, nous allons le redevenir définitivement. Amitiés à tous. Oger.

LES BONNES ADRESSES DE MONTREAL

Dans un prochain numéro, nous ferons le point sur Montréal underground. Depuis plusieurs années, un certain nombre de grands pieds y ont laissé leur empreinte. Pour tromper votre impatience, voici quelques adresses des plus utiles :

— en arrivant, téléphoner à Information-Montréal, 932-2597, 932-2586 et 932-2593, ou bien à son complice Radio-Chom 935-2425. Un aimable correspondant vous indiquera crash-pads, restos, etc.

— une radio communautaire : Radio-Centre ville 843-8686.

— une clinique gratuite : 3658, rue Sainte-Famille, Tél. : 843-7885.

— le Vidéographe, 1160, rue Saint-Denis. On peut y choisir et visionner des films vidéo.

— les troquets sympas se trouvent place Jacques-Cartier. Les anglophones iront plutôt au Roinbow, coffee-shop de la rue Stanley.

— les concerts pop, nombreux et de qualité, ont lieu au Forum.

— de toute façon, achetez notre vieux frère Mainmise ou le People's Yellow Pages : les derniers potins de l'underground canadien et mondial.

Soyez intelligents : avant la crise, complétez votre collection d'Actuel voir page 50

WILLY L'ESCLAVE

Willy est mon ami, mais il est noir, et pour l'usine c'est le problème. Nous travaillons ensemble chez Hachette où l'esclavage est bien organisé. Chaque jour, ce ne sont que des agressions, interdit de s'arrêter deux minutes même pour prendre un café, mais les autres ont le droit, quelques minutes pour pisser et c'est huit heures passées à décharger, remuer des piles de caisses de bouquins d'un poids pas possible, toujours debout. Interdit de s'asseoir même si les jambes font du coton, et, comme Willy est mon ami, nous sommes tous les deux dans le même bain. Jamais on ne nous adresse la parole, si ce n'est pour se faire engueuler... Quand un type pousse directement une tôle qui nous tombe sur les jambes, le chef est toujours là pour nous épier. Un autre chef a supprimé la paye d'un mec comme nous : pour avoir « volé », soit-disant, une revue vieille, périmée et invendue. Hier, j'ai vu le coup où Willy a failli se faire cogner pour avoir laissé tomber des bouquins. Oui, chez Hachette l'esclavage est bien organisé. Le plus triste ? Les jeunes ont la même mentalité, même pire..., et nous sommes toujours appelés pour balayer l'urine des w.-c., leur merde à eux... eux...

L'HERBE REND FOU

Salut,

Suite à une lettre que m'a envoyée un copain actuellement à l'armée et dont je tairai le nom pour des raisons évidentes, voici un petit aperçu des cours que l'on donne à nos joyeux bidasses. Celui-ci était sur la drogue. Mais lisez plutôt :

Titre : la drogue et la toxicomanie :

1) Qui est le toxicomane :

1) Sujet jeune (18 à 30 ans) ;

2) Sujet immaturé, cette immaturité le conduit à s'écarter des autres adultes, désinteressement des problèmes du mariage et de la famille et de la paternité ;

3) Sujet marqué par l'importance de ses désirs homosexuels ; la majorité des toxicomanes est homosexuelle. Ceux qui ne le sont pas sont marqués par cette tendance (cheveux longs et frisés, pantalons et chemises collants et transparents).

Il existe des difficultés pour reconnaître au premier coup d'œil l'homme de la femme chez un couple de toxicomanes unisexés.

4) Sujet qui cherche l'évasion et la curiosité ; les toxicomanes sont peut être des gens qui n'éprouvent pas les mêmes sensations ou les mêmes sentiments que les autres. Ils ont besoin de compréhension. Les toxicomanes ont une vie altérée (vie sexuelle). Plus grave, il existe beaucoup d'impuissants chez eux, certaines drogues provoquent l'éjaculation sans érection. C'est un sujet qui recherche des sensations hors du commun car les sensations communes lui sont sans doute impossibles.

CONTRACEPTION DOUCE

On est plusieurs et on a des problèmes par rapport à la contraception qui nous est présentée comme la solution, le moyen d'éviter l'avortement. Or la pilule est un truc chimique qui a, il nous semble, des conséquences graves à court et à moyen termes — qu'est-ce que ça veut dire d'accepter comme phénomènes mineurs : la prise de poids, la frigidité ! (ce que disent des toubibs progressistes). La pilule bloque le fonctionnement de l'hypophyse, les ovules vieillissent dans l'ovaire, ça nous semble inquiétant... Le stérilet, certaines filles, celles qui n'ont jamais eu d'enfants (pour certaines) ne le supportent pas et on ne sait pas exactement comment ça agit, servirait-on de cobayes ?

La recherche est très orientée : ce sont les femmes qui sont impliquées et qui subissent la contraception dans l'ensemble, ou n'acceptent pas cet état de choses.

Si vous ou vos lecteurs connaissez des techniques pour hommes et femmes, non « chimiques », non « agressives », plus « naturelles », vous nous les communiquez à l'adresse : M.L.A.C. GROUPE AUTONOME, 30, rue des Blanchers, 31000 Toulouse.

LE CREE DES GRANDS ESPACES

Salut « Actuel » et salut aux amis français !

Je suis Indien Cree du Canada. Et je remercie tous ceux qui aident ou ont aidé l'A.I.M. (American Indian Movement). Ça va mal, en ce moment, pour les « Red Skins » ; aux Etats-Unis, près de 300 Sioux et Cheyennes sont jugés depuis la mi-janvier, pour avoir osé défier l'armée et l'Etat américain à Wounded Knee, en février 1973. Ils ne veulent pourtant que le respect du traité de Fort Laramie de 1862. Ça, c'est la revendication de base, tout le reste en découle... Au Canada, c'est pire, peut-être. L'Indien, s'il n'est pas trop « mal-traité » est totalement acculturé dans ses « réserves » (sommes-nous des bêtes fauves ?) et assimilé à du bétail (prolétaire) taillable et corvéable à merci...

Il n'y a pas de racisme au Canada ? Souvenons-nous de Big Bear, Piapot, Pound Maker, chefs Cree, de Gabriel Dumont et Louis Riel, les « bois-brûlés », métis d'Assiniboin et de Français. Leur révolte (1884-85) ne visait qu'à obtenir une amélioration du sort des métis et des Indiens. On accusa Riel d'avoir voulu distribuer 1/7 du territoire aux Irlandais réfugiés aux Etats-Unis et donner gratuitement des terres aux Hongrois, Juifs et Polonais, persécutés en Europe. Riel était Indien : il pouvait, si tel était son désir, partager sa mère, la terre, que les impérialistes lui avaient volée, avec les autres opprimés. Pour cela, Riel fut pendu le 16 novembre 1885 ; 26 métis et un bien plus grand nombre de pur-sang furent frappés de peines de prison de 1 à 7 ans...

Il ne faut pas que le procès de Wounded Knee en 1973 soit une répétition de celui de Régina en 1885 ! Amis français, aidez les membres de l'A.I.M., boycottez les westerns racistes, les panoplies débiles et les BD telles Kiowa, Cochise, etc. Nous sommes 1 million d'Indiens. C'est peu, comparé au Chili, au Viêt-nam, au Bengla-Desh, etc., mais comme partout où l'homme est massacré, notre seul désir est de vivre libre, dans le respect et l'amour de notre voisin.

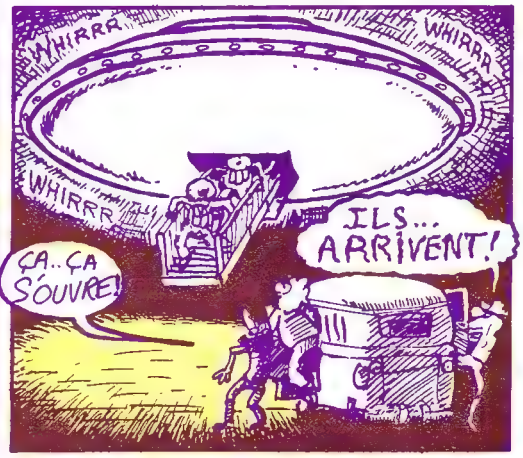
Muskwoikawepawit « Standing Bear ».

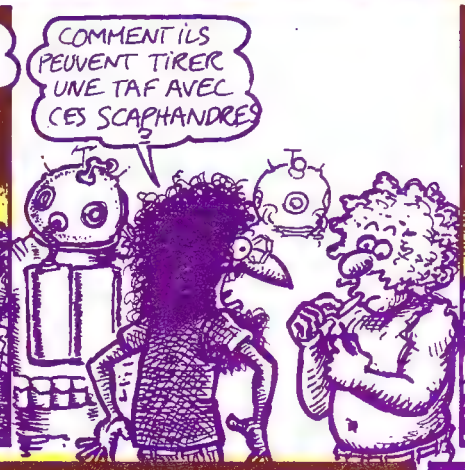
those fabulous furry FREAK brothers

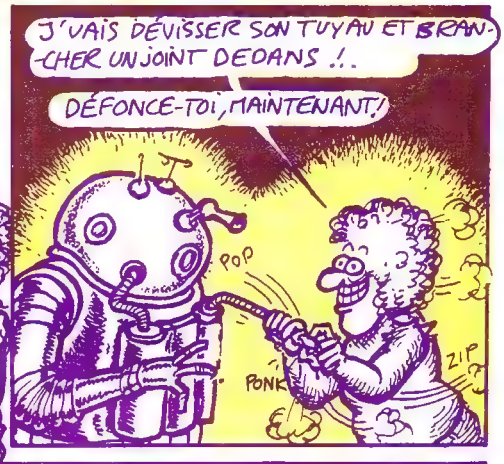
COPYRIGHT © 1974

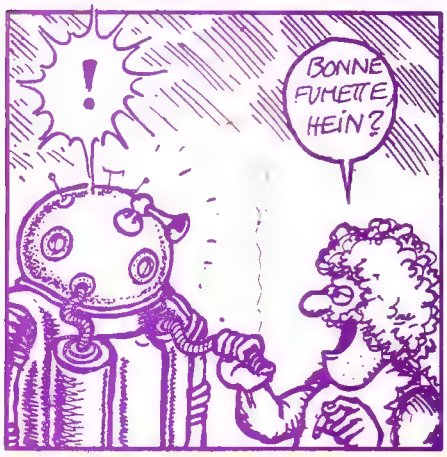
by Gilbert Shelton

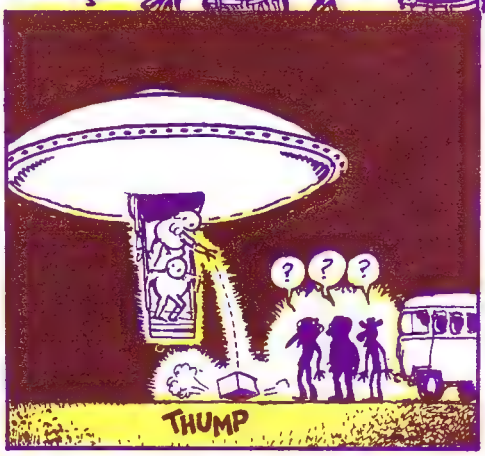
LES FREAKS SE PAIENT UN DERNIER VOYAGE DANS LE SUD AVANT LE RATIONNEMENT DE L'ESSENCE.

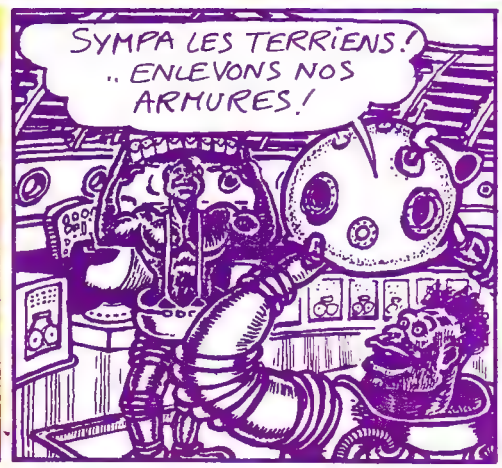












LA GUERRE DES BOUTONS

Quelques vérités : les femmes sont toujours amoureuses de leur gynécologue. Elles ne pensent qu'à se maquiller. Elles fréquentent deux fois plus les médecins que les hommes et consomment deux fois plus de médicaments. Et pourtant, les cosmétologues brûlent leurs jolis minois avec des produits inefficaces, et les gynécologues ne savent pas reconnaître des infections fréquentes et dangereuses. Nous abordons trois aspects du problème : le scandale des gynécos, celui des cosmétiques et la réaction des femmes qui organisent des free-clinics.

Conserver une agréable apparence, voilà un souci légitime, mais l'exploitation et le mensonge ont pris une dimension insupportable et grotesque : la voix des laboratoires distille l'obsession de la jeunesse tout en fabriquant des bataillons de sorcières fripées. Un éminent dermatologue nous conte ici la dramatique aventure des cosmétiques. Carrière oblige, il restera anonyme.

— Alors, docteur, quelles sont donc les bonnes peaux ?

— Chez certains ça se passe bien et la peau est normale ; chez d'autres, ça se passe mal et la peau est sèche ou grasse. Notre travail consiste à remplacer la crème naturelle de beauté secrétée par la peau, un mélange de sébum et de sueur, insuffisant par exemple dans le cas des peaux sèches.

— Et la mienne ? Je touche... Mixte peut-être ?

— Les peaux mixtes n'existent pas.

— Ah bon ! J'avais lu que ce type de peau, le plus répandu, est gras au milieu du visage, sec sur les côtés. Et qu'une peau mixte, n'est-ce pas, est si délicate à soigner qu'il lui faut un double jeu de produits. Pour le gras et pour le sec. Mais rassurez-vous, peaux mixtes, vous êtes normales !

— Les cosmétiques sont composés par un excipient, mélange d'eau et de corps gras, qui sert de base. Ils ont un rôle de compensation en cas d'insuffisance des sécrétions naturelles. Mais les substances dites « actives », ajoutées à l'excipient de base, n'ont généralement aucune action. La publicité est complètement mensongère. Premier mensonge : quand elle dit que le produit est fait pour vous. Chaque peau réagit différemment au même produit.

Quand vous voyez les couillonnades « hydrate, pénètre en profondeur », elles n'ont aucune base scientifique. L'émulsion naturelle sébum-sueur ne pénètre pas. Elle imprègne seulement la partie toute superficielle de la peau, la couche cornée. L'eau ne pénètre pas non plus, sinon vous sortiriez du bain avec une peau distendue par les litres absorbés.

— Evidemment, mais pense-t-on à une telle évidence ? Si les crèmes hydratantes sont mensonge, je me hasarde vers les rajeunissantes et autres antirides.

— Deuxième ânerie ! Il n'y a pas de crème antirides. La seule chose qu'elle peut faire, c'est regonfler transitoirement les petites fripures de la peau.

— Ça se dégonfle et on recommence. Peut-être les plantes ?

— Troisième type d'escroquerie : dire qu'une crème contient du millepertuis ou du serpolet qui va faire quelque chose. Quand vous la mettez sur la peau, le fait de contenir de la capucine ou de la poire n'aura aucune action particulière. Mais elle fait sain, joli, naturel et se vend mieux.

— Je n'ai plus qu'un fond d'illusion pour me diriger vers les crèmes traitantes. Celles qui soulagent les pauvres visages ravagés par les boutons.

— Traitantes ! C'est de la rigolade ! Ça ne veut rien dire. Vous pourriez mettre « crème échauffante » et ajouter, dans le mode d'emploi : « Frottez vigoureusement. » Vous lancerez le mythe de la crème échauffante. N'importe quoi !

— N'importe quoi ? ! ! Et les crèmes aux hormones ?

— Elles n'en contiennent pas. Sinon ce ne seraient plus des cosmétiques mais des médicaments qui auraient besoin d'un visa et seraient soumis à un contrôle.

— Un seul produit échappe à cette descente en flamme : l'excipient de base, bref, l'emballage d'un faux médicament. Il agit en tant que protection.

— Il remplace le sébum plus ou moins adapté. Que sont les crèmes ou les soins de beauté ? De la sophistication du lavage. Si les gens pouvaient se laver avec une eau douce et un savon pas trop décapant, ce ne serait déjà pas mal.

— En parlant de décapant, ma blonde chevelure se remet difficilement de quelques traumatismes anciens. D'innombrables shampooings nourrissants y sont passés !

— Les shampooings aux œufs ou aux protéines n'ont jamais nourri personne. Et qu'une laque soit vitaminée n'a strictement aucune importance. Depuis le temps qu'on prétend faire repousser les cheveux ou les empêcher de devenir gras, il y a toujours autant de chauves et de séborrhéïques. Les glandes sébacées fabriquent du sébum, souvent trop, parfois pas assez. On ne peut agir sur le cheveu qu'au niveau de sa racine ; sur sa longueur, il est mort.

— Et les accidents, les peaux détérioriées ? C'est Bergasol, le superbronzant du siècle qui surgit. Qui explose plutôt, dans les propos indignés du dermatologue.

— On sait que l'application d'essence de bergamote au soleil provoque des accidents relativement graves. Ils peuvent aller d'une peau tachetée à la brûlure de l'épiderme. Et ça dure des années. Qu'un laboratoire reprenne le principe à son compte, déjà, c'est gonflé ! Nous, dermatologues, avons vu les accidents. Les gens ont commencé à s'en émouvoir. Or le laboratoire qui fabrique Bergasol vient de réunir un congrès de journalistes à Avoriaz pour proclamer que le produit était sans danger. C'est scandaleux ! Les médecins se sont vus traités d'incompétents. La publicité a repris de plus belle, des doubles pages par tartine comme dans « L'Express ». Si nous attaquons Bergasol, le laboratoire amènera un tas de gens qui diront que le produit est formidable. Pourtant, quand vous voyez revenir une pépée qui est déguisée en léopard, je vous garantis qu'elle n'est pas contente !

— Tout cela n'est donc qu'un abominable commerce ?

— Au moment où une maison de cosmétiques décide d'introduire un produit sur le marché, elle définit la cible qu'elle veut atteindre. Si ce sont des gens à fric, elle vendra son produit très cher dans de très beaux emballages. Pour les autres, elle fera un conditionnement ordinaire et le vendra moins cher dans les grandes surfaces. Elle s'y retrouve dans les deux cas. Comme il faut bien qu'ils fassent travailler leurs chimistes, il y a une légère différence au niveau de la texture, du raffinage des matières de base.

— J'exige des chiffres.

Gaillard 73

— C'est énorme. Quand le laboratoire de cosmétologie vend le produit 1 F, la fabrication lui a coûté 20 centimes. La pharmacie ou le magasin le vend ensuite 2 F. Donc le produit est vendu au consommateur 10 fois sont prix réel, avec tous les intermédiaires qui se sont sucrés au passage. Voilà d'ailleurs qui explique l'empressement des gros laboratoires pharmaceutiques à avoir une division cosmétologique. Nestlé, par exemple, rachète l'Oréal.

— Jamais le moindre grincement dans ce système bien huilé ? De coup dans les dents ? Rien qu'un, pour se venger.

— Un truc n'a pas marché : un type a eu une idée de génie. Prenant les femmes pour des andouilles, il a pensé : Il paraît que leur maquillage tourne pendant les règles. Nous allons lancer une gamme de produits spéciaux pour cette période ! Ils ont appelé ça « Intervalle ». Là, c'était trop, ils n'ont pas vendu un seul tube, pas un.

— Je réclame d'autres scandales, en assurant encore à mon dermatologue l'anonymat.

— L'eye-liner d'Harried Hubard Ayer (qui fait partie d'Unilever) donnait des réactions d'intolérance. Il a fallu un concert de protestations de tous les dermatologues pour qu'ils corrigent la formule. Mais ils ont été très longs à la détente.

Un autre exemple aussi, c'est un produit à raser des laboratoires Roc appelé Kéops. Une vraie catastrophe ! Je me suis mis la gueule en sang ! Roc, mis au courant de plusieurs accidents du même genre, a eu l'honnêteté de retirer le produit du marché. Il est ressorti maintenant, avec une formule modifiée.

— Même les mecs, alors... Même les labos qui ne font que de l'anti-allergique ! Les tests, ils servent à quoi ?

— Roc n'avait pas assez fait de tests dits « in use », tests d'usage. Vous ne pouvez jamais avoir de tests complets, tout prévoir. Des erreurs de préparation peuvent se produire entre le moment où vous mettez la formule au point et le stade de fabrication. Malgré les contrôles. Il y aura toujours des produits qui sortiront avec une carence humaine.

— Ces tests, nécessairement incomplets, ils se pratiquent comment ?

— On met dans le dos de gens sains un peu de pommade pendant deux jours. On regarde ensuite le nombre de sensibilisés au produit. S'il y en a plus de 2 sur 100, le produit n'est pas commercialisé.

— Mais qui sont ces gens sains ? Des volontaires ?

— Disons que dans l'idéal ils devraient se vendre, que dans le meilleur des cas ils se prêtent, et que dans un bon nombre de cas on se les donne. C'est-à-dire que quand certaines personnes doivent être testées pour quelques substances particulières, on leur ajoute le produit en question. Ou bien le produit est confié à des esthéticiennes qui l'essayent sur leurs clientes.

— Ouf ! Je me félicite de ne jamais fréquenter ce genre d'endroit ! J'apprends que les gens sains se recrutent aussi dans les hospices et les orphelinats. Voilà encore des testés qui ne coûtent pas cher aux laboratoires. Emerge alors de ma mémoire, et associée au mot d'orphelinat, une histoire qui n'a pu être étouffée. Des tests sur les enfants.

— Ce qui est honteux, c'est de prendre des gamins, de leur filer cinq cigarettes et que ça rapporte beaucoup de fric au médecin qui l'a fait. Sinon les gens ne risquent pas grand-chose, une petite inflammation ou une démangeaison sur la zone de peau, très réduite, qui a été mise en contact avec le produit.

— Et qui fait taire les cris d'indignation, qui censure les articles ? Les gigantesques budgets de pub qui font vivre les journaux ? Si les toubibs eux-mêmes ne sont pas achetés au sens propre du terme, ils sont, sournoisement, mais complètement, manipulés.

— Pendant les études de médecine, on n'apprend pas, ou très mal, la thérapeutique. Nous l'apprenons par la publicité ou par les visiteurs médicaux, directement issus des laboratoires. On vous enseignera l'action de telle substance sur la queue du tétard ou des couillonnades de ce genre, et seulement le nom scientifique des produits. Mais le jour où le type s'installe, il est bien obligé de conseiller un cosmétique ou de mettre le nom commercial d'une pommade sur l'ordonnance. Il prescrira le produit qui a été vanté le plus habilement par le visiteur médical ou celui qu'il a vu dans « Elle ». Surtout, ne pas vendre la Faculté aux laboratoires ! Moyennant quoi, les labos vous roulent gratis. C'est de l'hypocrisie, mais l'honneur est sauf !

Propos cueillis par Anita Noël.

UNE SALE QUOI ?

La couverture du Corps Lesbien de Monique Wittig crie en majuscules les mots OVAIRE, TROMPE, SEIN, VAGIN. Essaie de lire ce livre dans le métro et les gens tordent le nez ou deviennent pivoines. Merde ! Pourquoi doit-on avoir honte de nos corps ? Pourquoi est-ce qu'une maladie génitale doit rester honteuse ? Si nous parlions de ces sujets sans gêne, il y aurait peut-être moins de malades. Il est certain que pour Claude, Martine, Lucille, Claudine, Marsha, Pascale et moi il y aurait eu moins de souffrances et moins de temps perdu.

On était six à table. Pascale, que je ne connaissais pas, nous prévint avant le café qu'elle devait passer chez son médecin.

« Tu es malade ?

— Oui, j'ai un truc, une infection dans le ventre.

— Dans le ventre ?

— Enfin, dans le bas-ventre.

— Je peux te demander ce que c'est ? Je suis malade, moi aussi. »

J'étais curieuse de ce mal qui m'expliquerait peut-être le mien. Cela faisait trois mois déjà que je me traînais de médecin en médecin, mal au ventre, mal au dos, mal aux jambes, mal au cœur. Et personne ne parvenait à nommer ce qui m'affectait.

Pascale hésitait : « J'ai une infection.

— Oui...

— Une salpingite.

— Une sale quoi ?

— Sal-pin-gite. »

Elle m'expliqua qu'il s'agissait d'une inflammation des trompes.

Qu'est-ce qu'une trompe ? Le **Petit Robert** dit : « **anat.** 1690, trompes de Phallope, ou utérines, oviductes de la femme. » Pascale m'informa que des trompes infectées pouvaient éventuellement se boucher. Comment cela ? Un microbe. L'inflammation menace de gagner toute la partie génitale, l'appendice, puis l'intestin, et même le corps entier. Cela s'attrape bêtement, comme un microbe et la salpingite peut rendre stérile. Une maladie fréquente, banale et dangereuse.

« Chez moi, me dit Pascale, l'infection monta jusqu'au côlon avant qu'ils ne découvrent ce que j'avais ! Cela m'a déjà valu un mois d'hôpital. Je devrais normalement m'en tirer. »

Deux semaines plus tard, Pascale était de nouveau à l'hôpital. J'avais compulsé un livre médical, et mes symptômes correspondaient exactement à ceux de la salpingite. Et je savais désormais que cela menait facilement à la stérilité. Le premier gynécologue français que j'avais vu m'avait congédiée avec un commentaire intelligent : « Vous n'êtes pas malade. Je dirais plutôt que vous me semblez amoureuse de votre gynécologue de New York, et que vous cherchez à le remplacer par un nouveau (il tordit la bouche) gynecologist father-figure. »

Deux mois plus tard, un matin, la douleur me pliait en

deux. Je rencontrai un second médecin, qui me découvrit tout de même une infection génitale : deux semaines de pénicilline et des calmants. En vain. Le troisième médecin me prescrivit une analyse de sang, d'urine, de selles, un prélèvement vaginal et des radios de l'intestin — ce qui le dispensa de m'examiner lui-même. Durant les cinq minutes de la visite, il ne prit que le temps de m'informer que je n'avais toujours rien, « à part quelques champignons dans le ventre ». Il suggéra de faire soigner mon mal de dos par un kinésithérapeute. « Et cette petite qui se voyait déjà avec une gonorrhée ! » dit-il à son infirmière sur le pas de la porte. « Allez, good bye, petite ! », sans répondre à mes questions.

Le quatrième docteur, sur ma suggestion, concéda que j'avais peut-être une salpingite. Il me fixa rendez-vous quinze jours plus tard, en m'ordonnant une série de piqûres. Mais quarante-huit heures après la douleur était si vive que j'en pleurais. Je pris donc rendez-vous avec un cinquième docteur.

« Salpingite bilatérale, appendicite, colite. Comment avez-vous fait pour traîner tout cela si longtemps ? La légèreté féminine me surprendra toujours ! »

Traitement de piqûres, pilules, suppositoires, ondes électriques : j'allais un peu mieux. J'osais faire l'amour : et je manquais m'évanouir de douleur. L'infection était toujours là, et le médecin s'est contenté d'en rire : « Normal ! je ne vous avais pas prévenue ? Mais où ai-je la tête ? C'est le prix à payer. »

Je suis enfin rentrée à New York, où mon médecin (celui dont j'étais censée être amoureuse) m'a tout normalement enlevé mon stérilet. « Personne ne sait donc en France qu'un stérilet est comme une irritation permanente, ce qui favorise toute infection. Cela provoque des contractions incessantes et ne permet pas aux trompes de se reposer ou de se guérir. Voyons un peu les médicaments de ces docteurs français ?... Pouah ! cela fait bien quarante ans qu'on n'utilise plus de pareilleurs horreurs aux Etats-Unis ! » Il m'a donné de la Tétracycline à prendre pendant un mois. Au bout de ce temps je ne sentais plus que de légères douleurs au moment de mes règles.

Un mois pour guérir. Six mois pour trouver le médecin capable. Et pourquoi six mois de douleurs ? Six mois sans amour ? Six mois et six docteurs, six mois et six cents dollars ? Pourquoi ces diagnostics d'ignorants ? Et ce refus de prendre au sérieux une femme qui a mal ? Assez de ces moulins-à-fric à la coûteuse inefficacité, dix dans la salle d'attente, cinq minutes pour chacune, parfois quinze avec l'infirmière. Chaque ordonnance, comme un mauvais feuilleton, appelle la suivante. Vaginite après vaginite, les patientes en série ne sont qu'organes reproductifs. Mon amie a croisé son docteur dans la rue. Elle lui a dit bonjour. Il est resté perplexe. Puis, s'éclairant : « Ah oui ! pardon... Je n'avais pas reconnu votre visage ! » Et mon cul ?

« C'est toi la responsable »

Pascale : « J'ai commencé à me sentir malade en mars de l'année dernière. Juste avant mes règles, une véritable explosion de violence dans les trompes m'a clouée au lit pendant deux jours. Selon ma gynécologue, c'était de la fatigue et cela passerait. Et quand la crise s'est répétée tendant que je transférais les maux de ma tête dans mon corps : « Vous somatisez. » Elle m'a donné du Valium pour me calmer. Enfin, en juin, après huit jours de fièvre, elle décela un énorme kyste près de l'ovaire droit. On m'hospitalisa d'urgence. Un autre gynécologue découvrit, par cœlioscopie (on passe une sorte de périscope complètement distendue, difforme, et que ce kyste était une réaction à une infection qui avait gagné tout mon bassin, la seconde trompe, l'utérus, le péritoine et le côlon. Une salpingite que je trimballais depuis mars !

Un mois d'hôpital, deux mois de convalescence, pilules et piqûres. Retour à l'hôpital en septembre pour une cœlioscopie de contrôle. On me dit que tout est en place, le kyste résorbé par les antibiotiques, les infections parties. On me dit que ma trompe gauche était perméable, mais que ma trompe droite, définitivement bouchée, était irrécupérable et qu'il allait falloir l'enlever. Mais le médecin remit la chose à plus tard.

En octobre, je repris ma vie active. En novembre, même malaise et même ignorance chez le médecin, que je voyais pourtant tous les huit jours. Familière et indifférente, elle se fiait aux signes cliniques, et ne m'écoutait pas, même pour une salpingite, maladie ambiguë dont les examens ne signalent la présence qu'à l'explosion. J'insistais et tout le monde me répondait, de mon médecin à mon amant : « C'est toi la responsable, la dépressive, c'est toi qui te rends malade. »

Le 14 décembre, j'étais de nouveau hospitalisée d'urgence : comme en juin, la trompe droite était un véritable foyer d'infection, la trompe gauche contaminée encore une fois. On m'ouvre le ventre, on m'enlève la trompe droite en proclamant qu'on eût dû le faire plus tôt. Et me voilà à nouveau convalescente après sept mois de maladie entretenue, traitements, malaises, angoisse. Mon médecin me prétend guérie : comment y croire encore ? »

« Il voulait me faire une totale ! »

Martine : « Comme j'avais très mal dans le bas-ventre, mon médecin décida qu'il fallait m'opérer d'urgence de l'appen-

dicite. A la clinique, le chirurgien fut glacial : « Vous avez *vraiment* mal ? Bon, eh bien, tant pis... Je vais dire à ma femme de garder mon repas au chaud. »
Aussitôt après l'opération, il me força à me lever : « Tout le monde se lève le jour même », mais moi j'étais pliée en deux, incapable de faire un pas. « Vous êtes bien douillette, ma petite fille. » Cinq jours plus tard, toujours à la clinique, j'avais tellement mal qu'on se résolut à me faire une prise de sang. On y découvrit une grosse infection, opérée le soir même. « Vous l'avez échappée belle, me dit l'infirmière, vous auriez pu en mourir... C'est quand même curieux : notre sixième cas de ce genre. »
Je suis restée deux mois à la clinique. Privée de mon abcès et de mon hématome, enfin chez moi, j'avais toujours aussi mal au ventre. Mon médecin découvrit une métrite, une vaginite et une salpingite, une infection prononcée des ovaires. Il m'a donné des antibiotiques, cachets et injections, mais à chaque interruption du traitement, le mal recommençait. J'ai changé le docteur, puis les médicaments : l'infection ne s'en allait pas. Un médecin voulut même me « faire une totale », mais il me semblait prématuré de perdre les ovaires et le reste à vingt et un ans. Au bout d'un an, matraquée physiquement et moralement par tant d'incompétence, je consultai un neurologue qui me gava de somnifères et de calmants. Un beau jour enfin, un gynécologue plus avisé diagnostiqua une éventration, avec de petits kystes qui infectaient tout mon système sexuel. Il resta étonné par mon histoire, sans qu'il osât trop critiquer ses collègues. Il m'enleva simplement les kystes. Cela va mieux depuis, mais chaque fois que je suis fatiguée, j'ai une infection aux ovaires. La naissance de ma petite fille prouve que j'avais eu raison de refuser cette totale.
Trois opérations, toute vie sexuelle interdite pendant un an, cela ne m'a jamais valu même une explication. J'aurais probablement bien pu garder mon appendice. J'ai eu envie de faire un procès au premier docteur, mais je ne crois pas qu'on puisse gagner à ces choses-là. »

La nuit à la gare.

Claude : « Même histoire. A dix-neuf ans, une vive douleur et une nausée formidable. Cela revenait sans cesse et dura cinq ans. « Infection intestinale », dit le premier docteur, et il m'a donné des calmants. Le deuxième docteur me prescrivit des piqûres de pénicilline sans rien me dire. A l'hôpital, ils m'ont administré des suppositoires pour faire venir mes règles. J'ai voulu revoir mon dossier chez le médecin aux piqûres : le dossier était perdu. J'essayai de stimuler son souvenir : « Maladie vénérienne ?
— Oh non, je vous l'aurais dit. « Et puis il a trouvé : « Salpingite... droite ! » Il m'a ordonné de nouvelles piqûres, puis un nouveau traitement. Mon mal ne s'en est pas arrangé. J'avais alors vingt et un ans, une infection chronique, une douleur à hurler par moments, et très peur de faire l'amour. Je me suis mise à vivre en célibataire, si culpabilisée vis-à-vis de mon amant qu'il m'est arrivé de passer la nuit dans une gare pour ne pas avoir à le repousser une fois encore. Le sexe d'un homme, pour moi, n'était plus qu'une source de microbes et de souffrance. Et puisqu'on me disait que je « somatisais », j'ai avalé un jour une bouteille de somnifère, moins pour mourir que pour en terminer avec le mal. Trois jours de coma à l'hôpital. La sonde qu'ils me placèrent provoqua une irritation telle qu'on dut m'attacher pour que je ne l'arrache pas. Dans mon coma, je hurlais jour et nuit : « Je suis une lapine, je fais des petits lapins ! » Ils ont songé à m'interner avant de me faire une cœlioscopie et de découvrir une inflammation génitale, avec apparition de kystes spontanés. On m'a enfin guérie, du moins à peu près. Mais je crains d'être stérile, et que mes trompes soient bouchées : personne n'est capable de me répondre.

900 francs chaque fois

Lucile : « Huit jours avant la date prévue pour mon accouchement, une auscultation me fit un mal épouvantable. « Vous êtes sur le point d'accoucher, dit le docteur nous allons régler cela avant mes vacances. Venez à la clinique mardi matin.
— A quelle heure vais-je accoucher ?
— En fin de matinée.
— Et pourquoi cela ?
— Parce que mardi après-midi j'accouche d'autres femmes, que mercredi je suis pris toute la journée et que jeudi je m'en vais. »
Dans la rue, je rencontre une amie qui devait accoucher trente jours après moi. Elle me dit :
« Figure-toi que je viens de voir le docteur, qui m'a annoncé que je vais accoucher demain.
— C'est comme moi.
— Comme toi ?
— Oui. »
Surprise mais non inquiète, je me rends donc à la clinique. Là, une sage-femme qui m'examine prit un air fort sceptique et chuchote au docteur : « L'affaire n'est pas très avancée. Le col est fermé. Une nouvelle dose s'impose pour cet après-midi.
— Tenez-moi donc au courant par téléphone. »
Les sages-femmes et les infirmières n'ont pas l'air très assuré, mais me bourrent de piqûres sinon d'explications. A huit heures du soir, le médecin commande un nouveau traitement pour six heures du matin. Mais à minuit, quand on m'enlève l'intraveineuse, je téléphone à un ami gynécologue qui me conseille de rentrer chez moi si rien ne se produit. Je commençais à douter d'un médecin, si notoire fût-il, qui pratiquait l'ordonnance imprimée d'avance, les consultations d'un instant et le silence entendu.
A la fin, les infirmières avouent : « Vous savez, on ne comprend pas pourquoi le docteur vous a fait venir. » Mon mari se fâche et voudrait me ramener à la maison. « On va voir ça, dit le docteur. De toute façon, dans le pire des cas, je lui ferais une césarienne. »
Affolée, je retéléphone à mon ami médecin, et sur ses conseils j'annonce au docteur que je m'en vais. « Tant pis, fait-il, ce n'est pas moi qui vous accoucherai. »
J'ai accouché normalement une semaine plus tard, avec quelques complications : le nouveau docteur, effaré, les attribua sans hésiter aux traitements du précédent. J'appris que celui-ci était coutumier du fait, programmant ses accouchements en séries entre deux voyages. J'avais pourtant payé 900 francs, un joli bénéfice ! Je n'ose imaginer ce qui se passe avec celles qui ne peuvent pas payer. »

La défense du docteur

« Un merveilleux jeu, non ? »

Docteur B. K. : Probablement la majorité des médecins n'explique-t-elle pas suffisamment sa démarche diagnostique — l'anatomie elle-même, et la physiologie restent souvent occultées. En fait, il y a trop de malades, de plus en plus de malades — et le médecin est bien obligé de leur ouvrir sa porte. Leur parler comme il le faut ? Il n'en a bien souvent pas le temps. Et puis le tabou sexuel existe — on parle moins volontiers des choses intimes, on ne montre pas trop facilement son petit oiseau.
Provoquer le récit du vécu sexuel d'une femme est assez éprouvant. Qu'elle vienne te voir est déjà une demande fantastique de sa part. Mais peux-tu répondre à cette demande ? Que lui conseilles-tu ? As-tu seulement été capable de régler tes propres problèmes ? C'est une telle remise en question personnelle que beaucoup de médecins se précipitent aux symptômes : « Vous avez mal au ventre ? Bon, prenez ça... » Ils n'osent plus vraiment écouter. Moi, je pense que pour être disponible sans cesse, on ne peut écouter plus de cinq malades par jour. Même si tu vis dans un autre milieu, à un autre niveau, ce qu'un malade te raconte ne t'est pas indifférent. Ce peut être même angoissant. Quand tu as entendu vingt, quarante, soixante-dix histoires angoissantes, tu ne veux plus en entendre. Quelque part, cette communication parcellaire devient insupportable. Et, à la longue, indifférente.
C'est à la société de s'interroger sur elle-même. Si les gens étaient heureux, il y aurait moins de malades, cela va de soi. Je vois des femmes qui souffrent du ventre parce qu'elles sont mal dans leur peau. On les accuse de « somatiser ». Les pauvres, elles ont l'impression d'être malades, et le seul qui puisse les écouter est leur médecin. Ce devrait être leur fils, leur mari, leur patron, leur amant... On peut rentrer dans n'importe quel cabinet de médecin de n'importe quelle ville ou village de France, s'asseoir, voir un type, lui parler, se faire tripoter, sortir avec une ordonnance et être remboursé — un merveilleux jeu, non ? On comprend pourquoi on a envie de s'y livrer. Mais il y a une chose à laquelle on ne pense pas : ces médecins, sans cesse confrontés à chaque patient, à qui se livrent-ils, eux ? Un vieux médecin, avec ses quarante années de pratique et ses quarante années de refoulement, cela doit être prodigieux, sa confession. Mais à qui, grand Dieu, à qui ? Ces hommes sont *terriblement* solitaires. **Karen Thorsen**

SPECULUM ERGO SUM

80 % des femmes ignorent tout ou presque de leurs organes génitaux ; vagin et utérus demeurent de mystérieuses cavités dont la découverte et l'exploration est le privilège de spécialistes avares de leur science autant que de leur temps. « Etendez-vous et écartez les jambes », c'est là tout ce qu'exige de vous un gynécologue, le reste, c'est son affaire.

A trente-neuf ans et après avoir eu six enfants, Carol Downer, militante du Women's Lib, réalisa qu'il était possible de se connaître autrement que par ouï-dire. En compagnie d'un groupe de femmes de Los Angeles elle organisa des séances d'observation où, munie d'un spéculum, d'une lampe et d'un miroir, chaque participante constatait de visu la place, la forme et l'état de l'un de ses organes les mieux cachés, le col de l'utérus. Le Self Help était né. Trois ans plus tard une centaine de centres ont poussé sur le territoire américain, on y apprend à se servir d'un spéculum, a détecter une infection, à la soigner sommairement.

« ... Il ne s'agit pas de remplacer le médecin, déclare Carol, mais de changer le rapport que nous avons avec l'institution médicale. Connaissant notre corps, nous exigeons des techniciens que nous allons consulter un traitement attentif, discret et honnête. »

Plusieurs groupes expérimentent actuellement — non sans controverses — une nouvelle technique, l' « extraction » des règles ; brève aspiration supprimant une période que certaines femmes considèrent comme humiliante ou insupportable.

Face aux ricanements sceptiques d'une majorité de médecins, les militants des Self Help ne craignent pas l'outrance. Ellen Frankfort, éditorialiste du Village Voice et auteur d'un livre intitulé « La politique du vagin », s'écrie : « observer son propre intérieur, c'est comme un aveugle qui voit la lumière pour la première fois ». Paris et la France restent très loin de tout cela. Un tout petit groupe de femmes tente patiemment de constituer ici un Self Help sur le modèle américain. Une fille m'ouvre la porte d'un petit appartement à Montparnasse. C'est Lucy. Elle vit avec Germaine. Les deux filles font partie d'un nouveau groupe féministe et je viens récolter des informations. Je m'assieds. Surprise : devant mon nez, sur la table, un spéculum en plastique. Endroit insolite pour un appareil qui sert à écarter les parois du vagin ! Sans crier gare, Germaine me demande si j'ai déjà assisté à un examen gynécologique. Et sans attendre ma réponse négative, Lucy se déshabille et s'installe, jambes écartées, sur un matelas. Elle s'enfonce le spéculum avec précaution. Encore ahurie, je m'approche derrière Germaine qui lui braque une lampe entre les jambes. Nous regardons à tour de rôle. Explications pour la néophyte que je suis : « Le minuscule orifice, là, un peu sur la gauche avec une protubérance, c'est le col. » Pas du tout les dédales compliqués et bizarres que j'imaginais. La curiosité a remplacé l'étonnement ; la participation me paraît indispensable. Je reçois un spéculum tout neuf, « made in Denmark ». Avec son aide et celle du miroir, je contemple alors ces profondeurs inconnues. Puis, troublée, je cède la place à Germaine, qui la prend avec une parfaite décontraction. Nos cols respectifs sont comparés, commentés. D'après les statistiques, confirmées par leurs observations, 15 % seulement des femmes ont le col dans le prolongement exact du vagin. Pour les autres, toujours de petits décalages. Lucy me dit aussi qu'une ou deux cuillérées de yaourt dans le vagin rééquilibrent ses fermentations. Elle précise en se marrant : « Pas aux fruits ! »

La rencontre de Germaine et de Lucy avec le Self Help est toute récente. Debbi Law et Carol Downer ont sillonné l'Europe pour faire connaître leur mouvement.

Germaine me raconte : « Au début, le groupe était ouvert. Les filles venaient, restaient ou s'en allaient. Mais beaucoup ont été effrayées par les examens et on ne les a plus revues. »

Parmi les arrivantes qui se prétendent les plus libérées, un bon nombre vit dans l'ignorance totale de son corps. Des manifestations normales comme les pertes blanches paraissent mystérieuses ou malsaines ; l'utilisation de tampons périodiques fait peur, la vue d'un spéculum provoque la fuite.

Les réactions du M.L.F. sont hostiles, quelle que soit la tendance politique : « Vos examens, c'est du voyeurisme, de la curiosité morbide. Tout ce que vous voulez, c'est vous tripoter. » « Ça ne concerne pas les homosexuelles. Qu'est-ce que c'est que ce missionnarisme ? » « Le spéculum est un symbole phallique ! » Objection fréquente aussi, le travail des femmes est un problème plus important. Comme si l'un excluait l'autre. Malgré les difficultés, deux groupes actifs fonctionnent actuellement. Neuf filles, dont Lucy et Germaine, forment le groupe principal. Les Françaises y sont minoritaires : 3, contre 6 Américaines. La plupart des filles du Self Help sont hétérosexuelles mais « on y rencontre de tout ». Si les groupes sont maintenant fermés et si leur effectif est réduit, c'est pour que l'expérience soit efficace. Mais les possibilités en France sont très limitées par la loi. Pas de matériel à part quelques spéculums dont la vente est d'ailleurs interdite. Laissés par Carol et Debbi, ou importés du Danemark, leur format est variable et leur prix modique : 10 F.

Des projets ? Beaucoup. Leur réalisation est en cours. D'abord former des groupes de plus en plus nombreux, diffuser des listes de bons gynécologues, faire venir de Californie des diapositives, des films, de la documentation. Une réunion générale aura lieu fin mai.

Groupe Self Help, c/o F.M.A., 24, cité Trévise, 75009 Paris.

JACQUES BROSSE :

« L'aventure est dans la tête »

D'ordinaire, aux époques de naufrage on n'expérimente plus, on se sauve. Tous les moyens sont bons : le hatha yoga, la psychanalyse bavarde, le valium pour s'abrutir et toute une pharmacie brouillonne pour cravacher. On prie pour un refuge, une bouée, un sommeil sans fond — et la vie se déssèche. Beaucoup se laissent embarquer par la magie d'un décor exotique, et l'on en voit des files entières bêler dans les basses-cours hindouistes. Quant aux hallucinogènes, ils volent au pastis ses fonctions assomantes et destructrices.

Certains pourtant n'acceptent pas le mirage et, peu soucieux d'être entendus sur l'heure, se jettent en solitaires dans l'exploration de leurs sens : Jacques Brosse est de ceux-là, campagnard enraciné qui parle aux chevaux, voyageur capable d'étonnements et de louanges, débarrassé, « sans affaires ». Il connaît les arbres et écrit leur histoire. Il connaît les rêves et note leurs confidences. Il connaît sa mécanique et en répertorie les frissons dans un livre superbe, l'Inventaire des sens, **que trop peu ont lu. De Ceylan, il ramène un livre détonnant,** Mahabalipuram **(Fayard) : C'est le récit éclaté d'une rencontre : le LSD et le continent indien, vie foumillante des montagnes sculptées.**

Hyma la Hyène a convié Jacques Brosse à partager ses modestes agapes. Devant une sauce à la ciboulette ils ont parlé. Voici leur conversation, fidèlement trahie par un magnétophone très objectif.

Nous sommes romainement assis face à à face, mollement jetés dans des coussins. Jacques Brosse a cinquante ans, un œil d'alchimiste goguenard et un maintien de condottiere — quelque chose du Gary Cooper de La loi du Seigneur.

« Mahabalipuram », votre dernier livre, se présente au premier abord comme le compte rendu de vos expériences avec les hallucinogènes...

— Oui.

— Comment jugiez-vous cette expérience avant de vous y livrer ?

— Je la jugeais en fait comme tous ceux qui l'ignorent, avec suspicion. Vous savez, l'horreur confuse du mot « drogue », l'impression qu'en ce domaine il ne peut rien se passer de bon.

— Mais cela vous attirait.

— Non, pas tellement. Les états provoqués par le LSD correspondaient pour moi à une sorte de crise psychotique. On se demande toujours comment on va supporter la chose.

— Comment donc y êtes-vous venu ?

— Autour de moi, j'ai vu beaucoup de gens respectables en prendre. Cela m'étonnait un peu, je croyais à une perversion. Bref, je condamnais au nom de l'homme sain, sans me rendre compte que j'étais simplement victime de mon éducation.

— Comment vous êtes-vous décidé ?

— Ou plutôt, pourquoi.

— Si vous voulez.

— Pour deux raisons au moins. La première, c'est l'exemple des gens qui, ayant pris du LSD, avaient incontestablement acquis quelque chose, s'étaient réellement transformés.

— Comment cela ?

— Ils me semblaient plus libres, plus détendus, ils ne se laissaient pas entamer par cette petite vie qui vous grignote. Ils surplombaient...

— Et la seconde raison ?

— J'ai pris de l'acide pour casser le ronron que suit la psychanalyse didactique. Non pas dans un but déterminé, bien au contraire...

— Et qu'en est-il résulté ?

— Il y a un monde entre qui en a pris et les autres. Celui qui, une fois dans sa vie, a connu le LSD a dépassé le déterminisme qui l'enferme dans un personnage. Le masque tombe... Sans compter les conséquences tout à fait imprévisibles qu'a pu avoir cette explosion : j'ai pu découvrir l'Inde, que je connaissais, mais avec une certaine répulsion...

— D'où venait donc cette répulsion ? La mode ? Et comment l'avez-vous surmontée ?

— Je refusais l'Inde, en effet. Je me sentais sans doute plus « chinois » qu'« indien » — à vingt ans j'ai appris le chinois aux Langues Orientales. Et puis l'Inde me déplaisait jusque dans sa redondance, sa luxuriance, ses interminables redites, voire ses rabachages. Après coup, je me suis rendu compte qu'il devait y avoir là quelque chose de plus profond, de plus intime. En fait, j'avais refusé l'Inde parce qu'elle rassemblait ce qui, dans la conscience d'un homme élevé dans le christianisme, était de fait séparé : la mystique et la sensualité, Dieu et le diable. Et lors de mes premières expériences psychédéliques, c'est justement ce refus qui m'est remonté en tête. Le nœud de mon éducation s'est brusquement cassé. »

Ainsi parlant, nous allons vers la cuisine. Il est une heure de l'après-midi et nous avons agréablement faim.

C'est en croquant des radis que nous sommes insensiblement passés du vous au tu :

« Mais toi, demandai-je, comment as-tu reçu le choc ?

— Comme une rupture brutale et décisive. On se trouve brusquement en contact avec un autre monde, et surtout avec un autre mode de conscience. Tout vous est apporté d'un coup, mais le travail reste à faire.

— Mais au premier abord...

— C'est, si tu veux, la surprise du corps. On s'aperçoit que le corps n'a jamais vécu comme il aurait dû. Tous les dieux sont dans le corps, il est admirable, et on ne sait pas s'en servir.

— A ce niveau, ce qui frappe, n'est-ce pas la compénétration des sens, l'évidence des correspondances : toucher une couleur, sentir une musique, etc.

— On a l'impression de jouir d'un énorme sens global, qui n'est plus fragmenté. On peut effectivement éprouver une musique avec la peau. Et puis la matière, l'univers, cesse d'être immobile — ce que nous a appris notre éducation.

— C'est Aldous Huxley s'interrogeant sur un pied de chaise.

— Oui, et y découvrant un monde... La perception des objets devient tout à fait comparable à la vue que la science la plus avancée nous en donne : la table est mouvante, comme un composé d'atomes...

— Tu vois ta main en train de vieillir...

— Et tu ne te reconnais plus dans la glace.

— A ton avis, faut-il posséder un bagage de savoir pour que les hallucinogènes agissent profitablement ?

— Certainement.

— C'est un point de vue élitiste, non ?

— Sans doute l'expérience du LSD est-elle très individuelle, incommunicable, mais cela n'empêche pas le contact avec autrui d'atteindre un maximum d'intensité : les relations interpersonnelles sont « débarassées » des rôles. On se sent magnétiquement, électriquement. Il faut être préparé à un tel exercice de haute-sensibilité, être capable de recevoir cet intrus qui vous tombe dessus le gourdin en avant...

— Et toi, tu étais préparé par la psychanalyse didactique en cours...

— Par mes connaissances de la pensée chinoise plutôt. La psychanalyse freudienne s'adresse à une partie localisée de l'inconscient, et néglige tout le reste.

— Comment est-il, cet inconscient ?

— Pour moi il est cosmique. Et l'acide vous apprend que toute chose est émerveillante. La psychanalyse, elle, reste susceptible de traiter les névroses. C'est tout.

— Elle ne t'a servi en rien ?

— Les deux expériences sont radicalement différentes. La psychanalyse peut vous servir à connaître assez vos propres problèmes, et d'y veiller. C'est un peu comme une vaccination. Le subconscient révélé par l'acide est tout autre. Jung, avec la culture un peu hâtive des hommes du siècle dernier, avait tout de même compris que, génétiquement pourrait-on dire, la conscience humaine possédait une expérience totale de la vie de l'humanité, peut-être même une mémoire animale ou végétale. On perçoit également des instants où l'humain n'est plus humain, l'immobilité dans laquelle vous plonge parfois l'acide peut vous faire comprendre ce qu'est la vie végétative d'une plante. Il est également possible de retrouver des expériences anciennes et oubliées : on peut avoir l'impression qu'on est en train de naître, se sentir même flotter dans le ventre de sa mère, s'imaginer conçu : voilà précisément ce que la technique freudienne a tant de mal à nous faire retrouver.

— Tu aimes l'araignée ?

— L'araignée ?

— C'est le meilleur morceau du bœuf, celui qui a le plus de goût.

Et c'est avec attendrissement que nous grillons la viande quand les pommes de terre entonnent déjà le célèbre chant de la cuisson, dorées sur leurs huit faces

et fondantes au dedans. Ce toujours aimable spectacle ne nous coupe pas la parole.

« Alan Watts, qui était un joyeux drille, voulait que le LSD soit inscrit au programme d'éducation : les bacheliers feraient retraite dans une sorte de couvent, et là, avec toutes les garanties médicales requises, on les initierait aux « lucidogènes ». Il voyait l'acide comme un baptême. Pourquoi ne deviendrait-il pas une forme d'initiation comme tous les jeunes en reçoivent dans toutes les civilisations, sauf dans la nôtre ?

— Reste le baptême...

— Qui était, à l'origine, une décision prise par un adulte.

— Ou l'armée, souvent ressentie comme...

— Allons ! même un général convaincu n'oserait pas soutenir que le service militaire est une véritable initiation.

— Il introduit à la boue.

— Et n'arrange rien.

— Soit. Mais j'ai l'impression que la plupart des utilisateurs de lucidogènes en demeurent aux premieres découvertes, au premier choc, à la confusion qui s'ensuit.

— 95 % des gens ne tirent pas de ces produits le bénéfice qu'ils devraient en tirer, mais on ne peut pas les juger. J'en ai connu qui ont traîné dans un milieu à la fois apathique et débilitant, mais ils en sont sortis. En définitive, la nature humaine est très forte, le corps est très fort. Les processus en cours se manifesteront peut-être dans cinq ans, il ne faut pas être trop pressé. On ne sait jamais très bien ce qui peut sortir d'un tel remue-ménage. Il ne faut pas se fier aux accrocs, aux ratages. Il est inconcevable qu'un individu, prisonnier depuis sa petite enfance dans les conventions, s'épanouisse en deux jours.

— On peut très facilement se laisser sombrer.

— Ecoute... Supposons une psychanalyse réussie, ce qui est presque impossible. La conversion du malade n'est pas dans la découverte de ses traumatismes, blessures anciennes et inconscientes. Le processus, là aussi, est très lent. Un type qui prend de l'acide pour fuir, qui trébuche, joue les narcisses métaphysiques et mène une existence vide, on ne peut rien en dire. Plus le travail est lent, plus il est profond. »

Et nous en arrivons à la fuite, au voyage inutile, au désordre du voyage, à l'Inde. L'Européen, le Blanc dépenaillé qui va traîner son sac dans les rues bouillantes de Calcutta n'est pas accueilli à bras ouverts. En Inde, on s'efforce tellement de ressembler aux occidentaux, qu'on méprise profondément les occidentaux qui jouent à l'Indien.« Mais ils viennent vous rendre hommage ! » dit un jour Jacques Brosse à un Indien. L'autre lui répond : « Ils donnent d'épouvantables exemples à nos enfants ! » Comment cela peut-il se produire ? Jacques Brosse :

« On oublie toujours qu'il y a beaucoup plus de zenistes authentiques en Amérique du Nord qu'au Japon — où le zen, qui imprègne cependant la vie quotidienne, fais figure d'archaïsme. L'Inde qu'on va chercher, elle existait hier. Elle n'existe plus.

— Ne va-t-on pas chercher, également, des lieux privilégiés ?

— En Inde, le type qui a reçu une illumination n'est pas emmené par police-secours. Il est là, en extase, et personne ne lui veut de mal. Au contraire. On pense qu'il a sa chance avec le surnaturel. En fait, tout le monde comprend.

— Et les gourous foisonnent.

— Les maîtres sont aussi rares qu'en occident, mais son besoin de modèle conduit l'occidental vers n'importe quel farceur.

— Encore un méfait de notre éducation ?

— Encore. C'est le goût du spécialiste et de la méthode. « Il faut apprendre. » Et que dit le zen ? Qu'il n'y a rien à apprendre, et surtout pas le zen.

— L'acide pourrait être la revanche des Indiens ?

— Ils le considèrent comme tel. En livrant leurs secrets, ils font passer l'homme blanc de leur côté. Vois les livres de Castaneda : collectivement, les Indiens sont peut-être des maîtres.

HONG-KONG.L

L'épidémie commença fin 71 quand, à court de pelloche pour une programmation dans une salle populaire londonienne se nichant en bordure du quartier chinois, la Metro Goldwyn Mayer sortit avec gêne de ses réservoirs La Main de la Mort **de Won Tien Ling. Peu accoutumée pourtant à prolonger, la salle afficha complet quatre mois durant, à la stupéfaction des distributeurs. Coup de chien : de Rio à Detroit via Beyrouth, les soja-westerns déferlent et s'affichent Number One sur les grands boulevards.**
Griffes de Jade, Big Boss **et autres** Vengeances de Wang Ming **misent sans faiblir sur la grande scène du trois : coincé sur le rebord de la falaise (les crabes de la Mer de Chine ricanent déjà trois cents pieds plus bas) par onze escogriffes hérissés de lardoirs, la vedette au cœur pur contracte les pectoraux, qu'elle a durs, et commence à décapsuler les trombines en tricotant de la manchette. Quand, par Lao Tseu, ça va vraiment mal pour elle, ses talons magiques la propulsent vers la cime des palétuviers, d'où elle retombe en broyant les thorax. La vaisselle terminée, Kung-Fu Kid grimace modestement dans l'objectif : « C'est mon devoir d'exterminer les mauvais. » He is really Number One, qu'on se le dise chez les coolies.**
Tout spectateur trouve son compte à ce rinçage des miettes : le loubard de Bangkok au cran huileux, les petits hommes étriqués d'Occident qui compensent, les gosses qui rigolent plus qu'avec Kit Carson le raciste masochiste qui a peur des Jaunes. Et vous, freaks, mes frangins, qui planez au-dessus des bambous et vous accroupissez dans l'outrance bien juteuse : pied au second degré, comme il se doit. En plus un cinéma rapide, sautillant, monté vivement, la grande alternance de plans du bon cinéma noir d'un Raoul Walsh.
Quand les salles de Manhattan se noyaient entre les cils de Marlène, quand Ramon Novarro palpitait de la narine, quand Judy Garland chantait... (chantait quoi, au fait, j'en sais fichtre rien) ... nos parents enfin ne se sentaient plus, leurs doigts bafouillaient en se rencontrant sur le bâton de l'ice-cream. Hollywood, simplement, faisait bien son boulot. Hollywood surfait sur des rouleaux d'argent massif, offrait à ses maîtresses des larmes de déesses dans des écrins gros comme le Ritz. Mais le moindre figurant à claquettes, celui qu'on ne voit pas, là-bas, derrière les colonnes de marbre, coûtait des milliers de dollars. Plus possible. Sur la scène du Kung-Fu, par contre, on sait faire des films pour pas cher. L'acteur qui réclame s'entend dire : « Dis donc, p'tit Wang, c'est déjà bien pour toi d'être dans le film, tu veux p'têt retourner sur les docks. » Bon. Big Boss, **le long-métrage qui sort Bruce Lee, tourné à Bangkok, coûte cent mille dollars. Pas beaucoup plus qu'une production underground parisienne en seize millimètres. Lancé sur le « circuit du Mandarin » (Hong-kong, Singapour, Indonésie, Formose),** Big Boss **fait cinq fois la culbute. En prime, des dizaines de milliers d'entrées à Paris, autant à Londres, Tokyo. Et distribué en Amérique. Avec du carton pâte, les Shaw brothers font de l'or,** « Actuel » **dévoile leur alchimie.**

Il y a bientôt cinquante ans, les affreux frères Shaw, Run Me et Run Run, investissent leur grimaçante fortune dans l'import de films muets en Chine et deviennent les distributeurs number one du pays. Quelques dizaines de mois plus tard, déjà, leurs tiroirs-caisses ayant dégoûtemment empâté, ils donnent le coup d'envoi à la production cinématographique indigène en finançant des mélos policiers et des love stories en milieu impérial. Après quoi, ils se transbahutent à Singapour, plaque tournante du sud-est asiatique, là où un succès ricoche automatiquement sur Java (aujourd'hui Indonésie), sur l'Indochine (aujourd'hui, le Viêt-nam) et sur le Siam (aujourd'hui, la Thaïlande). Gonflés à bloc, ils y fondent l'empire des loisirs le plus abracadabrant de l'Orient : 141 cinés, 119 music-halls, près de 250 hôtels, 9 micro-Dysneyland, la majorité des actions des stations TV et des gros journaux, tels le « China Mail », deux fabriques de jouets et de sous-vêtements et une chaîne himalayesque de banques, de boutiques de modes, d'entreprises de construction, de casinos, de compagnies d'assurances et de bordels.
En 1961, citizen Run Run s'installe à Hong-Kong et inaugure l'une des trois plus titanesques citadelles de tournage du monde, « Les Shaw Studios » (18 km²), à Walter Bay, un faubourg de Kowloon surplombant crâneusement la mer de Chine méridionale. Là, grisé par ses premiers triomphes pelliculiers **(Le Royaume et la Beauté, Le Bataillon des Repris de Justice** de Kao Yuan, **Confession tardive** de Wu Jen-Chung), il rafle les monopoles essentiels de la production - distribution - exploitation et s'achète les stars autochtones auxquelles il interdit désormais de déroger au type de personnage qui les a menées au pinacle. Ainsi, Lin-Dai est la vamp vénéneuse à la Jane Russel, Hsiao-Ho le privé smash et incorruptible à la Bogey, Pai Yu le monstre aux mille visages à la Lon Chaney, Jiao Feng l'implacable mais attendrissable aventurière à la Marlène, Lin Kang le pitre vulgaire constamment surexcité à la Lou Costello, Ko Ju l'invincible ferrailleur à la Douglas Fairbank, Teng Yin-Feng le démoniaque maître d'organisations criminelles omnipotentes à la Bela Lugosi, Lai Gu la folichonne empotée à la Doris Day et Yao Hua l'efflanqué danseur mondain à la Fred Astaire. A partir de 1967, les Shaw d'Orient se lancent dans la coproduction d'envergure avec le Japon, la Corée du Sud, la Thaïlande, les Philippines, et adoptent le scope-couleurs comme format-standard définitif après avoir tenté loufoquement d'imposer le relief (aux dernières nouvelles, Run Run réenvisagerait de remettre ça l'an prochain. Du kung-fu en trois dimensions ! Le pied des pieds).
Les méthodes et conditions de tournage s'avèrent, ventrebleu, atterrantes.
Salariés à full time, les acteurs de second plan, les techniciens, les figurants, les musiciens se doivent d'être à la disposition non-stop et inconditionnelle de leurs employeurs. C'est-

E SHAW BUSINESS

à-dire que sans augmenter leur misé-reux salaire (+ ou — 25 F par jour) d'un penny, on peut les réquisitionner jour et nuit et n'importe quelle tripotée d'heures d'affilée, on peut les transvaser bourrument d'un plateau à l'autre, on peut les licencier sans préavis, on peut les faire boulonner le week-end et ne leur octroyer aucun congé, on peut réduire à dix minutes par jour leurs pauses niamniam. Leurs repas, du reste, composés invariablement de riz, de viande et de légumes et maniaquement rationnés, sont servis dans de crapoteux réfectoires. On s'imagine Run Run Shaw, tel Talleyrand dans le « Diable boiteux » de Sacha Guitry, annoncer cyniquement à ses troupes : « Mes bons amis, j'ai décidé de vous augmenter. Dès demain, vous aurez en effet un collègue de plus. »

La pingrerie des Shaw ne s'en tient d'ailleurs pas là. Toute bévue professionnelle est sanctionnée par une exorbitante retenue sur salaires ; les luxuriants décors en carton-pâte, après usage, sont sommairement agglutinés sur les parois mêmes des bureaux de l'entreprise par des équipes sous-payées de maçons et de menuisiers inévitablement féminines ; tous les gros travaux manuels sont d'ailleurs dévolus à des donzelles et à des loupiots ; les douches et bains ne sont autorisés qu'une fois par semaine, excepté pour les protagonistes de plans dénudés qui ont quand même le droit de décrasser les morceaux de chair qu'ils s'apprêtent à exhiber ; quant à ce qui concerne les logements gratuits offerts à tout le personnel, dont Run Run rabat les cliquettes des journalistes, laissons le crachoir à Lo Lieh, vedette de **La Main de Fer** et des

Griffes de Jade, et auteur complet, plus interprète, du **Jugement du Karaté.** « Ce ne sont pas des logements, ce sont de petites cellules, sans fenêtres, où il y a à peine assez de place pour un lit. Quand on se lève, on se cogne la tête au mur. C'est abominable de vivre ici. On se sent emprisonné. Dans le complexe, il n'y a rien que les plateaux et les chambrettes. Pas un seul endroit où l'on puisse se promener. Le soir, tout ce que l'on peut faire, c'est se retirer dans son trou ou contempler la barrière à l'entrée qui est gardée par des policiers. »

Les Shaw Brothers accouchent environ quarante kungfuseries par an. Et jamais l'une d'entre elles ne rend pas au moins au décuple ce qu'elle a coûté. La concurrence ? Sapristoche, elle manque pas. Une douzaine de producteurs bouffis s'escriment à rivaliser avec nos aristoshaw. Mais ceux-ci l'emportent systématiquement haut la main parce qu'ils contrôlent les axes-clés du show-bizness asiatique, parce qu'ils possèdent, eux, leurs propres studios, parce que, vu leurs fricotages économique avec l'impérialisme marchand européen et yankee, ils sont pratiquement exonérés d'impôts et cuisamment redoutés. Effectivement, quiconque les plante là pour se mettre au service d'un trust plus aléatoire est passible de persécutions multidimensionnelles jusqu'à ce qu'il décroche tout à fait.

Mais il ne faudrait pas croire que les scénaristes, les cinéastes et les acteurs importants sont tellement mieux lotis. Chaque scénariste est tenu, sous peine de congédiement, de pondre dix scripts dialogués et dix découpages complets par mois, parmi lesquels un big boss en sélectionnera éventuellement un ou deux. Les sujets sont bien sûr imposés et leur traitement doit se modeler sur quelques canevas passe-partout. On se doute que, de leur côté, les réalisateurs, appointés pour illustrer solidairement ces imbroglios convenus, ne disposent d'aucune marge d'intervention personnelle. Il convient cependant de préciser que, contre toute attente, certaines bandes hongkongiennes, loin d'être routinières, bâclées, narcotiques et moralisardes, se révèlent quelquefois délicieusement inventives, palpitantes, raffinées, sarcastiques, gorgées de surprises, voire géniales. C'est que l'authentique auteur de ces péripéties insensées, ce n'est ni leur architecte narratif, ni leur metteur en scène, mais leur expert ès bagarres et ès effets spéciaux. Et puis, une trifouillée de ces zigues a drôlement le sens du rythme dingue, du rebondissement culotté et du carambolage sidérant (d'autant plus qu'une prime leur est allouée chaque fois qu'ils parviennent à surenchérir sur leurs dernières trouvailles-choc). Les vedettes, pour leur part, en avalent aussi de toutes les couleurs. Surutilisées, elles galopent fébrilement d'un plateau et d'un costume à l'autre (plusieurs films, fréquemment, sont confectionnés en même temps) sans toujours éviter de mélanger bouffonnement leurs rôles. De plus, elles tournent sans stuntman, tenues d'interpréter elles-mêmes les scènes les plus casse-gueules. Et elles sont douteusement logées. « M. Shaw ne m'accorde qu'une chambre à coucher, une salle de séjour, une kitchenette et encore une minuscule pièce, explique Lo Lieh, le Delon du Soleil Levant. Ça n'est pas grand étant donné que je dois y vivre avec ma femme, mon fils, ma belle-mère et la femme de ménage. Mais, en plus, c'est hideux, c'est vieux, ça sent mauvais. L'autre jour, un tuyau a crevé au cabinet de toilette, j'ai dû le réparer moi-même. »

HISTOIRE DE FU

Pour en jacter sans trop m'fourrer le doigt (d'la mort) dans l'œil (de jade), je m'suis adressé à mon camerluche Jean Clabau, prof de chimie bruxellois très porté sur la chose qui a glandouillé souvent chez les Shaw.

« Le kung-fu a été créé en Chine il y a 500 ans. Kung signifie « art du com-

bat » et fu est un indice de perfection. Tous les gestes du kung-fu sont basés sur l'imitation des animaux en commençant par les plus élémentaires. Prenons un chat. Une fois lancé en l'air, le matou se retourne pour prendre une bonne position de chute, il cherche d'instinct le point d'équilibre au centre de son corps. En s'inspirant de son exemple, on peut apprendre comment retomber sur ses pieds sans se faire mal. Chaque école de kung-fu articule son apprentissage autour de la manière particulière de combattre d'une bête. Il y a l'école du serpent, l'école du tigre, l'école de l'aigle, l'école du babouin, l'école de la mante religieuse, l'école du loup et bien d'autres. Ainsi, les élèves de l'école du babouin attaquent rarement et se défendent par des sauts agiles et une prompte retraite. Ceux de l'école du serpent apprennent à filer en s'enroulant littéralement sur eux-mêmes. Ceux de l'école du tigre passent fièrement à l'attaque, etc. Les praticiens du kung-fu sont également influencés par le comportement psycho-social des animaux. Ceux-ci ne se battent que par nécessité, mais, quand ils sont amenés à le faire, ils ont toute confiance dans leurs capacités à venir à bout de l'adversaire. La peur disparaît. »

— Quelle est, au juste, l'utilité du kung-fu ?

— « C'est un sport que l'on pratique à la fois pour rester en forme et pour pouvoir se protéger contre un éventuel agresseur. Spécialement, se protéger avec les mains et les pieds. »

— L'usage d'armes, je crois, n'est pas interdit par les règles ?

— « En fait, 18 types d'armes sont autorisés par le kung-fu : poignards et couteaux, haches et cravates, javelots et sabres, cannes de bambou et bâtons à trois pièces articulées. Mais un champion de kung-fu préfère y renoncer, car il est capable, avec ses seules mains nues et ses pieds, de venir à bout d'adversaires armés de poignard, de javelots ou de haches. Un praticien du kung-fu ne se sent jamais désarmé, parce qu'il sait qu'il porte quatre armes plus mortelles qu'un revolver : ses mains et ses pieds. N'oubliez pas, en outre, les coudes et les genoux. Il sait que, rien qu'avec ses doigts, il peut briser le bras d'un adversaire, comme si c'était du verre. Et il peut tuer en écrasant un sternum ou en perforant les intestins. Tout cela, sans effort, avec seulement un petit coup au bon endroit et avec la concentration voulue. Par exemple, un petit coup à la tempe, dans la nuque, au-dessus du cœur ou dans les parties génitales. Il peut tuer un cheval, simplement en lui perçant le ventre : il enfonce les doigts dans la panse et il arrache l'estomac. Ses doigts, unis et tendus, sont aussi redoutables. Le seul obstacle, c'est le pouce, qui peut accrocher s'il est laissé libre. Le pouce doit toujours resté replié sur la main. »

— Pour en arriver là, il faut s'entraîner très très longtemps ?

— « Pour bien faire, il faut commencer dès l'enfance, à 8 ou à 9 ans. Et avant de parvenir à de vrais progrès, il faut compter 5 à 6 ans d'efforts ininterrompus et d'autodiscipline très stricte. Les doigts, les mains doivent s'exercer sur le même objet pendant des années et toujours de la même façon. D'abord contre des murs capitonnés, puis contre des sacs de sable : du mou au dur, puis au plus dur. C'est de cette façon-là qu'il faut s'exercer si l'on veut avoir des mains qui transpercent comme un stylet. Si vous voulez aussi pouvoir frapper du poing, il faut vous exercer de même, le poing serré, en frappant avec l'articulation inférieure des doigts. Vous exercer jour et nuit, comme un danseur qui apprend à faire des pointes. Au bout d'un certain temps, il faut aussi vous occuper de vos jambes, du reste de votre corps. Celui-ci doit devenir souple, articulé, capable de bondir dans n'importe quelle direction. Il faut lui apprendre à tourner sur lui-même, en une sorte de pirouette, tout en se tenant en équilibre sur une seule jambe. Il faut apprendre à lever les jambes et à les tenir aussi raides qu'un bâton au-dessus de la tête. Il faut apprendre à encaisser un coup sans éprouver aucune douleur, en raidissant vos muscles jusqu'à ce qu'ils forment une manière d'armure. Le bon usage des muscles tient lieu de robustesse, l'élasticité remplace la forte brutale. »

— C'est pour cette raison que même une dame peut devenir experte en kung-fu ?

— « Oui, il y a eu plusieurs championnes au cours des années écoulées. C'est que le kung-fu n'est pas basé sur la force physique mais sur la technique, sur l'équilibre, sur l'agilité et sur la connaissance des points faibles. C'est un sport conçu pour des gens petits, minces et délicats. C'est un sport pour les Chinois. »

— Est-il vrai que les meilleurs kung-fumanes peuvent casser un arbre en deux ou briser une pierre avec leurs mains ?

— « Oui, ils peuvent casser un arbre en deux si le diamètre du tronc ne dépasse pas une trentaine de centimètres. Et ils peuvent briser une pierre pour autant qu'il ne s'agisse pas d'un grand rocher. Les gens ne veulent pas le croire parce que la pierre est dure et que le corps est mou. Mais avec ce corps mou qui est le leur, les adeptes du kung-fu peuvent tout faire, pourvu qu'ils connaissent les bons mouvements, les règles d'or. Si un boxeur frappe une pierre de sa main gantée, il va se fracturer la main à l'intérieur du gant. Si un expert en kung-fu frappe une pierre de sa main nue, il ne se fera aucun mal, même si la pierre ne se brise pas. Tout ce qu'il a à faire, c'est de maintenir son poignet dans la bonne inclinaison, comme on le lui a enseigné, de manière à absorber le choc. Je connais des centaines de praticiens du kung-fu qui pourraient démolir Cassius Clay en une chiquenaude. Savez-vous pourquoi ? Parce que Clay concentre toute sa force dans un seul bras, ou dans les deux bras, tandis que les kung-fumanes, comme tu les appelles, distribuent leur force à travers tout leur corps, y compris les coudes, les pieds, les genoux. Clay ne possède que deux armes : ses poings. Eux, ils ont tout leur corps. En une fraction de seconde, ils peuvent faire intervenir chacun de leurs membres, à l'exception de la jambe sur laquelle ils s'appuient. Mais s'ils devaient se battre contre Cassius

Clay, il y a une seule chose qui les tracasserait : le manque d'espace. Le kung-fu n'est pas fait pour être pratiqué sur un ring, il réclame des espaces ouverts, permettant des reculs et des bonds. »

— *Et ces fameux bonds en l'air qu'on voit dans les easterns, c'est pas de la frime ?*

— « On en exagère l'ampleur avec des truquages, mais chaque spécialiste de kung-fu devient à la longue un véridique acrobate. Il doit posséder leur précision, leur élasticité. Il doit savoir comment voler en l'air, faire la culbute, s'esquiver. Il doit être plus léger qu'une sauterelle, plus élastique qu'un ressort, plus souple qu'une corde détendue. Un jongleur, en quelque sorte. Pour acquérir de la légèreté la plupart des kung-fumanes portent un gilet doublé de plomb au cours de leurs exercices, ou encore des anneaux de plomb autour des bras et des jambes. Quand quelqu'un apprend à bondir alors qu'il est alourdi par du plomb, il n'y a pas de hauteurs qu'il ne puisse atteindre. Toi et moi, et les lecteurs d'« Actuel », on devrait essayer. Une fois que le plomb est enlevé, on se sent léger comme une plume. Et comme on fait alors les mêmes mouvements que ceux qu'on faisait quand on était lesté de plomb, on saute en l'air sans le moindre effort. Une fois en l'air, d'ailleurs, on peut se retourner, faire la culbute, exécuter tous les mouvements baroques qui nous passent par la tête. »

— *Un autre secret du kung-fu, c'est bien sûr la vitesse ?*

— « Et comment ! Quand on arrive à frapper vite avec du plomb aux mains, vous imaginez ce que c'est quand on est débarrassé de ce plomb. A ce moment, on n'aperçoit même plus que le bras de celui qui frappe bouge, tellement il devient véloce. C'est pourquoi aussi, quand un kung-fumane est entouré par 7 ou 8 adversaires, il ne s'inquiète pas outre mesure. Avant que ceux-ci ne se soient rendus compte de rien, il empoigne un d'entre eux et s'en sert pour casser l'encerclement. Le seul moyen alors de mater notre lascar, c'est de se servir d'un revolver s'il n'est pas parvenu d'ici là à leur enlever l'arme avec son pied. »

— *Et les hurlements, les « kiai » et les « yah ! » est-ce une saugrenue coquetterie ou une force d'appoint vitale ?*

— « Ces hurlements sont nécessaires, ils permettent d'expulser l'air des poumons et, par ce, de se rendre moins vulnérables. »

— *Dis-nous encore, le sang qui pisse dans les hongkongeries, c'est de l'hémoglobine ?*

— « Pas tout à fait, c'est du miel rouge. Run Run Shaw le fait venir du Japon par bidons de 25 litres et il supplie sans cesse ses employés de ne pas le gaspiller parce que, paraît-il, c'est épouvantablement coûteux. »

— *Cause-nous un peu des autres trucages ?*

— « Un mot seulement, parce que tu vas me faire manquer mon cours. Les épées sont en caoutchouc ; la lame des poignards rentre dans leur manche dès qu'elle effleure un corps dur ; les têtes, les mains et les yeux tranchés sont en plastic. »

— *Et les sauts d'une trentaine de mètres que tu évoquais tout à l'heure ?*

— « Pour ceux de moins de 6 mètres, on se sert d'un tremplin à ressorts, mais quand ça dépasse cette hauteur, on prend une scène au cours de laquelle un acteur saute, par exemple, d'un toit dans la rue, et on la projette tout simplement à l'envers. »

RAPPEL : Petiote sélection des hongkongeries les plus gondolantes...
8 Perma. x 13 dz.

a) BAGUENAUDENT PRESENTEMENT EN FRANCE

— **« La Main de Fer »** de Cheng Chang Ho : A posteriori, la plus consommée chez nous des sanguignolades made in Hong Kong apparaît comme la plus classiciste : deux écoles d'arts martiaux se défient ; les vilains déquillent les leaders des gentils, le jeune Tsao sinterpose mais on lui déglingue les pognes ; retapé et réaguerri, après s'être initié à une épouvantable praxis belliqueuse secrète. Tsao décime ses ennemis avec l'assistance inattendue d'un des mercenaires de ceux-ci, soudainement pris de remords. Cette trame, qu'on retrouvera souvent, est ici mieux exploitée qu'ailleurs : construction dramatique plus cohérente, protagonistes mieux différenciés les uns des autres, rythme plus planant, scènes de Pao-li (en chinois, violence) enlevées avec plus d'élégant fini.

— **« L'Epée du Tigre jaune »** de Chang Cheh : Truffée de rebondissements peu souvent prévisibles, de traquenards vicelards, et de carnages d'une cruauté fort recherchée, cette passionnante samouraiserie, fignolée sans bavures au demeurant, ravira à la fois les fans de Dumas-Zévaco et ceux de Fu-Manchu. C'est qu'elle est aux soja-historiqueries grouillantes ce que le « Django » de Sergio Corbucci est aux spaghetty-westerns standard. Valent le déplacement d'ailleurs toutes les exécutions de Chang Cheh, lequel, soit dit en passant, se réclame explicitement de l'anarchisme individualiste.

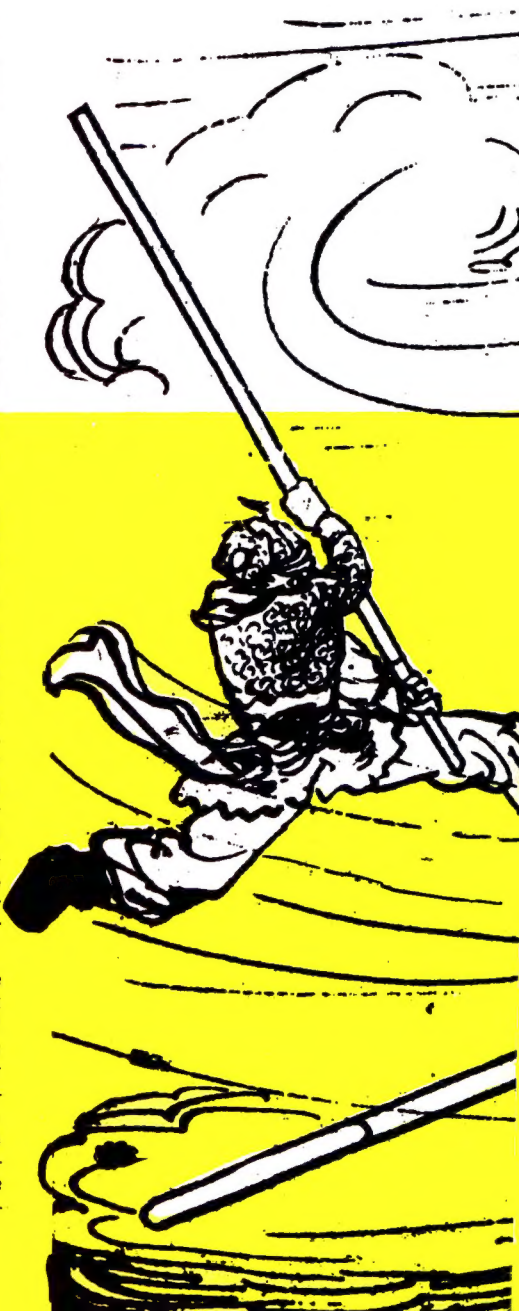
— **« Les Griffes de Jade »** de Ho Meung Hua et **« Le Règlement de comptes de Lady Karaté »** de Huang Feng : Encore deux belles histoires, plutôt traditionnelles, mais torchées avec une conviciton contagieuse et faisant la part belle aux frasques de super-amazones terriblement idylliques. Au point qu'aucune héroïne occidentale ne pourrait rivaliser avec elles en intrépidité, en magnificence, en sex-appeal sulfureux et en haute virtuosité destructrice. Ne pas croquer par contre les autres easterns féministes sillonnant la France à l'heure où se badigeonnent ces lignes (**La Revanche de Miss Karaté, La Filleule du Dragon noir, Miss Judoka règle ses comptes au Karaté**, etc.). Ils manquent de mordant, sont cochonnés et aucune bouffée de sentimentalisme magnétique ne les aimante.

— **« Les Amazones du Dragon d'Or »** de Cheng Kang : Assez proche du galbeux ciné mao d'aventures d'avant 1960 en ceci que, pour une fois, le héros positif du périple, c'est une collectivité. A savoir une phalange de nanas qui s'en vont foutre à feu et à sang le royaume des vandales ayant buté traîtreusement leurs mecs. Quelques trouvailles stratégico-plastiques choucardes et deux plans de jamais vu : un pillage littéralement « distancié » des provisions de l'ennemi puisqu'il s'opère de loin grâce à un malicieux dispositif de bambous suceurs, et un incroyable pont humain.

— **« Le big Boss »** de Lo Wei, avec Bruce Lee : Le seul à être tant soi peu incrusté dans la réalité sociale (despotisme patronal, grève prolétarienne...). On est loin cependant ne fût-ce que du témoignage réformiste à l'italienne, les points de repère politiques n'étant là que pour empanacher modernistement l'arsenal mélodramaticard du récit. Mais jérémions pas. L'ensemble a de l'allant, regorge d'idoches bandantes et, au rebours des autres exploits de l'inventeur du « jeet kundo » visibles en France — la très toniquement anglo-saxonne « Opération Dragon » mise à part — n'est point trop grue (évitez surtout « La Fureur de vaincre », chiant et proflic).

b) MERITENT D'ETRE BROUTES S'ILS SE POINTENT

— **« Le Sabre maudit »** de Sun Ting Mei : Originalité de l'équipée : tous les preux étant subitement dessoudés vers les 4/5



du film, y a plus personne pour empêcher le maléfique gouverneur Wan An de multiplier impunément les crapuleries durant toute la dernière bobine.

— « **La Vengeance du Manchot au Sabre** » de Chang Cheh, avec Wang Yu : Le paroxysme du rocambolesque médiéval. Tout y est démentiellement raffiné : les méandres de l'intrigue, les personnages, les costumes, les duels, les décors, les couleurs, les sauvageries. Foutre ! C'est certainement l'une des trois ou quatre fantaisies de claques et d'épée les plus imaginatives et les plus captivantes de l'histoire de l'audio-visuel.

— « **Le Karatéka aux Doigts d'Acier** » de Hsu Tsie Ho : Fichtrement lourdingue mais convient-il de faire la fine trompe quand on nous fourgue le clou suivant : pour sauver sa maman, un moutard de six ans massacre tout à coup une légion de musculeuses ordures.

— « **Le Dragon de Singapour** » de Chu Yen : Festival de gadgets passablement écervelés : des masques d'or lance-flammes ; des boutons de chemise-poignards ; des lunettes crache-vitriol ; des moustaches-porte-plumes ; un pont se transmutant en cage quand on y risque un panard ; un cimeterre-bazooka ; une porte qui, quand on l'effleure, nous catapulte dans le lointain ; une montre-carafe à liqueurs ; un canasson apte à effectuer des bonds de dix mètres de haut, etc.

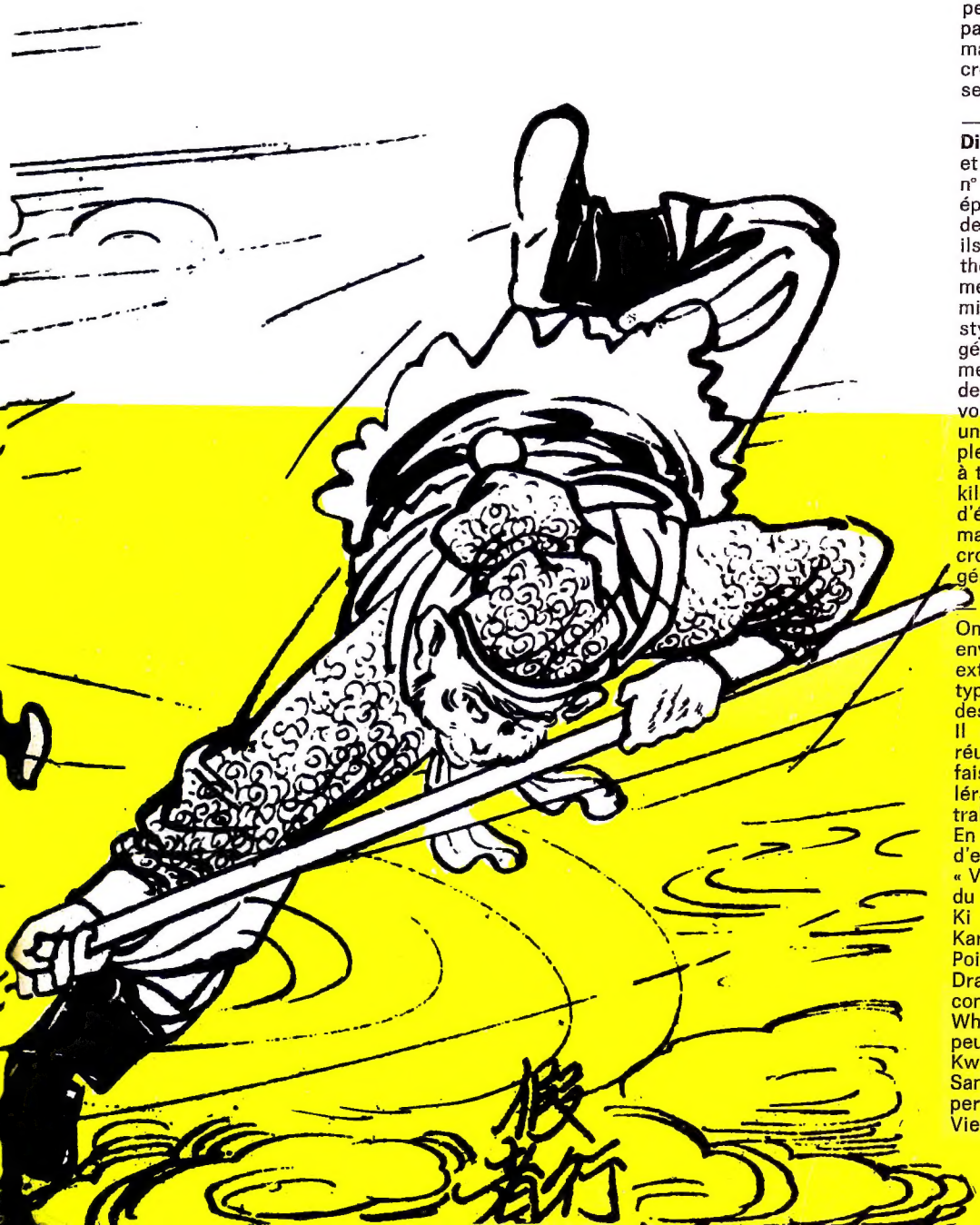
— « **Le Karaté fantôme** » de Jan Chie Ching : Les premières prouesses du Zorro chinetoque, Face de Fantôme. Quelques carabinés morceaux de bravoure dont un abordage de pirates sous-marins et un duel final au cours duquel ce sont les super-gentils qui sabrent à trois contre un et qui n'reculent devant aucune fourberie.

— « **Les cinq Epées de la Vengeance** » de Hsu Ten Hun : Serait anodin si le guru des vengeurs en question n'était l'acteur le plus adipeux jamais utilisé à l'écran (n'aurait-il pas d'ailleurs été gonflé artificiellement ?). Sa déclaration d'amour fou à une serveuse de bar et ses traînardes passes d'armes contre un nabot figurent en tout cas parmi ce qu'on a filmé de plus insolitement hallucinant.

— « **Wang Pin ne pardonne pas** » de Kien Mu : Vers les deux tiers de cet ouvrage jusque là singulièrement semblable aux autres, tous les personnages, honnêtes piafs comme salopiauds, se convertissent foudroyamment à la non-violence. Ce qui fait que pour règler leurs tortueux conflits, il ne leur reste plus que la jacasserie.

— « **La Diablesse volante** » de Cheng Sum, avec Angela Mao : Sachant voltiger comme Superman, sachant kungfuer comme Bruce Lee, sachant élucider n'importe quel mystère comme Sherlock Holmès, sachant canarder comme Sartana, sachant ratiboiser les nantis comme Lupin, sachant croiser le fer comme Scaramouche, sachant extorquer les pires secrets comme Mata-Hari, sachant changer de physionomie à satiété comme Bugs Bunny, sachant ventriloquer et métamorphoser les mécréants en légumineuses comme Mandrake, sachant se faire seconder par les bêbêtes féroces comme Tarzan, notre gentlegirl cambrioleuse est néanmoins en pleine déprime. C'est qu'elle a peu de bol en amour : son fiancé, la trouvant trop peu discrète, lui préfère une brave petite paysanne tuberculeuse. Hélas, le tout est mal foutu et les trucages font buisson creux. Mais c'est tellement maboul qu'il serait nouille de ne pas se l'taper.

— « **Un Bras pour tuer** » et « **La Plage des Dieux de la Guerre** » de Wang Yu : Ecrits et réalisés par Wang Yu, la star asiate n° 2, ce sont les deux chefs-d'œuvre épatarouflants du Kung-Fu. D'une splendeur lyrique à hacher menu le souffle, ils mobilisent l'un et l'autre tous les thèmes archi-usés du genre (affrontements sans merci de « dojos » dans le premier ; siège barbaresque d'une place-forte style Alamo dans le second) pour les régénérer diaboliquement. Comme dans les meilleurs, les trouvailles inouïes cascadent (exemples : un samouraï rattrape au vol un sabre avec son bouclier et, kif kif une balle de base-ball, le propulse en pleine bedaine ennemie ; un autre traverse à tout berzingue un champ de combat d'un kilomètre en bondissant exclusivement d'épaule guerrière en épaule guerrière) mais coulées dans une structure globale croc-en-poncifs d'une effronterie corrosive géniale-géniale-géniale.



— « **Le Justicier sanglant** » de Yueh Hua : On croyait avoir fait l'tour des boucheries envisageables : myriades de fripouilles exterminées qui par des types, qui par des typesses, qui par des patriarches, qui par des marmousets, qui par des handicapés. Il n'empêche que le sus-nommé Hua a réussi à pondre de l'inédit. Comment ? En faisant dézinguer ses escouades de scélérats par un irascible kangourou australien.

En rawette, v'là encore quelques titres d'easterns poilants de bout en bout : « Vengeance » de Chang Cheh ; « Le Pays du Dragon » de Bruce Lee lui-même ; « Hap Ki Do » de Huang Feng ; « Le Casino du Karaté » de Chang Tsen Chai ; « Duel au Poing » de Chang Cheh ; « L'invincible Dragon noir » de Chu Hank Ku ; « Watari contre les sept Monstres » de Jan Mo Wha ; et, turellement, « La Dialectique peut-elle casser des Briques ? » de Doo Kwang Gee et Lam Nin Tung, et « Du Sang chez les Taoistes » de Wang Ping perversement détournés par l'ex-situ René Vienet.

Léo Dingo

TOUR DE GARDE
QU'EST CE QUE C'EST QUE CE CIRQUE? VOUS ALLEZ ME DESCENDRE DE CE PLAFOND EN VITESSE!
CHUT... DÉRANGEZ PAS.. JE SUIS EN TRAIN DE M'ÉVADER PAR LE RÊVE...
S'ÉVADER! TOUJOURS S'ÉVADER! MAIS ILS N'ONT DONC QUE ÇA DANS LEUR SALE TRONCHE!
AU LIEU DE GUEULER, FERIEZ MIEUX DE PRENDRE UNE CHAISE, ET DE VENIR RÊVER UN COUP AVEC MOI
MAIS.. ?..
VOUS SAVEZ QUE C'EST INTERDIT AU PERSONNEL, ÇA VA BIEN QUE C'EST MON JOUR DE BONTÉ...
SCHTOF!
ÇA ALORS, VOUS AVIEZ RAISON, ON EST TELLEMENT MIEUX ICI À RÊVER...
HÉ BIEN DITES-DONC! VOUS EN COMPRENEZ DES CHOSES, POUR UN CRÉTIN DE GARDIEN!
HÉÉÉÉÉÉÉ
OUI, SI ON SY MET, ÇA SERA VRAIMENT LE MONDE À L'ENVERS!
ALORS? C'EST PAS UN PEU FINI, CE RAFFUT, PRISONNIER NÉMO?
C'EST RIEN, CHEF, JE M'ÉTAIS ENCORE TROMPÉ DE RÊVE...
F. Masse